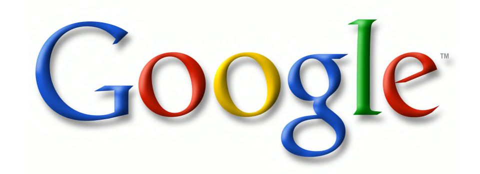
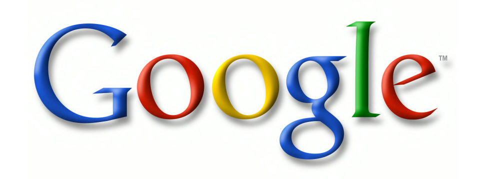

Google




1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN



MÉMOIRES

DU

MARÉCHAL DE GROUCHY

PARIS. — IMPRIMERIE JULES LE CLERE ET Cie, RUE CASSETTE 29.

MÉMOIRES

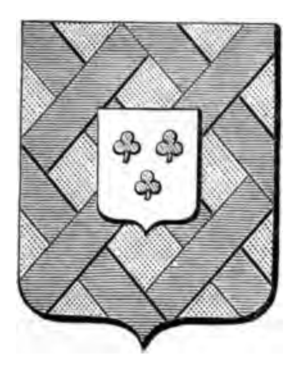
DU

MARÉCHAL DE GROUCHY

PAR LE MARQUIS DE GROUCHY

Officier d'État-Major.

TOME QUATRIÈME



PARIS

E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

PALAIS-ROYAL

17-19, GALERIE D'ORLÉANS, 17-19

1874

LE

MARÉCHAL DE GROUCHY

LIVRE QUINZIÈME

Journées des 16, 17 et 18 juin 1815.

LIGNY, LES QUATRE-BRAS ET WATERLOO.

Ordres de l'Empereur à Grouchy (16 juin). — Rôle assigné au maréchal pour la bataille du 16. — Considération sur le champ de bataille de Ligny. — Plan de Blücher. — Dispositions prises par l'armée prussienne. — Wellington au moulin de Bry. — Marche de l'armée française. — Sa formation. — Reconnaissance faite par l'Empereur. — Changement de Front ordonné par Napoléon (2 heures). — Attaque et défense de Saint-Amand. — La division Girard. — Son chef blessé à mort. — Il est rapporté à Paris et créé duc de Ligny. — Lettre du ministre de la guerre à cet officier général de la part de l'Empereur. — Épisode de la marche d'une partie du premier corps (division Durutte et cavalerie Jacquinot) sur le champ de bataille. — Mouvement singulier. — Réflexions. — Conduite de Grouchy pendant la journée du 16 juin. — Le maréchal Ney. — Retraite habile des Prussiens. — Faute capitale commise en ne les poursuivant pas. — Position de l'armée française dans la nuit du 16 au 17. — Opérations des Prussiens. — Journée du 17. — Conduite de Grouchy pendant cette journée. — Correspondance du maréchal. — Journée du 18 juin. — Conduite de Grouchy; ordres qu'il a de l'Empereur pour le rôle assigné à l'aile droite qu'il commande. — Relation allemande.

Le 16 juin, l'Empereur, étant résolu à livrer bataille aux Prussiens, envoya à Grouchy par le major général les ordres contenus dans les dépêches ci-contre :

Charleroy, le 16 juin 1815, sept heures du matin.

LE MAJOR GÉNÉRAL A GROUCHY.

« Monsieur le maréchal, l'Empereur ordonne que vous vous mettiez en marche avec les premier, deuxième et quatrième corps de cavalerie, et que vous les dirigiez sur Sombref, où vous prendrez position. Je donne pareil ordre à M. le lieutenant général Vandamme, pour le troisième corps d'infanterie, et à M. le lieutenant général Gérard, pour le quatrième corps, et je préviens ces deux généraux qu'ils sont sous vos ordres, et qu'ils doivent vous envoyer immédiatement des officiers pour vous instruire de leur marche et prendre des instructions. Je leur dis cependant que lorsque Sa Majesté sera présente, ils pourront recevoir d'elle des ordres directs, et qu'ils devront continuer de m'envoyer des rapports de service et les états qu'ils ont habitude de me fournir.

« Je préviens aussi M. le général Gérard que, dans ses mouvements sur Sombref, il doit laisser la ville de Fleurus à gauche, afin d'éviter l'encombrement. Ainsi, vous lui donnerez une direction pour qu'il marche, d'ailleurs bien réuni, à portée du troisième corps, et soit en mesure de concourir à l'attaque de Sombref, si l'ennemi fait résistance.

« Vous donnerez aussi des instructions en conséquence à M. le lieutenant général comte Vandamme.

« J'ai l'honneur de vous prévenir que M. le comte

de Valmy a reçu ordre de se rendre à Gosselies, où, avec le troisième corps de cavalerie, il sera à la disposition de M. le prince de la Moskowa.

« Le premier régiment de hussards rentrera au premier corps de cavalerie dans la journée. Je prendrai à ce sujet les ordres de l'Empereur. *J'ai l'honneur de vous prévenir, que M. le maréchal prince de la Moskowa reçoit ordre de se porter avec le premier et le deuxième corps d'infanterie et le troisième de cavalerie à l'intersection des chemins dits des* Trois-Bras, *sur la route de Bruxelles,* et qu'il détachera un fort corps à Morbais pour se lier avec vous sur Sombref et seconder au besoin vos opérations.

« Aussitôt que vous vous serez rendu maître de Sombref, il faudra envoyer un avant-garde à *Gembloux*, et faire reconnaître toutes les directions qui aboutissent à Sombref, particulièrement la grande route de Namur, en même temps que vous établirez vos communications avec M. le maréchal Ney.

« La garde impériale se dirige sur Fleurus. »

Au moment où il lisait cette importante dépêche, le comte de Grouchy en recevait une non moins importante de l'Empereur lui-même, et contenant des instructions identiques ; la voici :

Charleroi, 16 juin 1815.

L'EMPEREUR AU MARÉCHAL GROUCHY.

« Mon cousin, je vous envoie La Bédoyère, mon

aide-de-camp, pour vous porter la présente lettre. Le major-général a dû vous faire connaître mes intentions; mais comme il y a des officiers mal montés, mon aide-de-camp arrivera peut-être avant. Mon intention est que, comme commandant l'aile droite, vous preniez le commandement du troisième corps que commande le général Vandamme, du quatrième corps que commande le général Gérard, des corps de cavalerie que commandent les généraux Pajol, Milhaud et Excelmans, ce qui ne doit pas faire loin de cinquante mille hommes. Rendez-vous avec cette aile droite sur Sombref. Faites partir en conséquence de suite les corps des généraux Pajol, Milhaud, Excelmans et Vandamme, et, sans vous arrêter, continuez votre mouvement sur Sombref. Le quatrième corps, qui est à Capel, reçoit directement l'ordre de se rendre à Sombref, sans passer par Fleurus. Cette observation est importante, parce que je porte mon quartier général à Fleurus et qu'il faut éviter les encombrements. Envoyez de suite un officier au général Gérard pour lui faire connaître votre mouvement et qu'il exécute le sien de suite. Mon intention est que tous les généraux prennent directement vos ordres; ils ne prendront les miens que lorsque je serai présent. Je serai entre dix et onze heures à Fleurus; je me rendrai à Sombref, laissant ma garde, infanterie et cavalerie, à Fleurus; je ne la conduirais à Sombref qu'en cas qu'elle fût nécessaire. Si l'ennemi est à Sombref, je veux l'attaquer, je veux même l'attaquer à Gembloux et m'emparer de cette position, mon intention étant, après

avoir reconnu ces deux positions, de partir cette nuit et d'opérer avec mon aile gauche, que commande le maréchal Ney, sur les Anglais. Ne perdez donc pas un moment, parce que plus vite je prendrai mon parti, mieux cela vaudra pour la suite de mes opérations. Je suppose que vous êtes à Fleurus; communiquez constamment avec le général Gérard, afin qu'il puisse vous aider pour attaquer Sombref, s'il était nécessaire. La division Girard est à portée de Fleurus, n'en disposez point à moins de nécessité absolue, parce qu'elle doit marcher toute la nuit. Laissez aussi ma jeune garde et toute son artillerie à Fleurus. Le comte de Valmy, avec les deux divisions de cuirassiers, marche sur la route de Bruxelles. Il se lie avec le maréchal Ney, pour contribuer à l'opération de ce soir, à l'aile gauche. Comme je vous l'ai dit, je serai de dix à onze heures à Fleurus. Envoyez-moi des rapports sur tout ce que vous apprendrez; veillez à ce que la route de Fleurus soit libre. Toutes les données que j'ai, sont que les Prussiens ne peuvent pas nous opposer plus de quarante mille hommes. »

Ces ordres font bien connaître la pensée de l'Empereur : attaquer et battre les Prussiens vers Sombref, tandis que Ney contiendra les Anglais aux Quatre-Bras, se rabattra ensuite par Marbais, à sa gauche, sur Sombref, pour envelopper les Prussiens et compléter leur défaite.

Mais les ordres établissent clairement que Napoléon ne pouvait, comme l'ont dit Gourgaud, Thiers et bien d'autres, croire Ney en possession des Quatre-Bras, le

15 au soir, puisque le 16, à 7 heures du matin, il fait écrire à Grouchy que le prince de la Moscowa *reçoit l'ordre de se porter sur ce point*. S'IL REÇOIT L'ORDRE DE SE PORTER SUR LES QUATRE-BRAS, Ney ne s'y trouvait donc pas encore le 16 à 7 heures du matin, et l'Empereur ne l'ignorait nullement. Ceci nous paraît clair. La dépêche du major général dit formellement : Le maréchal Ney reçoit l'ordre...

Grouchy, dans cette journée du 16, doit donc commander la droite, fraction principale de la partie de l'armée aux mains de l'Empereur. Il doit enlever Sombref et, après la bataille, occuper toutes les routes qui mènent à Namur. Il a sous ses ordres Vandamme (1), Gérard, Pajol, Excelmans et Milhaud. Le comte de Valmy (3e corps de cavalerie) est passé à la gauche avec le prince de la Moscowa.

La chaussée de Namur à Bruxelles était la ligne principale qu'il importait aux deux armées alliées de conserver. En effet, la ligne d'opération des Prussiens était de Namur à Sombref; celle des Anglais, de Sombref aux Quatre-Bras. Or, l'armée française pouvait arriver de Charleroi sur cette ligne, soit par la chaussée de Bruxelles, soit par celle de Namur, soit encore par celle dite des Romains, qui laisse les Quatre-

(1) Il est fort probable que l'Empereur mit Vandamme sous les ordres de Grouchy, pour empêcher que cet officier général, d'un caractère peu commode, blessé de n'avoir pas été fait maréchal et jaloux de Grouchy, ne refusât d'obéir, comme il l'avait fait au début de la campagne. Vandamme ayant un chef direct, Napoléon devait espérer qu'il exécuterait les ordres que lui donnerait ce chef.

Il eût mieux valu, croyons-nous, placer sous les ordres du maréchal de Grouchy des commandants de corps d'armée plus disposés que Vandamme et Gérard à lui obéir.

Bras à 7 kilomètres à l'ouest, et Sombref à 2 kilomètres à l'est. Les points qu'il fallait couvrir et conserver étaient donc pour les armées alliées les points d'intersection des routes de Charleroi à Bruxelles et de Charleroi à Namur, avec celle de Bruxelles à Namur, c'est-à-dire les Quatre-Bras d'une part, Sombref d'une autre, points distants de 12 kilomètres l'un de l'autre. C'était également ces points qu'il importait à l'armée française d'occuper. Le champ de bataille se trouvait donc parfaitement determiné. Aux Anglais à défendre les Quatre-Bras, aux Prussiens à se maintenir à Sombref.

Le feld-maréchal Blücher, forcé de livrer une bataille défensive, résolut de se masser sur les hauteurs, entre Sombref à l'est et Bry à l'ouest. Les hauteurs de Bry sont couronnées par un moulin et une ferme nommée de Bussy. Le général prussien se décida, en outre, à occuper comme postes avancés les villages de Saint-Amand, au nombre de trois, et de Ligny, situés : Saint-Amand et Ligny sur les deux rives d'un petit ruisseau, et les deux autres, le petit Saint-Amand et Saint-Amand-la-Haie, sur un autre cours d'eau qui coule dans le village de Bry, tous les quatre par conséquent dans des vallées ou sur des rives assez escarpées.

Les dispositions suivantes furent adoptées par l'armée prussienne :

Le 1er corps (Ziethen) en première ligne, à Bry, Saint-Amand et Ligny. Le 3e corps (Thielmann) et la garde à Sombref. Le 2e (Pirch 1er) en réserve sur les rives des mamelons de Bry. Le 4e (Bulow), par suite d'ordres

donnés, ne rallia que dans la nuit du 16 au 17 juin, après la bataille.

Blücher, qui espérait être soutenu par Bulow, avait l'intention de prendre l'offensive, en débouchant par les villages de Saint-Amand, dès qu'il apercevrait la tête de colonne de son 4ᵉ corps qu'il attendait; la situation des postes de Ligny et Saint-Amand, dans des bas-fonds, était défavorable à la défensive, le terrain qui montait en amphithéâtre jusqu'au moulin et à la ferme de Bry laissant les défenseurs à découvert et exposés au feu des Français.

Le but que se proposait l'ennemi était d'empêcher les troupes françaises d'occuper la chaussée de Bruxelles, car il fallait donner la faculté à l'armée anglaise de se porter à la droite de la ligne, et le feld-maréchal ayant en outre l'intention de prendre l'offensive dès que Bulow paraîtrait, les villages au bas de la position ne devaient être, dans le principe, et d'après le plan de Blücher, que des accessoires; mais ils furent attaqués tout d'abord et défendus avec une opiniâtreté, un acharnement tels, que ce fut là que se livra réellement la bataille.

A une heure de l'après-midi, avant le premier engagement, le duc de Wellington arriva des Quatre-Bras sur les hauteurs du moulin de Bry. Il eut une entrevue avec le feld-maréchal Blücher et l'assura que la majeure partie de ses forces ayant été concentrée dans la nuit et pendant la matinée, allaient être mises en mouvement pour se porter de son côté. Sur cette assurance, le feld-maréchal prussien consentit à ac-

cepter une bataille qui lui offrait peu de chances de succès, car il était déjà tard et son 4ᵉ corps ne donnait pas de ses nouvelles. Le général anglais dit qu'il allait diriger les efforts de son armée sur notre flanc gauche, ce qui eut lieu. Aussi nul doute que, sans la résistance opiniâtre du 2ᵉ corps (Reille) aux Quatre-Bras, dans la journée du 16, une partie de l'armée anglaise n'eût à Ligny débouché sur le flanc de l'Empereur.

L'armée française arriva à Fleurus à onze heures. Elle fut formée sur deux lignes : la première, composée du 3ᵉ corps, à gauche, avec la division Girard en potence; le 4ᵉ corps au centre, et les 1ᵉʳ et 2ᵉ corps de cavalerie à droite; la seconde ligne, composée de la garde et du 4ᵉ corps de cavalerie (cuirassiers de Milhaud); le 6ᵉ corps (Lobau) formant la réserve.

Napoléon avec plusieurs de ses généraux, parmi lesquels le maréchal de Grouchy, se porta sur quelques points élevés pour reconnaître l'ennemi et son ordre de bataille. Il était convaincu que Blücher ne s'attendait pas à être attaqué avant le jour suivant, et que le général prussien se berçait de l'espérance d'avoir le temps de compléter ses propres armées et de recevoir le secours de celle de Wellington.

A deux heures, Napoléon ordonna un chargement de front, l'aile droite en avant, en pivotant sur l'aile gauche. La droite de ses troupes, commandée par Grouchy, se porta sur Sombref, le centre sur Ligny, la gauche sur les trois hameaux de Saint-Amand; le 6ᵉ corps (Lobau), en marche depuis le matin, eut ordre de venir se former en réserve générale.

Entre onze heures et midi, les troupes légères françaises avaient repoussé la cavalérie du 1er corps prussien et occupé Fleurus. La canonnade força le 6e de hulans à se replier à la gauche des dragons de Brandebourg. Lorsque les colonnes de cavalerie de Grouchy se montrèrent sur la droite, le général Rœder repassa le ruisseau. Le 4e corps français, se portant en avant sur la chaussée, se mit en bataille face à Ligny; la cavalerie se plaça à l'extrême droite, s'étendant jusqu'à la route de Namur. Le 3e corps français se porta sur Saint-Amand, la division Girard à sa gauche.

Vers 3 heures, Saint-Amand fut abordé avec vigueur par la division de l'intrépide Girard. Les trois bataillons prussiens qui défendaient le village furent repoussés. En vain l'ennemi essaya de le réoccuper, il n'y put parvenir encore; mais au bout d'une heure, grâce aux renforts que reçut le général Steimetz, ce village fut repris. La division Girard l'attaqua de nouveau et força l'ennemi à se retirer entre Bry et Sombref, derrière Saint-Amand. Le brave Girard fut blessé mortellement dans cette nouvelle et audacieuse attaque.

Girard, le plus jeune et l'un des plus intrépides et des meilleurs divisionnaires de l'armée du premier empire, officier général du plus grand mérite, ayant été l'ami intime du maréchal de Grouchy, nous lui consacrerons ici quelques lignes. C'est lui qui, blessé de trois balles à Lutzen, défendit à ses troupes de l'enlever du champ de bataille, disant que tout ce qui avait le cœur vraiment français devait vaincre ce jour-là ou mourir. (*Bulletin de la Grande Armée.*) Il

commanda la division d'avant-garde de l'Empereur de Grenoble à Paris, lors du retour de l'île d'Elbe. Nous l'avons vu envoyé dans le Midi, lors de la courte campagne contre le duc d'Angoulême.

Il avait douze blessures lorsque, à l'attaque du village de Saint-Amand-la-Haye, il reçut la dernière. Son cheval, atteint en même temps que lui, se renversa malheureusement et lui brisa l'épine dorsale. Rapporté à Paris dans une des voitures de l'Empereur, et soigné par le baron Larrey son ami, Girard mourut le jour de l'entrée des alliés dans la capitale. Il avait trente-neuf ans et était général de division depuis la bataille d'Ocana (1809).

Voici la lettre que le prince d'Eckmulh, ministre de la guerre, lui écrivit le 21 juin 1815, deux jours avant sa mort :

« L'empereur, général, a été satisfait de votre conduite à la bataille de Ligny, sous Fleurus. Sa Majesté estime que, si chacun avait fait son devoir comme vous, nous n'aurions éprouvé aucun revers.

« Au milieu des préoccupations les plus tristes et les plus importantes, l'Empereur a songé à reconnaître votre dévouement et vous a nommé DUC DE LIGNY. »

Le titre de duc de Ligny sombra sous la Restauration, comme bien d'autres récompenses accordées par l'Empereur ; mais Napoléon à son lit de mort se souvint de l'intrépide Girard. On lit dans son testament : « Je laisse *cent mille* francs aux enfants du brave Girard. »

Revenons à la bataille du 16. Le 4e corps aborda Ligny. Il était quatre heures. Le maréchal de Grouchy poussa vigoureusement la gauche des Prussiens. L'ennemi fut forcé d'abandonner la rive droite du ruisseau ou ravin de Ligny A ce moment, la seconde partie du 3e corps de Blücher, composée de Saxons, entra en ligne, en sorte que les Prussiens eurent alors quatre-vingt-dix mille combattants en position. Nous avions soixante mille hommes engagés. Le village de Ligny, pris, repris jusqu'à quatre fois, finit par rester au général Gérard (4e corps).

A cinq heures et demie, l'Empereur se décida à faire donner sa garde, à la porter sur Ligny, à aborder le centre de l'ennemi, à l'écraser pour décider la victoire. Au moment où il prenait ses dispositions, le général Vandamme lui fit donner la nouvelle singulière que la division Girard voyait paraître sur sa gauche une forte colonne qui paraissait ennemie.

Cette colonne était celle formée par la tête du 1er corps, arrêtée dans sa marche sur Gosselies, ramenée sur la droite des Prussiens par ordre formel de l'Empereur, et qui pouvait être utilisée à ce moment pour écraser Blücher. Comment se fit-il que l'on se méprit ? comment se fit-il que d'Erlon ne prévint pas de son arrivée? que l'Empereur prit le change en cet instant suprême ? C'est ce qui, sans nul doute, ne sera jamais éclairci. Toujours est-il que le mouvement de la garde fut arrêté et repris seulement une heure plus tard, lorsque l'Empereur eut fait reconnaître la colonne qui se dirigeait sur sa gauche. Mais ce

qu'il y a de plus extraordinaire, ce qui est entièrement incompréhensible, c'est que Napoléon laissa la division-Durutte du 1er corps, en marche sur notre gauche, sans ordre, et que d'Erlon, rappelé par Ney son chef immédiat, reprit son mouvement pour se rapprocher des Quatre-Bras, laissant à Wagnelée la division Durutte et trois régiments de cavalerie. Le 1er corps arriva fort tard aux Quatre-Bras, en sorte que ces quinze mille braves soldats se promenèrent, le 16 juin, de gauche à droite, de droite à gauche, inutiles à Ligny comme aux Quatre-Bras.

Napoléon, apprenant que la colonne qui avait effrayé le 4e corps était le 1er corps français, reprit son grand mouvement sur le centre de l'ennemi, *mais sans envoyer d'ordres à d'Erlon.*

Un homme, qui sous le gouvernement de Juillet a joué un certain rôle, le colonel d'une des légions de garde nationale de Paris, M. Chapuis, d'une honorabilité irréprochable et d'un caractère à inspirer toute confiance, après avoir lu, en 1853, un ouvrage intitulé : *Les erreurs militaires de M. de Lamartine*, écrivit à l'auteur une lettre, dont ce dernier a bien voulu nous autoriser à faire usage. Nous la publions ci-dessous :

« Permettez-moi de vous dire que la note (celle relative à l'affaire de la division Durutte) renferme une erreur assez notable, car il est certain que deux ordres de l'Empereur furent apportés à la 4e division du 1er corps de marcher sur le hameau de Wagnelée, lequel se lie avec le village de Saint-Amand, et que si

les ordres ne furent pas ponctuellement exécutés, la faute en est au général Durutte. »

A notre tour, nous ferons observer que M. Chapuis, alors simple capitaine, peut fort bien avoir été induit en erreur; qu'il ne donne aucune preuve de ce qu'il avance, et qu'enfin, si les deux ordres dont il parle avaient été envoyés à Durutte, ce dernier les eût sans doute exécutés; mais qu'en tout cas, le général Gourgaud, dans son ouvrage écrit sous l'influence de Napoléon, eût relaté le fait; or l'ouvrage de Sainte-Hélène ne parle pas de cette circonstance capitale.

On ne trouve aucune trace d'ordres portés à Durutte au registre de correspondance du major général.

Revenons à la bataille du 16 juin.

Le mouvement général suspendu ayant été repris, la division Pécheux (4e corps), Gérard avec le reste de ce corps, toute la garde, le 4e corps de cavalerie (cuirassiers de Milhaud), sous la direction de Grouchy, se précipitèrent sur les Prussiens, culbutèrent tout sur leur passage et forcèrent l'ennemi à opérer sa retraite.

Il faisait nuit close. Malheureusement l'Empereur, assez mal portant, rétrograda alors sur Fleurus pour y prendre du repos, sans organiser la poursuite, ce qu'il n'oubliait jamais, ce qui dans cette circonstance était de la dernière importance, puisque l'armée prussienne, battue mais non démoralisée, allait être ralliée par les trente mille hommes du corps de Bulow, et pouvait, ainsi qu'elle le fit le surlendemain, apporter un appoint décisif à l'armée anglaise.

On cherchera injustement et inutilement en dehors de ces deux fautes du grand capitaine, l'absence d'ordres à d'Erlon pendant la bataille, l'absence d'ordres à Grouchy après la raison vraie de la perte de la bataille de Waterloo. Cette cause est tout simplement dans le non-écrasement des Prussiens par le 1er corps et dans les quatorze ou seize heures de répit laissées à l'armée de Blücher après Ligny. Ajoutons à cela la détermination intelligente du généralissime prussien, qui sut mettre à profit le temps qu'on lui laissait.

En vain le général Gourgaud écrivant à Sainte-Hélène sinon sous la dictée, du moins sous l'inspiration de Napoléon, en vain l'auteur de l'*Histoire du Consulat et de l'Empire* après lui, en vain une foule d'historiens ou se prétendant tels, ne voulant pas se donner la peine de puiser aux sources authentiques et trouvant plus simple et plus commode de se copier les uns les autres, accuseront tels ou tels des lieutenants de l'Empereur, quelques-uns n'admettant même pas qu'on puisse douter de l'infaillibilité du plus grand homme de guerre des temps modernes : les fautes capitales qui déterminèrent la perte de la bataille de Waterloo, nous venons de les indiquer, et elles furent commises par Napoléon Ier. La plus grosse, fut de ne pas faire poursuivre les Prussiens dans la nuit du 16 au 17 juin 1815, pour les empêcher de gagner Wavres, de rallier Bulow et de se porter au secours de Wellington.

Quelques mots sur la première faute commise et que nous n'hésitons pas à imputer à l'Empereur lui

même, celle de n'avoir pas complété, le soir même de la bataille de Ligny, la défaite des Prussiens, en faisant donner la partie du corps de d'Erlon rappelée à cet effet de la gauche, et portée par ordre direct de Napoléon sur Wagnelée.

On lit dans l'ouvrage de Gourgaud, page 59 :

« On pouvait espérer les résultats les plus beaux (d'une attaque décisive sur Ligny), lorsque le général Vandamme envoya prévenir qu'à une lieue sur sa gauche (par conséquent vers Wagnelée), une *colonne ennemie* d'une vingtaine de mille hommes débouchait des bois et nous tournait ainsi, en ayant l'air de se porter sur Fleurus. L'Empereur fit faire halte à sa garde, et ordonna diverses dispositions pour recevoir cette colonne. Ce mouvement paraissait inexplicable. Il fallait que le corps ennemi eût pénétré entre le corps du maréchal Ney et ceux de l'Empereur. *A six heures et demie du soir*, l'aide de camp Dejean, que Sa Majesté avait envoyé pour reconnaître le mouvement de cette colonne, vint annoncer que c'était le 1er corps d'armée, commandé par le général d'Erlon. Napoléon ne put se rendre compte d'un tel mouvement. »

Ce paragraphe est un tissu d'erreurs ; nous allons les signaler. 1° Le général Dejean, mis en demeure par le fils du maréchal Ney, le duc d'Elchingen, en 1839, de s'expliquer sur le fait de sa mission pendant la bataille de Ligny, répond au duc, le 26 juillet 1839 :

« Monsieur le duc, j'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, et je m'empresse d'y

répondre et de vous transmettre par écrit ce que je vous ai déjà dit verbalement.

« Pendant la bataille de Ligny, je fus chargé par l'Empereur de voir ce qui se passait à la gauche, d'abord au corps du général Vandamme, et ensuite à l'extrême gauche, des troupes agissant sur ce point : c'était de la cavalerie, je crois, aux ordres du général Subervic, du moins il était là, et je me rappelle très-bien lui avoir parlé ; il y avait devant cette cavalerie de la cavalerie anglaise ou hanovrienne, et je fus en rendre compte à l'Empereur ; mais pendant cette journée *je n'ai point vu les troupes du comte d'Erlon, et je n'ai été chargé de leur porter aucun ordre ;* j'ignore complétement les ordres qui ont été donnés au comte d'Erlon par l'Empereur. »

2° Comment le mouvement du 1er corps (d'Erlon) pouvait-il paraître inexplicable à l'Empereur, puisque ce mouvement était le résultat des ordres envoyés par Napoléon lui-même et portés directement à d'Erlon et à Ney par l'aide de camp Labédoyère, ainsi que cela résulte de la lettre ci-dessous adressée le 9 février 1829 au fils de Ney par le général Drouet d'Erlon ?

« Vous me demandez, Prince, des renseignements sur les événements de mon corps d'armée pendant la journée du 16 juin 1815.

« Je m'empresse de vous les transmettre :

« *Vers onze heures ou midi*, M. le maréchal Ney m'envoya l'ordre de faire prendre les armes à mon corps d'armée et de le diriger sur Frasnes et les Quatre-Bras, où je recevrais des ordres ultérieurs. Mon armée

se mit donc en mouvement immédiatement. Après avoir donné l'ordre au général qui commandait la tête de la colonne de faire diligence, je pris l'avance pour voir ce qui se passait aux Quatre-Bras, où le corps d'armée du général Reille me paraissait engagé. Au delà de Frasnes, je m'arrêtai avec des généraux de la garde, où je fus joint par le général Labédoyère, qui me fit voir une note au crayon qu'il portait au maréchal Ney, et qui enjoignait à ce maréchal de diriger mon corps d'armée sur Ligny. Le général Labédoyère me prévint qu'il avait déjà donné l'ordre pour ce mouvement, en faisant changer de direction à ma colonne, et m'indiqua où je pourrais la rejoindre. Je pris aussitôt cette route et envoyai au maréchal mon chef d'état-major, le général Delcambre, pour le prévenir de ma nouvelle destination. M. le maréchal Ney me le renvoya, en me prescrivant impérativement de revenir sur les Quatre-Bras, où il s'était fortement engagé, comptant sur la coopération de mon corps d'armée. Je devais donc supposer qu'il y avait urgence, puisque le maréchal prenait sur lui de me rappeler, quoiqu'il eût reçu la note dont j'ai parlé plus haut. »

« J'ordonnai, en conséquence, à la colonne de faire contre-marche; mais, malgré toute la diligence qu'on a pu mettre dans ce mouvement, *ma colonne n'a pu paraître en arrière des Quatre-Bras qu'à l'approche de la nuit.*

« Le général Labédoyère avait-il mission pour faire changer la direction de ma colonne avant que d'avoir vu M. le maréchal? Je ne le pense pas; mais, dans tous

les cas, cette seule circonstance a été cause de toutes les marches et contre-marches qui ont paralysé mon corps d'armée pendant la journée du 16. »

A ces deux lettres, nous ajouterons le récit fait des mouvements de la 4e division du 1er corps par son chef le général Durutte, le 16 juin 1815 :

« Le 1er corps de l'armée, commandé par le général d'Erlon, passa la Sambre le 15, à Marchiennes-au-Pont ; il alla camper le même jour en avant de Gosselies. Le 16, vers dix heures du matin, il reçut l'ordre de se mettre en route pour se rendre à Frasnes, sur la route de Bruxelles. La 4e division, sous les ordres du général Durutte, était en tête.

« Tandis qu'on exécutait ce mouvement, on reçut l'ordre de marcher vers les Quatre-Bras : la droite se battait fortement vers Fleurus. L'Empereur fit donner l'ordre au comte d'Erlon d'attaquer la gauche des Prussiens, et de tâcher de s'emparer de Bry. Le 1er corps d'armée passa vers Villers-Perwint pour exécuter ce mouvement. Tandis qu'il était en marche, plusieurs ordonnances du maréchal Ney arrivèrent à la hâte pour arrêter le 1er corps et le faire marcher sur les Quatre-Bras. Les officiers qui apportaient ces ordres disaient que le maréchal Ney avait trouvé aux Quatre-Bras des forces supérieures et qu'il était repoussé. Ce second ordre embarrassa beaucoup le comte d'Erlon, car il recevait en même temps de nouvelles instances de la droite pour marcher sur Bry. Il se décida néanmoins à retourner vers le maréchal Ney ; mais, comme il observait, avec le général Durutte, que l'ennemi

pouvait faire déboucher une colonne dans la plaine qui se trouve entre Bry et les bois de Delhulte, ce qui aurait totalement coupé la partie de l'armée commandée par l'Empereur d'avec celle commandée par le maréchal Ney, il se décida à laisser le général Durutte dans cette plaine, en laissant sous ses ordres, outre sa division, trois régiments de cavalerie commandés par le général Jacquinot.

« Le général Durutte, en quittant le général d'Erlon, lui demanda clairement s'il devait marcher sur Bry. Il lui répondit que, vu les circonstances, il ne pouvait rien lui prescrire et qu'il s'en rapportait à son expérience et à sa prudence. Le général Durutte dirigea la cavalerie vers la route qui va de Sombref aux Quatre-Bras, en laissant Wagnelée et Bry à sa droite, mais en appuyant toujours sur ces deux villages; son infanterie suivait ce mouvement. Le général d'Erlon lui fit dire d'être prudent, parce que les affaires allaient mal aux Quatre-Bras, et qu'il engageait le général Durutte à bien observer les bois de Delhutte, car au moindre mouvement rétrograde du maréchal Ney l'ennemi se serait trouvé derrière lui.

« Lorsque le général Jacquinot parvint à la portée du canon de la route qui va de Sombref aux Quatre-Bras, il rencontra un corps ennemi avec lequel il engagea une canonnade qui dura trois quarts d'heure. Le général Durutte fit avancer vers lui son infanterie pour le soutenir; on se battait alors très-vivement du côté de Saint-Amand. Les troupes ennemies qui se canonnaient avec le général Jacquinot s'étant retirées, le

général Durutte, ne recevant plus de fâcheuses nouvelles de la gauche, se décida à marcher sur Bry. Par le mouvement de nos troupes, il présuma que nous étions victorieux du côté de Saint-Amand. Ses tirailleurs s'engagèrent avec des troupes légères prussiennes qui étaient encore à Wagnelée; il s'empara de ce village au moment où le jour commençait à tomber, et étant assuré que l'ennemi était en pleine retraite, il n'envoya à Bry que deux bataillons, qui n'y trouvèrent en arrivant que quelques traîneurs prussiens. Pendant la nuit, le général Durutte reçut l'ordre de se rendre le 17 au matin à Villers-Perwint; etc., etc. »

De ces déclarations ne résulte-t-il pas :

1° Que la 4e division (Durutte) du 1er corps, avec la cavalerie Jacquinot seulement, sont arrivées sur la gauche de l'armée française vers 6 heures du soir, au moment où l'armée allait faire un grand et décicif mouvement sur le centre des Prussiens; que ce mouvement, retardé, puis repris un peu plus tard, lorsqu'on sut que la colonne, vue sur la gauche, était française, réussit parfaitement?

2° Que rien *n'empêchait l'Empereur*, au moment de l'attaque sur le centre, de donner l'ordre aux cinq à six mille hommes (infanterie et cavalerie) de Durutte d'appuyer le mouvement sur Ligny par Bry?

Qui peut douter que l'appoint, sinon des vingt mille soldats d'Erlon, du moins des cinq mille de Durutte, n'eût été d'un grand poids pour le succès de la journée?

Pourquoi donc l'Empereur a-t-il laissé Durutte

sans ordres vers Wagnelée? Croit-on que, si Napoléon eût envoyé des ordres à Durutte, Gourgaud n'eût pas relaté ce fait capital dans son livre écrit à Sainte-Hélène, et n'eût pas rejeté la faute sur le commandant de la 4e division?

« L'obscurité de la nuit, dit quelques lignes plus bas le général Gourgaud, ne permit pas d'obtenir tous les résultats qu'on devait espérer de cette victoire. »

Voilà, selon nous, une singulière façon d'expliquer l'absence d'ordres pour la poursuite.

La nuit était obscure pour les Prussiens vaincus comme pour les Français vainqueurs. Cette raison n'en est pas une, c'est la plus détestable que l'on puisse mettre en avant; il était beaucoup plus simple d'avouer que l'Empereur malade, ayant hâte de prendre un peu de repos à Fleurus, oublia de donner des ordres pour la poursuite de l'ennemi; mais à Sainte-Hélène on aimait mieux mettre les fautes commises pendant cette campagne, sur le compte des lieutenants de l'Empereur; aussi trouve-t-on page 61 :

« Pendant que le centre et la droite de l'armée obtenaient des succès, de grandes fautes se commettaient à la gauche; le maréchal Ney n'occupait pas la position des Quatre-Bras. »

On a, dans l'ouvrage du général Gourgaud et pour les besoins de la cause, reproché beaucoup de fautes aux maréchaux Ney et Grouchy. Nous reviendrons sur les reproches adressés au prince de la Moscowa; analysons la conduite de Grouchy le 16 juin 1815.

Le 16 juin, au matin, le maréchal de Grouchy avait le commandement en chef de l'aile droite de la grande armée, aile composée de deux corps d'infanterie et de trois de cavalerie. Près de trente mille fantassins, douze mille cavaliers et cent douze bouches à feu étaient sous ses ordres.

Vers une heure de l'après-midi, au moment d'attaquer les Prussiens de Saint-Amand à Ligny, l'Empereur dit à Grouchy : « Avec les corps de cavalerie des généraux Pajol et Excelmans, vous rejeterez toute la cavalerie de l'aile gauche de l'armée prussienne au delà de Sombref, et vous empêcherez les troupes ennemies qui arrivent de Namur par la route allant de cette ville aux Quatre-Bras, d'effectuer leur jonction avec le maréchal Blücher. »

Le rôle de Grouchy, dans la journée du 16, était donc bien défini. Pour obéir à ces instructions verbales, le maréchal, vers neuf heures du soir, voyant les Prussiens en retraite, les fit charger par sa cavalerie, se tenant prêt à se porter en avant, persuadé que Napoléon allait le lancer à la poursuite de l'ennemi.

Il n'en fut rien.

L'Empereur avait quitté le champ de bataille sans envoyer d'ordre à son aile droite. Il rétrograda sur Fleurus, situé à plus d'une lieue au sud de Ligny, se portant par conséquent en arrière du terrain sur lequel on avait combattu de deux à neuf heures.

Le comte de Grouchy se rendit à Fleurus (1). A

(1) Grouchy ne vint auprès de Napoléon que vers onze heures du soir. L'Empereur en se rendant à Fleurus à dix heures lui avait fait dire de

son grand étonnement, au lieu de recevoir des ordres pour la poursuite, il ne reçut que celui d'*attendre au lendemain pour connaître les instructions de l'Empereur*.

La preuve de ce fait résulte du manque total de dépêches ou d'ordres, soit du major-général, soit de l'Empereur, et aussi de ce qui se passa le lendemain. On comprendra facilement, en effet, que si Napoléon eût prescrit au maréchal de Grouchy de se mettre à la tête de son aile droite et de poursuivre les Prussiens, il eût été fort surpris et fort mécontent de le trouver au quartier impérial, le lendemain matin, à son réveil, et ne l'eût pas tenu jusqu'à une heure de l'après-midi sur le champ de bataille de la veille.

Nous venons d'expliquer la conduite du maréchal de Grouchy le 16 juin 1816. Est-il possible de lui adresser un reproche fondé?

Voyons maintenant si les reproches adressés indirectement par Napoléon et directement par Gourgaud et M. Thiers après eux, au prince de la Moscowa, pour l'affaire des Quatre-Bras, ont plus de fondement.

Ney reçoit l'ordre, le 11 juin 1811, à onze heures du soir, de rejoindre l'armée. Le 12 à neuf heures du matin, il monte en voiture avec son aide de camp, le colonel Heymès, arrive à Laon à dix heures du soir, trouve l'Empereur endormi et ne peut le voir. Le 13, le maréchal vient à Avesnes, voit l'Empereur, dîne avec

le joindre; mais le maréchal avait répondu qu'il ne pouvait encore quitter ses troupes, parce que l'ennemi se retirait en bon ordre et semblait disposé à faire des retours offensifs.

lui et ne peut partir que le 14 à dix heures du matin, tous les chevaux de poste étant retenus pour le service de Sa Majesté.

Il parvient à Baumont, quartier général de l'Empereur, à dix heures du soir le 14. Napoléon est couché, dort, on n'ose le réveiller. Le 15, Sa Majesté quitte Beaumont à deux heures du matin; le maréchal, n'ayant pas ses chevaux, ne peut le suivre. Il parvient à se procurer, dans la matinée, deux chevaux qu'il achète au maréchal Mortier, alors à Beaumont, et se met en route. Il rejoint l'Empereur *à sept heures du soir,* à l'embranchement des routes de Bruxelles et de Fleurus, en avant de Charleroi. Le général Gourgaud, dans son ouvrage, se garde bien (page 46) d'indiquer l'heure à laquelle Ney trouva l'Empereur le 15 juin.

« Bonjour, Ney, lui dit Napoléon, je suis bien aise de vous voir. Vous allez prendre le commandement des 1er et 2e corps d'infanterie; Reille marche avec trois divisions sur Gosselies; d'Erlon doit coucher ce soir à Marchiennes-au-Pont; vous aurez avec vous la division de cavalerie légère de Piré; je vous donne aussi les deux régiments de chasseurs et de lanciers de ma garde; mais ne *vous en servez pas*. Demain vous serez rejoint par les réserves de grosse cavalerie de Kellermann. Allez, *et poussez l'ennemi.* »

Pas un mot des Quatre-Bras. On était le 15 juin à la tombée de la nuit. Ney prend congé de l'Empereur. Une heure après, il marchait à la tête du 2e corps et dépassait Gosselies, refoulant les postes du général Perponcher.

A dix heures du soir, le maréchal est au village de Frasnes, à une lieue au sud des Quatre-Bras, il a avec lui la division Bachelu et celle de cavalerie de Piré. Reille est à Gosselies, à deux lieues au sud, avec deux divisions d'infanterie et son artillerie. Les troupes marchaient depuis deux heures du matin, les Quatre-Bras sont occupés par dix bataillons de la division Perponcher et par leur artillerie. Le maréchal apprend que l'armée anglaise s'avance pour se concentrer sur ce point ; s'il attaque, et il n'a pas l'ordre d'attaquer, il risque un échec. Il prend position en avant de Frasnes, pouvait-il faire autre chose ? Qui peut douter que, si l'Empereur eût donné l'ordre formel d'attaquer les Quatre-Bras, le soir même Ney n'eût pas obéi, coûte que coûte ? mais *pousser l'ennemi* n'était pas dans la pensée du commandant de l'aile gauche, *s'établir aux Quatre-Bras* à tout prix. N'ayant pas cet ordre formel, il prend des bivouacs pour ses troupes fatiguées, et il revient de sa personne à Charleroi. Il soupe avec l'Empereur, puis *confère avec lui de minuit à deux heures du matin.*

L'Empereur, dans la nuit du 15 au 16, à deux heures du matin, n'ignorait donc pas que Ney n'était point et ne pouvait pas être maître des Quatre-Bras. Est-ce clair ?

Le 16, dans la nuit, Ney revient à Gosselies, cause quelques instants avec le général Reille commandant le 2e corps, lui donne l'ordre de partir dès qu'il le pourra et de le rallier à Frasnes ; le maréchal se porte sur ce village et se met à la tête de ses troupes à 8 heures. Il n'a encore que les divisions Bachelu, Piré,

et deux régiments de cavalerie de la garde, ces derniers *pour la montre*, comme on sait. Les divisions Foy et prince Jérôme du 2ᵉ corps ne sont pas arrivées, non plus que leur artillerie; la division Girard a été appelée par l'Empereur sur la droite; le 1ᵉʳ corps (d'Erlon) est en marche de Marchiennes, où il a couché. Or l'ennemi a renforcé la position des Quatre-Bras, la nuit, et montré sur ce point vingt-cinq mille hommes et beaucoup d'artillerie. A 11 heures, un aide de camp de l'Empereur, le général Flahaut, apporte l'ordre écrit d'enlever les Quatre-Bras. Pour la première fois il est question de cette position importante.

Voici la dépêche de l'Empereur :

Charleroi, le 16 juin.

« Mon cousin, je vous envoie mon aide de camp, le général Flahaut, qui vous porte la présente lettre. Le major général a dû vous donner des ordres; mais vous recevrez les miens plus tôt, parce que mes officiers vont plus vite que les siens. Vous recevrez l'ordre du mouvement du jour, mais je veux vous en écrire en détail, parce que c'est de la plus haute importance. Je porte le maréchal Grouchy avec les 3ᵉ et 4ᵉ corps d'infanterie sur Sombref; je porte ma garde à Fleurus, et j'y serai de ma personne avant midi. J'y attaquerai l'ennemi si je le rencontre, et j'éclairerai la route jusqu'à Gembloux. Là, d'après ce qui se passera, je prendrai mon parti, peut-être à 3 heures après midi, peut-être ce soir; mon intention est que, immédiate-

ment après que j'aurai pris mon parti, vous soyez prêt à marcher sur Bruxelles. Je vous appuierai avec la garde qui sera à Fleurus ou à Sombref, et je désirerais arriver à Bruxelles demain matin. Vous vous mettrez en marche ce soir même, et je prends mon parti d'assez bonne heure pour que vous puissiez en être informé de jour, et faire ce soir trois ou quatre lieues, et être demain à sept heures du matin à Bruxelles.

« Vous pouvez donc disposer vos troupes de la manière suivante :

« Première division, à deux lieues autour des Quatre-Chemins, s'il n'y a pas d'inconvénient; sixième division d'infanterie, autour des Quatre-Chemins, et une division à Marbais, afin que je puisse l'attirer à moi à Sombref, si j'en avais besoin. Elle ne retarderait d'ailleurs pas votre marche.

« Le corps du comte de Valmy, qui a trois mille cuirassiers d'élite, à l'intersection du chemin des Romains et de celui de Bruxelles, afin que je puisse l'attirer à moi si j'en avais besoin. Aussitôt que mon parti sera pris, vous lui enverrez l'ordre de venir vous rejoindre.

« Je désirerais avoir avec moi la division de la garde que commande le général Lefebvre-Desnoëttes, et je vous envoie les deux divisions du corps du comte de Valmy pour la remplacer. Mais, dans mon projet actuel, je préfère placer le comte de Valmy de manière à le rappeler si j'en avais besoin, et ne point faire faire de fausses marches au général Lefebvre-Desnoëttes, puisqu'il est probable que je me déciderai ce soir à

marcher sur Bruxelles avec la garde. Cependant couvrez la division Lefebvre par les divisions de cavalerie d'Erlon et de Reille, afin de ménager la garde, et que s'il y avait quelque échauffourée avec les Anglais, il est préférable que ce soit sur la ligne que sur la garde.

« J'ai adopté, comme principe genéral pendant cette campagne, de diviser mon armée en deux ailes et une réserve. Votre aile sera composée des quatre divisions du premier corps, des quatre divisions du deuxième corps, de deux divisions de cavalerie légère, et de deux divisions du corps du comte de Valmy. Cela ne doit pas être loin de quarante-cinq à cinquante mille hommes.

« Le maréchal Grouchy aura à peu près la même force et commandera l'aide droite. La garde formera la réserve, et je me porterai sur l'une et ou l'autre aile, selon les circonstances. Le major-général donne les ordres les plus précis pour qu'il n'y ait aucunes difficultés à l'obéissance à vos ordres, lorsque vous serez détaché; les commandants de corps devant prendre mes ordres directement, quand je me trouverai présent.

« Selon les circonstances, j'affaiblirai l'une ou l'autre aile, en augmentant ma réserve.

« Vous sentez assez l'importance attachée à la prise de Bruxelles. Cela pourra donner lieu à des incidents, car un mouvement aussi prompt et aussi brusque isolera l'armée anglaise de Mons, Ostende, etc.

« Je désire que vos dispositions soient bien faites, pour qu'au premier ordre vos huit divisions puissent marcher rapidement et sans obstacles sur Bruxelles. »

La lettre ci-dessus fut remise au maréchal Ney par le général Flahaut, entre 11 heures et midi, en avant de Frasnes, le 16.

Le maréchal Ney avait avec lui, en ce moment, trois divisions d'infanterie, une de cavalerie, dix-huit mille hommes (ayant été rejoint par Reille); il fit immédiatement ses dispositions de combat, espérant toujours voir déboucher le 1er corps. Il engage l'action sans lui. La division prince Jérôme s'empare à 3 heures du bois de Bossu, après une très-vive résistance. Le frère de l'Empereur y est blessé. Les divisions Bachelu et Foy opèrent sur le front et sur la droite des Anglais, qui résistent en gens comprenant l'importance de la position qu'ils défendent. Le général Kellermann arrive à 3 heures avec une division de cuirassiers, fait souffler ses chevaux, lance ses braves cavaliers, enfonce quelques carrés, et s'établit aux Quatre-Bras, mais le 1er corps ne venant pas, et Ney n'ayant aucune troupe d'infanterie sous la main, la position est reprise par les Anglais au bout d'une heure. A ce moment un colonel, envoyé du grand quartier général, apprend à Ney que le 1er corps a reçu l'ordre direct de l'Empereur de se rabattre à droite sur Ligny. Un instant après, le général Delcambre, chef d'état-major d'Erlon, vient dire que le mouvement prescrit par Napoléon s'exécute.

L'ennemi occupe alors avec cinquante mille hommes les Quatre-Bras : que faire? Le maréchal, qui n'a plus l'espoir d'être rejoint par son 1er corps, assez à temps pour enlever la position, se décide à occuper de bonnes positions avec ses troupes.

Que pouvait-il faire de plus et de mieux ?

S'il est un reproche, que, selon nous, on peut adresser à Ney, c'est d'avoir rappelé à lui d'Erlon, puisque ce corps n'était plus utilisable pour enlever les Quatre-Bras. Il est vrai que le maréchal pouvait craindre, comme il l'a dit non sans raison, d'être forcé lui-même dans ses positions, ayant une infériorité numérique effrayante vis-à-vis l'ennemi, et qu'alors la gauche de l'armée de Napoléon eût été fort compromise.

On peut affirmer qu'il y a dans les diverses circonstances qui se sont présentées le 16, aux Quatre-Bras et à Ligny, une fatalité déplorable et dont la circonstance la plus singulière, à notre avis, est l'erreur commise relativement au 1er corps, lors de son arrivée près du champ de bataille, à Saint-Amand, mais tout cela était réparable si, après la victoire du 16, Napoléon eût fait poursuivre les Prussiens sans répit ; encore une fois, que l'on ne cherche pas ailleurs la cause des désastres de la campagne.

On comprend que, pour établir le résumé ci-dessus de la conduite de Grouchy et de Ney, le 16 juin 1815, il nous a fallu plus que des *on dit,* et que nous nous sommes appuyé sur des documents non récusables. Ces documents, nous les avons donnés pour le maréchal de Grouchy ; pour le prince de la Moscowa, ils se trouvent dans une brochure publiée en 1815 par le général Heymès, premier aide de camp du maréchal.

L'incident relatif à la marche du 1er corps entre Saint-Amand et les Quatre-Bras ne sera jamais bien

éclairci, mais il y a un fait positif : le comte d'Erlon n'a pu de sa propre autorité faire le mouvement sur sa droite : d'ailleurs, il le dit formellement dans la brochure qu'il a publiée. Si donc, en arrivant sur le terrain de Ligny, d'Erlon n'a pas reçu d'instructions; si ensuite, appelé par son chef immédiat, et voyant qu'on ne l'utilisait pas à Saint-Amand et qu'on le réclamait aux Quatre-Bras, il a obéi et s'est reporté sur le nord-ouest, la faute de cette fausse et déplorable manœuvre, ne saurait être attribuée ni au commandant de la gauche ni au commandant du 1er corps, mais au commandant en chef, à l'Empereur lui-même.

Aussi ne doit-on pas être étonné de voir Gourgaud, dans son ouvrage écrit à Sainte-Hélène, passer légèrement sur cette circonstance capitale et n'accuser personne de cette faute.

Faute capitale, disons-nous : car, lorsque Ney rappela d'Erlon, une partie au moins de ce corps était assez près de la droite des Prussiens, pour peser d'un grand poids sur la défaite de l'armée de Blücher et la rendre beaucoup plus sérieuse.

Voici ce que dit, sur cette bizarre circonstance, l'ouvrage le mieux fait, le plus logique, et l'un des plus véridiques, à notre avis, qui ait été écrit sur la campagne de 1815, celui du colonel Charras.

« En ce moment (6 heures et demie du soir) l'aide de camp expédié pour reconnaître la colonne signalée par Vandamme revient près de Napoléon. Vandamme était dans l'erreur, cette colonne n'est ni anglaise ni prussienne; c'est le 1er corps de l'armée

française, celui de d'Erlon. L'aide de camp l'a trouvé à moins d'une lieue de Saint-Amand.

« Que l'ordre en soit donné, et dans une heure vingt mille hommes (non, mais cinq à six mille) de toutes armes (Durutte et Jacquinot) iront déboucher de Wagnelée, sur Bry, prenant Blücher à revers par sa droite, sur son centre, pendant qu'il sera assailli de front par Vandamme et Gérard, renforcés de toutes les réserves. Le plan conçu par Napoléon se trouvera réalisé; de l'armée prussienne, il ne s'échappera pas vingt mille hommes.

« *Cet ordre, Napoléon ne le donne pas; d'Erlon n'est pas appelé.* »

A la chute du jour, le 16, la bataille de Ligny était gagnée par nous, mais l'armée prussienne n'était pas désorganisée, et elle allait être renforcée par le 4e corps (Bulow, arrivant de Liége sur Hannut, Gembloux et Sombref). Une pluie d'orage inonde bientôt le sol. Le centre de l'armée ennemie se replie en désordre par Bry, sur la chaussés de Nivelles, sur les bois de Sombref. L'aile droite et l'aile gauche se mettent en retraite avec ordre.

Voyons comment s'effectue ce mouvement de l'armée prussienne.

La retraite générale avait été ordonnée par Blücher vers neuf heures, lorsque Ligny se trouvant définitivement en nos mains, le feld-maréchal vit que, toutes ses réserves étant engagées, Bulow et les Anglais n'arrivant pas, il n'y avait plus moyen d'agir avec quelque chance de succès. Le général Vandamme déboucha

de Saint-Amand. La division prussienne Jurgass essaya de le contenir. Dans ce moment eut lieu la disparition de Blücher, culbuté dans un fossé avec son cheval. Son chef d'état-major, le général Gneisenau, ne le voyant plus, dirigea la retraite vers le Nord, par Tilly et Wavres. Il envoya dans toutes les directions des officiers d'état-major chargés de notifier cette décision aux troupes. Il était dix heures du soir. C'est l'instant où Napoléon malade quittait le champ de bataille pour se rendre à Fleurus, où il allait coucher. Si alors, et non le lendemain et seize heures plus tard, l'ordre avait été donné à la cavalerie de Grouchy de suivre, sans les perdre de vue, les colonnes prussiennes, l'Empereur ne se fût pas persuadé que la retraite s'opérait par les lignes *divergentes* de *Maestricht* et de *Namur*. Il eût compris alors ce qu'il ne vit clairement que le lendemain à 3 heures de l'après-midi, c'est que l'ennemi allait rallier Bulow, reparer ainsi ses pertes de la journée et porter aux Anglais l'appoint d'une centaine de mille hommes.

Dans l'armée française, Vandamme (3e corps) s'établit à Saint-Amand et à Wagnelée à la gauche de la ligne; Lobau (6e corps) sur le plateau du moulin de Bussy, Gérard (4e corps) à la droite du 6e corps, la garde et le 4e corps de cavalerie (Milhaud) en seconde ligne; Grouchy, avec la division Hulot et la cavalerie, à Potriaux, au nord-est de Ligny, près la chaussée de Charleroi à Namur, au-dessous de Sombref. La division Durutte et la cavalerie Jacquinot, détachées du

1er corps et laissées par d'Erlon à Wagnelée, sur la gauche, y restèrent la nuit.

Les Prussiens placèrent une forte arrière-garde à Bry. Les corps de Ziethen et de Pirch 1er se retirèrent, comme nous l'avons dit, sur Tilly, sans être inquiétés.

Ainsi, Napoléon avait battu l'armée prussienne, c'est vrai, mais sans atteindre son but qui devait être de séparer les Anglais des Prussiens. Or, la jonction des armées des Pays-Bas et du Bas-Rhin allait se faire le lendemain.

Le centre de Blücher avait été mis en désordre, mais les ailes se repliaient avec une grande fermeté. Si bien que leur armée était ébranlée, sans doute, mais n'était nullement démoralisée, et que le corps de Bulow arrivant de Liége par Hannut et la voie romaine, l'équilibre allait être rétabli. Les colonnes prussiennes, échelonnées de Bry à Tilly d'une part, massées de l'autre sur Sombref, se trouvaient sur la route de Wavres et sur la ligne de communication de Ligny à Bruxelles. Si donc Napoléon commettait la faute, qu'il commit en effet, de ne pas faire poursuivre les Prussiens, de ne pas *interposer* immédiatement son armée entre eux et les Anglais, en manœuvrant par sa gauche, les deux armées ennemies réunies, prenant la nouvelle base d'opération des Quatre-Bras à Bruxelles et Anvers, pouvaient lui présenter deux cent mille hommes et six cents bouches à feu dès le lendemain 17 juin.

Ce plan était probable avec tout général tant soit peu intelligent, avec un homme actif et hardi comme

Blücher, il était sûr. Il fallait donc empêcher à tout prix, par une poursuite prompte, vigoureuse, acharnée, la concentration de l'armée battue, permettant sa réunion avec les Anglais. Napoléon ne le fit pas. Non-seulement la poursuite n'eut pas lieu d'une façon sérieuse pendant la nuit, courte à ce moment de l'année, mais elle ne fut ordonnée le lendemain que très-tard (une heure de l'après-midi). Il n'était plus temps, le mal était fait, ainsi qu'on le verra bientôt. Blücher et son chef d'état-major Gneisenau avaient profité de la faute des Français.

On trouvera peut-être que nous insistons beaucoup sur le fait de la non-poursuite ; c'est que, d'après nous, là, et là seulement, est le nœud de la situation, la solution du problème. D'après nous, le 17 à midi, la bataille du 18 était perdue pour la France.

Complétons ce que nous avons dit sur les journées des 16 et 17 juin, par l'exposé de la retraite des divers corps de l'armée prussienne dans la nuit du 16 au 17 et dans la journée du 17, retraite dirigée sur Wavres.

Le 17 au matin, le 1er corps (Ziethen), rallié à Tilly et à Gentines, au nord de Bry et de Marbais, sur la route de Wavres, se mit en marche pour cette dernière ville. Il y passa la Dyle dans l'après-midi, et vint camper à Bierge, petit village au sud, ayant un moulin et un pont sur la rivière.

Le 2e corps (Pirch 1er) suivit la même direction, franchit également la Dyle, et s'établit militairement à Sainte-Anne, à une lieue à l'est et en avant des ponts

de la Dyle, laissant une brigade de hussards en arrière-garde à Mont-Saint-Guibert, sur la route et à 2 lieues au sud de Wavres.

Le 3e corps (Thielmann) quitta Gembloux, où il avait passé la nuit après la bataille, à deux heures de l'après-midi, le 17; n'ayant pas été inquiété, il arriva à Wavres. Il s'établit à la Bavette, sur la route de Louvain, à une demi-lieue au delà de Wavres et au nord-est de la ville, point sur lequel tout ce corps était réuni au moment de l'attaque de Vandamme.

Le 4e corps (Bulow), qui n'avait pas pris part à la bataille du 16, et qui était arrivé, pendant la nuit du 16 au 17, à deux lieues au nord du champ de bataille, reçut ordre de se diriger par Walhain et Corbaix sur Dion-le-Mont, remontant au nord sur Wavres. Il prit position près d'un cabaret nommé *Tous-Vents*, à Dion-le-Mont, village situé à une grande lieue en avant et au nord-est de Wavres. Il laissa une forte arrière-garde, comme le 2e corps, à Mont-Saint-Guibert. Ainsi donc il est positif que, grâce à la non-poursuite de son armée battue à Ligny, grâce à son chef d'état-major, aux ordres intelligents donnés immédiatement après la journée du 16 juin, Blücher, le 17, au moment où, du champ de bataille de Ligny, Napoléon donnait au maréchal de Grouchy l'ordre trop tardif de *seize heures* de se mettre aux trousses de son armée, Blücher, disons-nous, avait réuni en bon ordre, avec leur matériel, à Wavres et à une lieue aux environs de cette ville, les trois corps de Ziéthen, de Pirch 1er et de Bulow, ayant en marche et en arrière-garde celui

de Thielmann, fort de trente mille hommes, et en état par conséquent de tenir tête à Grouchy.

Blücher était maître des routes sur Bruxelles, Louvain et la Forêt de Soignes. Il pouvait correspondre avec l'armée anglaise. Aussi le duc de Wellington lui ayant fait dire, le 17 au matin, après avoir appris la perte de la bataille de Ligny, que s'il voulait lui envoyer deux de ses corps d'armée, il accepterait lui-même la bataille en avant de la forêt de Soignes, dans la position étudiée de Mont-Saint-Jean, le généralissime prussien lui fit répondre qu'il marcherait, pour le rallier, avec toute son armée.

En conséquence, le 18, dès la pointe du jour, les 1er, 2e, 4e corps de l'armée prussienne se mirent en mouvement pour joindre l'armée anglaise, laissant au 3e corps le soin d'arrêter Grouchy; c'était donc un appoint de plus de soixante mille combattants que Blücher allait apporter à Wellington, sans que, dès le 17 juin au soir, il fût possible ni à l'Empereur ni à Grouchy de l'en empêcher, grâce à la faute commise de n'avoir pas poursuivi pendant la nuit du 16 au 17 juin. Encore une fois, nous nous croyons en droit de dire que, dès le 17, la bataille du 18 était perdue.

La poursuite sur la droite de l'armée française n'eut pour ainsi dire pas lieu, puisque la cavalerie de Pajol seule et celle d'Excelmans, lancée par Grouchy, furent, la première sur la route de Namur, la seconde sur celle de Gembloux, sans dépasser Mazy et Gembloux, et que sur la gauche la cavalerie Monthion ne fut pas

au delà de Mont-Saint-Guibert, dont le défilé était occupé par l'ennemi.

Pendant toute la journée du 17 juin, il fit un temps affreux. La pluie tomba à torrents. Lorsque l'aile droite de l'armée française arriva devant Wavres, le 18 au soir, deux des trois corps prussiens dont nous avons parlé étaient en route, depuis le matin, pour Mont-Saint-Jean, et celui de Bulow débouchait à 4 heures sur le champ de bataille. Le duc de Wellington avait exprimé le désir que l'armée prussienne vînt se placer en réserve derrière la droite de l'armée anglaise; mais Blucher préféra porter ses forces sur le flanc droit des Français. Il dirigea donc ses troupes, partie sur Ohain, partie sur Saint-Lambert, afin d'être à même d'agir suivant les circonstances.

Lorsque le général Excelmans fit prévenir, vers midi, le 18 juin, le général de Grouchy qu'il était sur la trace de l'ennemi, il avait en effet devant lui le deuxième corps prussien (Pirch 1er), qui, posté à Sainte-Anne, comme nous l'avons dit, venait de recevoir l'ordre de traverser Wavres pour suivre le mouvement des 1er et 4e corps. Il se formait donc en colonne sur ses bivouacs, tandis que le colonel de hussards prussien Ledibur allait reconnaître Excelmans et venait dire à Pirch 1er qu'il avait devant lui six régiments de cavalerie et dix bouches à feu. Pirch 1er, ayant mission de filer sur sa gauche, ne fit pas attaquer Excelmans. Le 2e corps prussien, après avoir passé la Dyle au pont de Bierge, replia son arrière-garde, occupa le village par deux bataillons et fit sauter le pont.

On voit par ce que nous venons de dire des mouvements de l'armée prussienne que le 3e corps (Thielmann) avait été laissé à Wavres pour défendre la ville sur les passages de la Dyle et former l'arrière-garde.

Un instant, le général Thielmann, entendant le 18, vers onze heures, la vive canonnade de Waterloo, eut la pensée que peut-être le maréchal de Grouchy voudrait marcher au canon et qu'au lieu de chercher à franchir la Dyle à Wavres, il se porterait par sa gauche sur Moustier (mouvement conseillé par le général Gérard). Le commandant du 3e corps prussien craignait donc que la cavalerie d'Excelmans qu'il voyait devant lui, ne fût chargée que de masquer le vrai mouvement de l'aile droite française; il se porta alors rapidement sur Couture pour barrer le chemin à Grouchy, si ce dernier cherchait à gagner par sa gauche le champ de bataille de Mont-Saint-Jean. Ce point de Couture, situé entre Ohain et Maransart sur les routes de Sart-à-Walhain, à Lahaye-Sainte et à Mont-Saint-Jean, et à une lieue de ce dernier point, était en effet fort bien choisi pour arrêter l'aile droite. Si donc Grouchy avait cherché à exécuter le projet de Gérard, il eût eu à enlever ce point défendu par la majeure partie du troisième corps prussien pour pouvoir rallier l'armée de Napoléon.

En effet, Thielmann se disposait à se mettre en marche sur Couture, ne laissant que des détachements à Wavres pour défendre les passages de la Dyle, la ville et le village de Bierges, lorsque l'attaque fâcheuse, maladroite et très-vigoureuse de Vandamme avec son

3e corps sur Wavres, malgré les ordres formels de Grouchy, fit comprendre à Thielmann qu'il avait devant lui l'aile droite tout entière de l'armée française et que Grouchy ne songeait pas à marcher directement au canon.

Il suspendit alors son mouvement sur Couture et se mit en mesure de défendre Wavres et la Dyle.

Ainsi donc une sorte de fatalité semblait faire tourner à mal les mesures rationnelles prises par le maréchal de Grouchy; sans l'attaque intempestive et interdite par lui de Wavres par le trop bouillant Vandamme, on passait peut-être la Dyle à 4 heures sans coup férir.

Nous ne croyons pas que cela, du reste, eût pu influer sur le résultat final de la journée de Waterloo. Il était trop tard alors même en enlevant Wavres pour que Grouchy pût arriver sur le champ de bataille, puis que à ce moment les têtes de colonnes de Bulow débouchaient sur le flanc droit de Napoléon ; mais enfin on n'eût pas du moins perdu inutilement du monde devant Wavres.

Cette petite ville, située sur la rive gauche de la Dyle, a un faubourg sur la rive droite, faubourg relié à la ville par deux ponts de pierre, un grand et un petit, ce dernier au sud du côté de Bierges. A une bonne lieue au-dessous, à Limale et à Limelette, existaient encore des ponts de bois ! Enfin, au moulin de Bierges, au bas de Wavres, il y avait également d'étroits passages pour franchir la Dyle. Cet affluent de l'Escaut n'est pas profond, mais le 17 et le 18 juin 1815, ses eaux

grossies par les pluies et l'orage avaient débordé.

Les berges au-dessus de son cours sont formées par des coteaux boisés. Ceux de la rive gauche dominent généralement ceux de la rive droite; mais ces derniers sont plus inclinés, de sorte que les passages sur la rivière, sont partout dominés et que l'ensemble est favorable à la défense.

La ville est traversée par la grande route de Namur à Bruxelles; plusieurs chemins praticables conduisent à la capitale de la Belgique.

L'ennemi, voyant l'avant-garde des troupes de Grouchy, se hâta de faire créneler les maisons sur les bords de la rivière, et barricada tant bien que mal le grand pont.

Vers 4 heures, le 18, comme nous l'avons dit, et au lieu d'exécuter les ordres qu'il avait reçus de son chef, Vandamme fit mettre deux batteries en position sur la droite et vis-à-vis le grand pont, pour canonner la ville. Excelmans avec ses dragons prit position à la droite du 3e corps. Gérard venait de quitter Tourrines et se trouvait à une lieue au sud. Vers 5 heures la division Vichery du 4e corps arriva et fut dirigée sur le moulin de Bierges, pendant que la cavalerie Pajol envoyée à Limale surprenait sur ce point le passage de la rivière, suivie à peu de distance par la division Teste.

C'est à ce moment que le maréchal, fortement engagé sur tous les points *et malgré lui*, reçut la lettre du major général, datée du champ de bataille, à 1 heure après midi, lettre que l'on trouvera plus loin.

Revenons maintenant au maréchal de Grouchy, attaqué si injustement, et suivons-le pas à pas, le 17 et 18 juin, comme nous l'avons suivi le 16.

Dans la nuit du 16 au 17, le maréchal de Grouchy, quoiqu'il n'eût d'ordres ni de l'Empereur ni du major général, croit devoir expédier des officiers aux commandants de sa cavalerie légère, pour leur enjoindre de pousser des reconnaissances dans différentes directions et obtenir des nouvelles de l'ennemi. Ainsi, de 2 à 3 heures, Excelmans se porte au nord sur *Gembloux*, Pajol se porte à l'est sur la route de Namur, avec la division Teste détachée sous son commandement.

A la pointe du jour, le comte de Grouchy monte à cheval et se rend au quartier général de l'Empereur qui dormait encore et était fort souffrant. La major général, *malgré les sollicitations* du commandant de l'aile droite, refuse de troubler le sommeil de Napoléon, et déclare ne pas vouloir prendre sur lui de donner des ordres. Grouchy attend *jusqu'à huit heures* dans l'antichambre.

Dans la matinée, on amène dans la cour même de la maison occupée par l'Empereur une batterie de huit bouches à feu enlevée sur la *route de Namur* par la cavalerie de Pajol. Cette circonstance, en apparence légère, n'est pas sans portée, car elle contribue à faire croire à Napoléon que les Prussiens, abandonnant momentanément les Anglais, se retirent par Namur sur la Meuse, pour rallier leurs réserves.

Pendant la nuit, quelques instants avant de se

rendre au quartier général, le comte de Grouchy avait reçu de l'un des aides de camp de Pajol un rapport verbal faisant connaître que l'ennemi se retirait par la route de Namur. C'était la première nouvelle qu'on avait des Prussiens depuis la veille. Tout semblait donc contribuer à entretenir dans l'opinion erronée où l'on était au quartier impérial, que Blücher se repliait sur *Namur* et sur *Maestricht* (1).

A huit heures, Napoléon fait dire au maréchal qu'il va monter à cheval pour visiter le champ de bataille de Ligny (2); d'avoir à l'y suivre.

La visite du champ de bataille est longue. *A une heure* de l'après-midi seulement, Napoléon, prêt à quitter le terrain, dit à Grouchy :

« Mettez-vous à la poursuite des Prussiens, complétez leur défaite en les attaquant dès que vous les aurez joints, et ne les perdez jamais de vue; je vais réunir au corps du maréchal Ney les troupes que j'emmène, et attaquer les Anglais, s'ils tiennent de ce côté-ci de la forêt de Soignes. Vous correspondrez avec moi par une route pavée. »

Cette route, c'était celle de Namur aux Quatre-Bras. L'Empereur l'indiquait de la main.

Nous ne pouvons, avant d'aller plus loin, nous dispenser de faire observer que la majeure partie de l'ordre

(1) C'était une telle conviction, que le duc de Dalmatie l'écrivit au ministre de la guerre. Dans sa dépêche, il dit *que les Prussiens se retirent sur Namur et sur Maestricht, et les Anglais sur Bruxelles.*

(2) Napoléon éprouvait de violentes douleurs hémorroïdales, il se tenait difficilement à cheval et en descendait fréquemment. Il se rendit en voiture jusqu'à Ligny.

verbal donné par l'Empereur au maréchal n'était plus exécutable, ou du moins était d'une *exécution tout à fait problématique*. En effet, les Prussiens avaient évacué le champ de bataille de Ligny le 16 à 9 heures du soir, sans être désorganisés, sans être démoralisés, sans être poursuivis, et sachant qu'ils allaient être rejoints par des troupes fraîches. Il était une heure de l'après-midi, on était au 17, donc ils avaient eu SEIZE HEURES DE RÉPIT. *Les joindre, ne pas les perdre de vue* devenaient choses fort douteuses. Le maréchal le comprit et comprit aussi dans quelle situation fausse et fâcheuse il allait se trouver; il hasarda quelques réflexions.

Ici je le laisse parler lui-même :

« Avant d'exécuter l'ordre que je recevais, je crus de mon devoir de faire observer à l'Empereur que si les Prussiens, qui avaient commencé leur retraite la veille vers les 10 heures du soir, l'avaient continuée pendant toute la nuit, ils avaient déjà gagné quinze à seize heures de marche sur les troupes qu'il envoyait à leur poursuite; que celles-ci, très-disséminées dans la plaine, ne pouraient s'ébranler immédiatement, attendu que, n'ayant pas été prévenues qu'elles dussent faire un mouvement dans la journée, elles avaient démonté leurs fusils, dont un grand nombre étaient hors d'état de servir avant d'être lavés; qu'en outre, plusieurs corps ne pouvant trouver de vivres pour les soldats ni de fourrages pour les chevaux d'artillerie, dans les villages dévastés et en partie brûlés près desquels ils étaient bivouaqués, avaient envoyé

au loin des détachements assez considérables pour tâcher de s'en procurer (1).

« Je me permis d'ajouter que je craignais de n'être ni à temps de retarder le maréchal Blücher dans sa retraite, ni assez fort avec les trente ou trente-deux mille hommes qui restaient sous mes ordres, pour le contraindre à changer la direction de sa marche, prévenir les résultats des dispositions qu'il croyait devoir prendre, et compléter la défaite d'une armée de quatre-vingt-dix à cent mille hommes, qui, en se retirant, n'était pas désorganisée, puisqu'elle avait repoussé les charges de cavalerie dirigées contre elle, et repris même, pendant quelques instants, une attitude offensive. Je me hasardai, en outre, à signaler à l'Empereur quelques-uns des motifs stratégiques qui me paraissaient militer pour qu'il ne me fît point sortir du cercle des opérations de l'armée avec laquelle il allait combattre les Anglais, et je le conjurai de ne pas m'en éloigner autant que j'allais l'être en marchant vers Namur et Liége.

« Malheureusement Napoléon, qui croyait les Anglais en pleine retraite sur Bruxelles, et qui l'avait fait annoncer par le major-général au prince Joseph, à Paris, fut blessé de ce que j'osais manifester des opinions improbatrices des siennes. Il repoussa sévèrement mes propositions, et le fit en des termes tels que je dus craindre qu'il ne les taxât de faiblesse en-

(1) Le manque de vivres a joué un rôle beaucoup plus fâcheux qu'on ne se le figure généralement dans cette courte campagne, surtout le matin de la bataille de Waterloo.

core plus que d'inconvenance. Loin donc de modifier ses premiers ordres, l'Empereur les corrobora en disant : « *Monsieur le maréchal, portez-vous vers Namur; car, suivant toutes les probabilités, c'est sur la Meuse que se retirent les Prussiens; c'est donc dans cette direction que vous les trouverez et que vous devez marcher.* »

« Ces paroles furent entendues par plusieurs officiers, et notamment par le général Baudrand, aide de camp de M. le duc d'Orléans, qui, se trouvant à Londres chez le prince de Talleyrand, en même temps que moi, me rappela cet ordre si positif qu'il a constaté dans une déclaration (1). »

Les observations ayant été mal accueillies, il ne restait plus au soldat discipliné que l'obéissance.

Grouchy expédia immédiatement, par un de ses officiers, l'ordre du 3e corps (Vandamme) de se mettre en mouvement et de se diriger sur le *Point-du-Jour*, embranchement des routes de Namur et de Gembloux aux Quatre-Bras. Voulant hâter la mise en marche du 4e corps, il se porta de sa personne à Ligny, quartier-général de Gérard. Voyant que le 4e corps semblait peu empressé à exécuter un mouvement que lui, Grouchy, considérait comme étant de la dernière importance, il resta deux heures sur le terrain afin d'activer par sa présence la prise d'armes des divisions de ce 4e corps. Il n'obtint rien; Vandamme, quoique plus éloigné que Gérard de la route de Namur, puisque ayant combattu la veille à

(1) Tout ce que nous disons est avancé avec preuves à l'appui. On trouvera ces preuves aux documents.

l'extrême gauche aux villages de Saint-Amand, il y avait bivouaqué, Vandamme était déjà au lieu dit le Point-du-Jour, à 3 heures de l'après-midi, tandis que le 4e corps *n'avait pas débouché.*

Fatigué de la singulière obstination de l'un de ses généraux, le maréchal de Grouchy, tout en causant de cette circonstance avec le général Le Sénécal, son chef d'état-major, se porta au corps de Vandamme.

Il était 3 heures et demie, le mouvement du 3e corps allait se prolonger du côté de Namur, en raison de la conviction où l'on était encore que les Prussiens se retiraient sur la Meuse, lorsque le maréchal reçut du général Pajol le rapport ci-dessous :

En avant de Mazy, le 17 juin 1815, à midi.

« Monseigneur, j'ai eu l'honneur de vous envoyer ce matin, à 3 heures, mon aide de camp Dumoulin, pour vous rendre compte que l'ennemi ayant évacué à 2 heures un quart sa position, je me mettais à sa suite. Depuis, j'ai eu celui de vous prévenir, qu'ayant chargé sa queue de colonne, je m'étais emparé, en avant de ce village, de huit pièces de canon et d'une quantité immense de voitures, de bagages, de fourrages, etc., dont les chevaux avaient été enlevés.

« L'ennemi, continuant sa retraite sur Saint-Denis et Leuse, pour gagner la route de Namur à Louvain, et ayant été prévenu que beaucoup d'artillerie et de munitions partent de cette première ville pour se retirer aussi par la même route, je vais me mettre en

marche avec la division Teste, pour chercher à arriver ce soir à Leuse, et couper la route de Namur à Louvain et me saisir de ce qui sera en retraite. Je vous prie donc, Monseigneur, d'avoir la bonté de m'adresser vos ordres sur ce chemin.

« Je renvoie à la division Subervie sa batterie. J'aurais bien désiré que cette division me rejoignît, car il m'en reste peu. »

Un instant plus tard, Grouchy recevait également une lettre du général Exelmans, lettre qui lui était apportée par M. Bella, envoyé auprès du commandant du 1er corps de cavalerie. Cette lettre donnait des renseignements précieux ; la voici :

Le 17 juin 1815.

« Monseigneur, j'ai l'honneur de vous informer ce matin du mouvement que j'ai fait sur Gembloux, pour y suivre l'ennemi, qui s'y est massé.

« Je l'ai observé jusqu'à présent et je ne lui ai pas vu faire de mouvement. Son armée est sur la gauche de l'Orneau ; il a seulement sur la droite de cette rivière un bataillon en avant de Basse-Bodece : aussitôt qu'il se mettra en mouvement, je le suivrai.

« *P. S.* J'ai dit ce matin à Votre Excellence que mon monde était sur les dents. Ce qui les a le plus fatigués, c'est le service que les dragons ont été obligés de faire cette nuit, et l'on ne peut pas exiger qu'ils fassent cela aussi bien que la cavalerie légère, car ils n'y entendent presque rien et éreintent leurs chevaux

bien plus vite. Cela me fait sentir la nécessité d'attacher à un corps de dragons quelques escadrons de cavalerie légère. Je prie Votre Excellence de vouloir faire quelque attention à ce que j'ai l'honneur de lui exposer. »

Enfin, et comme pour lever tous les doutes, Grouchy reçut à peu près à la même heure, de l'Empereur, l'ordre écrit ci-dessous :

Ligny, le 17 juin 1815, vers trois heures.

ORDRE DE L'EMPEREUR.

Reçu sur la route de Namur, où Napoléon avait enjoint au maréchal de se rendre, au moment où il quitta le champ de bataille de Ligny pour se porter aux Quatre-Bras.

(Cet ordre est écrit de la main du grand maréchal du palais, général Bertrand.)

« Rendez-vous à Gembloux avec le corps de cavalerie du général Pajol, la cavalerie légère du 4e corps, le corps de cavalerie du général Exelmans, la division du général Teste, dont vous aurez un soin particulier, étant détachée de son corps d'armée, et le 3e et le 4e corps d'infanterie. *Vous vous ferez éclairer sur la direction de Namur et de Maëstricht*, et vous poursuivrez l'ennemi ; éclairez sa marche et instruisez-moi de ses mouvements, de manière que je puisse pénétrer ce qu'il veut faire. Je porte mon quartier général aux Quatre-Chemins, où ce matin étaient encore les

Anglais. Notre communication sera donc directe par la route pavée de Namur. Si l'ennemi a évacué Namur, écrivez au général commandant la 2ᵉ division militaire à Charlemont de faire occuper Namur par quelques bataillons de garde nationale et quelques batteries de canon qu'il formera à Charlemont. Il donnera ce commandement à un maréchal de camp.

« Il est important de pénétrer ce que veulent faire Blücher et Wellington, et s'ils se proposent de réunir leurs armées pour couvrir Bruxelles et Liége, en tentant le sort d'une bataille. *Dans tous les cas, tenez constamment vos deux corps d'infanterie réunis dans une lieue de terrain ayant plusieurs débouchés de retraite; placez des détachements de cavalerie intermédiaires pour communiquer avec le quartier-général.*

« Dicté par l'Empereur ; en l'absence du major général.

« Le grand maréchal BERTRAND. »

Des rapports de Pajol et d'Exelmans il résultait :

1° Qu'un corps ennemi ou une arrière-garde en retraite sur la route de Namur, culbutée par le 1ᵉʳ corps de cavalerie, cherchait à s'élever au nord-est pour rejoindre la route de Louvain, abandonnant la ligne de Namur-Maëstricht ;

2° Que l'ennemi s'était massé à Gembloux, où il était observé par le 2ᵉ corps de cavalerie.

Des nouveaux ordres de l'Empereur il résultait :

Que la conviction où l'on avait été si longtemps au quartier impérial de la retraite des Prussiens par Na-

mur commençait à s'affaiblir, puisque l'on indiquait à l'aile droite une nouvelle direction sur le nord, *tout en recommandant de ne pas perdre de vue la ligne de Namur, à l'est.*

A partir de 3 heures 1/2 que devient l'aile droite et son chef ?

Le maréchal se porte avec le corps de Vandamme sur Gembloux. Cette marche s'exécute entre 3 et 7 heures du soir. Il arrive de sa personne avec son état-major à 7 heures à Gembloux, par une pluie battante qui avait commencé à 2 heures, et par un orage affreux. Le 3e corps pousse une lieue au delà de la ville abandonnée par les Prussiens, mais il est forcé par la nuit et par l'orage de faire halte et de bivouaquer ; le maréchal de Grouchy est bien contraint d'arrêter le mouvement du 3e corps, puisque l'ordre de l'Empereur porte : *Rendez-vous à Gembloux*. Et, DANS TOUS LES CAS, TENEZ CONSTAMMENT VOS DEUX CORPS D'INFANTERIE RÉUNIS DANS UNE LIEUE DE TERRAIN. Or, pour pouvoir s'aventurer au delà de Gembloux, traversé par le 3e corps, et en même temps pour exécuter cette prescription, il eût fallu avoir sous la main le 4e corps dont les dernières troupes, parties tard de Ligny, ne touchèrent Gembloux qu'à 11 *heures du soir*.

A qui donc la faute si l'aile droite ne dépasse pas Gembloux le 17 au soir et si l'on a perdu de vue les Prussiens ? Est-ce à celui qui commandait en chef l'armée entière, qui ne les a pas fait poursuivre le 16 et leur a laissé seize heures d'avance ? Est-ce à Gérard qui, prévenu vers une heure et demie du mou-

vement qu'il doit faire, met trois heures à prendre les armes et six heures à faire les 3 lieues et demie qui séparent Ligny de Gembloux ? ou bien faut-il accuser Grouchy qui, comprenant les difficultés de sa position, l'exprimant à l'Empereur, met tous ses soins à vaincre ces difficultés et exécute scrupuleusement les ordres qu'il a reçus ?

Que l'on prononce.

Nous nous résumons de nouveau :

Il est sept heures et demie du soir ; le maréchal est à Gembloux, le 3e corps est en avant de ce point, le 4e est en marche pour s'y rendre, la cavalerie de Pajol observe les débouchés de Namur, celle d'Exelmans les débouchés sur Louvain et sur Bruxelles.

Que fait le maréchal de Grouchy dès qu'il peut descendre de cheval ? Il envoie (de sept heures et demie du soir à dix heures et demie), des ordres à tous ses chefs de corps, et il adresse un rapport à l'Empereur.

Ces ordres et ce rapport les voici :

Gembloux, le 17 juin 1815, à sept heures du soir.

GROUCHY AU GÉNÉRAL EXELMANS.

« Mon cher général, j'arrive ici avec les corps de Vandamme et de Gérard. Donnez-moi de vos nouvelles en toute hâte, afin que je règle nos mouvements d'après votre rapport, et la marche de l'ennemi qui se retire par divers points, et a pris, m'assure-t-on, la route

de Pervès-le-Marché et Leuse. Il est poursuivi dans cette direction par le général Pajol, qui espère arriver ce soir à Leuse.

« Il faut demain que nous le talonnions de très-près : je mettrai donc en marche Vandamme à la petite pointe du jour, et me lierai à vous.

« Vos misères pour vous garder vont finir, puisque je commande l'aile droite de l'armée et disposerai de l'infanterie à mon gré.

« Répondez-moi promptement et donnez-moi tous les détails possibles, afin que je les transmette à Sa Majesté, qui attaque aujourd'hui Wellington aux Quatre-Chemins, s'il y a pris position.

« Pajol a pris ce matin huit pièces, grand nombre de bagages et de prisonniers. »

Gembloux, le 17 juin 1815.

GROUCHY AU GÉNÉRAL GÉRARD.

« Veuillez, mon cher général, envoyer l'ordre à votre cavalerie, qui est restée à Roty, d'en partir demain à la petite pointe du jour, pour se porter à Grand-Lez. Elle ne devra pas passer par Gembloux, que dans son mouvement elle laissera à sa gauche ; l'ennemi se retirant sur Pervès-le-Marché, votre cavalerie se ralliera à nous dans notre mouvement de demain matin, qui sera dans cette direction ; mais il est nécessaire que cette cavalerie parte demain de très-bonne heure, afin d'arriver à

temps pour que nous la ralliions quand nous serons à hauteur de Grand-Lez.

« Faites-moi le plaisir de m'envoyer un officier de votre état-major, qui vous reportera l'ordre de mouvement pour demain : je l'expédierai aussitôt que j'aurai reçu le rapport d'Exelmans. »

Dans une brochure écrite en 1829 par le général Gérard, en reponse à une autre brochure du maréchal de Grouchy, le commandant du 4e corps explique le retard de ce corps dans la journée du 17, par la pluie tombant à torrents et par les chemins défoncés et rendus presque impraticables.

On comprend parfaitement ces raisons; mais si on ne peut rendre le général Gérard responsable de ce fâcheux contre-temps, on saurait encore moins imputer le retard qui en fut la fâcheuse conséquence au maréréchal de Grouchy.

Gembloux, le 17 juin 1815, à dix heures du soir.

GROUCHY AU GÉNÉRAL GÉRARD.

« Je désire, mon cher général, que vous vous mettiez en marche demain, 18 du courant, à 8 heures du matin. Vous suivrez le corps du général Vandamme, et nous nous porterons d'abord sur Sart-à-Walhain. Les renseignement ultérieurs que je recueillerai et les rapports de mes reconnaissance sur Pervès et Sart-à-Walhain régleront ma marche ultérieure.

« Voulez-vous bien faire donner, à raison du mau-

vais temps, double ration d'eau-de-vie aux troupes sous vos ordres ? »

Gembloux, le 17 juin 1815, au soir.

GROUCHY AU GÉNÉRAL VANDAMME.

« Ainsi que nous en sommes convenus, mon cher général, je désire que vous vous mettiez en mouvement demain avant 4 heures du matin, et que vous vous portiez sur Sart-à-Walhain.

« Vous serez précédé de la cavalerie du général Exelmans et suivi du corps du général Gérard.

« Le général Pajol a ordre de marcher de Mazy, route de Namur, sur Grand-Lez, où il recevra une nouvelle direction, d'aprèscelle que nous suivrons nous-mêmes. »

Gembloux, le 17 juin 1815.

LE GÉNÉRAL VANDAMME AU MARÉCHAL GROUCHY.

« Monsieur le maréchal, j'ai l'honneur d'informer Votre Excellence que les généraux Thielmann et Borstell faisaient partie de l'armée que nous avons eue en tête. Ils sont arrivés ici ce matin vers six heures, et en sont partis vers dix heures.

« Ils ont avoué à mes hôtes, que la journée d'hier avait mis hors de combat vingt mille hommes de l'armée prussienne.

« Ils ont demandé les distances de Wavre, Pervès et Hannut. »

Gembloux, le 17 juin 1815, dix heures du soir.

LE MARÉCHAL GROUCHY AU GÉNÉRAL PAJOL A MAZY.

« Veuillez, mon cher genéral, partir demain 18 courant, à la pointe du jour, de Mazy, et vous porter avec votre corps d'armée et la division Teste, à Grand-Lez, où je vous transmettrai de nouveaux ordres.

« Je marche à la suite de l'ennemi, qui avait encore une trentaine de mille hommes ici à midi. Je me dirige sur Sart-à-Walhain ; mais suivant les renseignements que je recueillerai dans la nuit et les vôtres, peut-être rabattrai-je sur Pervès-le-Marché.

« Aussitôt que vous serez arrivé à Grand-Lez, liez-vous avec moi par des partis, et me donnez de vos nouvelles.

« L'Empereur me prescrivant d'éclairer la route de Namur et de savoir ce qui s'est retiré sur cette ville, poussez-y une très-forte reconnaissance bien commandée ; qu'elle sache ce qui y a passé en infanterie, cavalerie et artillerie, et si Namur est évacué. Elle vous rejoindra à Grand-Lez par le chemin le plus court et sans revenir à Mazy.

« Je désire aussi que vous vous portiez sur Grand-Lez, sans revenir passer à Gembloux, que vous trouveriez encombré. Allez donc par la route directe qui sera toujours aussi bonne que celle que nous avons

suivie. Vandamme a donné ordre à Subervie de vous rejoindre ; ne l'a-t-il donc pas fait ?

« Renvoyez-moi deux officiers et de vos nouvelles, en m'accusant réception de la présente. »

Gembloux, le 17 juin 1815, à dix heures du soir.

« Sire, j'ai l'honneur de vous rendre compte que j'occupe Gembloux, où commence à arriver le 4ᵉ corps ; le 3ᵉ est en avant de cette ville, et une partie de ma cavalerie à Sauvenière.

« Le corps prussien, fort d'environ trente mille hommes, qui était encore ici ce matin, a effectué son mouvement de retraite dans la direction de Sauvenière. D'après divers rapports, il paraîtrait qu'arrivée à Sauvenière, une partie de l'armée prussienne se serait divisée : une colonne se serait portée sur Pervès-le-Marché, une autre aurait pris le chemin de Wavre, en passant par Sart-à-Valhain. Peut-être pourrait-on en inférer que quelques corps prussiens iraient joindre Wellington, et que d'autres se retireraient sur Liége.

« Une colonne prussienne, avec de l'artillerie, a pris, en quittant le champ de bataille de Fleurus, la route de Namur. L'ennemi nous a abandonné à Gembloux un parc de quatre cents bêtes à cornes, des magasins, des bagages.

« Le général Exelmans a ordre de pousser, ce soir, six escadrons sur Sart-à-Valhain, et trois sur Pervès.

« Si j'apprends par des rapports qui, j'espère, me parviendront pendant la nuit, que de fortes masses

prussiennes se portent sur Wavre, je les suivrai dans cette direction et les attaquerai dès que je les aurai jointes.

Les généraux Thielmann et Borstell faisaient partie de l'armée que Votre Majesté a battue hier : ils étaient encore ici ce matin et ont avoué que vingt mille hommes des leurs avaient été mis hors de combat. Ils ont demandé, en partant, les distances de Wavre et de Pervès.

« Blücher a été légèrement blessé au bras, le 16, ce qui ne l'a pas empêché de continuer à commander, après s'être fait panser. Il n'a point passé à Gembloux. »

A cette lettre était annexée la copie de divers renseignements recueillis de la bouche des plus notables habitants de Gembloux et environs. Ils avaient été fournis par un des aides de camp de Grouchy, le chef d'escadron Lafontaine, Belge d'origine, qui se les était procurés dans les villages voisins.

Quel est le résumé des ordres contenus dans ces lettres ?

Pour Gérard, de porter sa cavalerie sur Grand-Lez, (cinq lieues de Ligny), au nord-est de Gembloux ; de se mettre en marche le lendemain 18, à huit heures du matin sur Sart-à-Walhain, en suivant le mouvement de Vandamme.

Pour Vandamme, de se mettre en mouvement le 18, avant 5 heures du matin, et de se porter sur Sart-à-Walhain.

Pour Exelmans, de donner en toute hâte de ses

nouvelles au maréchal pour que ce dernier puisse régler ses mouvements sur ceux de l'ennemi, et de *talonner les Prussiens*.

Pour Pajol, de partir le 18 à la pointe du jour, et de se porter sur Grand-Lez.

Que peut-on reprocher à ces ordres ? sont-ils sages et bien coordonnés? Remplissent-ils le but que s'est proposé l'Empereur ? Sont-ils, oui ou non, conformes aux instructions données au maréchal et dans l'esprit de ces instructions ?

Après avoir expédié tous ces ordres, Grouchy envoie à l'Empereur son premier rapport.

Pendant la nuit du 17 au 18, le maréchal reçoit du général Bonnemains, commandant une des brigades de cavalerie légère du général Chastel, la lettre ci-dessous, adressée au général Chastel et qui lui est apportée :

Ernage, le 17 juin 1815, dix heures un quart du soir.

LE GÉNÉRAL BONNEMAINS A SON LIEUTENANT GÉNÉRAL CHASTEL.

Nota. Cette lettre fut adressée au maréchal Grouchy dans l'ignorance où se trouvait le général Bonnemains, du quartier général du général Chastel.

« Mon général, l'ennemi a occupé jusqu'au soir le village de Tourines.

« Il y avait, selon le dire des paysans, beaucoup d'in-

fanterie et quelque cavalerie, qui couvraient la marche d'un convoi. Je les ai observés jusqu'à la nuit et ai rétrogradé sur Baudecet, où j'avais laissé un régiment, dans l'intention d'y loger avec une brigade; mais j'y ai trouvé le 5e dragons établi. Je me suis alors déterminé à venir ici, et j'y attendrai vos ordres.

« Un paysan, que j'ai envoyé de Sart-à-Walhain à Tourines, m'assure à l'instant que l'ennemi est parti de ce dernier endroit à 8 heures un quart du soir. »

JOURNÉE DU 18 JUIN 1815.

Nous voici au 18 juin 1815.

Dès que le jour paraît, c'est-à-dire sur les quatre heures du matin, le maréchal de Grouchy est à cheval avec son état-major, et lorsque le soleil commence à poindre à l'horizon, il est déjà à une lieue en avant de Gembloux, ayant envoyé sur sa gauche le commandant Pont-Bellanger, un de ses aides de camp, s'assurer si des colonnes prussiennes ont été vues au pont de Moustier (sur la Dyle, à égale distance de Gembloux et de la forêt de Soignes).

Pendant la nuit, Vandamme a fait connaître au maréchal que l'orage ne lui a pas permis de se porter plus loin qu'une lieue en avant de Gembloux, et le comte de Grouchy, ainsi qu'on l'a vu par son ordre écrit, lui a prescrit de se diriger dès *cinq heures du matin*, le 18, sur Sart-à-Walhain. Il a appris, en effet, que plusieurs colonnes ont été vues défilant à

proximité de ce village, et qu'elles paraissent gagner Wavres.

A trois heures du matin, Grouchy, après avoir pris connaissance de la lettre du général Bonnemains, datée d'Ernange près Tourines, a envoyé à Pajol l'ordre ci-dessous :

Gembloux, le 18 juin 1815, trois heures du matin.

« Veuillez, mon cher général, partir de Grand-Lez à la réception du présent ordre, et vous rendre à Tourines avec votre corps de cavalerie et la division Teste, où vous recevrez de nouveaux ordres. »

Avant de quitter Gembloux, le maréchal a fait porter à Pajol une autre lettre modifiant en partie cet ordre, mais le modifiant dans le cas où l'avis qu'on lui a donné serait fondé.

Voici cette lettre :

Gembloux, le 18 juin 1815, à la pointe du jour.

GROUCHY AU GÉNÉRAL PAJOL.

« Un avis, qui ne me paraît pas dénué de fondement, m'annonce, mon cher général, qu'un grand parc d'artillerie de l'ennemi doit être dans ce moment à une lieue et demie de Grand-Lez. Faites vérifier la chose, et si elle est ainsi, tombez de suite dessus avec votre cavalerie et la division Teste. Si vous ne pouviez pas mordre, à raison de forces supérieures qui escor-

teraient ce parc, je vous ferais appuyer par des troupes que je vous enverrais de Sart-à-Walhain, où je me rends.

« Le mouvement de retraite de l'armée de Blücher me paraît prononcé sur Bruxelles. Ainsi, dans le cas où l'avis que je vous donne serait dénué de fondement, arrivez à grande hâte à Tourines, afin que nous poussions en avant de Wavres le plus promptement possible. »

Pajol a donc reçu :

1° Une lettre de Grouchy, le 17 vers minuit, lui enjoignant de se porter, à la pointe du jour, sur Grand-Lez;

2° Un ordre de Grouchy, le 18, daté de trois heures du matin, à *Grand-Lez*, pour occuper, à gauche, Tourines;

3° Une lettre de Grouchy, une heure plus tard, lui prescrivant de faire reconnaître s'il est vrai qu'un parc d'artillerie ennemie signalé sur Grand-Lez se trouve de ce côté, et s'il est possible de l'enlever avant d'opérer le mouvement sur la gauche. Mais Pajol n'est pas à Grand-Lez à quatre heures du matin le 18; Pajol a craint de s'aventurer seul avec ses onze cents chevaux (1) et la division Teste à la poursuite des Prussiens au nord. De faux rapports lui ont fait croire que les trente mille hommes du corps de Bulow, qui n'ont pu prendre part à la bataille de Ligny le 16, occupaient encore Gembloux le 17 au soir. Ne vou-

(1) L'Empereur avait retiré du corps de Pajol la division Subervie qu'il avait portée sur la gauche.

lant pas se compromettre devant des forces aussi considérables, il s'est replié sur Mazy (route de Namur), d'où il écrit au maréchal :

Mazy, le 18 juin, à quatre heures du matin.

« Monseigneur, j'ai eu l'honneur de vous rendre compte hier que Namur était évacué et que j'avais poussé mes troupes au delà de Temploux et de Meux (1) ; mais qu'apprenant qu'un corps de vingt-cinq à trente mille hommes était réuni à Gembloux, et que, n'étant pas soutenu, j'avais cru nécessaire de me retirer à Mazy, ce qui est très-malheureux, car je serais déjà à Grand-Lez, où je me rends et où j'aurai l'honneur de vous voir. »

A la guerre, les ordres se modifient en raison des circonstances, et les circonstances, quand on est rapproché de l'ennemi, peuvent changer fréquemment. Il ne faut pas oublier que, grâce aux seize heures laissées aux Prussiens, grâce à la première fausse direction sur Namur, grâce aux ordres tardifs de l'Empereur pour la poursuite, grâce au peu de diligence du 4ᵉ corps le 17, Grouchy n'était pas encore parvenu à joindre le gros de l'ennemi le 18 au matin. Il était édifié alors sur la direction prise par Blücher, et persuadé que la pensée du vieux feld-maréchal était bien de se réunir aux Anglais. Il s'élevait donc

(1) Temploux, sur la route de Namur, est près de cette ville ; Meux, sur la droite et à la hauteur de Gembloux, non loin de la route de Namur à Louvain.

au nord, par Sart-à-Walhain, sur Wavres, mais il lui était impossible de déterminer si les Anglais et les Prussiens chercheraient à opérer leur jonction en deçà et au delà de la forêt de Soignes.

Il avait l'œil sur Bruxelles et l'oreille du côté de Louvain pour écouter les bruits qui pourraient venir encore de l'est. Exécuter fidèlement, scrupuleusement, de son mieux, les instructions verbales et écrites de l'Empereur, était toute sa préoccupation.

Avant de monter à cheval, il fit le rapport suivant

Gembloux, le 18 juin 1815, trois heures du matin.

« Sire, tous mes rapports et renseignements confirment que l'ennemi se retire sur Bruxelles, pour s'y concentrer, ou livrer bataille après s'être réuni à Wellington.

« Namur est évacué, à ce que me marque le général Pajol.

« Les 1er et 2e corps de l'armée de Blücher paraissent se diriger, le premier sur Corbais, et le deuxième sur Chaumont. Ils doivent être partis hier soir, à 8 heures et demie de Tourines et avoir marché pendant toute la nuit; heureusement qu'elle a été si mauvaise qu'ils n'auront pu faire beaucoup de chemin.

« Je pars à l'instant pour Sart-à-Walhain, d'où je me porterai à Corbais et Wavres. J'aurai l'honneur de vous écrire de l'une et de l'autre de ces villes.

« P. S. Conformément à vos ordres, j'écris au général commandant la 2e division militaire, à Charle-

mont, de faire occuper Namur par quelques bataillons de gardes nationaux et quelques batteries de canon qu'il formera à Charlemont.

« Je laisse ici vingt-cinq chevaux pour assurer la correspondance avec Votre Majesté.

« Les corps d'infanterie et de cavalerie que j'ai avec moi n'ont qu'un approvisionnement et demi, de sorte qu'en cas d'une affaire majeure, il me paraîtrait nécessaire que Votre Majesté voulût bien faire approcher les réserves de munitions, ou m'indiquer les points où l'artillerie pourrait aller prendre ses remplacements. »

Prêt à quitter Gembloux, le maréchal de Grouchy avait expédié par un de ses aides de camp l'ordre au général Exelmans de faire l'avant-garde du corps de Vandamme et de se porter sur le Nord-Ouest ; par un autre aide de camp, au général Pajol, les ordres qu'on a lus ; il avait envoyé aussi son chef d'état-major au général Gérard, qui occupait la maison voisine de la sienne pour lui dire *de se mettre en marche sans délai et de suivre le mouvement du 3e corps.*

Cela fait, il s'était hâté de gagner la tête de la colonne de Vandamme, déjà en marche.

La route était détestable ; l'on avançait avec tant de peine dans le terrain détrempé par l'orage de la veille, que le maréchal, voyant combien le passage des premières colonnes avait encore rendu difficile le chemin, fit dire à Gérard de s'informer s'il n'existait pas d'autres communications conduisant de Gembloux à Sart-à-Walhain, avec injonction, s'il en était ainsi, de

les faire prendre au 4ᵉ corps de préférence à celle que suivait le 3ᵉ.

Soit qu'il n'existât pas d'autres chemins, soit par tout autre motif, le 4ᵉ corps marcha pas à pas dans les traces du 3ᵉ.

Deux directions s'offraient alors au maréchal de Grouchy pour exécuter ses instructions et chercher à joindre l'ennemi.

La première, celle de Sart-à-Walhain à Wavres par la *rive droite* de la Dyle ;

La seconde, celle du pont de Moustier à Wavres par la rive gauche.

Dans le premier cas, les troupes de l'aile droite avaient à parcourir une *grande lieue* de moins que dans le second.

Cette différence ne fut pas cependant le motif déterminant qui engagea le comte de Grouchy à marcher par la rive droite.

Ce qui lui fit préférer cette direction, c'est que :

1° Le corps d'Exelmans, formant avant-garde, était fort avancé sur la route de Sart-à-Walhain et qu'il eût fallu changer complétement sa marche et le jeter brusquement à gauche si on eut marché par la rive gauche ;

2° C'est que Vandamme, déjà le 17 au soir à une lieue en avant de Gembloux, aurait dû rétrograder pour prendre cette nouvelle direction ;

3° C'est qu'enfin la cavalerie Pajol et la division Teste, par suite de leur mouvement rétrograde sur Mazy, se fussent trouvés complétement isolés du reste de l'aile droite, dont le chef avait ordre de maintenir

toutes ses forces réunies, et de conserver de bonnes lignes de retraite sur ses derrières.

En prenant la direction par la rive gauche de la Dyle et en franchissant la rivière au pont de Moustier pour se porter sur Wavres, le maréchal de Grouchy, *par le fait*, opérait un mouvement qui eût pu changer la face des choses, parce qu'il se fût trouvé peut-être à portée du champ de bataille de Waterloo vers les derniers moments de l'action; *mais il eût agi contre ses instructions*, puisque son avant-garde (Exelmans) eût perdu de vue les Prussiens; puisqu'il eût abandonné son arrière garde (Pajol et Teste); puisque, s'engageant dans des routes de traverse défoncées par l'orage, il eût perdu les lignes de retraite que l'Empereur lui recommandait de se toujours ménager pendant sa marche. Si l'on veut être juste, on se rappellera que le comte de Grouchy et ses trente et quelques mille hommes suivaient une armée de plus de quatre-vingt-dix mille combattants; que cette armée pouvait d'un moment à l'autre, par un retour offensif, écraser l'aile droite, et que la marche de cette aile devait être par conséquent à la fois *hardie* et *prudente*.

On a cherché les causes du désastre de Waterloo. Il fallait une victime sur laquelle on pût rejeter le malheur de notre armée. Les gens qui n'admettent pas que l'Empereur et son état-major aient pu commettre une faute, qui croient à leur infaillibilité, ont parlé d'abord de trahison, puis ont voulu prouver ensuite que si nous avions essuyé un immense revers, c'est que Ney à gauche, Grouchy à droite avaient agi avec

mollesse, avec inintelligence, et n'avaient pas exécuté les ordres donnés.

L'historien *du Consulat et de l'Empire* abonde dans ce sens. Soit qu'il ait été induit en erreur, soit qu'il ait, ainsi que cela lui arrive souvent, commenté, analysé beaucoup *trop légèrement* les documents authentiques, ou cru trop aveuglément à des récits apocryphes, soit qu'il ait eu, pour *dégager la responsabilité de Napoléon et pour accabler ses lieutenants*, *des motifs que je ne rechercherai pas*, M. Thiers a composé une campagne de 1815 de sa façon. Il a laissé beaucoup de choses dans le vague, altérant les faits, ainsi que nous le prouverons dans la réfutation qu'on trouvera plus loin.

Après la bataille de Ligny, deux des corps de l'armée prussienne battue s'étaient retirés sur Wavres, par Géry et Gentines, entre Gembloux et la Dyle, ce qui indiquait la résolution, de leur part, de rejoindre les Anglais. L'Empereur mit à leurs trousses le général de Monthyon à la tête d'un corps de cavalerie. Pendant que cela se passait sur la gauche de notre ligne le 16 au soir, notre doite était aux prises avec l'ennemi et ne pouvait, par conséquent, avoir connaissance de ce fait. Or cefait cependant était bon à faire connaître au commandant de l'aile droite, car il était de nature à modifier sa marche. Le major général et l'Empereur ne pouvaient l'ignorer; comment donc le maréchal Soult a-t-il attendu quarante-huit heures pour informer Grouchy d'une circonstance aussi importante ? Comment se fait-il que l'Empereur, dans son ordre écrit

du 17, n'en parle pas? Ce ne fut en effet que par la dépêche expédiée du champ de bataille de Waterloo le 18, à dix heures du matin, et arrivée à quatre heures du soir, que Grouchy en fut informé. Or, si au lieu de lui être *connue le* 18 *à quatre heures de l'après-midi*, cette circonstance lui eût été *connue le* 17 dans la journée ou le soir, Grouchy eût vraisemblablement donné un autre point de direction à ses troupes, dans ses ordres de marche expédiés le 17, de sept heures et demie à dix heures. Ses têtes de colonnes eussent été ramenées du côté de la Dyle pour franchir cette rivière et remonter au nord par la rive gauche, ce qui peut-être eût pu modifier les événements du 18. Le maréchal, laissé dans l'ignorance du fait que nous venons de signaler, ne pouvait avoir encore l'induction que le point de réunion assigné à l'armée prussienne était Wavres.

Je reviens maintenant à la journée du 18.

L'aile droite est en marche, dans la matinée, sur Sart-à-Walhain, distant de Gembloux de deux lieues de poste. On a vu les raisons qui avaient engagé le comte de Grouchy à s'élever au nord par la rive doite de la Dyle de préférence à la rive gauche.

Le corps d'Exelmans dépasse Sart-à-Walhain et Pervez.

Le 3e corps s'avance péniblement sur une route défoncée par la pluie et l'orage, traverse également Sart-à-Walhain et continue son mouvement sur Wavres.

Le 4e corps marche avec une lenteur telle, malgré

les ordres donnés, qu'à onze heures et demie, une seule de ses divisions est à la hauteur du village de Sart-à-Walhain, où le comte de Grouchy s'est arrêté pour écrire à l'Empereur.

A onze heures, le maréchal fait partir pour le quartier impérial un de ses aides de camp, le major de la Fresnaye, porteur de la lettre ci-dessous et des renseignements que l'on trouvera à la suite :

Sart-à-Walhain, le 18 juin, onze heures du matin.

« Sire, je ne perds pas un moment à vous transmettre les renseignements que je recueille ici ; je les regarde comme positifs, et afin que Votre Majesté les reçoive le plus promptement possible, je les lui expédie par le major La Fresnaye, son ancien page ; il est bien monté et bon écuyer.

« Les 1er, 2e et 3e corps de Blücher marchent dans la direction de Bruxelles. Deux de ces corps ont passé à Sart-à-Walain, ou à peu de distance, sur la droite ; ils ont défilé en trois colonnes, marchant à peu près de même hauteur. Leur passage a duré six heures sans interruption. Ce qui a défilé en vue de Sart-à-Walhain peut être évalué à trente mille hommes au moins, et avait un matériel de cinquante à soixante bouches à feu.

« Un corps venant de Liége a effectué sa jonction avec ceux qui ont combattu à Fleurus. (Ci-joint une réquisition qui le prouve.) Quelques-uns des Prussiens que j'ai devant moi se dirigent vers la plaine de la

Chyse, située près de la route de Louvain, et à deux lieues et demie de cette ville.

« Il semblerait que ce serait à dessein de s'y masser ou de combattre les troupes qui les y poursuivraient, ou enfin de se réunir à Wellington, projet annoncé par leurs officiers, qui, avec leur jactance ordinaire, prétendent n'avoir quitté le champ de bataille, le 16, qu'afin d'opérer leur réunion avec l'armée anglaise sur Bruxelles.

« Ce soir, je vais être massé à Wavres, et me trouver ainsi, entre Wellington, que je présume en retraite devant Votre Majesté, et l'armée prussienne.

« J'ai besoin d'instructions ultérieures sur ce que Votre Majesté ordonne que je fasse. Le pays entre Wavres et la plaine de la Chyse est difficile, coupé et marécageux.

« Par la route de Wivorde, j'arriverai facilement à Bruxelles avant tout ce qui sera arrêté à la Chyse, si tant il y a que les Prussiens y fassent une halte.

« Daignez, Sire, me transmettre vos ordres ; je puis les recevoir avant de commencer mon mouvement de demain.

« La plupart des renseignements que renferme cette lettre me sont fournis par le propriétaire de la maison où je me suis arrêté pour écrire à Votre Majesté ; cet officier a servi dans l'armée française, est décoré et paraît entièrement dévoué à nos intérêts. Je les joins à ces lignes. »

Premier renseignement recueilli à Sart-à-Walhain.

« A Sart-à-Walhain sont passés environ trente ou quarante mille hommes. — Le passage était sur trois colonnes, et a duré depuis neuf heures du matin jusqu'à trois heures après midi. — Il a passé environ soixante bouches à feu.

« Le 3e corps a passé à Sart-à-Walhain. — On a des réquisitions signées de ses commissaires. — Le prince Auguste était avec cette colonne. — Elle venait de Hannut et des environs de Liége. Le passage a fini hier, 17, à trois heures après midi. La queue de la colonne est à Corroy. — Tout se dirige sur Wavres. — Les blessés ont été dirigés par la chaussée des Romains sur Liége et Maëstricht. — On pense qu'il a passé trois corps, le second et le troisième bien sûrement, et probablement le premier. — Le premier et le second ont pris part à la bataille de Fleurus. — Ils ont annoncé vouloir livrer bataille près Bruxelles, où ils veulent se masser. — Leur artillerie est venue par Grand-Lez. — La meilleure route pour aller à Wavres est par Nid-le-Pierreux à la chapelle de Corbais, à la Baraque, à Lausel. »

Second renseignement recueilli à Sart-à-Walhain.

« Les blessés filent sur Liége, se dirigeant sur Beauwale, Jodoigne et Tirlemont. — Les disponibles et ceux qui n'ont pas pris part à la bataille de Fleurus

marchent sur Wavres, et quelques-uns sur Tirlemont. — La masse est campée sur la plaine de la Chyse, près la route de Namur à Louvain, à deux lieues et demie de Louvain et une et demie de Jodoigne. — La plaine de la Chyse est à deux lieues et demie de Wavres, sur la droite, près de Goddechins. Ce dernier avis est positif. C'est là où ils paraissent vouloir se masser. Ils disent qu'ils ont conservé le champ de bataille, et qu'ils ne se retirent que pour livrer bataille de nouveau, après leur réunion qui a été combinée entre Blücher et Wellington. »

Troisième renseignement recueilli à Gembloux.

« L'ennemi, fort d'environ une trentaine de mille hommes, continue sa retraite assez en désordre. — Le général Exelmans leur a saisi un parc de plus de quatre cents bêtes à cornes. — L'ennemi se retire dans la direction de Wavres, ce qui semble devoir indiquer qu'il veut reprendre la route de Bruxelles, pour se réunir, s'il le peut, à Wellington, par Sart-à-Walhain, Tourines, etc. — Ils ont fait aussi filer beaucoup de monde par Hautes-Baudes, suivant la direction de Sart-à-Walhain. — A Sauvenière, ils se sont séparés en deux parties. — La plus forte colonne a pris sur Pervez, ce qui indique peut-être qu'une portion des Prussiens va joindre Wellington, et l'autre est à l'armée de Blücher. — Tous demandent le chemin de Bruxelles. — Cette nuit, Exelmans a dû détacher six escadrons avec le général Bonnemains sur Sart-à-

Walhain, trois autres sur Pervez. — Les Prussiens qui ont occupé Sauvenière, Hautes et Basses-Baudes, se sont dirigés sur Ouray, passant par Grand-Lez. Ils ont suivi la chaussée des Romains, pour aller du côté de Maëstricht. »

Le maréchal venait d'expédier le major La Fresnaye en lui recommandant de faire diligence, lorsqu'une canonnade assez forte se fit entendre sur la gauche. Quelques minutes après, le comte Gérard arriva dans la pièce d'où le comte de Grouchy avait écrit à l'Empereur. Il était suivi de plusieurs de ses généraux qui, comme lui, avaient devancé leurs troupes. Le commandant du 4ᵉ corps émit tout haut, et d'une façon peu en harmonie avec le respect dû à un chef et à la discipline militaire, l'avis que l'aile droite devrait se porter du côté où l'on tirait le canon, afin d'effectuer sa jonction avec l'Empereur.

Grouchy ne trouva pas mauvais l'avis en lui-même, mais la forme employée pour le présenter. Toutefois il voulut bien consentir à discuter l'opinion de Gérard et lui répondit :

Que l'Empereur en le détachant la veille sur la droite, l'avait prévenu qu'il allait attaquer l'armée anglaise, si le duc de Wellington acceptait la bataille ;

Qu'il ne devait donc pas être surpris, lui Grouchy, qu'un engagement eût lieu sur sa gauche ;

Que si l'Empereur eût voulu qu'il y prît part, il ne l'eût pas envoyé à droite, au moment où il se portait sur les Quatre-Bras, à gauche ;

Que la canonnade entendue paraissait avoir lieu à

6 ou 7 lieues de Sart-à-Walhain ; qu'il n'y avait pas de route praticable de ce côté, surtout pour l'artillerie, que l'on n'arriverait pas à temps pour prendre part à l'action ;

Que le général Baltus, commandant l'artillerie du 4e corps, croyait presque impossible de conduire le matériel de ce côté par des chemins étroits et fangeux ;

Qu'enfin, en dernière analyse, une considération devait primer toute chose, à savoir, des instructions dont il ne lui était pas permis de s'écarter et qui lui enjoignaient formellement *de ne pas perdre de vue les Prussiens quand il les aurait joints ;*

Que l'avant-garde venait de les atteindre, que ce serait donc ne pas exécuter ses ordres que de se jeter à gauche, puisqu'en agissant ainsi on abandonnerait l'ennemi.

Quel est maintenant le général qui, en pesant des considérations de ce genre, ayant reçu de l'Empereur des instructions pareilles à celles données à Grouchy, oserait affirmer qu'à la place du maréchal il eût suivi les avis du comte Gérard ? Il y a plus, par la suite, Gérard lui-même avoua qu'il n'eût peut-être pas osé, commandant l'aile droite, faire ce qu'il proposait, lui commandant le 4e corps.

Nous sommes les premiers à reconnaître que, si le maréchal Grouchy eût suivi le conseil de Gérard et se fût résolûment jeté à gauche, *peut-être* il fût arrivé sur le champ de bataille de Waterloo avec *une partie* de son aile droite et assez à temps pour prendre part à la fin de la bataille ; mais il serait arrivé sans son matériel, et il n'eût pas empêché les soixante mille Prussiens de

Bulow, partis le 18 au matin de Wavres de se porter sur ce champ de bataille ; mais il eût été immanquablement attaqué par Thielmann pendant sa marche de flanc ; mais il pouvait alors essuyer *un désastre* au passage de la Dyle gonflé par l'orage, ayant en tête et sur son flanc droit une armée triple de la sienne ?...

Le parti conseillé par le comte Gérard et que l'on a si longtemps reproché au maréchal Grouchy de n'avoir pas voulu suivre, peut être prôné par des historiens à *prétentions militaires*, mais ce parti n'était nullement militaire ; en outre, il était contraire à des instructions sérieuses et précises.

Pour notre compte, il nous paraît difficile d'admettre que Napoléon, en détachant Grouchy avec trente mille hommes sur sa droite et en le mettant aux trousses des Prussiens, ait eu d'autre pensée que celle d'inquiéter l'armée de Blücher et de l'empêcher de se *concentrer ;* mais pour cela il fallait opérer contre les corps battus à Ligny immédiatement après la bataille du 16, et ne pas laisser seize heures de répit à l'ennemi pour se rallier et faire ce qu'il a fait.

On nous permettra donc de dire et de soutenir que *militairement* le comte de Grouchy a fait ce qu'il devait faire en continuant et hâtant sa marche sur Wavres à la suite des Prussiens. A midi, il était déjà tard pour porter en arrière Vandamme et Exelmans ; il était dangereux d'essayer une marche de flanc en face d'un ennemi supérieur. Ce sont là de ces opérations tactiques tellement hasardeuses qu'on ne les tente pas volontiers, surtout quand on a des instructions contraires, n'en

déplaise à l'historien du *Consulat et de l'Empire*, dont les plans de campagne et les opérations tactiques, *la plume à la main*, ont dû faire sourire plus d'une fois l'ombre du grand capitaine, comme ils ont fait sourire bien des vivants. On ne modifie pas de sa propre autorité des ordres formels pour faire une guerre d'inspiration, surtout quand les ordres sont donnés par un homme de guerre tel que Napoléon.

Grouchy se disposait à rejoindre le 3ᵉ corps, depuis longtemps en marche sur Wavres, lorsque Gérard, à la suite de la discussion dont nous avons parlé, demanda au maréchal l'autorisation de se porter, avec son seul corps d'armée, sur la forêt de Soignes. Le maréchal refusa.

« Ce serait, lui répondit-il, commettre une impardonnable faute militaire que de fractionner mes troupes et de les faire agir simultanément sur l'une et l'autre rive de la Dyle, qui est inguéable en ce moment. Poursuivant une armée triple de la mienne, j'exposerais l'une et l'autre de ces fractions, qui ne pourraient se soutenir, à être écrasées par des forces disproportionnées. »

Tout indiquait une concentration de l'armée de Blücher à Wavres, et le 4ᵉ corps, celui de Gérard, n'était pas même à Sart-à-Walhain. Le commandant en chef de l'aile droite ne tarda pas à se féliciter du refus qu'il avait opposé aux désirs du comte Gérard, lorsqu'il reçut du major général la lettre ci-dessous :

En avant de la ferme de Caillou, le 18 juin 1815, à dix heures du matin.

« Monsieur le maréchal, l'Empereur a reçu votre dernier rapport, daté de Gembloux.

« Vous ne parlez à Sa Majesté que de deux colonnes prussiennes qui ont passé à Sauvenière et à Sart-à-Walhain. Cependant des rapports disent qu'une troisième colonne, qui était assez forte, a passé par Gery et Gentines, se dirigeant sur Wavres.

« L'Empereur me charge de vous prévenir qu'en ce moment Sa Majesté va faire attaquer l'armée anglaise, qui a pris position à Waterloo, près de la forêt de *Soignes*. Ainsi, Sa Majesté désire que *vous dirigiez vos mouvements sur Wavres*, afin de vous rapprocher de nous, vous mettre en rapport d'opérations et lier les communications, poussant devant vous les corps de l'armée prussienne qui ont pris cette direction et qui auraient pu s'arrêter *à Wavres, où vous devez arriver le plus tôt possible.*

« Vous ferez suivre les colonnes ennemies, qui ont pris sur votre droite, par quelques corps légers, afin d'observer leurs mouvements et ramasser leurs traînards. Instruisez-moi immédiatement de vos dispositions et de votre marche, ainsi que des nouvelles que vous avez sur les ennemis, et ne négligez pas de lier vos communications avec nous. L'Empereur désire avoir très-souvent de vos nouvelles.

« Signé : Le maréchal duc DE DALMATIE. »

Ainsi, d'après cette lettre, le maréchal avait donc bien interprété les intentions de l'Empereur. Avant de la recevoir, Grouchy avait rejoint Exelmans et fait attaquer et culbuter par Vandamme une arrière-garde prussienne qui barrait le chemin de Wavres, tandis que Exelmans poursuivait les Prussiens sur Dion-le-Mont et sur Dion-le-Val. Remarquant alors que la canonnade semblait prendre de l'intensité, il se porta au galop à travers un bois sur la gauche, et fut convaincu qu'une affaire générale avait lieu près de Mont-Saint-Jean. Avant de faire cette pointe, il avait envoyé son aide de camp, Bella, au général Vandamme, pour lui donner l'ordre de prendre position sur les hauteurs qui dominent Wavres, *de ne point descendre dans la partie de la ville située sur la rive droite de la Dyle*, et de faire reconnaître si le pont était rompu et s'il n'existait pas quelques passages au-dessus ou au-dessous.

A 2 heures de l'après-midi, le maréchal revenait de sa petite excursion lorsqu'il fut rejoint par un aide de camp du général Pajol chargé de le prévenir que son général ne trouvait plus traces des colonnes prussiennes qu'il avait suivies depuis qu'elles avaient quitté la route de Namur, qu'en conséquences il faisait demander de nouveaux ordres.

Grouchy, sans descendre de cheval, écrivit au crayon l'ordre ci-dessous :

Sur la route de Sart-à-Walhain à Wavres, le 18 juin 1815.

« Général, portez-vous en toute hâte avec la division Teste et votre corps d'armée à Limale, passez-y la Dyle et attaquez l'ennemi qui est en face. »

Limale est à une lieue au-dessus de Wavres.

L'ordre fut porté par le même officier de Pajol, auquel le maréchal dit que, voulant être promptement èt sûrement informé de l'exécution du mouvement prescrit, le billet devait lui être rapporté devant Wavres, où il se rendait ; ce qui eut lieu en effet.

Le général Pajol exécuta avec vigueur et succès sa mission ; nous reviendrons plus loin sur cette affaire.

Il était 4 heures de l'après-midi. Le maréchal, pressé de culbuter les Prussiens qu'il supposait concentrés à Wavres, et d'exécuter ainsi le nouvel ordre formel de l'Empereur de *se porter sur cette ville*, rejoignit le 3ᵉ corps. Quel ne fut pas son chagrin lorsqu'il vit que Vandamme, au lieu de prendre position, ainsi que cela lui était formellement prescrit, sur les hauteurs, avait engouffré ses troupes dans le bas de la ville évacuée par les Prussiens, mais où elles étaient exposées au feu de nombreuses batteries étagées sur la berge, et à celui de l'infanterie embusquée dans les maisons crénelées le long de la rivière.

Grouchy, au désespoir de la désobéissance de Vandamme, se trouva obligé de perdre plusieurs heures à combattre, pour tirer le 3ᵉ corps de la position difficile où l'avait mis son chef, quand il reçut du ma-

jor général, vers sept heures du soir, la nouvelle dépêche qu'on va lire :

18 juin, une heure après-midi.

« Monsieur la maréchal, vous avez écrit à l'Empereur, ce matin à trois heures, que vous marcheriez sur *Sart-à-Walhain*, donc votre projet était de vous porter à *Corbais* et à *Wavres*. *Ce mouvement est conforme aux dispositions de Sa Majesté qui vous ont été communiquées*. Cependant l'Empereur m'ordonne de vous dire que vous devez toujours manœuvrer dans notre direction et chercher à vous rapprocher de l'armée, afin que vous puissiez nous joindre avant qu'aucun corps puisse se mettre entre nous. Je ne vous indique pas de direction, c'est à vous à voir le point où nous sommes pour vous régler en conséquence et pour lier nos communications, ainsi que pour être toujours en mesure de tomber sur quelques troupes ennemies qui chercheraient à inquiéter notre droite, et les écraser.

« En ce moment la bataille est *gagnée* sur la ligne de Waterloo, en avant de la forêt de Soignes. Le centre de l'ennemi est à Mont-Saint-Jean ; ainsi manœuvrez pour joindre notre droite.

« *P.-S.* Une lettre qui vient d'être interceptée porte que le *général Bulow doit attaquer notre flanc droit* : nous croyons apercevoir ce corps sur la hauteur de *Saint-Lambert*. Ainsi ne perdez pas un instant pour vous rapprocher de nous et nous joindre, et pour écraser Bulow, que vous prendrez en flagrant délit. »

Cette lettre du major général modifiait de fait tous les ordres primitifs, même ceux du matin; malheureusement, écrite trop tard, elle n'arrivait plus à temps. Ce *postcriptum : « Ne perdez pas un instant pour vous rapprocher de nous,* » était net et positif. Grouchy n'hésite pas une minute, il comprend les nouveaux devoirs qui lui incombent ; il ne s'agit plus de poursuivre les Prussiens sur Wavres, de les talonner, de ne pas les perdre de vue, il s'agit d'arriver sur le champ de bataille en opérant un mouvement à gauche par Saint-Lambert; il s'agit de manœuvrer pour rejoindre le centre et l'aile gauche.

Or, quelle est la position des troupes de l'aile droite en ce moment ?

Il est sept heures du soir. Exelmans avec ses dragons est en face de l'ennemi au-dessous de Wavres.

Vandamme avec son 3e corps s'est engagé, malgré des ordres formels, dans les rues de Wavres et devant le moulin de Bielge, dans l'espoir de forcer le passage de la Dyle; il est compromis gravement.

Le 4e corps, sauf une division qui est avec Gérard à Wavres, se trouve en arrière sur la route de Sart-à-Walhain.

Pajol seul, et la division Teste, ayant exécuté à la lettre leurs instructions, sont dans la bonne direction sur Limale, qu'ils ont emporté ; mais ils vont être compromis si on ne vole à leur secours, parce que les Prussiens sont revenus réoccuper en force les hauteurs de la rive gauche.

Que fait Grouchy dans cette circonstance difficile, dans ce moment critique ?

Il laisse momentanément le 3ᵉ corps, que l'on ne peut porter sur Saint-Lambert, puisqu'il est forcément engagé et qu'il lutte avec énergie, mais dans une mauvaise, position pour emporter de vive force le moulin de Bielge. Il se rend au galop à la *Baraque* (une lieue et demie au-dessus de Wavres), espérant y trouver le 4ᵉ corps toujours lent dans sa marche. Ne voyant là aucune de ses troupes, il envoie au devant des deux divisions sur la route de Sart-à-Walhain son chef d'état-major, pour hâter leurs mouvements et les jeter à gauche dès qu'elles seront arrivées.

Puis, voyant qu'il a encore un instant devant lui, et voulant dégager le 3ᵉ corps et lui donner une direction sur la gauche, ou, s'il est trop fortement compromis, enlever de vive force le moulin de Bielge et franchir la rivière, il se rend de nouveau près des troupes de Vandamme.

Mais Vandamme est de plus en plus engagé dans les rues de Wavres ; son artillerie est sans chevaux ; ses attelages ayant été tués, il faut remonter les pièces à bras, opération lente, difficile et périlleuse. Pendant qu'on l'exécute, le maréchal, au désespoir, fait réattaquer le moulin par un régiment entier d'une des divisions du 4ᵉ corps, qui vient d'arriver. Il espère ainsi détourner l'attention des Prussiens de Limale, opérer une diversion utile pour Pajol, Teste et les deux autres divisions de Gérard, qu'il croit en marche sur la gauche, puisqu'elles ont l'ordre formel de se

diriger sur Limale, d'enlever ce poste, de se porter rapidement sur Saint-Lambert. L'attaque du moulin de Bielge échoue de nouveau, quoique dirigée par Grouchy en personne, qui, à pied et l'épée à la main, anime les soldats de son exemple. Malheureusement un large fossé, un marais boueux, sont des obstacles matériels qu'on ne peut vaincre. Le comte Gérard, l'épée à la main, près de Grouchy, s'expose en soldat. Il est blessé grièvement à côté du maréchal, et abandonne forcément le champ de bataille.

Cependant, l'attaque sur Wavres a fait perdre un temps précieux ; et, par une fatalité sans exemple, les divisions du 4e corps ont continué leur marche sur cette ville. Grouchy voit bien que, partout où il n'est pas en personne, ses ordres sont méconnus ; il laisse Vandamme, et, faisant rétrograder le 4e corps, il revient sur Limale, que les Prussiens ont abandonné, mais en prenant une forte position en arrière de la rive gauche de la Dyle, sur les hauteurs. Malheureusement la nuit est venue. Grouchy, néanmoins, attaque avec vigueur ; il éprouve une résistance désespérée. Cependant, voulant passer à tout prix pour exécuter le dernier ordre du major-général et arriver à Saint-Lambert, il met pied à terre, et, une fois encore, l'épée à la main, avec son état-major, il prend la tête des colonnes et les conduit lui-même au combat. On parvient enfin à déboucher au pied de la rapide montée qui conduit aux positions ennemies ; mais il est onze heures du soir ; Vandamme est toujours aux prises à Wavres ; le maréchal voit qu'il ne

peut, avec des troupes en marche depuis le matin, au combat depuis si longtemps, essayer de pousser plus loin dans l'obscurité, laissant à une lieue sur sa droite la moitié de son monde compromis à Wavres, sur la rive droite de la Dyle. Il se décide à bivouaquer, à prendre ses dispositions pour attaquer de nouveau à la pointe du jour, et il envoie un de ses officiers à Vandamme, porteur de l'ordre ci-dessous :

Des hauteurs de Limale, le 18 juin 1815 ,à onze heures et demie du soir.

GROUCHY AU GÉNÉRAL VANDAMME.

« Mon cher général, nous avons débouché de Limale, mais la nuit n'a pas permis de suivre, de sorte que nous sommes bec à bec avec l'ennemi. Puisque vous n'avez pas été à même de passer la Dyle, veuillez vous rendre de suite à Limale avec votre corps, ne laissant devant Wavres que le nombre de troupes indispensable pour nous maintenir dans la partie de Wavres que nous occupons. A la pointe du jour nous attaquerons les troupes que j'ai en face de moi, et nous réussirons, j'espère, à joindre l'Empereur, ainsi qu'il ordonne de le faire. On dit qu'il a battu les Anglais ; mais je n'ai plus de ses nouvelles, et suis fort dans l'embarras pour lui donner des nôtres.

« C'est au nom de la patrie que je vous prie, mon cher camarade, d'exécuter de suite le présent ordre. Je ne vois que cette manière de sortir de la position

difficile où nous sommes, et le salut de l'armée en dépend.

« Je mets en outre sous votre commandement tout le corps de Gérard. Je vous attends. »

Résumons la conduite de Grouchy pendant cette fameuse et triste journée du 18 juin.

A la pointe du jour, le maréchal, qui a donné dès la veille au soir les ordres de mouvement sur Wavres, se porte au 3e corps en marche sur Sart-à-Walhain.

Vers onze heures et demie, on entend la canonnade sur la gauche ; Gérard le sollicite dans des termes peu convenables de marcher au canon ; Grouchy donne les raisons tactiques et d'obéissance qui l'empêchent d'obtempérer à cet avis.

A quatre heures le maréchal reçoit une lettre du major-général *approuvant la marche sur Wavres!*

A trois heures, Pajol, libre d'ennemis sur la droite, est dirigé à gauche sur Limale avec Teste. Les Prussiens, attaqués vigoureusement par Exelmans et par Vandamme, sont rejetés dans Wavres. *Vandamme reçoit l'ordre formel de ne pas descendre des hauteurs dans les rues étroites de la ville.* Il fait tout le contraire, et force le commandant de l'aile droite à une lutte inutile dans Wavres.

Vers sept heures Grouchy reçoit une nouvelle lettre du major-général qui modifie ses instructions de la veille et du matin, et prescrit comme urgente la jonction de l'aile droite avec l'armée de l'Empereur. Grouchy envoie l'ordre au 4e corps de faire tête de colonne à gauche, il court au-devant des troupes de Gérard,

ne les trouve pas, revient à Vandamme. Les divisions de Gérard n'obéissent pas et continuent leur marche sur Wavres ; Vandamme est *enferré* dans Wavres où son corps tout entier est compromis.

Le mouvemeut de l'aile droite demandé par le major-général sur Waterloo, mais demandé douze heures trop tard, est donc retardé par la faute de qui ? de Grouchy ou de Gérard ? de Grouchy ou de Vandamme ?...

Grouchy, voyant qu'il ne peut forcer le passage de la Dyle à Wavres, que Gérard est blessé, porte sur Limale les divisions du 4e corps, et essaye là, de huit heures et demie à onze heures du soir, et tout aussi inutilement qu'à Wavres, de passer sur le corps de l'ennemi.

L'ennemi a eu le temps d'occuper en force des positions formidables dont il sent l'importance, et tandis que trois des corps, ayant un effectif de soixante mille hommes, entrent en ligne sur le champ de bataille de Waterleo, trente mille autres combattants défendent le passage de la Dyle à Wavres et à Limale.

Où donc sont les fautes commises par le commandant de l'aile droite ?

Les fautes ne sont-elles pas toutes du côté de l'Empereur, du major-général et des généraux sous les ordres de Grouchy ?

1° De l'Empereur, qui laisse seize heures de répit aux Prussiens après Ligny et veut ensuite qu'on ne *les perde pas de vue*.

De l'Empereur, qui donne une première fausse direction sur Namur.

2° Du major-général, qui, au lieu de faire connaître au commandant de l'aile droite, le 17 juin, la retraite de deux corps prussiens sur Wavres, ne lui mande cette circonstance que du champ de bataille de Waterloo, le 18.

Du major-général, qui, au lieu d'expédier des instructions le 17 au soir à Grouchy, par dix officiers s'il le fallait, le laisse dans l'ignorance la plus complète sur les mouvements et sur les intentions de l'Empereur, et ne lui envoie l'ordre d'opérer sa jonction que lorsque cet ordre est devenu inexécutable.

3° De Gérard, qui met trois heures le 17 à prendre les armes, qui marche mollement le 18, qui semble méconnaître tous les ordres de son général en chef, et qui, au lieu de se porter sur Limale, ce qu'il a conseillé à onze heures et demie, laisse ses troupes arriver à Wavres malgré de formelles instructions de les diriger sur la gauche.

4° De Vandamme, qui, après avoir exécuté ponctuellement les ordres qu'il a reçus le 17 et le 18 au matin, descend dans Wavres malgré la défense qui lui en est faite, le 18 à trois heures, au lieu de couronner les hauteurs, et paralyse par sa désobéissance le 3ᵉ corps, ôtant la possibilité de marcher sur Saint-Lambert.

Que l'on réponde sans passion.

Pour en finir avec la question de la cause, selon nous principale, de la perte de la bataille du 18 juin, c'est-à-dire la non-poursuite de l'armée prussienne dans la nuit du 16 au 17 juin 1815, relatons ce que dit à ce

sujet l'ouvrage allemand le mieux fait et le plus véridique.

Voici la traduction de la partie relative à la marche de l'armée de Blücher, le 15 juin :

« La retraite des 1er et 2e corps prussiens eut lieu, partie dans la nuit, partie le 17 au matin, au delà de Tilly vers Wavres. Celle du 3e corps d'armée, qui fut commencée seulement à quatre ou cinq heures du matin, avait été dirigée sur Gembloux, afin d'aller de là sur Wavres.

« 1er et le 2e corps arrivèrent à midi vers Wavres, et prirent leur position sur les deux côtés de la Dyle, laissant une partie de leur cavalerie comme arrière-garde à quelques lieues derrière eux.

« Le 3e corps resta jusqu'à deux heures après midi auprès de Gembloux, et alors alla sur Wavres, où il arriva seulement le soir. Le 4e corps avait passé la nuit du 17 auprès de la haute et basse Bodecée, deux lieues derrière Gembloux, et alla dans le cours du 17 sur Dion-le-Mont, où il prit position pour (recueillir) le reste des corps. Pendant que les corps prussiens exécutaient, la plus grande partie de ces mouvements, c'est-à-dire jusqu'à midi, le 17, il y eut très-peu de poursuite du côté des Français.

Dans la nuit, Bonaparte avait chargé le général Pajol de la première poursuite de Blücher, avec son corps de cavalerie et la division Teste du 1er corps : ce général se mit en mouvement le 17 au matin, et chercha les Prussiens d'abord sur la route de Namur. Il est inconcevable que les Français n'aient pas vu le 3e corps prussien enfiler le chemin de Gembloux, puisqu'il se

retira au grand jour. La supposition que Blücher serait allé sur Namur avec toute l'armée est encore plus inconcevable. *Elle fut occasionnée en quelque sorte par une batterie prussienne du 2e corps qui arrivait à l'instant de Namur, et qui fut prise en chemin lorsque, apprenant la perte de la bataille, elle voulait y retourner.* Cependant, il paraît que Grouchy, duquel Pajol avait bien reçu les instructions les plus détaillées, paraît être principalement la cause de cette idée de travers (1). Lui-même devait pareillement suivre. Mais comme les troupes avaient absolument besoin de quelques heures de relâche, Bonaparte ne se hâta pas d'expédier ce général; mais il le prit avec lui dans la matinée du 17 en parcourant le champ de bataille, et ne le laissa pas avant midi. Sous ses ordres furent mis les corps de Gérard, Vandamme, la division Teste du 6e corps, le corps de cavalerie d'Exelmans, la moitié de celui de Pajol, ce qui composait ensemble une masse de vingt-cinq mille hommes.

« Pajol avait été mis de bonne heure en mouvement, comme nous l'avons déjà dit. Exelmans fut envoyé un peu plus tard sur la route de Gembloux; mais les deux corps de Gérard et de Vandamme étaient vers trois heures encore dans leur (ancien) bivouac de la veille, auprès de Ligny et de Saint-Amand, et le soir arriva avant que Grouchy fût en état de les réunir au Point-du-Jour(2).

(1) Cette raison, donnée par l'ennemi, a fort bien pu influer sur les déterminations de l'Empereur.

(2) C'est là une grave erreur des Prussiens. Les ordres de l'Empereur à Grouchy jusqu'à trois heures de l'après-midi, le 17, de marcher sur Namur ne permettent aucun doute à cet égard.

« Le dessein de Bonaparte était de donner convenablement la chassse à Blücher par le moyen de Grouchy, afin que le premier ne pût penser de sitôt à appuyer Wellington. Il voulait, avec les trente mille hommes restants, se diriger vers Ney, réunir ainsi une force d'environ soixante-dix mille hommes contre Wellington et remporter alors sur celui-ci une seconde victoire.

« Mais comme, le 17 jusqu'à midi, il lui fallut accorder du repos à ses troupes, il ne put se trouver en face de Wellington avant le 17 au soir, et ne put engager ce second combat avant le 18. Bonaparte doit avoir donné pour instructions au maréchal de Grouchy de se tenir entre Blücher et la route de Namur à Bruxelles, car sur cette route devait se livrer le second combat, et de cette manière restait la possibilité d'y faire concourir Grouchy. Mais un pareil ordre ne se trouve nulle part que dans le récit peu croyable de Bonaparte, et de ceux qui ont écrit d'après lui. La description que donne Grouchy des mouvements du 17 porte trop le caractère de la vérité, de la simplicité, pour qu'on ne le trouve pas digne de foi. D'ailleurs les instructions de Bonaparte étaient tout à fait dressées pour la poursuite de Blücher et rédigées en termes très-vagues. Le 18 à 10 heures du matin, Bonaparte donna un pareil ordre à Grouchy; mais comment ce dernier ordre pouvait-il être efficace ? Il atteignit Grouchy devant Wavres.

Bonaparte ne croyait aucunement, comme il veut le faire croire dans ses Mémoires, que Blücher irait à Wavres, pour se réunir de nouveau à Wellington; mais il supposait, sans aller plus loin, que ce général, avant

toutes choses, chercherait à se réunir à son 4e corps, et à prendre ensuite sa direction vers la Meuse. Il pensait que trente-cinq mille hommes, sous un chef résolu, ne laisseraient pas les Prussiens faire halte le premier jour, et qu'ainsi, sans rien craindre d'eux, il livrerait son combat contre Wellington.

Une circonstance qui mérite la plus grande attention c'est que l'armée prussienne, le 17 de bonne heure, ne fut pas du tout poursuivie et cherchée dans la direction de Tilly et Gentines, par où étaient allés deux corps, mais seulement dans la direction de Gembloux, où un seul était allé, et dans celle de Namur, où pas un n'était passé. On ne peut se rendre compte de cette circonstance, si ce n'est parce que Bonaparte confia tout justement la poursuite au maréchal Grouchy, dont les deux corps de cavalerie avaient passé tout le jour en position contre Thielmann et le visage vers Gembloux. S'il avait confié la poursuite à la cavalerie de la garde et du 3e corps, il aurait mieux trouvé la piste. La manière large avec laquelle il menait tout, l'empêcha de donner à Grouchy des instructions plus restreintes. Bonaparte paraît lui-même avoir été trop rempli de la pensée que Blücher devait aller vers la Meuse pour songer à une autre direction que Gembloux et la route des Romains.

Nous voyons au moins par une lettre du maréchal Soult à Ney, datée de Fleurus, et du 17 (communiquée par Flahaut), que la poursuite sur les deux routes de Gembloux et de Namur devait être dans les vues de Bonaparte, parce qu'il y est fait mention d'elles. C'é-

tait évidemment la direction pour inquiéter l'armée prussienne dans sa marche vers la Meuse, mais aucunement pour lui fermer le chemin vers Wellington. Si Bonaparte avait eu la pensée que Blücher irait à Wavres, il eût été plus naturel d'y envoyer un corps nombreux par la rive gauche de la Dyle.

Le mouvement de Pajol, d'abord dans la direction de Namur, puis entre Namur et Gembloux, puis enfin sur Mazy, en revenant sur ses pas, est encore trop peu éclairci (1) ; il demeure incertain si ce singulier mouvement a été ordonnée par Grouchy ou par Bonaparte. La conséquence en fut que Pajol, après avoir erré çà et là, sans but, toute la journée du 17 avec son corps et la division Teste, se trouva le soir encore auprès de Mazy, c'est-à-dire encore presque sur le champ de bataille.

Grouchy aussi, avec les 3e et 4e corps, ceux-ci ayant marché sur une seule route, ne put atteindre avant dix heures du soir la position de Gembloux, où ils furent obligés de rester la nuit, pendant qu'Exelmans fut poussé en avant sur Sart-à-Walhain.

Mais ce corps aussi alla remplir les logements, et eut seulement deux régiments comme avant-garde devant lui.

Le résultat principal de ce jour est que les Français poursuivirent l'armée prussienne aussi bien que rien du tout, que Blücher arriva à Wavres sans être dérangé et put y réunir son corps le 17 *au soir.*

(1) Ce mouvement est éclairci aujourd'hui par la correspondance de Pajol avec Grouchy.

Si l'on croit rencontrer ici une manière de procéder si différente de celles qu'avaient précédemment les Français, il faut aussi réfléchir convenablement à la différence des situations. L'énergie extraordinaire dans la poursuite à laquelle Bonaparte dut de si brillants résultats dans ses précédentes campagnes, consistait simplement à pousser par derrière avec des forces très-supérieures un ennemi complétement vaincu. Mais maintenant il lui fallait, avec ses masses principales et surtout avec les corps les plus frais, se jeter contre un nouvel ennemi, sur lequel il lui fallait commencer par remporter encore une victoire. Les 3e et 4e corps, qui devaient poursuivre, étaient précisément les deux qui jusqu'à dix heures du soir s'étaient trouvés dans le plus sanglant combat, et qui maintenant, chose indispensable, avaient besoin de quelque temps pour se remettre en ordre, se fortifier, se pourvoir de munitions. Les corps de cavalerie n'avaient sans doute pas souffert et auraient bien pu ainsi presser de bonne heure l'arrière-garde prussienne; qu'ils ne l'aient pas fait, cela peut être une faute, mais la cavalerie seule n'aurait pu amener des résultats pareils à ceux qu'avait donnés la poursuite générale des Français après leurs précédentes victoires; car le pays est trop coupé, pour pouvoir obtenir beaucoup avec de la cavalerie seulement.

LIVRE SEIZIÈME

Notes du capitaine Bourdon de Vatry sur les Cent-Jours. — Episodes ressortant : 1° d'une lettre de M. le baron Sauveur de la Chapelle. — 2° d'une lettre de M. Le Tourneux. — Déclarations : du général Le Sénécal. — Du lieutenant-colonel de La Fresnaye. — Du lieutenant-colonel Thouvenin. — De l'intendant Volant. — De M. Legouest. — Du colonel de Bloqueville. — Lettre de Grouchy au général Drouot. — Réponse de Drouot à Grouchy. — Lettre de Grouchy au général Baudrand. — Réponse de Baudrand à Grouchy. — Registre du major-général du 14 au 18 juin 1815. — Rapports annotés, français, anglais, prussiens, sur les batailles de Ligny et de Waterloo. — Conséquences tirées de ces documents.

Nous avons reconstruit heure par heure la vie du maréchal de Grouchy du 15 au 18 juin 1815 au soir. Nous ne demandons pas que l'on nous croie sans preuves.

Tout ce que nous avons avancé, nous prétendons en prouver la vérité, non-seulement par les documents officiels dejà insérés dans le texte, mais encore par d'autres pièces dont l'authenticité ne saurait être révoquée en doute.

Avant de donner ces documents obtenus par le maréchal et sur ses instances auprès des témoins oculaires, auprès des principaux acteurs de ces grands drames, nous allons faire connaître des notes curieuses d'un combattant de Waterloo, occupant alors une position qui lui fit jouer dans le drame de 1815 un rôle non dénué d'importance.

Nous ferons suivre ces notes et documents du registre d'ordre et de correspondance du major général du 13 au 26 juin 1815, registre donné par le maréchal Soult au maréchal de Grouchy, lorsque le premier céda le commandement de l'armée au second.

Un ami de ma famille, M. de Vatry, intimement lié avec le général Alphonse de Grouchy, mon père, a bien voulu consigner dans des notes vraies et des plus curieuses ses souvenirs sur Waterloo et sur les Cent-Jours.

M. de Vatry, alors âgé de dix-neuf ans, mort il y a deux années, était déjà en 1815 un brillant capitaine de hussards, attaché d'abord à la personne du comte de Lobau, gouverneur de Paris, puis bientôt après et pendant la campagne même comme aide de camp auprès du roi Jérôme, redevenu simple commandant d'une division d'infanterie. M. de Vatry était connu particulièrement de l'Empereur, qui avait pour le baron de Vatry son père et pour le jeune homme une vive affection.

Par le plus grand des hasards, le capitaine de Vatry, après Waterloo, fut chargé d'une mission des plus importantes, et ses souvenirs sur cette époque nous ont paru offrir un très-réel intérêt; nous allons les mettre sous les yeux des lecteurs.

Nous trouvons donc dans les notes manuscrites et intimes de M. de Vatry ce qui suit :

« En 1815, j'étais à Paris, lorsque l'Empereur, de retour de l'île d'Elbe, arriva aux Tuileries le 20 mars, porté littéralement en triomphe par les généraux de

Lobau, Exelmans et autres, au milieu des *vivat* frénétiques de la population. Je montai derrière lui le grand escalier. Napoléon, m'ayant aperçu dans la salle du trône, me demanda des nouvelles de mon père, qu'il envoya, deux jours après, commissaire extraordinaire dans le Midi. Puis il accéda avec grand plaisir à la demande que lui fit le comte de Lobau, nommé gouverneur de Paris, de me prendre comme aide de camp.

« Mes nouvelles fonctions m'attirèrent beaucoup de sollicitations, au nombre desquelles celle du général de Bourmont, qui demandait avec instance un commandement dans l'armée. Cet officier général vint un jour me trouver; il m'avait connu fort jeune, et, faisant appel à mes souvenirs d'enfance, me pria de l'appuyer auprès du comte de Lobau, alors fort puissant. Je ne voulus pas me donner ce ridicule, d'autant que j'étais sûr d'être très-mal accueilli par mon général; mais je conseillai au comte de Bourmont de se trouver dans la cour du gouverneur au moment où il montait à cheval avec moi pour aller chaque matin assister au lever de l'Empereur et commander la parade sous les ordres de Napoléon.

« M. de Bourmont suivit mon conseil, il voulut parler au général Lobau à l'instant où ce dernier mettait le pied à l'étrier. J'étais à côté du futur vainqueur d'Alger. « J'avais ordonné à M. de Vatry, répondit sèchement le gouverneur de Paris, de nous épargner votre visite. Vous êtes un Blanc, moi un Bleu, nous ne pouvons marcher ensemble. »

« Je fus affligé de cette scène ; mais quel ne fut pas mon étonnement lorsqu'en arrivant aux Tuileries, je vis le solliciteur, éconduit si durement par mon général, monter les escaliers devant nous, flanqué à droite et à gauche par les généraux Gérard et de Flahaut, et aborder l'Empereur ! Mon service me retenant à la porte du grand salon, je ne pus entendre ce qui se dit entre l'Empereur et les généraux, mais je ne tardai pas à apprendre par le comte de Lobau que Napoléon, cédant aux sollicitations des deux illustres et dévoués parrains que s'était donnés fort habilement Bourmont, avait fini par dire : « Vous le voulez, Messieurs, soit ; je consens à donner un commandement à M. de Bourmont dans notre armée..... Dieu veuille que nous ne nous en repentions pas...... »

« Après le passage a l'ennemi du général de Bourmont, acte qui suivit de si près ses inexplicables sollicitations pour être employé, on l'accusa d'avoir vendu le plan de campagne de Napoléon au vieux Blücher. C'est une accusation absurde ; on ne donne pas, on ne vend pas ce que l'on ne saurait avoir ; mais la présence de l'armée française sur la frontière a fort bien pu être révélée par le passage du général dans le camp prussien.

« Je partis le 7 juin, à minuit, à franc étrier, pour porter une dépêche au major général. Je revins à Paris le 11 ; l'Empereur me plaça près de son plus jeune frère, et je m'acheminai à la suite de l'ex-roi de Westphalie sur la frontière du nord, Jérôme voyagean dans la voiture de Napoléon, moi, à cheval, en poste.

Nous franchîmes cette frontière, à deux heures du matin, le 15 juin. Je n'avais pas encore été rejoint par mes chevaux, en sorte que j'assistai aux premiers engagements avec l'ennemi, près de Gosselies, monté sur le bidet de poste qui m'avait amené du dernier relai. Le général Wolf, premier aide de camp de Jérôme, fit mieux il : marcha à pied toute cette journée du 15 juin. Les premières charges de cavalerie effectuées par le 7e de hussards et par les carabiniers rejetèrent les Prussiens. Le feu commença au petit village de Thuin. L'ennemi se replia jusqu'au delà de Gosselies, où nous passâmes la nuit, bercés par les chants joyeux des soldats célébrant les heureux débuts de la campagne.

« Le 16, nous eûmes devant nous les troupes de Brunswick et de Nassau. Bientôt, nous entendîmes, à l'est, une forte canonnade. Le maréchal Ney, qui marchait à notre tête, fit attaquer la position importante des Quatre-Bras, défendue sur notre droite par des régiments anglais et écossais, sur notre gauche par des troupes allemandes occupant le bois de Bossus, sur le sommet duquel on avait construit quelques retranchements.

« Au moment où la division Jérôme marchait à l'attaque de ce bois, un officier d'un rang élevé, portant un uniforme vert couvert de plaques et de décorations, voulut haranguer nos troupes. Debout, son chapeau à la main, il s'écria en français : « Mes amis, pas de guerres, la paix, nous venons vous l'apporter en frères... » Il ne put terminer sa phrase, le capitaine

de Bréa (si fatalement assassiné en juin 1848 à la barrière d'Italie), arrivant au pas de course avec sa compagnie de carabiniers pour escalader le retranchement du haut duquel pérorait l'orateur, commanda le feu.

« L'infortuné discoureur tomba mort criblé de balles. On crut d'abord que c'était le duc de Berry, mais on reconnut le duc de Brunswick.

« Un combat furieux, à la baïonnette, se livra dans le bois de Bossus. Le prince Jérôme reçut une balle sur la hanche. Heureusement pour lui, la garde de son épée en or massif, sur laquelle avait d'abord frappé le projectile, ne fut pas traversée, en sorte qu'il en fut quitte pour une forte contusion qui le fit pâlir. Surmontant sa douleur, le prince continua à rester à cheval, à la tête de sa division, donnant à tous l'exemple du courage et de l'abnégation. Son sang-froid produisit le meilleur effet. Le 8e de cuirassiers, commandé par le colonel Garavaque, poussait en ce moment une charge à fond sur un carré écossais ; le régiment fit ovation au prince, et les braves cavaliers, ayant enfoncé le carré et enlevé le drapeau ennemi, le présentèrent à l'ex-roi.

« La position des Quatre-Bras venait d'être conquise par la cavalerie de Kellermann; le maréchal Ney attendait avec impatience l'arrivée du corps de d'Erlon, lorsqu'il apprit que l'Empereur avait fait changer de direction à ce corps pour l'appeler à lui sur Saint-Amand. Au même moment, une panique inexplicable s'empara de la cavalerie de Kellermann, qui revint en fuyant au triple galop, après avoir culbuté son chef.

Ce dernier n'eut que la ressource de s'accrocher aux mors de deux chevaux de ses cuirassiers pour n'être pas foulé aux pieds.

« L'infanterie du 1er corps ne venant pas, puisqu'elle avait été appelée sur le champ de bataille de Ligny, l'ennemi réoccupa la position des Quatre-Bras et l'on fut trop heureux d'empêcher les Anglais de se porter au secours des Prussiens. Ce fut tout ce qu'on put faire, en face des forces considérables réoccupant alors les Quatre-Bras.

« On se mit à panser les blessés, et l'on s'établit au bivouac. Malheureusement il n'y avait pas d'approvisionnement ; les soldats commencèrent à se répandre dans la campagne pour marauder et vivre. Le maréchal invita le prince Jérôme à souper. La table fut mise sur une planche soutenue par des tonneaux vides et éclairée par des chandelles enfoncées dans des goulots de bouteille.

« La nuit était venue.

« Nous commencions notre frugal repas, lorsqu'on introduisit auprès de Ney le comte de Forbin-Janson apportant l'ordre de l'Empereur de marcher sur Bry. Voici cet ordre du major général :

En avant de Fleurus, le 16 juin, à trois heures et un quart.

« Monsieur le maréchal, je vous ai écrit, il y a une heure, que l'empereur ferait attaquer l'ennemi à 2 heures 1/2 dans la position qu'il a prise entre Saint-Amand et Bry. En ce moment l'engagement est très-prononcé.

Sa Majesté me charge de vous dire que vous devez manœuvrer sur-le-champ, de manière à en envelopper la droite de l'ennemi et tomber à bras raccourcis sur ses derrières. Cette armée est perdue si vous agissez vigoureusement ; *le sort de la France est dans vos mains.* Ainsi, n'hésitez pas un instant pour faire le mouvement que l'Empereur vous ordonne et dirigez-vous sur les hauteurs de Bry et Saint-Amand pour concourir à une victoire peut-être décisive.

« L'ennemi est pris en flagrant délit, au moment où il cherche à se réunir aux Anglais. »

« Lorsque M. Forbin-Janson nous arriva, il était nuit, puisque nous commencions à souper à la lumière. Il était trop tard pour faire le mouvement indiqué ; d'ailleurs le 1er corps n'avait pas encore rallié, et si on eût reculé d'un pas pour se porter sur la droite de l'armée de Napoléon, les Anglais, en position aux Quatre-Bras avec des forces considérables et que le prince de la Moscowa n'avait pu contenir et empêcher de se porter au secours des Prussiens que par des prodiges de valeur, se fussent mis aux trousses des faibles corps de Reille et de Kellermann. L'ordre arrivait donc six heures trop tard, et rien ne pouvait être fait sans la participation de d'Erlon ; c'est d'Erlon qu'il fallait employer judicieusement pendant cette journée au mouvement tournant, comme l'avait d'abord prescrit l'Empereur. Ney maintenant les Anglais aux Quatre-Bras, comme il le fit, et le 1er corps coopérant au gain de la bataille de Ligny, Blücher se trouvait hors d'état de rallier les Anglais le surlendemain.

« Le 17 au matin, j'eus l'honneur d'accompagner le prince Jérôme au quatier impérial. Jusqu'à la nuit nous reçûmes une pluie perçante ; les hommes n'ayant pas de vivres, il était fort à craindre que leur ardeur se refroidît.

« Le prince venait d'assister à une scène qui l'avait vivement affecté entre son frère et le maréchal de Grouchy; il nous la raconta, au général Guillemot et à moi, en sortant de la Baraque (1).

« Cheminant tristement par une pluie battante, le plus jeune des frères de Napoléon nous dit : « L'Empereur, voyant que le maréchal de Grouchy résistait et mettait obstacle à sa volonté, s'écria en colère : — *Finissons, et obéissez en me servant de bouclier contre les Prussiens, sans vous occuper en rien des Anglais.*

« Cette phrase explique la tenacité du marquis de Grouchy dans son obéissance absolue, littérale et passive aux ordres de Napoléon ; dans sa résolution de ne pas dévier de la route sur laquelle il poursuivait les Prussiens après avoir retrouvé leurs traces, le 17 dans la soirée. Peut-on le blâmer ? Un autre à sa place eût-il osé s'écarter d'instructions aussi nettement formulées ?

« Les Prussiens, malheureusement, laissés à leur libre arbitre pendant toute une nuit et la matinée du 17, s'étaient concentrés. Ils étaient assez nombreux pour pouvoir distraire de leur armée le corps considérable

(1) La Baraque, hameau en avant des Quatre-Bras, sur la route de Genappe et Bruxelles où l'Empereur avait établi son quartier général le 17 juin au soir.

qui vint en effet, le 18, nous enlever la victoire à Mont-Saint-Jean.

« La bataille de Waterloo ou du Mont-Saint-Jean commença le 18 vers onze heures du matin. Les premiers coups de feu furent tirés par la division Jérôme, sur la gauche, à la ferme Houguemont. Nos fantassins se déployèrent bravement en tirailleurs. Vers midi, le bois de Houguemont fut pris, repris, et finit par rester aux soldats du prince.

« Bientôt, de notre côté, nous vîmes les hommes qui avaient porté leurs camarades blessés à l'ambulance, revenir la figure bouleversée, en disant : « C'est affreux, nous n'avons plus d'ambulance, il n'y a plus que les voitures, mais pas d'attelages. »

« Voici ce qui était arrivé. L'Empereur, pressé d'organiser des moyens d'action au moment de l'entrée en campagne, avait rendu un décret en vertu duquel un postillon et quelques chevaux dans chaque relai de poste étaient mis à la disposition de l'administration de la guerre pour fournir aux attelages et à la conduite des voitures d'ambulance. Ces conducteurs improvisés, n'ayant pour la plupart jamais entendu le canon, impressionnés en recevant des projectiles des batteries anglaises, dételèrent leurs chevaux ou coupèrent les traits et s'éloignèrent laissant les chariots sans attelages. Ce navrant spectacle produisit sur les soldats le plus triste effet. N'est-ce pas à cette circonstance qu'il faut attribuer la panique qui, dit-on, se déclara à la fin de la bataille, et le cri de *sauve qui peut* dont il est question dans le bulletin officiel de la bataille, cri que

je n'ai pas entendu et qui, selon moi, a été imaginé pour les besoins du moment, ainsi que je le raconterai plus loin, en parlant de la fabrication du bulletin.

« Pendant que la lutte s'engageait sur la ganche à Mont-Saint-Jean, Grouchy, sur la droite, arrivé à un petit village nommé Sart-à-Walhain, entre Gembloux et Wavres, cherchant à ne pas perdre de vue les Prussiens, d'après les ordres formels de l'Empereur, était prévenu par le général Gérard qu'une vive canonnade retentissait du côté de la forêt de Soignes. Gérard engageait vivement et même avec des façons assez peu courtoises le maréchal à marcher au canon.

« Grouchy résistait, objectant, non sans raison, ce me semble, la volonté formelle de l'Empereur, volonté qu'il avait cru devoir combattre la veille, mais qui, d'après les derniers mots du souverain, ne pouvait plus, ne devait plus être modifiée : *Mettez-vous à la poursuite des Prussiens, et dès que vous aurez trouvé leurs traces, ne les quittez plus.* Ces mots de l'Empereur bruissaient sans cesse aux oreilles du commandant de l'aile droite. Or les Prussiens se repliaient sur Wavres ; donc, en vertu de ces ordres impératifs, n'admettant de sa part aucune modification, Grouchy devait suivre l'ennemi sur Wavres.

« Vers 4 heures du soir, le général Drouot vint dire au prince Jérôme, de la part de l'Empereur, qu'il fallait à tout prix tenir à Houguemont, afin de faciliter un mouvement décisif que Ney allait tenter sur le centre de l'ennemi, mouvement qui est blâmé dans la relation de Sainte-Hélène.

« Un peu plus tard, le comte de Lobau, commandant la droite à Waterloo, fit dire à l'Empereur qu'il était attaqué par les Prussiens. Napoléon ne voulut prs d'abord admettre que la chose fût possible. Lobau dit à M. de Canonne, un de ses officiers : « Faites un prisonnier et portez-le-lui, peut-être sera-t-il convaincu. On avait bien envoyé, vers deux heures, l'ordre à Grouchy de déboucher par Saint-Lambert, mais il était trop tard, et, fût-il arrivé à la suite de Thielmann et de Ziethen, il n'eût pu changer la face des choses.

« La droite de l'armée, par suite de l'impossibilité où fut l'Empereur de lui envoyer des renforts, toutes les réserves étant engagées, dut céder au nombre. Lobau et l'un de ses généraux, Durrieu, qui venait d'avoir la cuisse cassée, se retranchèrent sous les roues d'un canon et résistèrent, l'épée à la main, jusqu'à l'arrivée d'un officier supérieur ennemi, auquel ils se rendirent. La bataille était alors perdue sans retour; mais apres l'effort inutile de Ney, celui des cuirassiers, et lorsque la garde eut reçu l'Empereur dans son dernier carré illustré par le mot de Cambronne, toute l'armée quitta le champ de bataille comme un troupeau affolé, chefs, généraux, officiers et soldats fuyant les Anglais et surtout la cavalerie prussienne.

« Le prince Jérôme soutint de son mieux cette fatale retraite, avec quelques officiers parmi lesquels le général Guilleminot, son chef d'état-major; se voyant le personnage le plus important, il prit le commandement en chef, tandis que l'Empereur, arrivé à Laon, se dirigeait en toute hâte sur Paris.

« On a dit, à la mort du vertueux général Drouot, que c'était lui qui, pendant cette nuit fatale, avait rallié l'armée ; c'est là une erreur historique d'autant plus grande que Drouot était alors auprès de Napoléon, se retirant avec quelques serviteurs fidèles. Ce fut Drouot que Napoléon chargea de donner l'ordre au duc de Dalmatie de rallier la garde.

« Cela ressort d'un billet écrit au crayon qui existe encore et qui a été remis, il y a peu d'années, au dépôt de la guerre par le capitaine Belleville, du 4e de voltigeurs.

Ce billet est ainsi conçu :

Philippeville, le 19 juin 1815, au soir.

« La garde se réunira et sera sous les ordres de M. le maréchal duc de Dalmatie, qui lui donnera sa direction. »

« Ce ne fut pas non plus le duc de Dalmatie, mais bien le prince Jérôme, qui rallia l'armée pendant les premiers jours ; aussi est-il assez singulier de lire à la page 313 du vingtième vol. Thiers :

« Il (Napoléon) laissa le commandement de l'armée au major général, maréchal Soult, *et emmena avec lui, son frère Jérôme, qui était blessé au bras et à la main.*

« Le prince Jérôme n'était blessé ni au bras ni à la main, il ne remit le commaudement de l'armée à Soult que quatre jours plus tard, et ce dernier le remit le 26 juin à Grouchy, prévoyant le retour du gouver-

nement royal et pour aller implorer le roi Louis XVIII, et publier la brochure la plus singulière en justification de sa conduite pendant les Cent-Jours (1).

« Le prince Jérôme, étant parvenu à se placer sur la chaussée avec son état-major, se nomma aux fuyards et réussit à en grouper un certain nombre autour de lui. Le prince arriva ainsi à rétablir un semblant d'ordre au milieu de cette foule de soldats de toutes armes, la plupart blessés, marchant pêle-mêle, ayant à résister sur leurs derrières aux Anglais, sur leurs flancs aux charges de la cavalerie prussienne.

« Je m'éloignai, à la suite du prince, de ce fatal champ de bataille, l'aidant de mon mieux et persécuté par une faim canine que m'avaient donnée trente-six heures d'un jeûne forcé. Un peu avant le jour et à la première poste française, le frère de l'Empereur me prescrivit de partir à franc étrier pour aller trouver Napoléon s'il existait encore et au cas contraire le prince Lucien et la Chambre des pairs, et leur faire connaître la position de l'armée.

« A cheval sans repos, depuis le 7 juin, j'eus bien de

(1) Voici un passage de ce curieux opuscule :

« Au reste, quelque puisse être le sort qui m'est réservé, je n'en serai pas moins le sujet fidèle du roi, l'admirateur de ses vertus, et toujours prêt, au premier signal, à exposer de nouveau ma vie pour mon prince et pour mon pays. Le sentiment de mon amour pour eux et pour mon devoir est trop profond dans mon cœur pour que l'infortune ou même l'injustice puisse l'altérer, etc., etc. »

Ceci était écrit par Soult, major-général de Napoléon, six jours après Waterloo!...

la peine à voyager toute la journée du lendemain, sans accident; mais j'étais jeune, ardent, et je sentais l'importance de la mission qui m'était confiée. Dieu voulut que j'arrivasse à Avesnes un peu avant midi le 20 juin, ayant passé par Mons et Maubeuge. A midi j'étais en route de nouveau, ayant pris un peu de nourriture. Je combattais avec peine le sommeil, d'autant que je faisais des efforts inouïs pour hâter la marche de mes bidets de poste. Enfin n'ayant pu trouver de postillon pour me suivre, au relai de Senlis, je partis seul accablé de fatigue. Le sommeil l'emporta, mon bidet, ne se sentant plus aiguillonné, reprit tranquillement le chemin de son écurie, à la porte de laquelle je me réveillai, maudissant la fatigue qui m'avait vaincu. Ce ne fut néanmoins qu'un retard d'une heure ; je pris un autre cheval et me remis en selle. Il était minuit passé, j'arrivai au petit jour à Paris, le 21. Je courus à l'Elysée et aux Tuileries; on ne put me donner aucune nouvelle de l'Empereur ; alors je me rendis au Palais-Royal chez le prince Lucien. J'avais ordre de Jérôme, si l'Empereur n'existait plus ou n'était pas à Paris, de provoquer la convocation des grands corps de l'Etat, ce qui n'avait heureusement pas été fait encore. Le prince Lucien, après m'avoir entendu, donna en effet des ordres pour cette convocation et se disposa à me conduire à la Chambre des pairs. Au moment où nous allions partir, on le prévint que l'Empereur, descendu à l'Elysée, me demandait. Nous montâmes aussitôt, le prince et moi, dans la voiture d'un de ses amis, qui se trouvait toute prête, celle de

M. Collot, qui venait d'arriver chez lui, ce même M. Collot, depuis directeur de la Monnaie. Avant de descendre à l'Elysée où j'avais hâte d'arriver, Lucien me mena chez le roi Joseph qui occupait alors l'hôtel de sa nièce la duchesse Decrès, faubourg Saint-Honoré. Toute la famille impériale s'y trouvait réunie : c'était un spectacle fort triste. J'eus beaucoup de peine à répondre à toutes les questions qui me furent adressées et que je trouvais des plus oiseuses, à cet instant. Il me tardait de voir l'Empereur. Enfin, après avoir donné bien des détails douloureux et inutiles aux ex-royautés ou Altesses réunies près du bon roi Joseph, je pus gagner l'Elysée.

« Au moment où le prince Lucien et moi nous entrâmes chez l'Empereur, alors au rez-de-chaussée du palais, le général Darricau pressait Sa Majesté de réunir les fédérés, presque tous anciens et vigoureux soldats, de leur donner pour appoint les dépôts de sa garde, alors à Paris, et de se mettre à la tête de cette réserve. Le duc de Rovigo appuyait avec force ce projet. L'Empereur ne s'expliquait pas. En me voyant entrer avec son frère, en reconnaissant soit ma figure, soit mon uniforme, il se leva, comme mu par un ressort, et me dit assez brutalement : « Qu'es-tu venu faire ici ? — Dire à Votre Majesté, répondis-je sans trop m'émouvoir, que l'ordre commence à se rétablir, et savoir de ses nouvelles, car le prince son frère est fort inquiet sur son sort. — Qui as-tu vu à Paris ? reprit Napoléon en me dévisageant. — Personne, Sire, attendu que je n'avais de mission que pour Votre Ma-

jesté et à défaut pour le prince Lucien. — Allons, c'est bien, » ajouta l'Empereur reprenant un visage plus calme, et il m'interrogea sur la retraite, sur son frère, sur l'armée, sur les troupes ralliées. Tout d'un coup, me montrant un fauteuil et son bureau. « Tiens, fit-il, assieds-toi là et écris ce que tu viens de me dire. » Davout, Fouché, La Bédoyère venaient d'entrer.

« Pendant que je griffonnais de mon mieux mes souvenirs, l'Empereur se promenait derrière moi, lisant ce que j'écrivais et en causant avec Caulaincourt. Tout à coup, en voyant le chiffre vingt-cinq mille que je donnais au nombre d'hommes réunis et ralliés par son frère, il s'écria : « Tu te trompes, j'ai plus de monde que cela! » Je soutins le contraire. L'Empereur ne répondit rien.

« Mon rapport terminé, il l'envoya par le maréchal Davout, ministre de la guerre, à la chambre des députés, et me dit : « Monte chez Bertrand, demande-lui le bulletin qu'il a dû faire, tu me l'apporteras. »

« Le grand maréchal dictait alors ce bulletin de la bataille à un employé nommé Doré. Il me pria de l'aider de mes souvenirs. Je déclinai cet honneur, disant que je n'avais rien à signaler, mon rôle pendant la bataille, ce qui était la vérité, s'étant borné à faire la navette entre le prince Jérôme et l'Empereur.

« Le général Bertrand m'ayant remis le fameux bulletin prétendu fait le 19 juin à Laon pendant la retraite, et à la fabrication duquel j'assistai le 21 juin dans la matinée, à l'Élysée, je redescendis au rez-de-

chaussée auprès de l'Empereur, entouré alors d'une foule de grands personnages, le bruit de son arrivée ayant commencé à se répandre dans Paris.

« Napoléon reçut de mes mains les feuilles du bulletin, en parcourut la première, puis il me les passa en me disant brusquement : « Lis ça tout haut, et, comme tu as quitté le champ de bataille après moi, tu me diras si tu reconnais quelque erreur..... » Au passage relatant l'arrivée des Prussiens et le *sauve qui peut,* je déclarai que c'était une calomnie. « Il faut bien donner un motif à notre épouvantable désastre, reprit l'Empereur. — Mais, Sire, ce motif vient de l'absence de vivres ; le maréchal de Saxe soutenait qu'hommes et chevaux doivent avoir l'estomac garni pour se bien battre, et depuis le 17 au matin nous manquions de tout. — *Tu ne sais ce que tu dis !* » interrompit brusquement Napoléon en colère, et comme on ne répondait pas volontiers à l'Empereur, je n'ajoutai pas un mot.

« On comprend ce que la prose de mon pauvre rapport lu aux chambres pesa devant le démenti du prince de la Moscowa, le brave des braves, déclarant que nous n'avions pas vingt-cinq mille hommes en ligne.

« Ainsi l'Empereur prétendait que j'exagérais nos ressources en moins, Ney affirmait qué je les exagérais en plus.

« L'Empereur, sans me donner le temps de respirer, m'ordonna de rejoindre, sans nul délai et sans parler à qui que ce fût au monde, l'armée et son frère.

« Je n'eus que quelques instants pour rédiger le rap-

port suivant adressé au ministre Davout, et dont je me suis depuis procuré une copie aux archives de la guerre.

Paris, 21 juin 1815.

RAPPORT DU CAPITAINE BOURDON DE VATRY, OFFICIER D'ORDONNANCE DE S. A. I. LE PRINCE JÉROME.

« Le soussigné a l'honneur de rendre compte à S. E. le ministre de la guerre qu'il est parti d'Avesnes le 20 juin à midi. La route était couverte de soldats. Il croit en avoir vu au moins vingt mille ralliés, beaucoup n'ayant plus d'armes. Quelques officiers de la garde ont défoncé deux voitures de fusils qui étaient sur la route et ont armé les soldats qui ne l'étaient pas, au nombre d'environ cinq mille. Il y avait une grande quantité de chevaux de trait et une centaine de voitures attelées, soit camions, caissons, fourgons. Arrivé à la Fère, le soussigné y a rencontré un cuirassier du 11e régiment, qui prétendait avoir été pris à Avesnes et effrayait les paysans en leur annonçant l'ennemi. Il l'a fait arrêter en démentant ce qu'il avait avancé, et a engagé le commandant de la Fère à arrêter tous les fuyards.

« A Noyon des gens malintentionnés répandaient des bruits fâcheux. Des hussards en garnison dans cette ville les ont arrêtés. La garde était ralliée à Avesnes sous les ordres du général Morand. Les généraux Colbert, Piré et un aide de camp de l'Empereur étaient à Avesnes avec le prince Jérôme et le général Guillemenot. »

« Je poussai l'obéissance aux volontés de l'Empereur jusqu'à ce point que je ne passai pas même chez moi pour changer de linge. On me donna un cheval ; mon frère le prit par la bride pour pouvoir échanger avec moi quelques paroles. Je refusai de lui dire un seul mot des affaires et de l'armée, et, traversant la foule de curieux qui stationnait autour de l'église, je gagnai la route du Nord. Entre Avesnes et Laon, je rencontrai le prince Jérôme, qui me ramena à Paris.

« Le lendemain de l'entrée des Bourbons, je fus jeté en prison par ordre du préfet de police, le même duc de Cazes qui voulait alors apprendre de moi, à tout prix, la retraite de l'ancien roi de Westphalie, pour le faire arrêter, et que j'ai vu, en 1851, très-honoré de faire le wihst du même prince dans les salons des Invalides, dont le duc était devenu un des plus fidèles commensaux.

« Les choses et même les hommes changent tellement en l'espace de trente années !

« Fouché, qui avait été ministre avec mon père, sachant que j'étais en prison, me fit venir près de lui, me donna un passe-port anglais au moyen duquel je pus quitter la France. »

De ce récit véridique et si simple d'un témoin oculaire, il nous sera permis de tirer deux conséquences historiques d'une certaine valeur : la première, c'est que le cri anti-français de *sauve qui peut* n'a pas été proféré à Waterloo, mais inventé et écrit par ordre ; la seconde, c'est que le bulletin de la bataille, rédigé à Paris et non à Laon (on a vu comment), a été fabriqué

pour les besoins du moment, sans nul égard pour la vérité.

Nous sommes donc obligé de dire encore une fois à M. Thiers qu'il fait fausse route, lorsqu'il écrit, aux pages 306 et 307 de son XX[e] volume : « L'affaire la plus pressante était de donner à la France un récit *exact* de la bataille du 18 juin. Napoléon ayant auprès de lui le duc de Bassano, le grand maréchal Bertrand, le général Drouot, MM. de Flahaut, de Labédoyère, ses aides de camp, rédigea lui-même le bulletin de la bataille, avec l'intention d'exposer toute la vérité, sans cependant incriminer personne.

« Après avoir dicté rapidement ce bulletin, continue M. Thiers, il le lut aux assistants, en leur disant qu'il pourrait rejeter sur le maréchal Ney une partie du malheur de la journée, mais qu'il s'en garderait bien, chacun ayant fait de son mieux. Il ne songeait pas au maréchal de Grouchy, dont il ignorait la conduite, et dont il n'attribuait l'absence qu'à une cause extraordinaire.

« Napoléon, après avoir particulièrement consulté l'homme de la justice et de la vérité, Drouot, arrêta le bulletin, qui fut expédié *à Paris par courrier extraordinaire.* »

Du roman, toujours du roman ; autant de mots, autant d'erreurs....... dirons-nous à l'historien du Consulat et de l'Empire.

L'Empereur ne s'arrêta pendant la retraite qu'un instant, non pas à Laon, mais dans une petite localité voisine, pour y prendre une heure de repos ; le bulle-

tin ne fut donc pas fait à Laon. Napoléon, d'ailleurs, quoi qu'en dise M. Thiers, en outre qu'il n'avait pas les documents nécessaires à la rédaction du rapport de la bataille de Waterloo, éprouvait une fatigue trop grande et un trop vif désir d'atteindre Paris, pour s'occuper à autre chose qu'à goûter un peu de sommeil réparateur qui lui permît ensuite de continuer sa route.

Au sujet de cet instant de repos que prit l'Empereur, relatons une anecdote qui nous est racontée dans une lettre par un ancien député et ancien consul. Cette lettre, l'honorable M. le baron Sauveur de la Chapelle a bien voulu nous l'adresser, elle a trait au maréchal de Grouchy; nous croyons bien faire en la donnant telle quelle.

La voici :

Vire, 7 décembre 1871.

« Monsieur,

« Vous m'avez prié de vous mettre par écrit l'épisode concernant votre illustre grand-père, et dont j'eus l'honneur de vous parler, lors de votre dernier voyage à Vire. Je m'empresse de satisfaire à cette demande.

« En 1843, étant consul de France à Ostende, j'étais fort lié avec le commandant de place, M. le colonel de Ladrière, l'un des officiers les plus honorables de l'armée belge. Celui-ci avait servi en France avant 1814, avait fait, je crois, la campagne de Russie. Resté officier

des dragons dans son régiment, il se trouvait avec lui à la funeste journée de Waterloo.

« Après cette douloureuse défaite, il suivit l'Empereur et le maréchal Ney, qui l'accompagnait avec d'autres officiers de cavalerie.

« L'Empereur, épuisé de fatigue, fut forcé de s'arrêter dans une petite localité, dont malheureusement le nom m'échappe aujourd'hui : il entra dans une maison de peu d'apparence, se jeta sur un lit, pendant que le maréchal se plaçait près de lui sur un canapé. Deux officiers, dont l'un était M. de Ladrière, se tenaient discrètement près de la porte de l'appartement, pour recevoir les ordres de l'Empereur, s'il avait à en faire transmettre.

« Le maréchal, la tête dans les deux mains, semblait en proie à une surexcitation extrême ; de temps à autre il poussait des exclamations incohérentes, finissant toujours par les mots : « Ah Grouchy ! Ah Grou-« chy ! »

« Tout à coup l'Empereur se tourne brusquement vers lui. « *Tais-toi, Ney,* dit-il, *tais-toi. Si, par une fatalité que je ne puis encore comprendre, il n'est pas arrivé à temps pour nous sauver, je le considère comme un homme de cœur et d'honneur, ayant toujours fait son devoir comme toi, et je ne permettrai pas qu'on l'attaque en ma présence.* » Ney garda le silence, et peu de temps après l'Empereur reprit sa route.

« Je serais heureux que ce récit tel que je l'ai reçu de M. de Ladrière, dont personne ne pouvait mettre en

doute la véracité et l'honorabilité, vous fût agréable, et vous prie d'agréer,

« Monsieur, l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

« Baron SAUVEUR DE LA CHAPELLE,
ancien député, ancien consul. »

Nous avons dit au livre XV qu'il nous était impossible d'admettre que les fameuses lettres donnant l'ordre, le 17 juin, à 10 heures du soir, à Grouchy de marcher sur Saint-Lambert aient été écrites; que nous nous basions, pour parler ainsi, sur ce que le contenu de ces lettres non parvenues au commandant de l'aile droite serait en désaccord complet avec toutes celles parvenues, et principalement avec la dépêche apportée par le Polonais Zenowiski le 18 juin à 4 heures 1/2 à Wavres. Cependant, comme dans un procès il est juste de donner toutes les pièces, nous n'hésitons pas à mettre le fait suivant sous les yeux de nos lecteurs.

En 1840, un M. de Bavent écrivit de Caen, le 22 septembre, au maréchal de Grouchy la lettre ci-dessous :

« Monsieur le maréchal, j'ai vu M. le Tourneux, qui eut l'honneur de vous écrire dernièrement; je l'ai engagé à faire de nouvelles recherches, ce qu'il a fait avec empressement.

« M. le Tourneux m'a prié de vous faire savoir qu'il n'a trouvé aucune date pour le fait qui vous intéresse. Il est possible, m'a-t-il dit, qu'il l'ait connue, mais aujourd'hui ses souvenirs sont tout à fait vagues à ce sujet.

« M. le Tourneux vous remercie, Monsieur le maréchal, d'avoir bien voulu lui adresser le fragment historique relatif à la campagne de 1815.

« Je vous prie de vouloir bien accepter tous les regrets que j'éprouve de ne pouvoir vous être utile en cette circonstance, et recevoir l'assurance du plus profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être, etc. »

Voici la lettre de M. Letourneux, à laquelle celle de M. de Bavent fait allusion :

Caen, 27 août 1840.

« Monsieur le maréchal, en lisant dans les journaux la réclamation que vous avez publiée contre une assertion de M. le général Berthezène, j'ai cru devoir, dans l'intérêt et l'honneur de notre Normandie, dans le vôtre aussi, monsieur le maréchal, vous faire connaître une circonstance qui ne sera peut-être pas sans avoir quelque portée, dans la discussion soulevée par le général Berthezène.

« Il s'agit du grand fait historique de Waterloo, qui a tant divisé l'opinion, depuis 1815, et auquel votre nom se rattache avec une célébrité que les partis n'ont pas toujours suffisamment respectée.

« Voici donc ce qui est arrivé à ma connaissance, par le plus pur hasard.

« En 1815, pendant le séjour des troupes prussiennes à Caen, sous les ordres du maréchal Blücher, l'administration municipale envoya chez moi, par billet de logement, un neveu du vieux général, du nom de

Lanken. Il était sous-officier de cavalerie dans les hussards, je crois, et pouvait être âgé de vingt à vingt-deux ans.

« Un fils du maréchal, attaché à l'état-major de son père, venait fort souvent visiter son parent en compagnie d'un autre officier nommé de Vousseaux, jeune homme également fort bien élevé, paraissant, comme les deux autres, avoir reçu une éducation distinguée... Ces Messieurs parlaient parfaitement le français, les deux derniers surtout, infiniment mieux que le jeune Lanken.

« Un jour, je les avais invités à prendre le punch, et nous nous entretenions des événements qui avaient amené en France l'armée prussienne, et particulièrement du désastre de la journée de Waterloo ; le fils du vieux maréchal me dit ces propres paroles, que je transcrivis le soir même sur un album.

« La perte de la bataille de Waterloo est générale-
« ment attribuée à ce que M. le maréchal de Grouchy
« n'aurait pas exécuté les ordres de l'Empereur...
« C'est une grande erreur, et voilà ce qui s'est passé
« sous mes yeux, au quartier général du maréchal
« Blücher.

« Un officier d'état-major du quartier général impé-
« rial a été amené au maréchal Blücher... Avait-il été
« pris ? avait-il trahi ? c'est ce que j'ignore ; mais tou-
« jours est-il qu'il était porteur d'un ordre écrit au
« crayon, adressé à M. le maréchal de Grouchy, por-
« tant que le maréchal devait marcher sur le point où
« se trouvait l'Empereur et laisser six mille hommes

« en face l'armée prussienne, pour masquer son mou-
« vement et la tenir en échec, pendant qu'il l'opérerait;
« que le maréchal Blücher, muni de ce document, avait
« exactement fait la même manœuvre.... Voilà pour-
« quoi l'Empereur ne cessait de répéter, en aperce-
« vant au loin un corps d'armée, venant du côté où
« il attendait M. le maréchal de Grouchy : *C'est*
« *Grouchy, c'est Grouchy...* »

« Il est permis de penser que l'on rencontrerait à Berlin quelques membres de la famille du vieux maréchal Blücher, qui indiqueraient facilement où on retrouverait aujourd'hui MM. Blücher, de Vousseaux et Lanken...

« Si cette lettre, monsieur le maréchal, peut avoir le moindre intérêt pour vous, veuillez en faire tel usage qu'il vous plaira.

« En vous l'adressant, je n'ai en vue que de rendre hommage à la vérité ; mon seul but est d'empêcher qu'une opinion toute personnelle, ou une erreur longtemps reproduite, ne se perpétue, surtout après la lutte qui va s'engager devant la France attentive. »

En recevant la lettre de M. de Bavent, le maréchal de Grouchy s'empressa de faire passer à M. le comte de Bresson, notre ambassadeur à Berlin, la note ci-dessous :

« Je serai bien reconnaissant à Monsieur le comte Bresson s'il veut bien communiquer la déclaration ci-jointe qui m'a été faite à Caen, au mois d'août 1840, par M. Le Tourneux, homme de lettres, très-honorablement connu dans cette ville, aux comtes de Nos-

tilz et aux autres personnes qui y sont nommées, afin que je puisse être à même d'apprécier le degré de foi qu'elle mérite. »

M. de Bresson répondit au maréchal qu'il n'avait pu se procurer rien de certain sur cette affaire.

Maintenant, en admettant qu'en 1815 Blücher ait intercepté la dépêche importante dont il vient d'être question, dépêche adressée au maréchal de Grouchy, il n'en ressort que davantage, ce nous semble, que Grouchy n'a pas eu connaissance des intentions de l'Empereur. Il devait donc s'en tenir à ses premières instructions, corroborées par la lettre écrite du champ de bataille approuvant sa marche sur Wavres.

Comment dès lors le général Gourgaud et M. Thiers basent-ils toute leur appréciation de la conduite de Grouchy sur des dépêches que ce maréchal n'a pas pu recevoir? Cela s'appelle, selon nous, de l'iniquité...

Première déclaration du général Le Sénécal, chef d'état-major de l'aile droite, en 1815.

« Je, soussigné, déclare que le 17 juin 1815, vers une heure après midi, M. le général Grouchy ayant reçu de Napoléon l'ordre de poursuivre les Prussiens, transmit immédiatement aux généraux Gérard et Vandamme l'injonction de faire prendre les armes à leurs troupes ; qu'il se porta de sa personne au quartier général du général Gérard dans une des maisons du village de Ligny, pour presser les mouvements de son

corps; que plusieurs heures s'écoulèrent avant qu'il fût en mesure de s'ébranler, et qu'impatient de sa lenteur, le maréchal Grouchy rejoignit la tête de la colonne du général Vandamme, qu'il avait dirigée sur Gembloux, où il la devança, à l'effet d'avoir des renseignements, tant des habitants que du général Exelmans, qui était dans cette ville.

« Il est à ma connaissance que les dernières troupes du général Gérard n'y arrivèrent point avant onze heures ou minuit.

« J'atteste avoir transmis au général Gérard l'ordre de se remettre en marche le 18 de très-bonne heure, de suivre le mouvement du général Vandamme, et d'avoir quitté Gembloux avant six heures.

« Je certifie que depuis son départ de Ligny, le 17 juin jusqu'au 19 au matin, temps durant lequel j'ai constamment été avec M. le maréchal Grouchy, il ne lui est parvenu aucune autre dépêche ou ordre de la part de Napoléon, que deux lettres, l'une datée de la ferme du Caillou, le 18 à dix heures du matin, l'autre du champ de bataille de Waterloo, le 18 à une heure après midi; cette dernière lui fut remise assez tard dans la soirée du 18; on se battait alors devant Wavres et sur les bords de la Dyle. Après avoir lu cette lettre, M. le maréchal Grouchy, accompagné du général Gérard, retourna à la Baraque, au-devant de la partie du corps du général Gérard qui était en arrière, afin de la diriger sur Saint-Lambert; mouvement qui ne put avoir lieu faute de guides, les généraux commandant les troupes n'en ayant point avec

eux et n'en pouvant trouver à la Baraque, qui n'est qu'une maison isolée.

« En foi de quoi et comme un hommage à la vérité, j'ai signé ce présent. »

Seconde déclaration du général Le Sénécal.

« Le 14 juin, les premières paroles adressées au maréchal Grouchy par l'Empereur, lorsqu'il arrivait de Paris à Laon, furent pour lui demander si la cavalerie était réunie à la frontière. Sur sa réponse négative qu'elle ne l'était point, n'ayant pas reçu d'ordre à cet égard, Napoléon témoigna son étonnement que le major-général ne le lui eût pas encore adressé. Toutefois ce retard fut réparé par les marches forcées de la cavalerie, qui arriva à temps, mais extrêmement fatiguée.

« Le 15 juin, de bonne heure, le maréchal Grouchy traversa Charleroi, suivi d'une partie de la cavalerie légère du général Pajol. Nous n'étions pas à un petit quart de lieue de cette ville, que nous découvrîmes le corps prussien du général Ziethen en bataille de l'autre côté d'un vallon assez profond, où coule un ruisseau et que couronnent les hauteurs qui le dominent. Le maréchal fit prévenir l'Empereur, qui, après avoir examiné avec lui la position de l'ennemi, lui donna l'ordre de la faire attaquer aussitôt que les dragons du général Exelmans qui étaient encore en arrière seraient arrivés. Cette attaque eut lieu dès qu'ils l'eurent joint. Les Prussiens furent culbutés et

poursuivis à travers les bois jusque près de Fleurus, où ils prirent position. Ne pouvant avec sa seule cavalerie les en chasser, le maréchal envoya au général Vandamme, qui était arrivé avec son corps à la lisière des hauteurs boisées qui dominent Fleurus, l'ordre de se porter en hâte vers cette ville, afin de profiter du peu de jour qui restait pour attaquer, de concert avec lui, les Prussiens, les chasser de Fleurus et compléter leur déroute.

« Le général Vandamme s'y refusa, et le maréchal envoya un de ses officiers à l'Empereur pour l'en prévenir et s'en plaindre.

« L'Empereur, qui était resté à Charleroi, répondit que les ordres les plus précis seraient donnés aux généraux commandant les corps d'infanterie, afin qu'ils ne pussent se soustraire à l'exécution des ordres du maréchal.

« Le 16 juin, vers les dix heuses du soir, l'Empereur envoya un de ses officiers au maréchal de Grouchy, pour lui dire de venir le joindre à Fleurus, où il se rendait.

« Le maréchal lui fit répondre qu'il ne pouvait encore quitter ses troupes, que les Prussiens effectuaient leur retraite lentement et en bon ordre ; qu'ils recevaient de moment en moment des troupes qui leur venaient de Saint-Amand, et que, quand il les serrait de trop près, ils faisaient halte et paraissaient disposés à prendre l'offensive, afin de ne pas se laisser couper de leur aile droite.

« Espérant y parvenir, le maréchal les fit charger

par la cavalerie du général Vallin, et cette attaque eut pour résultat désiré celui d'accélérer leur retraite.

« Vous vous rendîtes alors près de l'Empereur, qu'on vous dit être malade et couché, et que vous ne pûtes voir.

« Le 17 juin, avant le jour, le maréchal envoya des officiers aux différents corps de cavalerie, ordonnant à leurs commandants de pousser des reconnaissances dans diverses directions pour avoir des nouvelles de l'ennemi. Le même ordre fut donné au général Pajol, et en outre celui de le poursuivre avec sa cavalerie légère. Une division d'infanterie reçut injonction de joindre le général Pajol.

« Après l'expédition de ces ordres et au point du jour, le maréchal se rendit chez l'Empereur et attendit sans pouvoir lui parler jusqu'à près de huit heures ; alors l'Empereur lui fit dire qu'il allait monter à cheval pour visiter le champ de bataille de la veille et qu'il l'y suivrait. J'y accompagnai le maréchal.

« Vers midi et demi ou une heure, l'Empereur ordonna au maréchal de se mettre à la poursuite des Prussiens, de tâcher de les joindre et de les attaquer.

« Le maréchal me fit part des ordres verbaux qu'il venait de recevoir, et rien ne permettait de présumer que l'intention de l'Empereur fût que le maréchal se plaçât entre les Prussiens et lui, et débordât leur flanc droit. Le maréchal me confia même ses regrets de ce que, sur ses observations et dans le doute si la retraite du général prussien s'effectuait ou non sur la Meuse, l'Empereur ne se fût pas décidé à le faire marcher sur

le flanc de son armée et à portée de s'interposer au besoin entre Blücher et elle. On était généralement persuadé que les Prussiens se retiraient sur la Meuse vers Namur et Maëstricht, et les Anglais sur Bruxelles. L'Empereur le croyait lui-même, puisque le major général l'écrivit au ministre de la guerre.

« Aussitôt après avoir reçu l'ordre de l'Empereur, le maréchal se rendit près du général Gérard à Ligny, pour lui donner lui-même l'ordre de se mettre en marche. A son retour je l'entendis se plaindre d'avoir éprouvé de la difficulté à se faire obéir. Les troupes du général Vandamme étaient déjà en marche dans les directions qui leur avaient été désignées, lorsqu'un violent orage, accompagné d'une pluie abondante, éclata et se prolongea fort avant dans la nuit, ce qui empêcha les troupes du général Vandamme de se porter aussi loin qu'elles en avaient l'ordre, et détermina ce général à leur faire prendre position à peu de distance au delà de Gembloux, à environ une demi-lieue. Les troupes du général Gérard commencèrent à arriver par parcelles peu avant la nuit et n'étaient pas encore réunies à onze heures du soir à Gembloux. La direction de ces deux corps leur fut alors donnée, de manière à ce que le général Vandamme fût en marche le lendemain 18, à la pointe du jour, et le général Gérard à six heures du matin, se portant l'un et l'autre sur Sart-à-Walhain.

« Le 18, avant le jour, en quittant Gembloux, le maréchal envoya un officier, son aide de camp, Pont-Bellanger, avec quelques hommes de son escorte, faire une reconnaissance sur la gauche, et notamment vers

le pont de Moustiers, afin de s'assurer si les colonnes prussiennes y avaient passé. Son rapport fut que les ennemis s'étaient dirigés vers Wavres, qu'aucunes de leurs troupes n'occupaient le pont ni les bords de la Dyle.

« Avant le lever du soleil, le maréchal avec tout son état-majer était à cheval, se dirigeant sur Sart-à-Walhain, et nous avions trouvé les troupes du général Vandamme déjà à une lieue et demie de Gembloux.

« Ni dans la nuit du 17 au 18, ni dans les premières heures de la matinée du 18, aucun avis verbal ou écrit d'aucun général ou chef de corps n'ont pu faire présumer que les colonnes prussiennes se portassent de Wavres vers Waterloo; la confiance du maréchal et mes fonctions près de lui me le garantissent; dans cet intervalle, le maréchal n'a reçu que deux dépêches du général Exelmans. La dernière, transmise verbalement par un aide de camp au moment où le maréchal allait quitter Sart-à-Walhain, portait simplement que son général avait en vue une arrière-garde prussienne avec du canon. Le maréchal fit attaquer à l'instant cette arrière-garde au bois de Limelette, dont on la débusqua facilement, et elle fut repoussée jusqu'à Wavres. Tous les avis et informations portaient et faisaient croire qu'une partie de l'armée prussienne était concentrée à Wavres et que le reste se dirigeait sur Louvain. Ces rapports unanimes firent hâter le mouvement du maréchal vers Wavres.

« Quand nous quittâmes Sart-à-Walhain, une seule des divisions du général Gérard y était arrivée. Le ca-

non s'étant fait entendre sur notre gauche, tandis que nous étions à Sart-à-Walhain, nous crûmes tous que c'était celui d'une affaire d'arrière-garde seulement. Après l'information ci-dessus de l'aide de camp du général Exelmans, l'attaque et la retraite des Prussiens qui en résulta, le maréchal se rendit à l'extrémité du bois de Limelette peu accompagné : plus rapproché alors de la canonnade, il revint convaincu que c'était celle d'une affaire générale. Lorsque nous fûmes nous-mêmes en mouvement, la continuation de la canonnade et notre rapprochement nous firent partager à tous cette opinion. Un instant avant, vers midi et demi (1) et au moment de l'attaque de l'arrière-garde prussienne au bois de Limelette, une dépêche du major général enjoignit au maréchal de se porter promptement sur Wavres. Il se félicita alors hautement de ne pas avoir suivi l'avis qui lui avait été donné de marcher sur la canonnade, chose contraire à ses ordres et qui lui eût fait perdre la possibilité d'exécuter celui qu'il recevait alors.

« Pendant notre trajet de Sart-à-Walhain à Wavres, la général Pajol rendit compte au maréchal qu'il ne trouvait plus de traces des colonnes prussiennes dans la direction dans laquelle il avait été envoyé : le maréchal lui ordonna aussitôt de se porter par Limale du côté de la canonnade qui continuait sur notre gauche, de se mettre en communication avec les troupes qui se

(1) En disant que l'ordre du major général parvint à Grouchy *vers* midi et demi, le chef d'état-major fait erreur bien évidemment, puisque l'officier polonais Zenowicz, qui le portait, ne partit qu'à midi du quartier-général, et n'arriva à l'aile droite que vers quatre heures du soir.

battaient sur la lisière de la forêt de Soignes, et de se lier avec elles autant que la distance le permettrait.

« Le général Pajol a exécuté cet ordre et passé par Limelette. Quand les Prussiens, qui étaient à Wavres, aperçurent son mouvement, plusieurs de leurs corps se détachèrent pour s'opposer à sa marche et empêcher le passage d'autres troupes françaises à Limale. Ces troupes prussiennes se portant vers Limale sont les seules que dans tout le cours de cette journée nous ayons aperçues marchant dans cette direction : à aucune époque de la journée nous n'avons découvert le feu ou la fumée de Waterloo.

« Lorsque nous fûmes sur les hauteurs de Wavres et tandis que le maréchal reconnaissait la position de l'ennemi, le général Vandamme, à deux heures après midi environ, enfourna ses troupes dans la partie de Wavres située sur la rive droite de la Dyle, et commença l'attaque sans connaître les dispositions ni attendre les ordres du maréchal. Je fus témoin de l'extrême mécontentement du maréchal. Cette attaque compromettait les troupes si elles ne forçaient pas le passage, puisqu'elles ne pourraient alors se retirer que sous le feu de toutes les batteries ennemies.

« Pendant l'attaque de Wavres et de quatre heures et demie à cinq heures (*erreur*), le maréchal reçut et me montra une dépêche du major général. Cette dépêche, écrite en caractères très-fins et presque illisible, nous donna beaucoup de peine pour la déchiffrer : elle portait l'ordre précis au maréchal de se porter sur Saint-Lambert, et nous crûmes lire que la bataille était

gagnée sur la ligne de Waterloo. Le maréchal questionna beaucoup l'officier porteur de cette dépêche; mais il était tellement ivre qu'on n'en put tirer aucun éclaircissement.

« Ne pouvant disposer des troupes du général Vandamme aux prises avec l'ennemi, pour les porter sur Saint-Lambert, et une partie de celles du général Gérard étant en arrière, le maréchal alla avec ce général à la rencontre de ces dernières jusqu'à la Baraque, pour les empêcher d'arriver jusqu'à Wavres et les conduire lui-même de la Baraque sur Saint-Lambert.

« Après les avoir longtemps et inutilement attendues à la Baraque, le maréchal revint à Wavres, laissant l'ordre de diriger à leur passage les troupes attendues, directement sur Saint-Lambert, et espérant retrouver la ville emportée et les troupes du général Vandamme disponibles pour marcher dans la même direction.

« De retour devant Wavres, le maréchal, mécontent du mode d'attaque du moulin de Bielge, descendit de cheval pour en diriger lui-même une nouvelle; ce fut dans ce moment que le général Gérard fut blessé. Ce ne fut que dans la nuit, de dix à onze heures, que les troupes du général Gérard arrivèrent à Wavres, n'ayant pu, dit-on, alors gagner Saint-Lambert ni arriver plus tôt, faute de guides, et ayant, par ce motif, consumé toute la journée en marches obliques. La nuit était tellement noire que le 57e régiment de ligne, faisant partie de ce dernier corps, échangea quelques décharges avec un régiment français que l'obscurité

lui fit prendre pour l'ennemi, et qu'il y eut plusieurs hommes de tués.

« Immédiatement après la blessure du général Gérard, le maréchal prit lui-même le commandement de toutes ses troupes, les dirigea de Wavres sur Limale, où il resta avec elles jusqu'à onze heures du soir, occupé à leur faire gravir le défilé de l'autre côté et à les mettre en bataille, persuadé qu'il serait attaqué à la pointe du jour; ce qui eut lieu en effet.

« Dans la nuit du 17 juin et dans toute la journée du 18, le maréchal n'a reçu que deux dépêches du major général, ou ordonnances quelconques portant des ordres ou instructions de l'Empereur. La première de ces dépêches était celle qui arriva le 18, à midi et demi, au moment de l'attaque de l'arrière-garde prussienne; elle ordonnait le mouvement sur Wavres. La seconde était celle qui arriva pendant l'attaque inconsidérée de Wavres, à quatre heures et demie, et ordonnait le mouvement sur Saint-Lambert. Ma position me met à portée de pouvoir affirmer ce fait de la manière la plus précise.

« Le 18 juin au soir, le général Vandamme quitta son corps d'armée et alla coucher à Namur ; il arriva de là, que le lendemain matin, le maréchal attendit vainement pour se mettre en mouvement que ce général lui rendît compte, suivant l'ordre qu'il en avait reçu, de l'heure à laquelle il se replierait sur Namur. Après avoir longtemps attendu ce rapport, le maréchal quitta Temploux plus tard qu'il ne voulait le faire, conduisit lui-même le 4ᵉ corps coupé par les Prussiens, aux-

quels ce retard avait fourni les moyens de s'interposer entre le 3ᵉ et 4ᵉ corps. Il fallut les attaquer et forcer le passage pour rejoindre le 3ᵉ corps, et entrer dans Namur. Le général Vandamme était dans Namur tandis que ses troupes étaient aux prises avec l'ennemi, et le maréchal a eu à faire seul toutes les dispositions qui ont tiré le 3ᵉ et le 4ᵉ corps de cette position difficile, et assuré le succès de la retraite. Le maréchal envoya chercher le général Vandame dans Namur et se montra indigné qu'il eût quitté ses troupes.

« En repassant ce mémoire, j'ai lu au dernier paragraphe que, le 18 au soir, le général Vandamme quitta son corps d'armée et alla coucher à Namur. C'est ce que je ne puis attester, bien que nous ne le vîmes pas dans la retraite du 19 sur cette ville, ni avec son corps quand nous le ralliâmes le 19. »

Caen, le 17 décembre 1829.

Déclaration du lieutenant-colonel de la Fresnaye, employé en qualité d'officier d'ordonnance près le maréchal Grouchy en 1815.

« Monsieur le maréchal,

« J'ai l'honneur de répondre à la lettre que vous venez de m'écrire, et je m'empresse de rapporter les faits qui ont été à ma connaissance pendant les 17 et 18 juin 1815, relativement au corps d'armée que vous commandiez à cette époque.

« Je fus le 16 avec mon régiment à la bataille de Fleurus; le lendemain, vous m'appelâtes près de vous; je vous rejoignis vers une heure et vous trouvai sur le champ de bataille de la veille, causant avec Napoléon. J'ignore les ordres que vous reçûtes de lui; je sais seulement qu'il vous donna le commandement des corps d'infanterie des généraux Gérard et Vandamme et de la cavalerie des généraux Pajol et Exelmans, pour aller à la poursuite des Prussiens. Aussitôt que vous eûtes quitté Napoléon, vous transmîtes ces ordres à ces deux généraux.

« Il fallait se mettre en marche de suite. Voyant que l'infanterie mettait de la lenteur à s'ébranler, vous vous rendîtes avec votre état-major à Gembloux, où vous couchâtes le 17; vous en repartîtes le lendemain 18 avant le lever du soleil, vous dirigeant sur Sart-à-Walhain, où la cavalerie avait eu ordre de se diriger dès la veille au soir.

« J'ignore ceux que vous donnâtes aux généraux Gérard et Vandamme, mais je sais que le 18 nous rejoignîmes la tête de la colonne du général Vandamme à une lieue de Cembloux. Arrivé à Sart-à-Walhain, un officier décoré vint près de vous et vous dit que des colonnes prussiennes s'étaient portées sur Wavres, bien qu'il pensait que Blücher réunissait son armée vers Louvain; vous écrivîtes alors à Napoléon, et ce fut moi que vous chargeâtes de porter vos dépêches et de rapporter ses ordres. Je partis sur-le-champ, et au moment de mon départ une canonnade qui n'avait pas l'air d'un engagement général se fit entendre. Je me

dirigeai au bruit du canon, et après avoir marché deux grandes heures et demie au trot et au galop, je trouvai Napoléon sur le champ de bataille de Waterloo; je lui remis la dépêche que vous m'aviez confiée ; il la lut, me demanda le point où vous vous trouviez et me dit de rester près de lui. J'y demeurai jusqu'au soir ; aucuns ordres ne m'ont été donnés à vous rapporter, et il n'est pas ma à connaissance que d'autres officiers vous aient été expédiés.

« Voilà mon général, les faits tels que je me les rappelle et tels qu'ils ont réellement existé. »

La Fère, le 21 mai 1840.

Déclaration du lieutenant-colonel d'artillerie Thouvenin.

« M. le maréchal marquis de Grouchy ayant su que je m'étais trouvé rapproché de sa personne dans la journée du 18 juin 1815, m'a fait demander une déclaration de ce qui s'était passé à ma connaissance.

« Après avoir bien rassemblé mes souvenirs, voici ce que je peux rapporter, en m'interdisant de rien dire dont je ne sois parfaitement sûr :

« J'étais, comme capitaine au 2e régiment d'artillerie, attaché à l'état-major de l'artillerie du 4e corps, que commandait M. le général Baltus.

Le 18, nous arrivâmes vers onze heures du matin à Sart-à-Walhain, ayant laissé derrière nous, entre Sart-à-Walhain et Gembloux, les troupes en marche

du 4ᵉ corps. On mit pied à terre près d'une grande maison isolée, et vers onze heures et demie je me trouvais avec plusieurs de mes camarades dans le jardin de cette maison, quand on commença à entendre sur la gauche une canonnade assez vive. A en juger par le bruit en mettant l'oreille à la terre, la distance nous semblait être d'environ 4 à 5 lieues.

« Quand nous voulûmes entrer dans les appartements, un aide de camp nous dit que cela ne se pouvait, parce que le maréchal était réuni en conseil avec plusieurs généraux. Quelques minutes après on monta à cheval précipitamment, et nous suivîmes le maréchal, au galop, dans la direction de Wavres. Nous ne pouvions que faire des conjectures sur le but de ce mouvement rapide, et l'opinion était qu'on allait joindre l'armée de l'Empereur. Bientôt le canon se fit entendre de plus en plus, soit qu'il se rapprochât, soit par l'effet d'un plus grand nombre de pièces mises en action ; on vit bien alors que c'était un engagement sérieux, une véritable bataille, et l'émotion nous faisait exprimer le regret de voir qu'on ne marchait pas plus directement sur le canon. M. le général Baltus nous dit, avec une sorte d'humeur, que dans l'état où se trouvait le terrain détrempé par la forte pluie de la veille, il était impossible d'aller à travers les champs, et que notre artillerie ne s'en tirerait pas, voulant dire, je suppose, qu'il faudrait beaucoup de temps.

« Nous ne suivîmes pas constamment M. le maréchal jusqu'à Wavres, et lorsque nous arrivâmes, vers cinq heures, les troupes du 3ᵉ corps étaient déjà de-

puis quelque temps et sans succès engagées dans l'attaque du pont de Wavres. Ces troupes occupaient la portion de la ville qui est sur la rive droite de la Dyle ; on nous dit que le pont était coupé. L'artillerie prussienne occupait sur la rive gauche des positions qui dominaient un peu les nôtres, mais à une assez forte distance (12 à 16,000 mètres).

« Vers dix heures, je fus envoyé pour reconnaître la rivière au-dessus du moulin occupé par l'ennemi. Autant que je m'en souviens, sa largeur était d'environ 9 mètres, ses rives parallèles peu élevées lui donnaient l'apparence d'un canal bourbeux. J'y poussai mon cheval, j'eus de l'eau jusqu'à la ceinture (Le capitaine Pellissier et ses voltigeurs m'aidèrent à en retirer mon cheval). Je fis mon rapport au général Baltus, et je ne revis plus M. le maréchal, qui s'était porté, disait-on, à gauche, du côté de Waterloo.

« C'est à ce peu de faits insignifiants que se borne ce que j'ai su ou vu dans cette fatale journée. »

Déclaration du baron Voland, intendant militaire en retraite, adressée au maréchal Grouchy par M. Laville, son neveu, membre du Conseil général du Haut-Rhin, qui avait longtemps servi près du maréchal Grouchy.

« J'ai reçu avec infiniment de plaisir l'éclatante réparation que vient de vous faire le général Berthezène ; elle est pleine et entière, j'en ai versé des larmes de plaisir et je l'ai fait voir à toutes mes connaissances, et

mon oncle, M. le baron Voland, intendant militaire, qui se trouve chez moi, l'a vue avec beaucoup d'intérêt. A cette occasion, il m'a rapporté une conversation qu'il avait eue avant 1830 avec M. le maréchal Gérard, avec lequel il était très-lié avant cette époque ; car, depuis lors, M. le maréchal a un peu oublié ses anciens amis. A l'occasion de Waterloo et de vous, mon oncle lui demandait : « Qu'auriez-vous fait, Gérard, si vous aviez été chargé du commandement supérieur ? Auriez-vous, sans ordres contraires, changé la mission qui vous était confiée par des ordres précis ? » Il a répondu qu'il ne l'aurait pas osé. » Hé ! bien donc, lui a répliqué mon oncle, pourquoi vouloir inculper M. le maréchal Grouchy ? La faute en est à Soult, qui n'a pas su employer les moyens nécessaires pour faire prévenir à temps le lieutenant de l'Empereur. » Enfin, Monsieur le maréchal, il faut espérer que dans l'année qui va commencer, aux calomnies succédera l'éclat de la vérité et les justes réparations à tant d'infamies et d'atrocités. Vous avez eu en moi dans notre pays, Monsieur le maréchal, un chaud et ardent défenseur.

« Si je n'étais pas si éloigné de vous, en bonne saison, j'aurais été vous servir d'aide de camp pour forcer un cerf, comme vous avez eu la bonté de me le dire dans une précédente lettre, et j'aurais eu du plaisir à voir votre belle meute, car je suis amateur. »

Paris, le 20 mars 1841.

Déclaration de M. Leguest, officier de hussards, et officier d'ordonnance de M. le maréchal Grouchy en 1815.

« Monsieur le maréchal, je m'empresse de répondre à l'appel que vous faites à mes souvenirs et de vous adresser les renseignements et déclarations que me mettent à même de fournir les fonctions d'officier d'ordonnance que j'ai remplies près de vous en 1815.

« Il est à ma connaissance que les troupes du 4e corps d'infanterie commandées par le général Gérard n'étaient pas rendues en totalité à Gembloux le 17 juin, à onze heures du soir, et qu'extrêmement mécontent de leur inexplicable lenteur à arriver, vous envoyâtes plusieurs de vos officiers pour vous informer des causes de leur retard, qui vous paraissait incompréhensible, puisque, vers les deux heures après midi, vous-même aviez, à Ligny, donné l'ordre à son chef de se rendre à Gembloux, qui n'en est qu'à deux lieues.

« J'atteste que le 18 juin, à la petite pointe du jour, vous envoyâtes un de vos aides de camp, M. Pont-Bellanger, avec une partie de votre escorte (attendu qu'il n'y avait pas d'autre cavalerie à Gembloux), au pont de Moustier et sur la rive gauche de la Dyle, pour y recueillir les renseignements qu'il lui serait possible de se procurer relativement aux directions qu'avaient suivies les Prussiens pendant la nuit du 17 au 18 juin, pour savoir si quelques-unes de leurs colonnes y avaient

passé, et enfin vers quels points elles se seraient portées. Pont-Bellanger vous rejoignit sur le chemin de Gembloux à Sart-à-Walhain, vous rendit compte de sa mission, et il nous a souvent parlé depuis de l'importance que vous mettiez à ce qu'elle fût promptement et soigneusement remplie.

« Il ne m'est pas possible de préciser l'heure à laquelle vous quittâtes Gembloux le 18 juin ; mais je sais bien que c'était de fort bonne heure et que ce ne fut qu'à une lieue ou une lieue et demie de cette ville que vous atteignîtes la tête du 3e corps, commandé par le général Vandamme, auquel vous aviez donné la veille l'ordre de se mettre en mouvement de grand matin le 18, ce qu'il avait fait.

« Je me rappelle en outre que, pendant que votre escorte se rassemblait près de votre logement à Gembloux, j'ai entendu plusieurs hussards dire : « Le maréchal Grouchy est parti en avant avec son état-major, pour nous préparer de la besogne; ça chauffera aujourd'hui. »

« J'étais avec votre escorte, sur les hauteurs de Wavres, quand vous mîtes pied à terre, pour diriger vous-même l'attaque du moulin de Bielge; mais lorsque le général Gérard, qui était aussi descendu de cheval pour vous suivre, fut blessé près de vous et reporté sur la hauteur, je n'étais pas assez près pour entendre ce qu'il put vous dire; je sais seulement qu'il fut rapporté dans le régiment, et par vos officiers, que c'était pour vous engager à moins vous exposer et à vous ménager pour la patrie.

« Lorsque vous quittâtes Wavres pour vous porter avec une division du 4e corps sur Limale, pour y passer la Dyle, je vous accompagnai et fus témoin des efforts qu'on eut à faire pour emporter les hauteurs qui dominent le village de Limale, hauteurs qu'occupaient en force les Prussiens.

« Vous mîtes pied à terre, vous et vos officiers, pour encourager le soldat, et nous aidâmes même à faire arriver jusqu'au sommet quelques pièces de canon, ce que rendait fort difficile la rapidité de la montée et le feu plongeant des Prussiens. Les hauteurs furent enfin emportées et couronnées par vos troupes ; mais l'ennemi reprit position à une demi-portée de canon, et vous jugeâtes la situation du 4e corps si critique que vous vous déterminâtes à ne pas vous en éloigner pendant la nuit, et à bivouaquer dans l'un de ses carrés. Cependant, vous le quittâtes quelques instants pour aller dicter, dans une des maisons de Limale, un ordre pour le général Vandamme et envoyer une reconnaissance dans la direction de Saint-Lambert, où vous aviez prescrit au général Pajol, le matin, vers midi, de se porter avec sa cavalerie légère et une division d'infanterie, mais dont vous n'aviez reçu aucunes nouvelles, si ce n'est les propos de quelques paysans de Limale, qui disaient que les troupes françaises, infanterie et cavalerie, avaient chassé, il y avait quelques heures, les Prussiens de Limale, passé la Dyle et marché sur Saint-Lambert; mais ils ajoutaient que d'autres Prussiens étaient venus occuper le village (1).

(1) On a su depuis que, quand les Prussiens apprirent que le passage

« Le 19 juin, à peine le jour commençait-il à paraître que les Prussiens vous attaquèrent ; mais ils furent repoussés et chassés de positions en positions, et poursuivis dans la direction de Bruxelles pendant plus de deux lieues.

« Vers les dix heures, un officier, qu'on dit vous avoir été envoyé par le major général, vous instruisit de la perte de la bataille de Waterloo. Vous fîtes alors appeler les généraux qui se trouvaient à portée ; vous les instruisîtes de ce fatal événement et leur communiquâtes les lettres et les ordres de l'Empereur, qui, au moment où il faisait attaquer l'armée anglaise, à dix heures et demie du matin, vous prescrivit de la manière la plus explicite de marcher sur Wavres. Vous donnâtes ensuite à ces officiers généraux les ordres nécessaires pour effectuer la retraite, et dirigeâtes le 3e corps vers Namur, et vous vous portâtes avec le 4e à Temploux, d'où vous vous proposiez de ne partir qu'après avoir eu des nouvelles le 20 au matin, du général Vandamme, auquel vous aviez enjoint de prendre position à une lieue ou une lieue et demie de Namur. Le 20 au matin, vous étonnant de ne pas entendre parler de ce général, vous envoyâtes vers Namur un de vos officiers, pour savoir ce qui se passait de ce côté-là. L'officier ne tarda pas à revenir et vous prévint que les Prussiens occupaient la route de Temploux à Namur et que le canon se faisait entendre du côté de cette ville. Vous vous

de la Dyle avait été forcé par les troupes françaises et que vous marchiez sur ce point avec d'autres renforts, ils firent filer en toute hâte de nouveaux corps pour s'opposer au passage que vous effectuâtes, malgré ces forces, vers les onze heures du soir.

mîtes alors à la tête de toute la cavalerie du général Vallin, rouvrîtes la route de Namur et vous portâtes au galop du côté de la canonnade.

« Envoyé par vous, Monsieur le maréchal, au général Exelmans, pour lui porter l'ordre du jour et la proclamation pour faire connaître à l'armée l'abdication de l'Empereur et lui annoncer que les Chambres avaient reconnu Napoléon II comme son successeur, j'arrivai près du général à une heure avancée de la nuit et remplis ma mission ; lorsqu'il apprit ces nouvelles, je remarquai un mouvement d'humeur et d'emportement.

« La veille, j'avais déjà rempli une mission près de ce général, en lui remettant un pli de votre part. Le général me dit en le quittant : « Dites au maréchal que « les dragons de ma division ne veulent plus me suivre : « ils prétendent qu'on les trahit. »

« J'ajouterai à ces faits avoir entendu, pendant la retraite et par des militaires de diverses armes, dire : « Le bruit se répand par des officiers supé« rieurs et des généraux qu'il n'y avait d'autre parti « à prendre que de placer sur le trône la dynastie « d'Orléans (1). »

Déclaration du colonel comte de Bloqueville relativement à la campagne de 1815.

« Vers les neuf heures du soir, l'Empereur quitta

(1) Une lettre de M. le maréchal Soult à l'Empereur, datée de Laon le 21 juin, le prévient de ces coupables menées et du mauvais esprit de l'armée.

le champ de bataille et vint coucher à Fleurus. M. le maréchal s'y rendit vers minuit, et quand la retraite des Prussiens fut prononcée ; mais il ne put voir l'Empereur, qui était couché et malade. Il y retourna à la pointe du jour, mais ne put être admis. Pendant la nuit, M. le maréchal avait envoyé les corps de cavalerie des généraux Pajol et Exelmans sur les routes de Namur, où quelques pièces prussiennes furent prises par le 7e de hussards. Toutefois rien encore de bien positif, quant aux points où se retirait l'armée du général Blücher, n'était avéré.

« L'Empereur, sur les huit heures, se fit conduire sur le champ de bataille de la veille, et, ayant mis pied à terre, s'entretint avec MM. le maréchal Soult, le maréchal Grouchy et avec le général Gérard. Vers midi et demi, Napoléon, croyant certain que l'armée prussienne se retirait par la petite route de Gembloux et Wavres, ordonna au maréchal de Grouchy de la poursuivre avec les 3e et 4e corps d'infanterie et les corps de cavalerie des généraux Pajol et Exelmans, et prévint M. le maréchal qu'avec le reste de l'armée qui avait combattu la veille, il allait attaquer les Anglais aux Quatre-Bras, s'ils voulaient courir les chances d'une bataille en avant de la forêt de Soignes.

« Dès que M. le maréchal eut quitté l'Empereur, il m'envoya auprès du général Vandamme, à Saint-Amand, pour lui donner connaissance de l'ordre de l'Empereur, et lui dire de se rendre le plus promptement possible, avec son corps, à une baraque nommée

le Point-du-Jour, situé à l'embranchement des routes de Namur et de Gembloux.

« Je rejoignis M. le maréchal à Ligny ; il s'était rendu chez M. le général Gérard pour lui donner lui-même de semblables ordres. Je le trouvai très-mécontent du peu d'empressement de ce général à mettre en mouvement le 4ᵉ corps. Les armes, disait-il, étaient démontées, et rien n'était préparé pour un prompt départ. M. le maréchal, sentant l'importance de suivre le plus promptement possible un ennemi qui avait déjà plus de douze heures d'avance, réitéra au général Gérard l'ordre de marcher, et se rendit au Point-du-Jour pour porter le corps du général Vandamme sur la route de Gembloux. A peine étions-nous en mouvement, qu'un orage violent élata : la pluie tombait par torrents, et bientôt les chemins devinrent impraticables ; force fut donc au corps du général Vandamme de s'arrêter et de prendre position en avant de Gembloux, position où l'artillerie n'arriva qu'assez tard dans la nuit.

« Depuis l'ordre donné par l'Empereur, le 17, à midi et demi, au maréchal de Grouchy, de poursuivre les colonnes prussiennes, jusqu'au 18 au matin, M. le général Exelmans n'eut de rapport avec le maréchal que par l'envoi d'aides de camp ou d'officiers d'ordonnance.

« Il est également vrai que le major général ne communiqua avec M. le maréchal que par une dépêche, datée du 18 juin, du champ de bataille de Waterloo, à dix heures du matin. Cette dépêche, dont j'ai

eu connaissance, disait que l'armée anglaise avait pris position à la lisière de la forêt de Soignes et qu'elle allait être attaquée. Elle renfermait en outre l'ordre de continuer à poursuivre l'armée prussienne et de marcher sur Wavres.

« Au moment de quitter Sart-à-Walhain, où M. le maréchal s'arrêta pour écrire à l'Empereur et lui transmettre les renseignements qu'il avait recueillis et qu'il venait de recevoir de la bouche du propriétaire de la maison, une canonnade assez forte se fit entendre sur notre gauche dans la direction de Waterloo ; le propriétaire estimait que cette canonnade avait lieu à six lieues environ de Sart-à-Walhain. M. le général Gérard, qui, quittant son corps, avait rejoint M. le maréchal, lui proposa d'abandonner la poursuite de l'armée prussienne et de marcher du côté où se battait l'Empereur. M. le maréchal s'y refusa, en disant qu'il ne pouvait enfreindre les ordres qui lui prescrivaient de suivre et d'attaquer les Prussiens dès qu'il les aurait atteints ; que d'ailleurs l'heure de la journée, l'état des chemins et la distance ne lui permettraient pas d'arriver à temps à Mont-Saint-Jean pour prendre part à l'action qui avait lieu.

« Le général Gérard demanda alors à y marcher avec son seul corps. Le même motif s'y opposait ; d'ailleurs, nous étions très-inférieurs en nombre à l'ennemi, qui s'était renforcé depuis la bataille du 16, surtout par l'arrivée du corps de Bulow.

« M. le maréchal ayant joint les dragons du général Exelmans, qui étaient en présence d'une arrière-garde

prussienne, la fit attaquer, la culbuta et la força à se retirer vers Wavres.

« Le maréchal ordonna au général Vandamme de continuer à marcher vers Wavres, de couronner les hauteurs qui dominent cette ville, et de faire reconnaître si les ponts sur la Dyle qui s'y trouvaient étaient coupés.

« M. le maréchal, ayant toujours l'oreille tendue du côté de la canonnade et s'étant aperçu qu'elle devenait beaucoup plus forte, se porta à une demi-lieue sur la gauche, au galop, pour mieux juger de son importance.

« Ayant jugé que l'affaire était générale, il ordonna au générat Pajol de se diriger, avec son corps et la division Teste, vers Limale, d'y passer la Dyle, de se porter rapidement sur le flanc droit des Prussiens, qui occupaient la rive gauche, et de se mettre aussitôt en communication avec l'Empereur. Ces ordres furent exécutés avec vigueur et succès; mais l'ennemi, qui appréciait l'importance de sa possession, fit réoccuper Limale par des forces supérieures; M. le général Vandamme ne s'étant pas borné, ainsi qu'il en avait eu l'ordre, à occuper les hauteurs de Wavres, s'était enfourné dans le faubourg en face de la Dyle. M. le maréchal lui en exprima son mécontentement; car l'encombrement était tel qu'il n'y avait pas moyen, pour le moment, qu'il disposât de ce corps d'armée. Pour tâcher de justifier sa désobéissance, le général Vandamme fit attaquer le moulin de Bielge, afin d'y passer la rivière; mais ses efforts furent sans effet. Ce moulin

était défendu par des fossés et des marécages qui en rendaient l'approche impossible.

« Pendant cette attaque infructueuse (il était, je crois, quatre heures et demie), M. le maréchal reçut un billet du major général, qui lui enjoignait de se porter sur Saint-Lambert, pour tâcher d'arrêter l'ennemi, que l'on craignait de voir se porter de ce côté dans la direction de l'armée anglaise. Le reste du billet, qui avait été écrit au crayon, était à peu près effacé et ne put être déchiffré par personne ; seulement l'on croyait pouvoir y lire : la bataille est gagnée sur le Mont-Saint-Jean.

« La position du 3e corps, comme je viens de le dire, ne permettait pas à M. le maréchal d'en disposer. N'ayant sous la main qu'une brigade du 4e corps, qui arrivait sur les hauteurs de Wavres, et voulant marcher le plus promptement possible sur Saint-Lambert, pour appuyer la cavalerie du général Pajol et la division Teste, il se porta en arrière au-devant des autres divisions du 4e corps, afin de les diriger du point où il les rencontrerait sur Limale, au lieu de les laisser arriver jusqu'à Wavres, d'où elles seraient plus éloignées de Saint-Lambert.

« M. le maréchal, arrivé à la Baraque et n'y trouvant pas le 4e corps, envoya le commandant Bella à sa rencontre, pour lui enjoindre de se diriger sur Limale et Saint-Lambert, et il retourna de sa personne à Wavres; les choses y étaient toujours dans le même état, et on ne parvenait par à franchir la Dyle. Il jugea donc convenable de renouveler l'attaque du moulin de Bielge, pour

faire diversion et empêcher les Prussiens de détacher de nouvelles forces vers Limale. Si cette deuxième attaque eût réussi, nous nous serions trouvés sur la route directe de Wavres à Mont-Saint-Jean.

« Le 19, à dix heures du matin, M. le maréchal ayant appris les désastres de Waterloo, en donna connaissance aux généraux, ainsi que du mouvement rétrograde que cet événement fatal le forçait de faire. Il effectua sa retraite en deux colonnes : l'une, que M. le maréchal conduisit lui-même, marcha de Limale sur Temploux, où elle bivouaqua ; l'autre fut dirigée directement sur Namur. Arrivé à Rethel, le maréchal adressa à ses troupes une proclamation ayant pour objet de faire reconnaître Napoléon II empereur des Français, et de faire sentir la nécessité de se serrer près du drapeau national, seul moyen de sauver la patrie. »

Paris, le 4 février 1840.

LETTRE DU MARÉCHAL GROUCHY AU GÉNÉRAL DROUOT.

« J'ai d'autant plus regretté, général, de ne pas m'être trouvé chez moi, lorsque vous vous êtes donné la peine d'y venir, que j'eussé eu un plaisir vif à vous revoir, après tant d'adversités mutuelles que nous avons éprouvées, et que j'ai en outre à réclamer de votre loyauté un témoignage auquel le noble caractère qui vous distingue me fait attacher un grand prix.

« Calomnié de toutes les manières à l'occasion de la

bataille de Vaterloo, il n'a pas suffi à la malveillance de ternir les derniers moments de ma carrière militaire, en m'accusant d'incapacité et de la non-exécution d'ordres qui ne me parvinrent point, parce qu'ils ne furent jamais donnés; on a encore tenté de jeter du louche sur la pureté de ma conduite, et, s'appuyant d'une lettre écrite au maréchal Blücher, pendant ma marche de Villers-Cotterets sur Paris, on a donné à entendre que j'avais eu de perfides rapports avec le général en chef ennemi. Vous vous rappellerez sans doute, général, que vous eûtes la bonté de libeller vous-même cette lettre, que je signai étant à cheval et pour ainsi dire de confiance. Elle avait seulement trait à celle que me faisait passer le duc d'Otrente, afin qu'elle fût transmise par la voie la plus sûre et la plus prompte au maréchal Blücher. Son sujet était d'obtenir une suspension d'armes, afin de gagner du temps, et on y offrait la remise de quelques places fortes, comme garantie de l'armistice. La lettre que vous écrivîtes en mon nom fut, autant que je m'en souviens, rédigée de manière à corroborer les motifs que faisait valoir le président du gouvernement provisoire, pour obtenir l'armistice désiré. N'ayant point d'officier d'état-major près de moi pour le moment, je chargeai mon chef d'état-major, le maréchal de camp Le Sénécal, d'en être le porteur. Tel est le seul rapport que j'ai eu pendant toute la campagne avec le général ennemi. Présumant que la minute de la lettre au maréchal Blücher, que j'ai signée et que vous rédigeâtes, aura été brûlée avec mes papiers et autres effets réduits en cendres lors du récent incen-

die de mon château, je souhaiterais, général, que vous voulussiez bien m'envoyer une déclaration portant que cette lettre n'avait trait qu'à la demande d'un armistice, et qu'elle a été libellée par vous. Cette circonstance seule offrira au besoin la garantie la plus respectée, soit à la génération présente, soit à la postérité.

« La crainte de ne pas vous rencontrer chez vous lorsque je m'y présenterais de nouveau, général, m'a fait vous tracer ces quelques lignes, auxquelles j'aime à croire que vous ne refuserez pas la réponse qu'elles réclament. »

Nancy, le 16 avril 1840.

LETTRE DU GÉNÉRAL DROUOT AU MARÉCHAL GROUCHY.

« Monsieur le maréchal, je viens de recevoir la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 12 du courant, et je m'empresse de vous envoyer la déclaration suivante que vous demandez.

« Après l'abdication de l'Empereur, la commission
« du gouvernement m'ayant donné le commandement
« de la garde impériale, j'ai quitté Paris les derniers
« jours de juin 1815, pour me rendre à l'armée, et
« j'ai rejoint à Villers-Cotterets le quartier-général de
« M. le maréchal Grouchy. Pendant la marche de
« Villers-Cotterets à Paris, M. le maréchal reçut une
« dépêche du gouvernement qui lui prescrivait de né-
« gocier une suspension d'hostilités avec les généraux

« ennemis. M. le maréchal me pria de rédiger un pro-
« jet de lettre d'après les bases et les indications qu'il
« me donna. Je descendis de cheval, et, m'appuyant
« sur le bord du fossé, j'écrivis à la hâte, sur mes
« genoux, la minute d'une lettre ; je la présentai non
« signée à M. le maréchal, qui était resté à cheval :
« il la lut, l'approuva, et, quelques instants après, il
« fit partir sa lettre. J'ignore si M. le maréchal a con-
« servé la minute que j'avais écrite très-précipitam-
« ment.

« *P. S.* J'ai l'honneur de vous envoyer ci-joint deux épreuves imprimées qui accompagnaient votre lettre.

« Les journaux ont annoncé, il y a peu de temps, que vous étiez gravement malade : j'apprendrai avec une vive satisfaction votre parfait rétablissement. »

A la Ferrière, le 10 novembre 1841.

LETTRE DU MARÉCHAL GROUCHY AU GÉNÉRAL BAUDRAND.

« Mon cher général, ne devant pas retourner à Paris de plusieurs mois, et ma santé m'obligeant à faire de longues et fréquentes absences de la capitale, je crois devoir ne pas attendre que j'y revienne pour vous donner connaissance de la lettre que m'écrivait, il y a quelques mois, le général Jomini. En voici la copie.

« Vous ne vous étonnerez pas de mes relations avec lui, quand je vous dirai qu'il les provoqua, présumant que je ne me refuserais pas à lui procurer nombre de

documents qui le mettraient à même de donner à une vie politique et militaire de Napoléon, dont il s'occupait alors, toute la vérité et l'impartialité qu'il désirait qu'elle eût.

« Ce fut avec d'autant plus d'empressement que je satisfis à son vœu, que je désirais de mon côté que le jour de la publicité éclairât enfin les événements de 1815, et mît à même d'apprécier les causes de nos revers et de la perte de la bataille de Waterloo.

« Le moment était d'autant plus opportun qu'une circonstance inespérée venait de me faire retrouver tous les documents officiels qui avaient été égarés depuis vingt-cinq ans. Ils démontrent victorieusement l'injustice des incriminations dont on m'a rendu l'objet, et placent au nombre des plus odieuses calomnies l'assertion que les dispositions que j'avais adoptées méritassent le plus léger reproche et qu'on pût m'accuser d'avoir méconnu ou mal interprété les ordres de l'Empereur, ordres que j'ai au contraire exécutés avec une religieuse fidélité.

« Quoique les importantes pièces dont je suis maintenant en possession me justifient de la manière la plus complète de toutes les calomnies mises en avant pour flétrir le dernier épisode de ma longue carrière, néanmoins j'ai à cœur, mon cher général, que vous veuilliez bien ajouter à mes moyens défensifs une déclaration confirmative d'un fait que vous me rappelâtes à Londres, il y a quelques années, à un dîner que nous fîmes chez M. de Talleyrand, déclaration qui rappellerait les dernières paroles que m'adressa

l'Empereur, lorsqu'il me détacha, le 17 juin, à environ une heure après-midi, à la poursuite des Prussiens, et m'enjoignit de me porter par Namur vers Liége et la Meuse, attendu, me dit-il, que c'était dans cette direction que le maréchal Blücher effectuait sa retraite. Cet ordre fut mis à exécution, et je dirigeai en conséquence les 3e et 4e corps d'armée sur la route de Namur, où Napoléon avait déjà envoyé le général Pajol avec son corps de cavalerie.

« La déclaration que je vous demande aura d'autant plus de poids, mon cher général, que votre noble caractère est trop généralement connu pour que qui que ce soit se permette de révoquer en doute un fait avancé par vous. Vous sentirez d'ailleurs, en lisant la lettre du général Jomini, que cette déclaration me sera précieuse, et vous ne serez pas étonné du haut prix que j'y attache. Elle sera de plus pour moi une nouvelle preuve de votre attachement, et je vous honore trop pour n'être pas convaincu qu'aucunes considérations de personnes ne vous empêcheront de répondre à l'appel que je fais en ce moment à votre loyauté et à votre justice.

« *P. S.* Il y a quelques années que je me trouvai dans le cas d'adresser au général Drouot une demande analogue à celle qui fait l'objet de cette lettre, et il me transmit immédiatement la déclaration dont j'avais besoin. Elle m'était d'autant plus importante que j'étais accusé alors d'avoir entretenu une correspondance criminelle avec le duc de Wellington et trahi l'Empereur. La seule lettre que j'eusse écrite au généralis-

sime anglais l'avait été de la main de Drouot, qui était alors employé près de moi. Je n'en avais pas de minute, et Drouot certifia son contenu. »

Paris, 16 décembre 1841.

LETTRE DU LIEUTENANT-GÉNÉRAL BAUDRAND AU MARÉCHAL GROUCHY.

« Monsieur le maréchal, je n'ai point oublié que me trouvant à Londres, il y a quelques années, chez l'ambassadeur de France, M. le prince de Talleyrand, je vous entretins de ce que j'ai vu et entendu le 17 juin 1815, vers le milieu du jour, sur le lieu même ou s'était livré le combat de la veille. Voici ces circonstances telles qu'elles sont encore présentes à ma mémoire.

« Le 17 juin 1815, le lendemain de la bataille de Fleurus, Napoléon monta à cheval vers neuf heures du matin et se dirigea sur Ligny; au delà de ce village, il mit pied à terre sur le terrain qui la veille était occupé par le centre de l'armée prussienne.

« La plupart des personnes qui accompagnaient l'Empereur descendirent aussi de cheval; j'étais de ce nombre, et me trouvais avec trois personnes, qui malheureusement n'existent plus aujourd'hui, les deux commandants en chef de l'artillerie et du génie, MM. les généraux Rutty et Rognat, et leurs chefs d'état-major, le général Berge et moi.

« Il arriva successivement auprès de l'Empereur plusieurs officiers généraux ou d'état-major, qui sans

doute venaient faire des rapports de ce qui s'était passé pendant la nuit ou dans la matinée, et demander des ordres ou des instructions.

« Vous vîntes ensuite, monsieur le maréchal, et après quelques instants de conversation, comme vous vous sépariez de Napoléon, il vous a dit à haute et intelligible voix, de manière à être facilement entendu à la distance de vingt ou trente pas où nous nous trouvions : *Monsieur le maréchal, vous allez prendre les 3e et 4e corps d'armée, une division du 6e, la cavalerie de etc.....,et vous entrerez ce soir dans Namur ;* et quand vous fûtes à quelque distance, l'Empereur ajouta à haute et intelligible voix : *Je vous recommande, monsieur le général, de m'amener beaucoup de prisonniers.*

« Vous partîtes aussitôt ; l'Empereur remonta à cheval, après avoir parcouru le champ de bataille qui était couvert de morts et de blessés prussiens, en adressant à ces derniers des paroles de consolation. Napoléon ordonna que le quartier-général fût transféré de Fleurus à Marbaix. Il se porta ensuite rapidement aux Quatre-Bras, et, prenant avec lui le très-petit nombre de troupes qu'il avait sous la main, il se mit à poursuivre les Anglais qui se retiraient sur le Mont-Saint-Jean.

« Tels sont les faits dont j'ai été témoin et les paroles que j'ai entendues. Bien que ces temps soient déjà bien loin de nous, ces circonstances étaient trop remarquables, et j'ai eu trop souvent l'occasion de les rappeler à ma mémoire, pour qu'elles ne soient pas restées solidement gravées dans mes souvenirs.

« Complétement désintéressé dans la discussion qui s'est établie sur ce point important de l'histoire contemporaine, mon témoignage n'a ici d'autre objet que d'attester la vérité. »

REGISTRE DU MAJOR GÉNÉRAL,
DU 14 AU 18 JUIN 1815 (inclus).

Beaumont, le 14 juin.

AU GÉNÉRAL VANDAMME.

« J'ai reçu, monsieur le lieutenant général, votre lettre de ce jour, où vous tracez un itinéraire sur Charleroi. Vous verrez par l'ordre du mouvement que l'Empereur a donné et que je vous envoie, que les 2e et 3e corps doivent déboucher par Marchiennes-au-Pont. Il ne faut donc pas que votre colonne aille aboutir à Marchiennes, car il y aurait confusion ; mais vous pourrez passer l'Eure à Ham, à Jamignon ou à Bomerée, où existent des ponts, suivant la bonté de la route, et vous en préviendrez les généraux Pajol et Domont, qui doivent vous précéder.

« Je vous préviens qu'il vient de m'être rendu compte qu'il existe à Jamignon un corps prussien de 6000 hommes avec du canon, qu'il faut faire en sorte d'enlever. J'en préviens aussi M. le maréchal Grouchy, qui doit passer avec les 2e, 3e et 4e corps de cavalerie, par Stenrieux et Yves, où il prendra la route de Phi-

lippeville à Charleroi, afin qu'il règle ses mouvements en conséquence. Aussitôt que vous aurez des renseignements sur les ennemis, envoyez à l'Empereur des officiers pour rendre compte à Sa Majesté de ce que vous aurez appris. »

Beaumont, le 14 juin 1815.

AU MARÉCHAL GROUCHY.

« Je vous envoie, monsieur le maréchal, l'ordre de mouvement pour demain que l'Empereur vient de donner. Conformez-vous à ce qui vous est prescrit dans cet ordre.

« Plusieurs routes mènent à Charleroi en partant de Beaumont. Celle de droite passe à Bossus, Fleurieux, Vaugénée et Yves, où elle joint la grande route de Philippeville à Charleroi ; c'est cette route que vous devez prendre afin de ne pas tomber dans les autres colonnes ; mais auparavant faites-la bien reconnaître et réglez votre mouvement de manière à être toujours à hauteur de la colonne de gauche, à la tête de laquelle le général Pajol doit marcher.

« Je préviens de la direction que vous prenez M. le lieutenant général Gérard, dont le corps est formé en avant de Philippeville et qui doit aussi se porter sur Charleroi par la même direction.

« Je dois vous prévenir qu'il vient de m'être rendu compte qu'un corps de six mille Prussiens infanterie est établi à Jamignon. Si cela est vrai, l'Empereur veut

que le corps soit enlevé ; ainsi vous manœuvrerez en conséquence ; j'écris dans le même sens aux lieutenants généraux Vandamme et Gérard. Envoyez-moi un officier au moment où vous vous mettrez en marche, et ensuite toutes les heures pendant le mouvement. »

Beaumont, le 14 juin 1815.

AU GÉNÉRAL GÉRARD.

« On l'a prévenu de la direction du maréchal Grouchy ; il lui a écrit dans le même sens au sujet du corps prussien de Jamignon, pour qu'il se règle en conséquence et qu'il s'éclaire toujours bien sur sa droite. »

Au bivouac de Jamignon, le 15 juin à dix heures du matin.

AU COMTE REILLE.

« Monsieur le comte, l'Empereur m'ordonne de vous écrire de passer la Sambre, si vous n'avez point de forces supérieures devant vous, et de vous former sur plusieurs lignes à une ou deux lieues en avant, de manière à être à cheval sur la grand'route de Bruxelles, en vous éclairant fortement dans la direction de Fleurus. M. le comte d'Erlon passera à Marchiennes et se formera en bataille sur la route de Mons à Charleroi, où il sera à portée de vous soutenir au besoin par Charleroi.

« Si vous étiez encore à Marchiennes lorsque l'ordre vous parviendra, vous opéreriez votre mouvement par

Marchiennes, mais toujours pour remplir les dispositions ci-dessus. L'Empereur se porte en avant de Charleroi; rendez compte à Sa Majesté de vos opérations et de ce qui se passe devant vous. »

Au bivouac de Jamignon, le 15 juin à dix heures du matin.

AU COMTE D'ERLON.

« Monsieur le comte, l'Empereur m'ordonne de vous écrire que M. le comte Reille reçoit ordre de passer la Sambre à Charleroi, et de se former sur plusieurs lignes à une ou deux lieues en avant, à cheval sur la grand'-route de Bruxelles.

« L'intention de Sa Majesté est aussi que vous passiez la Sambre à Marchiennes ou à Ham, pour vous porter sur la grand'route de Mons à Charleroi, où vous vous formerez sur plusieurs lignes, et prendrez des positions en vous rapprochant de M. le comte Reille, liant vos communications en envoyant des parties dans toutes les directions, Mons, Nivelle, etc.

« Ce mouvement aurait également lieu, si M. le comte Reille était obligé d'effectuer son passage par Marchiennes. Rendez-moi compte de suite de vos opérations et de ce qui se passe devant vous. L'empereur sera devant Charleroi. »

En avant de Charleroi, à trois heures du soir, 15 juin 1815.

AU COMTE D'ERLON.

« Monsieur le comte d'Erlon, l'Empereur a ordonné à M. le comte Reille de marcher sur Gosselies et d'y attaquer un corps ennemi qui paraïssait s'y arrêter. L'intention de l'Empereur est que vous marchiez aussi sur Gosselies pour appuyer le comte Reille et le seconder dans ses opérations. Cependant vous devez toujours faire garder Marchiennes, et vous enverrez une brigade sur la route de Mons, lui recommandant de se garder très-militairement. »

Même date, à trois heures et demie.

AU COMTE GÉRARD.

« Monsieur le comte Gérard, l'Empereur me charge de vous donner l'ordre de vousdiriger avec votre corps d'armée sur Chatelet, où vous passerez la Sambre et vous porterez en avant, en suivant la route de Fleurus, direction que l'Empereur fait prendre en ce moment à une partie de l'armée, dans l'objet d'attaquer un corps ennemi qui s'y est arrêté en tête du bois de Lambusart. Si ce corps tenait encore après que vous aurez passé la Sambre, vous l'attaqueriez également. Rendez-moi compte de vos dispositions, et informez-moi si la 14ᵉ division de cavalerie est à votre suite; dans ce cas, vous la feriez aussi avancer. »

Charleroi, 15 juin 1815.

AU GÉNÉRAL DELORT.

« Ordre au général Delort de prendre position en arrière de la ville. »

Charleroi, le 16 juin 1815.

A TOUS LES GÉNÉRAUX EN CHEF DE L'ARMÉE DU NORD.

« Ordre de ne point rendre d'honneurs à l'Empereur quand il se trouve aux avant-postes. »

Charleroi, le 16 juin.

AU MARÉCHAL NEY.

« Prévenu que l'Empereur vient de donner l'ordre au comte de Valmy de réunir son corps et de le diriger sur Gosselies, où il sera à la disposition du maréchal Ney; que l'intention de l'Empereur est que la cavalerie de sa garde, qui a été portée sur la route de Bruxelles, reste en arrière et rejoigne le restant de la garde impériale; mais pour qu'elle ne fasse pas de mouvement rétrograde, il pourra, après l'avoir remplacée sur la ligne, la laisser un peu en arrière, où il lui sera envoyé des ordres dans le mouvement de la journée; que le général Lefèvre-Desnouëttes enverra à cet effet un officier pour prendre des ordres.

« On lui demande si le premier corps a opéré son mouvement, et quelle est ce matin la position exacte des 1er et 2e corps, et des divisions de cavalerie qui y sont attachées, en faisant connaître ce qu'il y a devant vous et ce qu'on a appris. »

Charleroi, le 16 juin 1815.

AU COMTE DE VALMY.

« Ordre au comte de Valmy de réunir et diriger le 3e corps de cavalerie sur Gosselies, où il sera à la disposition du maréchal Ney. »

Charleroi, le 16 juin 1815.

AU COMTE DE LOBAU. PORTÉ PAR M. POIREAU.

« Monsieur le comte, l'Empereur ordonne que vous mettiez en marche le 6e corps, pour lui faire prendre position à mi-chemin de Charleroi à Fleurus, et que vous fassiez en même temps garder Charleroi, où vous nommerez provisoirement un commandant. J'ai ordonné que tous les prisonniers, ainsi que tous les blessés ennemis et français, fussent dirigés sur Avesnes. Je vous prie de veiller à l'exécution de cet ordre. »

Charleroi, le 16 juin 1815.

AU COMTE DROUOT.

« Monsieur le comte, l'Empereur ordonne que la

garde impériale, infanterie, cavalerie et artillerie, se mette immédiatement en marche pour Fleurus; veuillez lui donner des ordres en conséquence; la division du général Lefèvre-Desnouëttes, étant détachée, en recevra directement. »

Même date.

AU COMTE GÉRARD. PORTÉ PAR M. CROVA.

« Monsieur le comte, l'Empereur ordonne que vous mettiez en marche le 4e corps d'armée et que vous le dirigiez sur Sombref, en laissant Fleurus à gauche, afin d'éviter l'encombrement.

« Je vous préviens que l'intention de Sa Majesté est que vous preniez les ordres de M. le maréchal Grouchy comme commandant d'aile; ainsi vous l'instruirez de votre mouvement. Vous enverrez sur-le-champ près de lui un officier pour lui demander des ordres, sans cependant retarder votre marche. M. le maréchal Grouchy doit se trouver en ce moment du côté de Fleurus. Vous ne recevrez des ordres directs de l'Empereur que lorsque Sa Majesté sera présente; mais vous continuerez à m'adresser vos rapports et états, ainsi qu'il est établi. »

Charleroi, le 16 juin 1815.

AU GÉNÉRAL VANDAMME. PORTÉ PAR M. GUYARDIN.

« Monsieur le général, l'Empereur ordonne que

vous vous mettiez en marche avec le 3e corps pour vous diriger sur Sombref, où le 4e corps et les corps de réserve de cavalerie vont se rendre également.

« Sa Majesté ordonne aussi que vous preniez les ordres de M. le maréchal Grouchy comme commandant d'une aile de l'armée. Ainsi vous l'instruirez de votre mouvement et vous lui enverrez sur-le-champ un officier pour lui demander ses ordres, sans cependant retarder votre marche. M. le comte Grouchy doit être en ce moment du côté de Fleurus; vous ne recevrez des ordres directs de l'Empereur que lorsque Sa Majesté sera présente ; mais vous continuerez à m'adresser vos rapports et états, ainsi qu'il a été établi. »

Charleroi, le 16 juin 1815.

« Le parc de réserve doit entrer en arrière de Charleroi sous la protection du corps de M. le comte de Lobau. »

En avant de Fleurus, le 16 à trois heures et demie.

A M. LE COMTE LOBAU.

« Ordre au comte Lobau de se rendre à Fleurus; il laissera un bataillon à Charleroi pour conserver la place et protéger le parc. »

En avant de Fleurus, le 16 juin, à deux heures.

AU MARÉCHAL PRINCE DE LA MOSKOWA.

« Monsieur le maréchal, l'Empereur me charge de vous prévenir que l'ennemi a réuni un corps de troupes entre Sombref et Bry, et qu'à deux heures et demie M. le maréchal Grouchy avec les 3e et 4e corps l'attaquera.

« L'intention de Sa Majesté est que vous attaquiez aussi ce qui est devant vous, et qu'après l'avoir vigoureusement pressé vous rabattiez sur nous pour concourir à envelopper le corps dont je viens de vous parler. Si ce corps était enfoncé auparavant, alors Sa Majesté ferait manœuvrer dans votre direction, pour hâter également vos opérations.

« Instruisez de suite l'Empereur de vos dispositions et de ce qui se passe sur votre front. »

En avant de Fleurus, le 16, à trois heures un quart et trois heures et demie.

AU PRINCE DE LA MOSKOWA.

« Monsieur le maréchal, je vous ai écrit il y a une heure que l'Empereur ferait attaquer l'ennemi dans la position qu'il a prise entre les villages de Saint-Amand et de Bry; en ce moment l'engagement est très-prononcé. Sa Majesté me charge de vous dire que vous devez manœuvrer sur-le-champ, de manière à

envelopper la droite de l'ennemi et tomber à bras raccourcis sur ses derrières. Cette armée est perdue si vous agissez vigoureusement. Le sort de la France est dans vos mains; ainsi n'hésitez pas un instant pour faire le mouvement que l'Empereur vous ordonne, et dirigez-vous sur les hauteurs de Saint-Amand et de Bry pour concourir à une victoire peut-être décisive. L'ennemi est pris en flagrant délit, au moment où il cherche à se réunir avec les Anglais. »

En avant de Fleurus, ou en arrière de Ligny,
à huit heures et demie du soir, le 16.

AU PRINCE JOSEPH. PORTÉ PAR LE COURRIER BÉCOTTE.

« L'Empereur vient de remporter une victoire complète sur les armées prussienne et anglaise réunies sous les ordres du lord Wellington et du maréchal Blücher. L'armée débouche en ce moment par le village de Ligny en avant de Fleurus pour suivre l'ennemi. Je m'empresse d'annoncer cette heureuse nouvelle à Votre Altesse Impériale. »

Fleurus, le 17 juin 1815.

AU PRINCE DE LA MOSKOWA.

« Monsieur le maréchal, le général Flahaut, qui arrive à l'instant, fait connaître que vous êtes dans l'incertitude sur les résultats de la journée d'hier. Je

crois cependant vous avoir prévenu de la victoire que l'Empereur a remportée. L'armée prussienne a été mise en déroute. Le général Pajol est à sa poursuite sur les routes de Namur et de Liége. Nous avons déjà plusieurs mille prisonniers et trente pièces de canon. Nos troupes se sont bien conduites. Une charge de six bataillons de la garde et des escadrons de ervice, et de la division du général Delort, ont percé la ligne ennemie, porté le plus grand désordre dans ses rangs et enlevé la position.

« L'Empereur se rendra au moulin de Bry, où passe la grande route qui conduit de Namur aux Quatre-Bras ; il n'est donc pas possible que l'armée anglaise puisse agir devant vous ; si cela était, l'Empereur marcherait directement sur elle par la route de Quatre-Bras, tandis que vous l'attaqueriez de front avec vos divisions qui à présent doivent être réunies, et cette armée serait dans un instant détruite; ainsi, instruisez Sa Majesté de la position exacte des divisions et tout ce qui se passe devant vous.

« L'Empereur a vu avec peine que hier vous n'ayez pas réussi : les divisions ont agi isolément; ainsi vous avez éprouvé des pertes. Si les corps des comtes d'Erlon et Reille avaient été ensemble, il ne réchappait pas un Anglais du corps qui est venu vous attaquer; si le comte d'Erlon avait exécuté le mouvement sur Saint-Amand que l'Empereur a ordonné, l'armée prussienne était totalement détruite et nous aurions fait peut-être trente mille prisonniers. Les corps des généraux Vandamme et Gérard, la garde impériale, ont

toujours été réunis; l'on s'expose à des revers lorsque des détachements sont compromis.

« L'Empereur espère et désire que vos sept divisions, infanterie et cavalerie, soient bien réunies et formées, et qu'ensemble elles n'occupent pas une lieue de terrain, pour les avoir bien dans votre main et les employer au besoin. L'intention de Sa Majesté est que vous preniez position aux Quatre-Bras, ainsi que l'ordre vous en a été donné; mais si par impossible cela ne peut avoir lieu, rendez-en compte sur-le-champ avec détail, et l'Empereur s'y portera, ainsi que je vous l'ai dit; si au contraire il n'y a qu'une arrière-garde, attaquez-la et prenez position.

« La journée d'aujourd'hui est nécessaire pour terminer cette opération et pour compléter les munitions, rallier les militaires isolés et faire rentrer les détachements. Donnez des ordres en conséquence, et assurez-vous que tous les blessés sont pansés et dirigés sur les derrières. L'on s'est plaint que les ambulances n'avaient pas fait leur devoir.

« Le fameux partisan Lutzow, qui a été pris, disait que l'armée prussienne était perdue et que Blücher avait exposé une seconde fois la monarchie prussienne. »

Dans cette lettre, le major général, au nom de l'Empereur, dit à Ney :

1° Que l'on est à la poursuite de l'armée prussienne sur la route de Namur et de Liége. Donc l'Empereur croyait à la marche divergente des corps de Blücher, le 17 au matin. Il était alors convaincu, *fort à tort*,

que le feld-maréchal se trouvait tellement battu qu'il renonçait à soutenir lord Wellington, et se décidait à opérer sa retraite sur le Rhin, sans se préoccuper de son allié;

2° Que l'Empereur a vu avec peine que les divisions de Ney avaient agi isolément; que si les corps de d'Erlon et de Reille avaient été ensemble, il n'échappait pas un Anglais; que si d'Erlon avait exécuté son mouvement sur Saint-Amand, les Prussiens étaient détruits.

Tout cela est très-vrai; mais Ney aurait pu avec raison renvoyer ces reproches au major général pour l'Empereur lui-même. En effet : qui donc avait empêché d'Erlon de rallier Reille et le prince de la Moskowa, si ce n'est l'Empereur? Ce prince n'avait-il pas ordonné au 1er corps de faire un mouvement sur la droite, dans la journée du 16, au moment où ce corps se portait aux Quatre-Bras? Qui donc n'avait pas su utiliser ce mouvement de d'Erlon sur Saint-Amand? N'était-ce pas l'Empereur, en laissant Durutte et Jacquinot sans ordre, à Wagnelée, jusqu'au soir, au lieu de les porter sur la droite des Prussiens lorsque la grande attaque sur le centre de l'armée de Blücher commença? Si donc coupable il y avait de ce dont se plaignait l'Empereur, de ce qu'il faisait reprocher à Ney, quel était donc le coupable? n'était-ce pas l'Empereur? y en avait-il un autre?

Il dut paraître dur au maréchal Ney, après sa conduite vigoureuse du 16, et lorsque l'Empereur lui-même lui avait enlevé les moyens de réussir, en le

privant de la moitié de ses troupes, de se voir reprocher un fait qui incombait tout entier à Napoléon.

Fleurus, 17 juin.

AU MINISTRE DE LA GUERRE.

« J'ai annoncé hier du champ de bataille de Ligny à S. A. I. le prince Joseph, la victoire signalée que l'Empereur venait de remporter; je suis rentré avec Sa Majesté à onze heures du soir, et il a fallu passer la nuit à soigner les blessés : car les ambulances sont si mal organisées et manquent tellement du personnel et d'autres objets indispensables qu'on ne peut compter sur elles.

« L'Empereur remonte à cheval pour suivre les succès de la bataille de Ligny; on s'est battu avec acharnement; nous étions un contre trois. A huit heures du soir l'Empereur a marché avec sa garde, six bataillons de vieille garde, les dragons et grenadiers à cheval, et les cuirassiers du général Delort ont débouché par Ligny, et ont exécuté une charge qui a partagé la ligne ennemie. Lord Wellington et Blücher ont eu peine à se sauver, cela a été comme un effet de théâtre. Dans un instant, le feu a cessé et l'ennemi s'est mis en déroute dans toutes les directions. Nous avons déjà plusieurs mille prisonniers et quarante pièces de canon. Le 6e et le 1er corps n'ont pas donné, le comte d'Erlon a eu de fausses directions; car s'il eût exécuté l'ordre de mouvement que l'Empereur avait

prescrit, l'armée prussienne était entièrement perdue.

« L'aile gauche s'est battue contre l'armée anglaise et lui a enlevé des canons et des drapeaux.

« La nuit prochaine je vous donnerai d'autres détails : car à chaque instant on nous annonce des prisonniers.

« Notre perte n'est pas énorme, puisque, sans la connaître, je ne l'évalue pas à plus de trois mille hommes; mais c'est le moment de nous envoyer des troupes et de faire passer la levée des deux cent mille hommes. Je viens de donner ordre à dix bataillons des garnisons de la 16e division militaire de se réunir sur-le-champ à Avesne, pour être employés à l'escorte des prisonniers ou pour en disposer.

« Je vous prie de donner des ordres pour faire accélérer leur réunion, et de prescrire qu'on choisisse ceux qui sont le plus complets et le mieux en état; il sera nécessaire d'y mettre des généraux et des officiers supérieurs. Si on excite ces bataillons, tous voudront marcher; déjà l'Empereur a reçu plusieurs demandes à ce sujet; l'on doit profiter de cet enthousiasme. En France, c'est toujours le moment qu'il faut choisir; d'ailleurs cette augmentation de moyen fera du bien et assurera de nouveaux succès.

« *P. S.* L'armée est formée sur la grand'route de Namur à Bruxelles, où l'Empereur se rend en ce moment. Le dernier rapport du général Pajol est daté de Abazi, et la gauche dans la direction des Trois-Bras. »

Cette lettre prouve une fois encore que la poursuite de l'armée prussienne avait été remise au lendemain.

— *L'Empereur remonte à cheval pour suivre les succès de la bataille de Ligny.* Ceci est écrit par le major général, le 17 juin.

Elle contient un reproche injuste pour le comte d'Erlon. *Il a eu de fausses directions — s'il eût exécuté.* A qui la faute, si ce corps a eu de fausses directions et s'il n'a pas exécuté le mouvement sur la droite des Prussiens?

En avant de la ferme de Caillou, le 18 juin, à dix heures du matin.

AU MARÉCHAL GROUCHY.

PORTÉ PAR L'ADJUDANT COMTE DE ZÉNOWICH.

« Monsieur le maréchal, l'Empereur a reçu votre dernier rapport daté de Gembloux; vous ne parlez à Sa Majesté que des deux colonnes prussiennes qui ont passé à Sauvenière et sont à Walhain. Cependant des rapports disent qu'une troisième colonne qui était assez forte a passé à Géry et Gentinnes, se dirigeant sur Wavres. L'Empereur me charge de vous prévenir qu'en ce moment Sa Majesté va faire attaquer l'armée anglaise, qui a pris position à Waterloo, près la forêt de Soignes; ainsi Sa Majesté désire que vous dirigiez vos mouvements sur Wavres, afin de vous rapprocher de nous, vous mettre en rapport d'opérations et lier les communications, poussant devant vous les corps de l'armée prussienne qui ont pris cette direction et qui auraient pu s'arrêter à Wavres, où vous devez arriver le plus tôt possible.

« Vous ferez suivre les colonnes ennemies qui ont pris sur votre droite par quelques corps légers, afin d'observer leurs mouvements et ramasser leurs traînards.

« Instruisez-moi immédiatement de vos dispositions et de votre marche, ainsi que des nouvelles que vous avez sur les ennemis, et ne négligez pas de lier vos communications avec nous ; l'Empereur désire avoir très-souvent de vos nouvelles. »

Du bivouac en avant de Caillou, le 18 juin, à une heure un quart.

AU MINISTRE DE LA GUERRE.

« Monsieur le maréchal, nous nous battons en ce moment ; l'ennemi est en position en avant de la forêt de Soignes, son centre à Waterloo.

« Nous allons consommer beaucoup de munitions ; nous en avons usé une grande quantité à la bataille de Ligny. L'Empereur ordonne que vous en fassiez diriger sur les places du Nord, sur Avesnes, par des moyens accélérés. Ces munitions seront escortées d'Avesnes au moyen des bataillons qu'on a ordonné d'y établir pour l'escorte de prisonniers ; la direction que vous devez leur faire donner est celle de Beaumont sur Charleroi pour rejoindre l'armée.

« Vous sentirez, monsieur le maréchal, combien il est important que les ordres de l'Empereur soient promptement exécutés. Je vous prie de me prévenir de ceux que vous donnerez à cet égard.

« *P. S.* Il est deux heures et demie; la canonnade est engagée sur toute la ligne; les Anglais sont au centre, les Hollandais et Belges à la droite des troupes allemandes, les Prussiens sont à la gauche; la bataille est générale; quatre cents bouches à feu tonnent en ce moment. »

18 juin, en avant de Caillou.

« Ordre au maréchal de camp Remond de prendre le commandement de la division Girard et de se porter aux Quatre-Bras pour y prendre position. »

RAPPORT FRANÇAIS.

BATAILLE DE LIGNY SOUS FLEURUS.

« Le 16 au matin l'armée occupait les positions suivantes :

« L'aile gauche, commandée par le maréchal duc d'Elchingen, et composée du 1er et du 2e corps d'infanterie et du 2e de cavalerie, occupait les positions de Frasne.

« L'aile droite, commandée par le maréchal Grouchy, et composée des 3e et 4e corps d'infanterie et du 3e corps de cavalerie, occupait les hauteurs derrière Fleurus.

« Le quartier général de l'Empereur était à Charleroi, où se trouvaient la garde impériale et le 6e corps.

« L'aile gauche eut l'ordre de marcher sur les

Quatre-Bras, et la droite sur Sombref. L'Empereur se porta à Fleurus avec sa réserve.

« Les colonnes du maréchal Grouchy, étant en marche, aperçurent, après avoir dépassé Fleurus, l'armée ennemie, commandée par le feld-maréchal Blücher occupant les plateaux du moulin de Bussy par la gauche, le village de Sombref, et prolongeant sa cavalerie fort avant sur la route de Namur ; sa droite était à Saint-Amand, et occupait ce gros village avec de grandes forces, ayant devant elle un ravin qui formait sa position. »

« L'Empereur fit reconnaître la force et les positions de l'ennemi, et résolut d'attaquer sur-le-champ. Il fallut faire un changement de front la droite en avant et en pivotant sur Fleurus.

« Le général Vandamme marcha sur Saint-Amand, le général Girard sur Ligny et le maréchal Grouchy sur Sombref. La 4e division du 2e corps, commandée par le général Girard, marcha en réserve derrière le corps du général Vandamme. La garde se rangea à la hauteur de Fleurus, ainsi que les cuirassiers du général Milhaud.

« A trois heures après midi, ces dispositions furent achevées. La division du général Lefol, faisant partie du corps du général Vandamme, s'engagea la première et s'empara de Saint-Amand, d'où elle chassa l'ennemi à la baïonnette. Elle se maintint pendant tout le combat au cimetière et au clocher de Saint-Amand ; mais ce village, qui est très-étendu, fut le théâtre de différents combats pendant la soirée ; tout le corps du

général Vandamme y fut engagé, et l'ennemi y engagea des forces considérables.

« Le général Girard, placé en réserve du corps du général Vandamme, tourna le village par sa droite et s'y battit avec sa valeur accoutumée. Les forces respectives étaient soutenues de part et d'autre par une soixantaine de bouches à feu.

« A la droite le général Gérard s'engagea avec le 4e corps au village de Ligny, qui fut pris et repris plusieurs fois. Le maréchal Grouchy à l'extrême droite et le général Pajol combattirent au village de Sombref. L'ennemi montra quatre-vingts à quatre-vingt-dix mille hommes et un grand nombre de pièces de canon.

« A sept heures nous étions maîtres de tous les villages situés sur le bord du ravin qui couvrait la position de l'ennemi ; mais il occupait encore avec toutes ses masses le plateau du moulin de Bussy (ou de Bry), L'Empereur se porta avec sa garde au village de Ligny ; le général Gérard fit déboucher le général Pécheux avec ce qui lui restait de réserve, presque toutes les troupes ayant été engagées dans ce village. Huit bataillons de la garde débouchèrent à la baïonnette, et derrière eux les quatre escadrons de service, les cuirassiers du général Delord, ceux du général Milhaud, et les grenadiers à cheval de la garde. La vieille garde aborda à la baïonnette les colonnes ennemies qui étaient sur les hauteurs de Bussy, et en un instant couvrit le champ de bataille de morts. L'escadron de service attaqua et rompit un carré, et les cuirassiers poussèrent l'ennemi dans toutes les directions. A sept heures et demie,

nous avions quarante pièces de canon, beaucoup de voitures, des drapeaux et des prisonniers, et l'ennemi cherchait son salut dans une retraite précipitée. A dix heures la bataille était finie, et nous nous trouvions maîtres de tout le champ de bataille.

« Le général Lutzow, partisan, a été fait prisonnier. Les prisonniers assurent que le feld-maréchal Blücher a été blessé. L'élite de l'armée prussienne a été détruite dans cette bataille. La perte ne peut être moindre de quinze mille hommes. La nôtre est de trois mille hommes tués ou blessés.

A la gauche, le maréchal Ney avait marché sur les Quatre-Bras, avec une division qui avait culbuté une division anglaise qui s'y trouvait placée. Mais, attaqué par le prince d'Orange avec vingt-cinq mille hommes, partie Anglais, partie Hanovriens à la solde de l'Angleterre, il se replia sur sa position de Frasne. Là s'engagèrent des combats multipliés ; l'ennemi s'attachait à le forcer, mais il le fit vainement. Le duc d'Elchingen attendait le 1er corps, qui n'arriva qu'à la nuit ; il se borna à garder sa position. Dans un carré attaqué par le 8e régiment de cuirassiers, le drapeau du 69e régiment d'infanterie anglais est tombé entre nos mains. Le prince de Brunswick a été tué. Le prince d'Orange a été blessé. On assure que l'ennemi a eu beaucoup de personnages et de généraux de marque tués ou blessés ; on porte la perte des Anglais de quatre à cinq mille hommes, la nôtre de ce côté a été très-considérable ; elle s'élève à quatre mille deux cents hommes tués ou blessés.

« Ce combat a fini à la nuit. Lord Wellington a ensuite évacué les Quatre-Bras, et s'est porté sur Gennappes. Dans la matinée du 17, l'Empereur s'est rendu aux Quatre-Bras, d'où il marche pour attaquer l'armée anglaise ; il l'a poussée jusqu'à l'entrée de la forêt de Soignes avec l'aile gauche et la réserve. L'aile droite s'est portée par Sombref à la suite du feld-maréchal Blücher, qui se dirigeait sur Vavres, où il paraissait vouloir se placer.

« A dix heures du soir, l'armée anglaise occupa Mont-Saint-Jean par son centre, se trouva en position en avant de la forêt de Soignes : il aurait fallu pouvoir disposer de trois heures pour l'attaquer, on fut donc obligé de remettre au lendemain. Le quartier général de l'Empereur fut établi à la ferme du Caillou, près Planchenoit. La pluie tombait par torrents. Ainsi, dans la journée du 16, la gauche, la droite et la réserve ont été également engagées à une distance à peu près de deux lieues. »

BATAILLE DU MONT-SAINT-JEAN.

« A neuf heures du matin, la pluie ayant un peu diminué, le 1er corps se mit en mouvement, et se plaça la gauche à la route de Bruxelles et vis-à-vis le village de Mont-Saint-Jean, qui paraissait le centre de la position de l'ennemi. Le 2e corps appuya sa droite à la route de Bruxelles, et sa gauche à un petit bois à portée de canon de l'armée anglaise. Les cuirassiers se

portèrent en réserve derrière, et la garde en réserve sur les hauteurs. Le 6e corps avec la cavalerie du général Domont, sous les ordres du comte Lobau, fut destiné à se porter en arrière de notre droite, pour s'opposer à un corps prussien qui paraissait avoir échappé au maréchal Grouchy et être dans l'intention de tomber sur notre flanc droit, intention qui nous avait été connue par nos rapports et par une lettre d'un général prussien que portait une ordonnance prise par nos coureurs.

« Les troupes étaient pleines d'ardeur. On estimait les forces de l'armée anglaise à quatre-vingt mille hommes ; on supposait que le corps prussien, qui pouvait être en mesure vers le soir, pouvait être de quinze mille hommes. Les forces ennemies étaient donc de plus de quatre-vingt-dix mille hommes. Les nôtres étaient moins nombreuses.

« A midi, tous les préparatifs étant terminés, le prince Jérôme, commandant une division du 2e corps et destinée à en former l'extrême gauche, se porta sur le bois dont l'ennemi occupait une partie. La canonnade s'engagea ; l'ennemi soutint par trente pièces de canon les troupes qu'il avait envoyées pour garder le bois. Nous fîmes aussi de notre côté des dispositions d'artillerie.

« A une heure, le prince Jérôme fut maître de tout le bois, et toute l'armée anglaise se replia derrière un rideau. Le comte d'Erlon attaqua alors le village de Mont-Saint-Jean, et fit appuyer son attaque par quatre-vingts pièces de canon. Il s'engagea là une épouvan-

table canonnade qui dut beaucoup faire souffrir l'armée anglaise. Tous les coups portaient sur le plateau.

Une brigade de la 1re division du comte d'Erlon s'empara du village de Mont-Saint-Jean; une seconde brigade fut chargée par un corps de cavalerie anglaise, qui lui fit éprouver beaucoup de pertes. Au même moment, une division de cavalerie anglaise chargea la batterie du comte d'Erlon par sa droite et désorganisa plusieurs pièces; mais les cuirassiers du général Milhaud chargèrent cette division, dont trois régiments furent rompus et écharpés.

« Il était trois heures après midi. L'Empereur fit avancer la garde pour la placer dans la plaine sur le terrain qu'avait occupé le 1er corps au commencement de l'action, ce corps se trouvant déjà en avant. La division prussienne, dont on avait prévu le mouvement, commença alors à s'engager avec les tirailleurs du comte Lobau, en prolongeant son feu sur tout notre flanc droit. Il était convenable, avant de rien entreprendre ailleurs, d'attendre l'issue qu'aurait cette attaque. A cet effet tous les moyens de la réserve étaient prêts à se porter au secours du comte Lobau et à écraser les corps prussiens lorsqu'ils se seraient avancés.

« Cela fait, l'Empereur avait le projet de mener une attaque par le village de Mont-Saint-Jean, dont on espérait,un succès décisif; mais, par un mouvement d'impatience si fréquent dans nos annales militaires et qui nous a été souvent si funeste, la cavalerie de ré-

serve, s'étant aperçue d'un mouvement rétrogade que faisaient les Anglais pour se mettre à l'abri de nos batteries, dont ils avaient déjà tant souffert, couronna les hauteurs du mont Saint-Jean et chargea l'infanterie. Ce mouvement qui, fait à temps et soutenu par les réserves, devait décider de la journée, fait isolément et avant que les affaires de la droite ne fussent terminées, devint funeste.

« N'y ayant aucun moyen de le contremander, l'ennemi montrant beaucoup de masses d'infanterie et de cavalerie, et les deux divisions de cuirassiers étant engagées, toute notre cavalerie courut au même moment pour soutenir ses camarades. Là, pendant trois heures, se firent de nombreuses charges qui nous valurent l'enfoncement de plusieurs carrés et six drapeaux de l'infanterie anglaise, avantage hors de proportion avec les pertes qu'éprouvait notre cavalerie par la mitraille et les fusillades. Il était impossible de disposer de nos réserves d'infanterie jusqu'à ce qu'on eût repoussé l'attaque de flanc du corps prussien.

« Cette attaque se prolongeait toujours et perpendiculairement sur notre flanc droit; l'Empereur y envoya le général Duhesme avec la jeune garde et plusieurs batteries de réserve. L'ennemi fut contenu, fut repoussé et recula; il avait épuisé ses forces et l'on n'avait plus rien à craindre. C'est ce moment qui était celui indiqué pour une attaque sur le centre de l'ennemi. Comme les cuirassiers souffraient par la mitraille, on envoya quatre bataillons de la moyenne garde pour protéger les cuirassiers, soutenir la position, et, si cela était

possible, dégager et faire reculer dans la plaine une partie de notre cavalerie.

« On envoya deux autres bataillons pour se tenir en potence sur l'extrême gauche de la division qui avait manœuvré sur nos flancs, afin de n'avoir de ce côté aucune inquiétude; le reste fut disposé en réserve, partie pour occuper la potence en arrière de Mont-Saint-Jean, partie sur le plateau en arrière du champ de bataille qui formait notre position de retraite.

« Dans cet état de choses la bataille était gagnée : nous occupions toutes les positions que l'ennemi occupait au commencement de l'action; notre cavalerie ayant été trop tôt et mal employée, nous ne pouvions plus espérer de succès décisif. Mais le maréchal Grouchy, ayant appris le mouvement du corps prussien, *marchait sur le derrière de ce corps*, ce qui nous assurait un succès éclatant pour la journée du lendemain. Après huit heures de feu et de charges d'infanterie et de cavalerie, toute l'armée voyait avec satisfaction la bataille gagnée et le champ de bataille en notre pouvoir. Sur les huit heures et demie, les quatre bataillons de la moyenne garde qui avaient été envoyés sur le plateau au delà de Mont-Saint-Jean pour soutenir les cuirassiers, étant gênés par sa mitraille, marchèrent à la baïonnette pour enlever ses batteries.

« Le jour finissait; une charge faite sur leur flanc par plusieurs escadrons anglais les mit en désordre; les fuyards repassèrent le ravin; les régiments voisins, qui virent quelques troupes appartenant à la garde à la débandade, crurent que c'était de la vieille garde et

s'ébranlèrent. Les cris *Tout est perdu*, *la garde est repoussée*, se firent entendre ; les soldats prétendent même que sur plusieurs points des malveillants apostés ont crié *Sauve qui peut !*

« Quoi qu'il en soit, une terreur panique se répandit à la fois sur tout le champ de bataille ; on se précipita dans le plus grand désordre sur la ligne de communication ; les soldats, les canonniers, les caissons se pressaient pour y arriver ; la vieille garde, qui était en réserve, en fut assaillie et fut elle-même entraînée. Dans un instant l'armée ne fut plus qu'une masse confuse ; toutes les armes étaient mêlées, et il était impossible de reformer un corps. L'ennemi, qui s'aperçut de cette étonnante confusion, fit déboucher des colonnes de cavalerie ; le désordre augmenta, la confusion de la nuit empêcha de rallier les troupes et de leur montrer leur erreur.

« Ainsi une bataille terminée, une journée finie, de fausses mesures réparées, de plus grands succès assurés pour le lendemain, tout fut perdu par un moment de terreur panique. Les escadrons mêmes de service, rangés à côté de l'Empereur, furent culbutés et désorganisés par ces flots tumultueux, et il n'y eut plus d'autre chose à faire que de suivre le torrent. Les parcs de réserve, les bagages qui n'avaient point repassé la Sambre, et tout ce qui était sur le champ de bataille sont restés au pouvoir de l'ennemi. Il n'y a eu même aucun moyen d'attendre les troupes de notre droite : on sait ce que c'est que la plus brave armée du monde lorsqu'elle est mêlée et que son organisation n'existe plus

« L'Empereur a passé la Sambre à Charleroi, le 19 à cinq heures du matin. Philippeville et Avesnes ont été donnés pour point de réunion. Le prince Jérôme, le général Morand et les autres généraux y ont déjà rallié une partie de l'armée. Le maréchal Grouchy avec le corps de la droite opère son mouvement sur la Basse-Sambre.

« La perte de l'ennemi doit avoir été très-grande, à en juger par les drapeaux que nous lui avons pris et par les pas rétrogrades qu'il avait faits. La nôtre ne pourra se calculer qu'après le ralliement des troupes. Avant que le désordre éclatât, nous avions déjà éprouvé des pertes considérables, surtout dans notre cavalerie, si funestement et pourtant si bravement engagée.

« Malgré ces pertes, cette valeureuse cavalerie a constamment gardé la position qu'elle avait prise aux Anglais, et ne l'a abandonnée que quand le tumulte et le champ de bataille l'y ont forcée. Au milieu de la nuit et des obstacles qui encombraient la route, elle n'a pu elle-même conserver son organisation.

« L'artillerie, comme à son ordinaire, s'est couverte de gloire. Les voitures du quartier général étaient restées dans leur position ordinaire, aucun mouvement rétrograde n'ayant été jugé nécessaire. Dans le cours de la nuit elles sont tombéés entre les mains de l'ennemi.

« Telle a été l'issue de la bataille de Mont-Saint-Jean, glorieuse pour les armes françaises et pourtant si funeste. »

Observations sur le rapport français.

1° Le 16 juin au matin, le 1er corps (d'Erlon) n'occupait pas Frasne, puisqu'il était encore à Marchiennes, prêt à s'avancer sur Gosselies.

2° Le rapport ne dit pas un mot des faux mouvements du 1er corps.

3° L'ennemi, loin de chercher son salut dans une fuite précipitée, se replia en très-bon ordre sur Wavres *sans être poursuivi.*

4° Le rapport constate l'absence du 1er corps aux Quatre-Bras, mais ne dit pas pourquoi il n'arriva auprès de Ney qu'à la nuit, laissant croire ainsi que la faute en est à son chef. Du reste, le rapport rend justice à Ney et explique parfaitement la conduite de ce maréchal le 16 juin.

5° Ce n'est pas dans la *matinée*, mais dans *l'après-midi* du 17 (à une heure et demie) que l'Empereur s'est porté sur les Quatre-Bras.

6° L'aile droite ne s'est pas d'abord dirigée sur Wavres, mais, *et par ordre formel* de l'Empereur, sur la route de Namur, où Napoléon croyait que Blücher se retirait, puisque la direction de Namur, Liége, Maëstricht est celle qui fut indiquée d'abord verbalement à Grouchy par l'Empereur lui-même, et que cette direction ne fut changée qu'un peu plus tard par la lettre du général Bertrand.

7° L'Empereur croyait si peu à l'arrivée du corps prussien dont il est question dans ce rapport, que le

comte Lobau l'ayant fait prévenir de l'entrée en ligne de ce corps, il refusa d'admettre que la chose fût possible, et que le commandant du 6e corps français fut obligé de donner l'ordre de faire un prisonnier et de le conduire à Napoléon pour qu'il ajoutât foi à ce qu'il lui faisait dire.

8° L'histoire du maréchal Grouchy ayant appris le mouvement du corps prussien sur notre flanc droit et marchant sur le derrière de ce corps, est fausse : Grouchy, chargé de ne pas perdre de vue les Prussiens, dès qu'il aurait retrouvé leurs traces, *sans s'occuper des Anglais*, lui avait dit Napoléon, suivait sur Wavres le corps de Thielmann, tandis que ceux de Ziethen et de Bulow marchaient sur Mont-Saint-Jean.

9° Les cris de *Tout est perdu*, de *Sauve qui peut* ne furent pas prononcés ; mais Napoléon, faisant rédiger sous ses yeux, à Paris même, le 21 juin, le rapport sur la bataille, imagina d'affirmer qu'ils avaient été proférés, afin de donner, comme il le dit, un motif à notre épouvantable désastre. Aujourd'hui que l'histoire doit commencer à prendre ses droits relativement à l'époque dont il est ici question, il est bon de détruire les fables et de revenir à la vérité.

10° Il n'y eut pas le 18 de panique, comme il y en avait eu le 16 au Quatre-Bras. L'arrivée de l'armée prussienne amena forcément la déroute. La cause donnée à la perte de la bataille est donc fausse en tout point.

11° Si, comme le dit l'historien du *Consulat et de l'Empire* dans son XXe volume, le bulletin de la ba-

taille de Waterloo eût été écrit à Laon le 19, comment ce bulletin ou rapport eût-il pu dire que Grouchy se retirait sur la Basse-Sambre, puisque l'on n'eut que le 20, des nouvelles du maréchal et de l'aile droite?

Le rapport français sur Ligny et sur Waterloo est un document contre lequel on doit être en garde, si l'on veut connaître la vérité sur ces grandes luttes.

RAPPORT ANGLAIS SUR LA BATAILLE DE WATERLOO.

Waterloo, le 19 juin 1815.

LE DUC DE WELLINGTON AU LORD BATHURST.

« Milord, Napoléon, ayant réuni du 10 au 14 de ce mois les 1er, 2e, 3e, 4e et 6e corps de l'armée française, ainsi que la garde impériale et presque toute la cavalerie sur la Sambre et sur le terrain situé entre cette rivière et la Meuse, s'avança le 15 à la pointe du jour, et attaqua les postes prussiens à Thuin et à Lobez, sur la Sambre.

« Je ne connus ces événements que dans la soirée du 15; et sur-le-champ je donnai l'ordre aux troupes de se préparer à marcher; ensuite je les fis diriger contre la gauche de l'ennemi aussitôt que j'eus appris que son mouvement s'opérait sur Charleroi.

« L'ennemi chassa ce jour-là les postes prussiens de leurs positions sur la Sambre. Le général Zicthen,

qui commandait le corps de troupes établi à Charleroi, se retira sur Fleurus. Le maréchal-prince Blücher concentra l'armée prussienne sur Sombref, occupant les villages de Saint-Amand et de Ligny, situés en face de sa position.

« L'ennemi continua sa marche sur la route de Charleroi à Bruxelles, et dans la soirée du même jour, le 15, il attaqua une brigade de l'armée hollandaise sous le commandement du prince de Weimar, laquelle était postée à Frasne, et il la força de se retirer jusqu'à la ferme nommée les Quatre-Bras, située sur le chemin.

« Le prince d'Orange la renforça de suite d'une autre brigade de la même division, commandée par le général Perponcher et le lendemain matin, de bonne heure, il reprit le terrain qu'il avait perdu, ce qui le rendit maître des communications avec la position du feld-maréchal Blücher, par Nivelles et Bruxelles.

« Dans l'intervalle j'avais fait marcher toute l'armée sur les Quatre-Bras, et la division aux ordres du lieutenant-général Picton arriva à deux heures et demie du soir, suivie du corps de troupes du duc de Brunswick, et ensuite du contingent de Nassau.

« En même temps l'ennemi commença à attaquer avec toutes ses forces le prince Blücher, à l'exception des 1[er] et 2[e] corps, et d'un corps de cavalerie du général Kellermann, qui attaqua notre position aux Quatre-Bras.

« L'armée prussienne conserva sa position avec sa bravoure et sa persévérance accoutumées, malgré la

grande disparité des forces, le 4e corps, sous les ordres du général Bulow, n'ayant point encore rejoint. Il me fut impossible de lui donner du renfort, comme je le désirais, étant attaqué moi-même, et les troupes, surtout la cavalerie, qui avaient une longue marche à faire pour me joindre, n'étant point encore arrivées.

« Nous conservâmes aussi notre position, et repoussâmes les efforts que fit l'ennemi pour s'en rendre maître. Il nous attaqua à plusieurs reprises avec des corps nombreux d'infanterie et de cavalerie, soutenus par une artillerie formidable, fit plusieurs charges de cavalerie sur notre infanterie, et fut toujours repoussé avec la plus grande vigueur.

« Dans cette affaire, S. A. R. le prince d'Orange, le duc de Brunswick, le lieutenant-général Thomas Picton, le major général sir James Kempt et sir Denis Pack, qui se trouvèrent engagés depuis le commencement de l'affaire, se distinguèrent, ainsi que le lieutenant-général baron Alten, major général Halken, lieutenant-général Cooke, majors généraux Maitland et Bing, à mesure qu'ils arrivèrent, successivement.

« Les troupes de la cinquième division et celles du corps de Brunswick furent engagées pendant longtemps, et se conduisirent avec la plus grande bravoure surtout les 28e, 42e, 79e, 92e, ainsi que le bataillon des Hanovriens.

« Notre perte a été considérable, comme Votre Seigneurie le verra par les états que j'envoie. J'ai particulièrement à regretter S. A. le duc de Brunswick, qui

a été tué en combattant vaillamment à la tête de ses troupes.

« Quoique le maréchal Blücher eût conservé sa position à Sombref, il se trouva si affaibli par la violence du combat qu'il avait eu à soutenir, qu'il se détermina, lorsqu'il vit que le 4e corps n'arrivait pas, à reculer et à concentrer son armée sur Wavres. Il se mit en marche dans la nuit, après que l'affaire fut finie.

« Ce mouvement du maréchal m'obligea à en faire un correspondant, et je me retirai de la ferme des Quatre-Bras sur Genappe, et le lendemain 17, à dix heures du matin, je me portai sur Waterloo. *L'ennemi ne fit aucun mouvement pour poursuivre le maréchal Blücher; au contraire, une patrouille que j'envoyai dans la matinée à Sombref, trouva tout tranquille, et les vedettes de l'ennemi se retirèrent à l'approche de la patrouille.*

« L'ennemi ne fit non plus aucune tentative pour inquiéter notre arrière-garde, quoique notre retraite s'opérât en plein jour; il se contenta de faire suivre par un gros corps de cavalerie, tiré de son aile droite, la cavalerie sous les ordres du comte d'Uxbridge, ce qui fournit l'occasion à lord Uxbridge de faire une charge à la tête du 1er régiment des gardes, au moment où l'ennemi débouchait du village de Genappe. Sa Seigneurie se loue de la conduite de ce régiment dans cette occasion. La position que je pris, en avant de Waterloo, occupait les grandes routes de Charleroi et de Nivelles, et était appuyée sur la droite à un ravin près Merke-Braine, qui fut occupé. La gauche s'étendait à une hauteur qui couronne le hameau Ter-la-Haye,

qui fut également occupé. En tête, la droite de notre centre, et après la route de Nivelles, nous occupions la maison et le jardin de Houguomont, ce qui, de ce côté, couvrait notre flanc; en tête de notre centre, sur la gauche, nous occupions la ferme de la Haye-Sainte. Par notre gauche, nous communiquions par Ohain avec le maréchal-prince Blücher, qui se trouvait à Wavres. Ce maréchal m'avait promis, dans le cas où nous serions attaqués, de me soutenir par un ou plusieurs corps, selon que cela serait jugé nécessaire.

« Dans la nuit du 17, et dans la matinée d'hier, l'ennemi rassembla toute son armée, à l'exception du 3ᵉ corps, qui fut envoyé pour observer le maréchal Blücher, sur une chaîne de hauteurs qui nous faisait face, et vers les dix heures il attaqua avec la plus grande vigueur notre poste à Houguomont. J'avais fait occuper ce poste par un détachement de la brigade des gardes, sous les ordres du général Bing, qui se tint en position en arrière. Ce poste fut pendant quelque temps sous les ordres du lieutenant-colonel Macdonel, et ensuite sous ceux du colonel Home, et il m'est agréable de pouvoir ajouter que pendant toute la journée il fut maintenu avec la plus grande intrépidité par ces braves troupes, nonobstant les efforts répétés de l'ennemi pour s'en emparer.

« Cette attaque sur la droite de notre centre fut accompagnée d'une forte canonnade sur toute notre ligne, dont l'objet était de soutenir les charges de cavalerie et d'infanterie faites à plusieurs reprises, tantôt simultanément, tantôt l'une après l'autre. Dans une

de ces charges, l'ennemi enleva la ferme de la Haye-Sainte, le détachement d'infanterie légère à qui la garde en était confiée ayant épuisé toutes ses munitions, et ne pouvant en recevoir, parce que l'ennemi occupait la seule communication que nous avions avec ce point.

« L'ennemi chargea à plusieurs reprises notre infanterie avec sa cavalerie; mais ce fut sans succès, et il ne fit, par là, que fournir à notre cavalerie l'occasion de faire plusieurs charges brillantes, dans lesquelles se sont particulièrement distinguées la brigade de lord E. Sommerset, composée des gardes du corps, des gardes royaux et du 1er régiment de dragons de la garde, et et celle du major général sir N. Ponsonby, qui se sont emparées de plusieurs aigles et ont fait grand nombre de prisonniers.

« Ces attaques furent répétées jusqu'à environ sept heures du soir, que l'ennemi fit une attaque désespérée avec sa cavalerie et son infanterie, soutenues par le feu de l'artillerie, pour forcer la gauche de notre centre près de la ferme de la Haye-Sainte. Après un combat obstiné, il fut défait, et ayant remarqué que ses troupes se retiraient dans une grande confusion, et que le corps de Bulow avait commencé à marcher par Frischermont sur Planchenoit et la Belle-Alliance, dès que je pus apercevoir le feu des canons, et que le maréchal Blücher avait joint en personne, avec un corps de son armée, la gauche de notre ligne par Ohain, je me décidai à attaquer l'ennemi, et fis avancer toute la ligne d'infanterie soutenue par la cavalerie et l'artillerie.

« L'attaque réussit complétement sur tous les points: l'ennemi fut chassé de sa position sur les hauteurs, et se retira dans la plus grande confusion, laissant derrière lui, autant que j'en puis juger, cent cinquante pièces de canon avec leurs munitions, qui tombèrent entre nos mains. Je continuai à le poursuivre longtemps après la chute du jour, et ne cessai qu'à raison de la fatigue de nos troupes, qui combattaient depuis douze heures, et de ce que le maréchal Blücher, avec qui je me trouvai sur la même route, m'assura qu'il poursuivrait l'ennemi toute la nuit. Il m'a fait savoir, ce matin, qu'il avait pris soixante pièces de canon de la garde impériale, et plusieurs voitures, bagages, etc., de Napoléon, qui se trouvait à Genappe.

« Je me propose de marcher ce matin sur Nivelles, et de ne pas discontinuer mes opérations.

« Votre Seigneurie remarquera qu'une affaire aussi désespérée et de tels avantages ne peuvent avoir eu lieu sans une grande perte, et j'ai la douleur d'ajouter que la nôtre a été immense. Sa Majesté a perdu dans le lieutenant-général Thomas Picton un officier qui s'était distingué si souvent à son service; il est mort glorieusement en conduisant sa division à une charge à la baïonnette, qui a repoussé une des plus sérieuses attaques que l'ennemi eût faites sur notre position.

« Le comte Uxbridge, après avoir, toute la journée, combattu avec succès, a reçu une blessure presque au dernier coup qui a été tiré, et je crains que Sa Majesté ne soit privée pour quelque temps de ses services.

« S. A. R. le prince d'Orange s'est distingué par sa

bravoure jusqu'à ce qu'il ait été blessé à l'épaule d'une balle de fusil, ce qui l'a obligé à quitter le champ de bataille.

« J'ai la satisfaction d'assurer Votre Seigneurie que l'armée ne s'est mieux conduite dans aucune occasion. La division des gardes du lieutenant général Cooke, qui est grièvement blessé, les majors-généraux Maitland et Bing ont donné un exemple qui a été suivi par tous, et il n'y a point d'officier ni de corps de toute arme qui ne se soient bien conduits.

« Je dois pourtant recommander particulièrement à l'attention de Son Altesse Royale le lieutenant-général Henri Clinton, le major-général Adam, le lieutenant-général Charles baron-Alten, grièvement blessé, ainsi que le major-général Collin Halhet, les colonels Ompteda, Mitchell, qui commandaient une brigade de la 4e division; les majors-généraux James Kempen et Denis Pack, Lambert, lord Sommerset, sir Williams Ponsonby, Charles Grant, H. Vivian, O'Vandeleur et comte Domberg. Je dois aussi beaucoup dans cette occasion, comme dans toutes les autres, au secours du général lord Hill.

« L'artillerie et le génie ont été dirigés à ma satisfaction par les colonels sir G. Wood et Smith, et j'ai tout lieu d'être content de la conduite du lieutenant-général Barnes, qui a été blessé, et du quartier-maître général colonel Delancy, qui a été tué par un boulet dans le milieu de l'affaire. La perte de cet officier est en ce moment fort à regretter pour le service de Sa Majesté, ainsi que pour moi en particulier. Je dois aussi

beaucoup au courage du lieutenant-colonel lord Fitzroy-Sommerset, qui a été grièvement blessé, ainsi qu'aux officiers de mon état-major, qui ont beaucoup souffert dans l'affaire. Le lieutenant-colonel sir Alex Gordon, qui est mort de ses blessures, était un officier de la plus grande espérance.

« Le général Krusse, au service de Nassau, s'est également conduit à ma satisfaction, ainsi que le général Trip, commandant la brigade de grosse cavalerie, et le général Vanhope, commandant une brigade d'infanterie du roi des Pays-Bas.

« Les généraux Pozzo di Borgo, Vincent, Mufflin et Alosa ont assisté à toute l'affaire, et m'ont rendu tous les services qui étaient en leur pouvoir. Le général Vincent est blessé légèrement, et le général Pozzo di Borgo a reçu une contusion.

« Je dois rendre justice au maréchal Blücher et à l'armée prussienne, en attribuant l'heureux résultat de cette terrible journée aux secours qu'ils m'ont donnés à propos et avec la plus grande cordialité.

« Le mouvement du général Bulow sur les flancs de l'ennemi a été décisif, et si je ne m'étais pas trouvé moi-même en position de faire l'attaque qui a décidé de l'affaire, il aurait forcé les Français à se retirer si leurs attaques n'avaient pas réussi, et les aurait au moins empêchés d'en tirer aucun fruit si elles avaient eu du succès.

« J'envoie, avec cette dépêche, deux aigles que nos troupes ont prises dans l'affaire, et que le major Percy aura l'honneur de mettre aux pieds de Son Altesse

Royale. Je prends la liberté de le recommander à la protection de Votre Seigneurie, etc. »

Observations sur le rapport anglais.

Nous avons peu d'erreurs à signaler dans ce rapport de lord Wellington. La relation que donne le chef de l'armée anglaise est en général vraie ; nous ferons cependant les observations suivantes :

1° Lord Wellington a été induit en erreur en croyant que le 1er corps (d'Erlon) a concouru à l'attaque des Quatre-Bras. Nous avons fait connaître les faux, inutiles et regrettables mouvements de ce corps, dans la journée du 16. Si en effet il se fût trouvé sous la main de Ney aux Quatre-Bras, cette importante position eût été occupée définitivement le 16, dans la soirée, par la gauche de l'armée française.

2° L'armée prussienne, sur le champ de bataille de Ligny, n'était pas inférieure en forces à l'armée commandée ce jour-là par Napoléon, malgré l'absence du corps de Bulow. Les Prussiens ne conservèrent pas leurs positions, dont ils furent rejetés le soir, par le mouvement général d'attaque sur leur centre.

3° Le 4e corps (Gérard) aussi bien que le 3e (Vandamme), les corps de cavalerie de Pajol et d'Exelmans étaient à l'aile droite et ne combattirent pas à Waterloo. Lord Wellington ne parle que du 3e corps.

4° Houguomont fut enlevé par la division Jérôme, quoique lord Wellington dise l'inverse dans son rapport.

5° Le général anglais prétend que toutes nos attaques, à l'exception de celle sur la Haie-Sainte, échouèrent ; cela n'est pas exact. Il ne parle pas de la retraite de ses bagages sur Bruxelles, lorsque lui-même crut la bataille perdue pour son armée ; enfin il attribue le gain de la journée plus encore à son mouvement général à la fin de la journée, qu'à l'arrivée des Prussiens sur le terrain.

Néanmoins il est rare de lire des rapports aussi véridiques et aussi simplement rédigés, sur une grande bataille.

RAPPORT PRUSSIEN SUR LES OPÉRATIONS DE L'ARMÉE DU BAS-RHIN.

« Ce fut le 15 de ce mois que Napoléon commença les hostilités, après avoir rassemblé, le 14, cinq corps de son armée et les nombreux corps de sa garde entre Maubeuge et Beaumont. Les points de concentration des quatre corps prussiens étaient Fleurus, Namur, Ancy et Hannut ; cette position était telle, qu'en vingquatre heures on pouvait réunir toute l'armée sur un seul de ces points.

« Le 15, Napoléon avança par Thuin sur Charleroi, des deux côtés de la Sambre. Le général Ziethen avait réuni le premier corps près de Fleurus ; il eut ce jour-là une affaire très-chaude avec l'ennemi, qui, après avoir pris Charleroi, dirigea sa marche sur Fleurus. Le géné-

ral Ziethen se maintint dans sa position près de ce village.

« Le feld-maréchal Blücher, voulant livrer le plus tôt possible une grande bataille à l'ennemi, dirigea en conséquence les trois autres corps sur Sombref, à une lieue et demie de Fleurus, où les 2e et 3e corps devaient arriver le 15, et le 4e le 16.

« Lord Wellington avait concentré son armée entre Ath et Nivelles, ce qui le mettait à portée de seconder le maréchal Blücher, dans le cas où la bataille se donnerait le 15.

BATAILLE DE LIGNY.

« Le 16 juin, l'armée prussienne était placée sur les hauteurs entre Bry et Sombref, et au delà de ce dernier endroit elle occupait, avec des forces considérables, les villages de Saint-Amand et de Ligny, situés sur son front. Cependant, trois corps seulement étaient réunis ; le 4e, cantonné entre Liége et Hannut, avait été retardé dans sa marche par plusieurs circonstances et ne paraissait pas encore. Néanmoins, le maréchal Blücher résolut de livrer la bataille, lord Wellington ayant déjà fait avancer pour le soutenir une forte division de son armée, ainsi que toute sa réserve cantonnée dans les environs de Bruxelles, et de plus notre 4e corps étant sur le point d'arriver.

« La bataille commença à trois heures après midi ; l'ennemi déploya une force de *cent trente mille hommes à peu près* ; l'armée prussienne était forte *de quatre-vingt*

mille. Le village de Saint-Amand fut le premier point que l'ennemi attaqua et qu'il emporta après une vigoureuse résistance. Alors il dirigea tous ses efforts contre Ligny. C'est un grand village, bien bâti, situé sur un ruisseau qui porte le même nom. Ce fut là que commença un combat des plus obstinés qu'on ait jamais vus.

« Souvent des villages ont été pris et repris ; mais ici la bataille dura cinq heures dans les villages mêmes, et les mouvements en avant ou en arrière se firent dans un espace très-resseré. Des deux côtés on ramenait mutuellement des troupes fraîches; chaque armée avait, derrière la partie du village qu'elle occupait, de grandes masses d'infanterie qui maintenaient le combat, et étaient sans cesse renouvelées par les renforts qu'elles recevaient de leurs réserves et de leurs ailes. Environ deux cents pièces de canon tiraient de part et d'autre sur le village, qui prit feu en même temps à plusieurs endroits.

« De temps en temps le combat s'étendait sur toute la ligne, l'ennemi ayant dirigé des troupes contre nos trois corps ; cependant l'action principale était à Ligny. Les affaires paraissaient prendre une tournure favorable pour les Prussiens, une partie du village de Saint-Amand ayant été reprise aux Français par un bataillon commandé par le feld-maréchal en personne ; ensuite de quoi, nous nous étions réemparés de la hauteur qui avait été abandonné après la perte de Saint-Amand. Malgré cela, le combat continuait à Ligny avec la même fureur.

Le succès paraissait dépendre de l'arrivée des
›es anglaises, ou de celles du 4e corps prussien, et
ıit, l'arrivée de ce dernier corps aurait donné au
maréchal les moyens de faire de suite avec l'aile
e une attaque dont on pouvait attendre un grand
tage ; mais la nouvelle vint que la division anglaise
née à nous soutenir était vivement attaquée par
›rps français, et qu'elle avait beaucoup de peine à
aintenir elle-même dans sa position des Quatre-
Le 4e corps ne parut point ; nous fûmes donc for-
le combattre seuls un ennemi bien supérieur en
›re.

La soirée était déjà fort avancée, et l'action conti-
à Ligny avec un archarnement et un succès égal
ırt et d'autre ; nous invoquions, mais en vain,
vée de ces secours qui nous étaient si nécessaires ;
re en heure le danger devenait de plus en plus
ant ; toutes les divisions étaient engagées ou
ent déjà été, et on ne pouvait disposer d'aucun
pour les soutenir.

*out à coup une division d'infanterie ennemie qui, à la
r de la nuit, avait tourné le village sans être vue, en
temps que quelques régiments de cuirassiers avaient
le passage de l'autre côté*, prit à dos le gros de
armée qui était placé derrière les maisons.

Cette surprise de la part de l'ennemi fut décisive,
ut au moment où notre cavalerie, portée aussi
ne hauteur derrière le village, était repoussée par
valerie ennemie après plusieurs attaques répé-

« Notre infanterie placée derrière Ligny, quoique forcée à la retraite, ne se découragea point en se voyant surprise par l'ennemi pendant la nuit (circonstance qui exagère dans l'esprit des hommes les dangers auxquels ils sont exposés), ni par l'idée de se voir entourée de tous côtés. Formée en masses, elle repoussa avec sang-froid toutes les charges de la cavalerie, et se retira en bon ordre sur les hauteurs, d'où elle continua son mouvement rétrogade sur Tilly.

« En raison de la soudaine irruption de la cavalerie ennemie, plusieurs de nos canons, dans leur retraite précipitée, avaient pris des directions qui les conduisirent dans des défilés, où nécessairement ils tombèrent en désordre ; quinze pièces restèrent de cette manière en la puissance de l'ennemi.

« *A un quart de lieue du champ de bataille l'armée se reforma, l'ennemi ne tenta pas de la poursuivre.* Le village de Bry resta en notre possession toute la nuit, ainsi que Sombref, où le général Thielmann s'était battu avec notre 3e corps, et d'où, à la pointe du jour, il battit lentement en retraite sur Gembloux, où le 4e corps, sous le commandement du général Bulow, était enfin arrivé pendant la nuit.

« Le matin, le 1er et le 2e corps se retirèrent derrière le défilé de Mont-Saint-Guibert. Notre perte en tués et blessés fut grande ; cependant l'ennemi ne nous fit aucun prisonnier, à l'exception d'une partie de nos blessés. La bataille fut perdue, mais non pas l'honneur.

« Nos soldats se sont battus avec une bravoure sans

égale ; leur courage demeura inébranlable, parce que chacun garda la confiance de ses propres forces. Dans cette journée le maréchal Blücher courut les plus grands dangers. Une charge de cavalerie conduite par lui-même ne réussit pas ; pendant que la cavalerie ennemie poursuivait vigoureusement la nôtre, son cheval fut frappé d'un coup de carabine : cet animal, loin d'être arrêté par cette blessure, commença à galoper plus furieusement, jusqu'à qu'enfin il tomba mort. Le maréchal, étourdi par la violence de cette chute, resta embarrassé sous le cheval. Les cuirassiers ennemis, poursuivant leurs avantages, s'avançaient ; notre dernier cavalier avait déjà passé le feld-maréchal ; un adjudant resta seul avec lui, mit pied à terre, et résolut de partager son sort. Le danger était grand, mais le ciel veillait sur nous.

« Les ennemis, continuant leur charge, passèrent rapidement près du maréchal sans le voir ; le moment d'après, une seconde charge des nôtres les ayant repoussés, ils repassèrent près de lui avec la même précipitation et sans l'apercevoir plus que la première fois. Alors, sans aucune difficulté, le maréchal fut dégagé de dessous son cheval mort, et remonta sur-le-champ sur le cheval d'un dragon.

« Le 17 au soir, l'armée prussienne se concentra dans les environs de Wavres. Napoléon marcha contre lord Wellington, par la grande route qui conduit de Charleroi à Bruxelles. Une division anglaise eut à soutenir ce jour-là un rude combat avec l'ennemi. Lord Wellington avait pris position sur la route de Bruxelles,

ayant sa gauche appuyée à Braine-la-Leud, son centre près de Mont-Saint-Jean, et sa gauche près de la Haye-Sainte. Le lord écrivait au feld-maréchal qu'il était décidé à accepter la bataille dans cette position, si le maréchal voulait le soutenir avec deux de ses corps.

« Le feld-maréchal lui promit de venir avec toute son armée. Il proposa même que, dans le cas où Napoléon n'attaquerait pas, les alliés le fissent eux-mêmes le jour suivant avec toutes leurs forces réunies. Cette proposition prouve combien peu la bataille du 16 avait désorganisé l'armée prussienne ou affaibli sa force morale. Ainsi finit la journée du 17.

BATAILLE DU 18.

« Au point du jour l'armée prussienne se mit en mouvement ; les 4e et 2e corps marchèrent vers Saint-Lambert, où ils devaient rester en position, couverts par une forêt près de Frischermont, pour prendre l'ennemi par derrière quand le moment paraîtrait favorable. Le 1er corps devait opérer par Ohain sur le flanc droit de l'ennemi ; le 3e corps devait suivre lentement, afin de porter du secours en cas de besoin.

« La bataille commença environ à dix heures du matin ; l'armée anglaise occupait les hauteurs de Mont-Saint-Jean, celle des Français était sur les hauteurs en avant de Planchenoit. La première était forte d'environ quatre-vingt mille hommes ; l'ennemi en avait à peu près cent trente mille. En peu d'instants l'action devint générale sur toute la ligne. Il paraît que Napoléon

avait le dessein de rejeter l'aile gauche sur le centre, afin d'effectuer entièrement la séparation des Anglais de l'armée prussienne, qu'il croyait en retraite sur Maëstricht.

« Dans cette intention, il avait placé la plus grande partie de sa réserve au centre près de son aile droite, et il attaqua avec fureur sur ce point. L'armée anglaise combattit avec une valeur qu'il est impossible de surpasser. Les charges répétées de la vieille garde échouèrent devant l'intrépidité des régiments écossais, et chacune des charges de la cavalerie française fut repoussée par la cavalerie anglaise.

« Mais la supériorité de l'ennemi était trop grande. Napoléon envoyait continuellement en avant des masses énormes, et quelque fermeté que les troupes anglaises missent pour se maintenir dans leur position, il était impossible que de si héroïques efforts n'eussent enfin des bornes.

« Il était quatre heures et demie. L'extrême difficulté du passage du défilé de Saint-Lambert avait considérablement retardé la marche des colonnes prussiennes, en sorte que deux brigades seulement du 4e corps étaient arrivées à la position couverte qui leur était assignée. Le moment décisif était venu, il n'y avait pas un instant à perdre. Les généraux ne le laissèrent point échapper. Ils résolurent aussitôt de commencer l'attaque avec les troupes qu'ils avaient sous la main.

« Le général Bulow, avec deux brigades et un corps de cavalerie, avança donc rapidement sur le derrière de l'aile droite ennemie.

« L'ennemi ne perdit pas sa présence d'esprit : il dirigea sa réserve contre nous, et un engagement des plus meurtriers commença de ce côté. Le succès resta longtemps incertain.

« Pendant ce temps-là le combat avec les Anglais continuait avec la même violence ; vers six heures, nous reçûmes la nouvelle que le général Thielmann, qui commandait le 3e corps, était attaqué à Wavres par un corps ennemi très-considérable, et que déjà on se disputait la possession de la ville. Le feld-maréchal ne s'inquiéta pas de ce rapport ; c'était où il était, et non ailleurs, que l'affaire devait être décisive.

« Un combat continué avec ténacité et soutenu continuellement par des troupes fraîches pouvait seul assurer la victoire, et si on l'obtenait ici, un revers éprouvé à Wavres était de peu de conséquence. Les colonnes continuèrent leurs mouvements.

« A sept heures et demie l'issue de la bataille était encore incertaine. Tout le 1er corps et une partie du 2e sous le général Pirch s'étaient successivement engagés. Les troupes françaises se battaient avec une rage désespérée ; cependant, on apercevait quelque incertitude dans leurs mouvements, et on observa que quelques pièces de canon battaient en retraite.

« A ce moment la première colonne du général Ziethen arriva sur les points d'attaque près du village de Smouhen, et chargea aussitôt le flanc droit de l'ennemi. Ce mouvement décida de sa défaite. L'aile droite fut enfoncée en trois endroits et abandonna ses positions. Nos troupes marchèrent en avant au pas de charge et

aquèrent les Français de tous côtés, tandis qu'au ıme moment toute la ligne anglaise avançait.

Les circonstances furent entièrement favorables à ttaque de l'armée prussienne. Le terrain s'élevait en ıphithéâtre, de sorte que notre artillerie pouvait liement diriger ses feux du sommet de plusieurs hauırs qui s'élevaient graduellement au-dessus les unes s autres, et dans les intervalles desquelles les troupes scendaient dans la plaine, formées en brigades et ns le plus grand ordre, pendant que des troupes ıîches se développaient sans cesse en sortant de la rêt qui était derrière nous sur la hauteur.

« Cependant l'ennemi conserva quelques moyens retraite jusqu'à l'instant où le village de Planchenoit, ıi était sur ses derrières et qui était défendu par la rde, fut, après plusieurs attaques sanglantes, emrté d'assaut.

« Dès ce moment la retraite devint une déroute, qui répandit bientôt dans toute l'armée française, qui, ıns son affreuse confusion, entraînait tout ce qui tenit de l'arrêter, et finit par présenter l'aspect de la ite d'une armée de barbares.

« Il était neuf heures et demie ; le feld-maréchal fit sembler tous les officiers supérieurs et donna ordre ı'on envoyât *à la poursuite de l'ennemi jusqu'au dernier mme et au dernier cheval.*

« L'avant-garde de l'armée précipita sa marche. 'armée française, poursuivie sans interruption, fut ıtièrement désorganisée. La chaussée offrait le taleau d'un immense naufrage ; elle était couverte d'une

quantité innombrable de canons, de caissons, de chariots, de bagages, d'armes et de débris de toute espèce.

« Ceux des ennemis qui avaient essayé de prendre quelque repos et ne s'attendaient pas à être poursuivis si vivement, furent chassés de plus de neuf bivouacs Dans quelques-uns il tentèrent de se maintenir; mais aussitôt qu'ils entendaient le battement de nos tambours et le son de nos trompettes, ils se précipitaient dans les maisons, où ils étaient taillés en pièces ou faits prisonniers. Ce fut la clarté de la lune qui favorisa grandement la poursuite; car toute cette marche n'était qu'une chasse continuelle dans les champs et dans les maisons.

« A Gennappe, l'ennemi s'était retranché avec des canons et des voitures renversées; à notre approche, nous entendîmes tout à coup, dans la ville, un grand bruit de mouvement de voitures; en y entrant nous fûmes exposés à un feu de mousqueterie fort vif, auquel nous ripostâmes par quelques coups de canon, suivis d'un *hurrah*, et dans un instant toute la ville fut à nous.

« Ce fut là que parmi d'autres équipages la voiture de Napoléon fut prise; il l'avait quittée pour monter à cheval, et cela avec tant de précipitation qu'il avait oublié dedans son épée et son chapeau.

« L'affaire se continua ainsi jusqu'au point du jour. Environ quarante mille hommes, reste de toute l'armée, et dans le désordre le plus complet, se sont sauvés en opérant leur retraite par Charleroi, une grande partie sans armes, et n'emmenant avec eux que vingt-sept pièces de leur nombreuse artillerie.

« Dans sa fuite, l'ennemi a passé toutes ses forteresses, seules défenses de ses frontières, qui maintenant sont dépassées par nos armées.

« A trois heures, Napoléon dépêcha de dessus le champ de bataille un courrier à Paris, avec la nouvelle que la victoire n'était plus douteuse ; peu d'heures après, il n'eut plus que son aile droite.

« Nous n'avons pas encore un état exact des pertes de l'ennemi ; il suffit de savoir que les deux tiers de son armée sont tués, blessés ou prisonniers ; parmi ces derniers se trouvent les généraux Duhesme et Compans. Jusqu'à ce moment, environ trois cents pièces de canon et cinq cents caissons sont tombés entre nos mains.

« Peu de victoires ont été si complètes, et il n'y a certainement pas d'exemple qu'une armée se soit, deux jours après la perte d'une bataille, engagée dans une telle action, et s'y soit soutenue aussi glorieusement. Il faut rendre honneur aux troupes capables d'autant de fermeté et de valeur.

« Dans le milieu de la position occupée par les Français, et tout à fait sur la hauteur, se trouve une ferme appelée la *Belle-Alliance*. La marche de toutes les colonnes prussiennes fut dirigée vers cette ferme, qui se voyait de tous les côtés ; ce fut là que Napoléon se tint pendant la bataille ; ce fut là aussi qu'il donnait ses ordres, qu'il se flattait de l'espoir de la victoire, et que sa ruine fut décidée. Ce fut encore là que, par un hasard heureux, le maréchal Blücher et lord Wellington se rencontrèrent dans l'obscurité, et se saluèrent mutuelle-

ment comme vainqueurs. En mémoire de l'alliance qui règne maintenant entre les nations anglaise et prussienne, de l'union des deux armées et de leur confiance réciproque, le maréchal désire que cette bataille porte le nom de la Belle-Alliance.

Observations sur le rapport prussien.

1° L'armée française pas n'avait cent trente mille hommes en ligne à la bataille du 16 contre les Prussiens, mais seulement quarante-deux mille cinq cents d'infanterie, quatorze mille huit cents de cavalerie, et deux cents bouches à feu savoir : garde impériale, — division Girard,— 3e corps, 4e corps avec le 6e, Lobau, qui, ne combattit pas, environ soixante-dix mille.

L'armée prussienne avait : 1er, 2e et 3e corps, quatre-vingt-un mille fantassins, quinze mille chevaux, deux cent quatre-vingt-dix bouches à feu. Total : près de cent mille combattants.

2e L'histoire de la division d'infanterie et de la cavalerie qui prend à dos le gros de l'armée prussienne est un conte inventé comme le *sauve qui peut* du bulletin français du 18, pour donner une raison à la perte de la bataille. Les Prussiens furent enfoncés par la charge sur leur centre de la garde et du 3e corps de Gérard.

3o Cette formation de l'armée prussienne à un quart de lieue du champ de bataille; cette non-poursuite par l'armée française constatée dans le rapport prussien; la retraite de Thielmann sur Gembloux, le 17 au matin; l'arrivée de Bulow également à Gembloux la nuit; la

retraite non inquiétée des 1er et 2e corps sur Mont-Saint-Guibert le 17 au matin et la concentration sur Wavres : tels sont les faits qui expliquent mieux que toute autre chose la perte de la bataille du 18 juin par nous.

4° Le 17 au soir, dit le rapport, l'armée prussienne se concentra dans les environs de Wavres. Or, notre aile droite était encore à 6 lieues de la position, lorsque les corps de Blücher, à l'exception de celui de Thielmann, chargé de contenir Grouchy, avaient terminé leur concentration. Le rapport prussien sur la bataille du 18, l'exposé de la marche des corps de Blücher, sont de la dernière importance historique.

6° Les rapports des alliés tendent toujours à augmenter les forces de l'armée française, à diminuer les leurs. Rétablissons les faits par des chiffres.

Le 18 juin, à Waterloo : armée française, 1er, 2e, 6e corps, garde, 3e et 4e corps de cavalerie : 66,000 hommes environ.

Armée anglaise : 90,000 combattants.

Armée prussienne : 80,000 (1er, 2e, 4e corps).

7° A Waterloo il n'y eut pas de charges répétées de la vieille garde contre les régiments écossais. La supériorité de l'armée française était au contraire de l'infériorité ; car si l'armée française fut vaincue, ce ne fut que grâce à l'immense supériorité des Anglo-Prussiens sur elle.

Blücher, n'imitant pas l'Empereur après la journée du 16, donna ordre d'envoyer à la poursuite de l'armée française, écrasée plutôt que battue à Waterloo le 18, jusqu'au dernier homme et au dernier cheval.

De la production et de l'étude des documents historiques mis sous les yeux de nos lecteurs, nous tirons cette conclusion :

La bataille de Waterloo n'a pas été perdue, le 18 juin, par suite des fautes commises par les maréchaux Ney, Grouchy, et général comte d'Erlon, mais par celles de l'Empereur Napoléon lui-même.

Voici les fautes commises, selon nous, par le grand capitaine :

1° Le 16, dans la journée, il ne profite pas du mouvement sur Ligny du corps ou au moins d'une partie du corps de d'Erlon. Il paralyse l'action que ce corps aurait dû avoir soit à Ligny, soit aux Quatre-Bras.

2° Le 16, dans la journée, il n'envoie pas d'ordres à la tête de la colonne de d'Erlon à Vagnelies, ne profite pas du mouvement sur la droite de ce corps, et paralyse ainsi son action à Ligny et aux Quatre-Bras.

3° Dans la nuit du 16 au 17, rentré malade à Fleurus, il ne donne pas d'instructions pour la poursuite à outrance de l'armée prussienne, lui laisse la faculté de se replier en bon ordre, de se concentrer sur Wavres, de rallier le corps de Bulow, de faire sur la forêt de Soignes un détachement de soixante mille hommes venant en appoint aux Anglais à Waterloo, tandis que le corps de Thielmann, d'une force égale au corps de Grouchy, contient ce dernier, posté qu'il est dans de bonnes positions, derrière la Dyle, grossie par les pluies.

4° Le 17, il donne un ordre tardif à Grouchy pour poursuivre les Prussiens et, trompé par la capture de la batterie ennemie enlevée par Pajol, il indique Namur,

Liége, le Rhin, comme direction de la retraite de Blücher.

5° Le 18, il fait attaquer les Anglais avant de s'être assuré de la position et des résolutions de l'armée prussienne, avant de savoir si Grouchy pourra, pendant cette journée, lui apporter la coopération de ses trente mille hommes. Il enserre le commandant de son aile droite dans des ordres si précis, donnés d'un ton si peu bienveillant, sans vouloir entendre à rien, que ce commandant de l'aile droite ne doit, ne peut que se borner à exécuter ses ordres à la lettre, suivre les Prussiens sans s'inquiéter des Anglais.

Il est temps que pour 1815, l'histoire se dégage enfin des fictions intéressées.

LIVRE DIX-SEPTIÈME

Observations sur l'ouvrage du général Gourgaud, écrit à Saint-Hélène et sur celui de M. Thiers (*Consulat et Empire*, XX[e] volume).

L'OUVRAGE DU GÉNÉRAL GOURGAUD ET LES ERREURS QU'IL CONTIENT.

Il est hors de doute aujourd'hui que les erreurs qui se sont accréditées sur la campagne de 1815 et que l'on retrouve dans la plupart des ouvrages français écrits sur cette campagne, ont été propagées par le livre venu de Sainte-Hélène et signé du général Gourgaud, aide de camp de l'Empereur, ouvrage inspiré évidemment par Napoléon I[er] lui-même. Il est donc important, dans l'intérêt de la vérité historique, de signaler, documents en main, les erreurs dont fourmille ce livre, erreurs dont nous ne chercherons à apprécier ni les causes ni la sincérité.

C'est en 1818 que parut le livre du général Gourgaud : *Campagne de* 1815, *ou relation des opérations militaires qui ont eu lieu en France et en Belgique pendant les Cent-Jours*, ÉCRITE A SAINTE-HÉLÈNE.

Le but de l'ouvrage est indiqué d'une façon péremptoire dans l'épigraphe choisie :

« Tout ce que peut faire un grand homme d'État et un grand capitaine, Annibal le fit pour sauver sa pa-

trie. N'ayant pu porter Scipion à la paix, il donna une bataille où la fortune sembla prendre plaisir à confondre son habileté, son expérience et son bon sens. »

Ainsi de fautes commises par le grand homme d'État et par le grand capitaine moderne, il n'en saurait être question, la fortune seule sera accusée. Soit; mais pourquoi l'ouvrage dément-il en partie l'épigraphe, en rejetant sur des lieutenants encore plus que sur la fortune les causes des désastres? Examinons si l'auteur a toujours eu raison dans les reproches adressés aux acteurs de cette grande scène, et s'il s'est tenu strictement dans le vrai.

Nous n'avons aucune observation à faire sur le court avant-propos, sur les chapitres Ier, IIe, IIIe du livre Gourgaud, intitulés :

Situation des armées liguées contre la France;

Situation des armées françaises en avril, mai et juin; — Préparatifs de défense;

L'Empereur se décide à prendre l'offensive;

Chapitre IV (Armée française disponible; — Passage de la Sambre). Ici commencent, selon nous, les erreurs que nous croyons devoir signaler.

A la page 46, on lit :

Cependant le général Reille avec le 2e corps, avait passé la Sambre à Marchiennes. Il se porta rapidement sur la traverse pour longer, vers Gosselies la route de Bruxelles. Le 1er corps devait suivre le mou-

Pourquoi l'auteur n'indique-t-il pas l'heure où le 2e corps fit son mouvement? cet oubli laisserait croire que Ney se trouvait avec l'Empereur dès que le 2e corps eut passé la Sambre; or cela

vement du 2e. Le maréchal Ney arriva en ce moment sur le champ de bataille près de Napoléon, qui lui donna à l'instant l'ordre de se rendre à Gosselies.

Napoléon prescrivit au maréchal Ney de donner tête baissée sur tout ce qu'il rencontrerait sur la route de Bruxelles, et de prendre position avec ce corps, de plus de quarante mille hommes, au delà des Quatre-Bras, etc., etc.

Et en note :

L'Empereur, après lui avoir donné les ordres (à Ney) — ajouta: «Monsieur le maréchal, vous connaissez bien la position des Quatre-Bras? — Oui Sire, répondit le maréchal. Comment ne les connaîtrais-je pas? Il y a vingt ans que j'ai fait la guerre en ce pays: cette position est la clef de tout. — Eh bien, lui dit l'Empereur, ralliez-y vos deux corps, et s'il est nécessaire, élevez-y quelques redoutes; pressez la marche de d'Erlon: tout doit être rallié avant minuit. » Ney repartit aussitôt : « Fiez-vous à moi; dans deux heures nous serons aux Quatre-Bras, à moins que toute l'armée ennemie n'y soit.

n'est pas, puisque le maréchal ne rejoignit l'Empereur qu'à sept heures du soir.

Cette conversation de l'Empereur avec Ney, *d'après Gourgaud*, a fort peu d'analogie avec celle que rapporte, dans sa brochure, le colonel Heymès, aide de camp du prince de la Moscowa. Voici comment cet officier supérieur, témoin oculaire et auriculaire, fait le récit de cette entrevue :

« A sept heures du soir (le 15) le maréchal rejoignit l'Empereur au delà de Charleroi à l'embranchement des routes de Bruxelles et de Fleurus (par conséquent entre Charleroi et Gilly).

« Bonjour, Ney, lui dit le prince, je suis bien aise de vous voir : vous allez prendre le commandement des 1er et 2e corps d'infanterie. Le général Reille marche avec trois divisions sur Gosselies. Le général d'Erlon doit *coucher ce soir à Marchiennes*. Vous aurez avec vous la division de cavalerie légère de Piré. Je vous donne aussi les deux régiments de chasseurs et de lanciers de ma garde; *mais ne vous en*

servez pas. Demain, vous serez rejoint par les réserves de grosse cavalerie aux ordres de Kellermann. *Allez, poussez l'ennemi.*

Si l'on adopte la version du colonel Heymès, ce qui nous paraît beaucoup plus rationnel que d'admettre celle du général Gourgaud, il en résulte qu'il ne fut nullement question dans cette entrevue de la position des Quatre-Bras. Or ce qui nous fait croire la conversation rapportée par le colonel Heymès plus vraie que celle rapportée par Gourgaud, c'est tout simplement par cette considération, que Napoléon ne pouvait donner l'ordre à Ney de presser la marche de d'Erlon, puisqu'il savait que le 1[er] corps devait coucher à Marchiennes, comme il y coucha en effet, ainsi que le constate Gourgaud à la page 51. En outre, Ney ne pouvait promettre d'être en deux heures de temps aux Quatre-Bras, attendu que de Charleroi, où il se trouvait alors, à ce point il y a juste 24 kilomètres, distance infranchissable en deux heures par des troupes.

Page 48. — Le maréchal Ney, entendant les canonnades entre Fleurus et Gilly, fit arrêter le corps de Reille entre Gosselies et Frasne; et dans une note, page 49 :

Voulant cependant paraître avoir exécuté ses ordres, il rendit compte à Sa Majesté qu'il occupait les Quatre-Bras par une avant-garde, et que ses masses étaient en arrière.

Le colonel Heymès écrit :

A dix heures du soir le maréchal occupait le village de Frasne, à une lieue au delà des Quatre-Bras avec les divisions Piré et Bachelu, ayant les deux régiments de la garde en réserve derrière le village. Les deux de Reille et leur artillerie passèrent la nuit à Gosselies.

Si le maréchal Ney manda, par écrit, à l'Empereur, ce que dit Gourgaud, que sont devenues ses dépêches? Il n'en est fait mention nulle part. Si le maréchal lui-même parla en ce sens à Napoléon dans l'entrevue qu'ils eurent la nuit du 16 au 17, comment ce dernier lui fit-il écrire, le 17 au matin par le major général, de s'emparer des Quatre-Bras? Il y a entre le récit du général Gourgaud, que *rien ne corrobore*, et la dépêche écrite et existant du major général à Ney, la plus entière contradiction. Faut-il s'en rapporter aux assertions vagues du général ou à ce qu'indique et prouve jusqu'à l'évidence l'ordre écrit de Soult?

On n'écrit pas à un officier général de s'emparer d'une position, lorsque l'on sait, ou lorsque l'on croit savoir par lui-même qu'il occupe cette position.

Page 53, Gourgaud écrit : « Il envoya l'ordre à ce maréchal de marcher en avant avec toute cette gauche ainsi renforcée et de prendre une bonne position au delà de celle des Quatre-Bras, *puisqu'il ne l'avait pas prise la veille*. Napoléon savait donc, le 16 au matin, que Ney, le 15 au soir, ne s'était pas emparé des Quatre-Bras. Si Ney lui avait *écrit* ou *dit* qu'il était aux Quatre-Bras, l'Empereur n'ignorait donc pas que le maréchal le trompait. Est-ce admissible? Non; mais la vérité c'est que dans la conférence qu'ils eurent ensemble pendant la nuit du 15 au 16, Napoléon sut du maréchal que son avant-garde était à une lieue en deçà de la position des Quatre-Bras, Reille à Frasne et d'Erlon à Marchiennes. C'est alors seulement et pour la première fois que Napoléon indiqua la posi-

tion des Quatre-Bras comme devant être enlevée. Il était trop tard, la position ayant été fortement occupée la nuit par l'armée anglaise, trop tard surtout si, comme le fit Napoléon, il ôtait à Ney la moitié de ses troupes, en envoyant l'ordre à d'Erlon de marcher sur la droite des Prussiens.

Page 56. — Napoléon avait envoyé ordre sur ordre au maréchal Ney, d'attaquer avec la plus grande impétuosité tout ce qui était devant lui. A midi, il lui fit témoigner son mécontentement de ce qu'il n'avait pas encore pris les armes et était dans ses bivouacs. Il lui réitéra l'ordre d'attaquer, tête baissée, la position des Quatre-Bras, où, d'après les nouvelles qu'il avait reçues, de Bruxelles, *il ne trouverait que quelques forces belges*, etc.

Il est difficile d'admettre que dans la nuit du 15 au 16, Napoléon envoya ordre sur ordre au maréchal, puisqu'il retint Ney à souper le 15 au soir et que ce dernier ne le quitta qu'à une heure et demie du matin.

A deux heures Ney, passant à Gosselies, prescrivit à Reille de marcher avec toutes ses troupes sur Frasne.

Le 16 au matin, il n'y avait donc encore à Frasne que la division Bachelu (infanterie), la division Piré (cavalerie) et les deux régiments de la garde dont le maréchal ne devait pas se servir. Reille, avec les divisions Foy et prince Jérôme marchait, de Gosselies, et d'Erlon marchait de Marchiennes.

Lorsque, vers dix heures, le corps de Reille fut à Frasne, le prince de la Moscowa eut dans les mains dix-sept mille hommes, et l'ennemi occupait les Quatre-Bras avec vingt-cinq mille et une belle artillerie. Le maréchal Ney, ayant en effet eu mission de l'Empereur verbalement, pendant la nuit, d'enlever cette position, fit presser la marche du 2ᵉ corps (d'Erlon.)

Voyons maintenant les ordres écrits envoyés au ma-
hal.

Voici le premier, dans lequel il est question des
atre-Bras. Il est signé du major général et daté de
arleroi, le 16 dans la matinée :

Dépêche portée par M. Leroux.

« Monsieur le maréchal, l'Empereur ordonne que
is mettiez en marche les 1er et 2e corps d'armée,
si que le 3e corps de cavalerie, qui a été mis à votre
position, pour les diriger sur l'intersection des che-
is dits les Trois-Bras (route de Bruxelles), où vous
r ferez prendre position. Et vous porterez en même
ps des reconnaissances aussi avant que possible
la route de Bruxelles et sur Nivelles, d'où proba-
ment l'ennemi s'est retiré. Sa Majesté désire que,
n'y a pas d'inconvénients, vous établissiez une di-
ion, avec de la cavalerie à Gennape, et elle ordonne
e vous portiez une autre division du côté de Marbais
ur ouvrir l'espace entre Sombref et les Trois-Bras.
us placerez près de cette division la division de
valerie de la garde impériale commandée par le gé-
ral Lefebvre-Desnouettes, ainsi que le 1er régiment
hussards, qui a été détaché hier vers Gosselies. Le
ps qui sera à Marbais aura aussi pour objet d'ap-
yer les mouvements de M. le maréchal Grouchy sur
mbref, et de vous soutenir à la position des Trois-
as, si cela devenait nécessaire. Vous recommanderez

au général qui sera à Marbais de bien s'éclairer sur toutes les directions, particulièrement sur celles de Gembloux et de Wavres.

« Si cependant la division du général Lefebvre-Desnouettes était trop engagée sur la route de Bruxelles, vous la laisseriez, et vous la remplaceriez au corps qui sera à Marbais, par le 3e corps de cavalerie qui sera aux ordres de M. le comte de Valmy et par le 1er régiment de hussards.

« J'ai l'honneur de vous prévenir que l'Empereur va se porter sur Sombref, où, d'après les ordres de Sa Majesté, M. le maréchal Grouchy doit se diriger avec les 3e et 4e corps d'infanterie et les 1er, 2e et 4e corps de cavalerie. M. le maréchal Grouchy fera occuper Gembloux. Je vous prie de me mettre de suite à même de rendre compte à l'Empereur de vos dispositions, pour exécuter l'ordre que je vous envoie, ainsi que de tout ce que vous aurez appris sur l'ennemi.

« Sa Majesté me charge de vous recommander de prescrire aux généraux commandant les corps d'armée de faire réunir leur monde et faire rentrer les hommes isolés, de maintenir l'ordre le plus parfait dans la troupe et de rallier toutes les voitures d'artillerie et d'ambulance qu'ils auraient pu laisser en arrière. »

Analysons cet ordre :

L'Empereur *ordonne que vous mettiez en marche* (les corps sous ses ordres) pour les diriger sur l'intersection des chemins, etc.

Donc nul ordre antérieur n'a été donné jusqu'à ce

moment d'enlever les Quatre-Bras. Ces mots : *que vous mettiez en marche*, loin d'être un ordre d'attaque, ne constituent encore qu'un ordre de mouvement. L'Empereur, lorsqu'il les faisait écrire par son major général, le 16 au matin, savait donc bien que Ney n'occupait pas les Quatre-Bras. Que devient alors toute la mise en scène du livre de Gourgand relativement à cette position des Quatre-Bras ? ne serait-ce pas après coup que l'on y aurait attaché une si grande importance ?

En 1829, le fils du maréchal Ney ayant été avec le colonel Heymès chez le maréchal Soult et lui ayant demandé à quelle heure il pensait que la dépêche ci-dessus était partie, l'ex-major général répondit : « Après le déjeuner de l'Empereur », assurant également que Napoléon n'avait pas eu la pensée de faire occuper les Quatre-Bras le 15 au soir, et n'en avait pas donné l'ordre.

Voici qui est plus explicite encore :

Ce premier ordre de marcher sur les Quatre-Bras est suivi un instant après de celui-ci, porté au maréchal par le comte Waleski :

« Monsieur le maréchal, un officier de lanciers vient de dire à l'Empereur que l'ennemi présentait des masses du côté des Quatre-Bras. Réunissez les corps des généraux Reille et d'Erlon, celui du comte de Valmy, qui se met à l'instant en route pour nous rejoindre ; avec ces forces, vous devez battre et détruire tous les corps ennemis qui pourront se présenter. Blücher était hier à Namur, et il n'est pas vraisemblable qu'il ait porté ses troupes vers les Quatre-Bras,

ainsi vous n'aurez affaire qu'à ce qui vient de Bruxelles.

« Le maréchal Grouchy va faire le mouvement sur Sombref, que je vous ai annoncé ; l'Empereur va se rendre à Fleurus ; c'est là où vous adresserez vos nouveaux rapports à Sa Majesté. »

Cette lettre était écrite le matin. Le moyen pour Ney de réunir les corps de d'Erlon et de Valmy pour attaquer immédiatement ? le premier avait couché à Marchiennes, marchait sur Frasne et allait être détourné de cette direction, avant d'y arriver, par ordre de l'Empereur lui-même ; le second se mettait en mouvement, et il lui fallait plusieurs heures avant de rejoindre le maréchal.

Néanmoins Ney, en recevant vers onze heures du matin, dit le colonel Heymès qui se trouvait près de lui, la dépêche apportée par le général Flahaut, fit sur-le-champ ses dispositions d'attaque, retardant encore pour voir arriver le 1er corps. Enfin, avant une heure, voyant que l'ennemi se renforçait aux Quatre-Bras, et persuadé que le canon ferait arriver d'Erlon, il engagea vivement l'action.

Que pouvait-il faire de plus? Quant au mécontentement témoigné à Ney par l'Empereur, cela semble aujourd'hui une supposition toute gratuite, attendu que l'Empereur connaissait trop bien la situation des choses, l'ardeur de Ney, l'absence de d'Erlon, le peu de troupes du commandant de l'aile gauche, pour lui infliger un blâme injuste et intempestif. D'ailleurs, pourquoi Gourgaud ne produit-il pas la lettre de blâme,

ou ne fait-il pas connaître au moins le nom de l'officier porteur du blâme verbal?

Nous n'admettons pas les paroles en l'air, les on-dit qui ne reposent sur rien. Chaque fait historique avancé doit, selon nous, contenir avec lui sa preuve. Nous ne voyons pas non plus, dans la lettre de l'Empereur ni dans la seconde du major général, qu'il soit question *de quelques forces belges,* comme le dit le général Gourgaud, mais de forces venues de Bruxelles. L'Empereur veut faire seulement connaître à Ney que l'aile gauche n'a pas de corps prussiens devant elle. Pourquoi dénaturer les dépêches, en les analysant, au lieu de les faire connaître purement et simplement?

Page 64. — S'il (Ney) avait employé la cavalerie de la garde, et tout le corps de d'Erlon que, dès la veille il aurait dû tenir en position d'agir, cette portion de l'armée anglaise eût été détruite et rejetée au delà de la Dyle.

Est-il possible d'adresser un reproche moins fondé, plus ridicule et plus injuste au maréchal Ney! Gourgaud dit lui-même quelques pages plus haut : 1° Que l'Empereur recommanda au maréchal de ne pas se servir de la cavalerie de sa garde; 2° que le corps de d'Erlon couchait le 15 à Marchiennes, au moment où Napoléon le mettait sous les ordres du prince. On sait que pendant sa marche sur Frasne le 16, le corps de d'Erlon fut détourné de sa direction par ordre de l'Empereur pour marcher sur Saint-Amand, à droite. Enfin Gourgaud blâme le maréchal de n'avoir pas attaqué la position des Quatre-Bras dès le 16 au matin; or, d'Erlon ne le rallia que le 16 à la nuit, et cela par suite des ordres de l'Empereur.

Comment donc l'auteur ose-t-il accuser Ney de ne pas avoir utilisé la brigade de cavalerie de la garde et le corps de d'Erlon?

Que de contradictions, que de reproches injustes!

Page 65. — Le maréchal Ney commit la faute de laisser, le 15, le 1[er] corps trop longtemps à Marchiennes, et de ne pas prendre un camp en avant des Quatre-Bras.

Mais le 15, le 1[er] corps avait reçu l'ordre de coucher à Marchiennes, et n'était pas d'ailleurs sous les ordres de Ney, puisque ce dernier ne reçut son commandement de la main de l'Empereur que le 15 à sept heures du soir, lorsqu'il le rejoignit en avant de Charleroi. Comment le prince de la Moscowa eût-il donc pu appeler à lui, le 15 juin, le corps de d'Erlon ?...

Il allégua pour sa justification que, voyant Fleurus occupé en forces par l'ennemi, et qu'ayant eu l'avis que toute l'armée prussienne y était, il craignait, en se portant sur les Quatre-Bras, de se trouver débordé par sa droite.

Où le général Gourgaud a-t-il pris cette justification de Ney ? Ceci n'est plus de l'histoire, mais du roman pur et simple : le prince de la Moscowa ne pouvait se justifier de n'avoir pas enlevé les Quatre-Bras le 15, puisqu'il avait reçu le commandement de la gauche trop tard pour pouvoir se porter ce jour-là au delà de Frasne, même avec une simple avant-garde ; puisqu'il vint rendre compte de son opération à l'Empereur ; il ne pouvait accélérer le mouvement de d'Erlon, puisque d'Erlon ne fut mis sous ses ordres qu'à sept heures du soir, le 15.

Le lendemain 16, il n'exécuta pas l'ordre de se diriger à la pointe du jour aux Quatre-Bras ; position qui n'était alors occupée que par les troupes légères, qui le fut ensuite par une division hollandaise, depuis midi jusqu'à l'arrivée des divisions anglaises à quatre heures, de sorte que l'occupation de

Il n'eut l'ordre réel et positif d'enlever les Quatre-Bras que le 16 à onze heures, nous l'avons prouvé. Toute la journée, il fut privé de la moitié de son armée (les vingt mille hommes de d'Erlon par ordre de l'Empereur) ; dans la nuit et le matin, de bonne heure, la position fut occupée fortement par de

cette position si importante, opération qui n'offrait aucun obstacle depuis le jour jusqu'à midi, qui était facile de midi à quatre heures, devint impossible de quatre heures à la nuit.

bonnes troupes ennemies.

Les assertions de l'ouvrage Gourgaud sont donc complétement erronées.

La meilleure preuve que nous puissions donner de ce que nous disons, se trouve dans la partie suivante du rapport anglais de lord Wellington. Nous copions cette partie du rapport dans l'ouvrage même de Gourgaud à la page 173 :

« Dans la soirée du même jour, le 15,l'ennemi (Ney) attaqua une brigade de l'armée hollandaise sous le commandement du prince de Weimar, laquelle était postée à Frasne, et il la força de se retirer jusqu'à la ferme nommée des Quatre-Bras, située sur le chemin.

« Le prince d'Orange la renforça de suite d'une autre brigade de la même division, commandée par le général Perponcher, et le lendemain matin de bonne heure il reprit le terrain qu'il avait perdu, ce qui le rendit maître des communications avec la position du maréchal Blücher, par Nivelles et Bruxelles.

« Dans l'intervalle, j'avais fait marcher *toute l'armée* sur les Quatre-Bras, et la division aux ordres du général Picton arriva à deux heures et demie du soir, suivie du corps de troupes du duc de Brunswick et ensuite du contingent de Nassau. »

Ainsi donc, pendant la nuit du 15 au 16, alors que le corps de Reille, en marche le 15 depuis deux heures du matin, reposait à Gosselies, ayant une division à Frasne, une forte division hollandaise occupait les Quatre-Bras. Le 16, lorsque Ney reçut l'ordre d'enle-

ver cette position, elle était tenue et défendue par des forces supérieures aux siennes, puisque d'Erlon n'avait pas rallié encore le maréchal.

Page 66. — Les mouvements du 1er corps sont difficiles à expliquer ; il était à tort resté la nuit du 15 au 16, échelonné entre Marchiennes et Jumet.

Soit, mais alors pourquoi reprocher à Ney de ne pas avoir utilisé ce 1er corps ?

Il s'était ensuite dirigé de la route de Charleroi à Bruxelles, sur Fleurus.

C'est vrai, mais pour obéir aux ordres de qui ?

Le maréchal Ney avait-il mal compris l'ordre de faire, une fois maître des Quatre-Bras, une diversion sur les derrières de l'armée prussienne ?

Le maréchal Ney ne peut être mis en jeu dans l'affaire du changement de direction de d'Erlon, puisque l'ordre fut porté directement au commandant du 1er corps, de la part de l'Empereur, d'opérer ce mouvement.

Ou bien le comte d'Erlon, arrivé entre Gosselies et Frasne, entendant une forte canonnade sur la droite, et n'entendant rien dans la direction des Quatre-Bras, a-t-il alors jugé devoir se diriger sur la canonnade ?

Pourquoi donc passer sous silence la note au crayon apportée au 1er corps par Labédoyère et donnant l'ordre à d'Erlon de changer de direction ?

On dirait, d'après la rédaction de Gourgaud, que ce changement de direction fut ordonné par Ney et non par l'Empereur, ou que d'Erlon en prit lui-même la responsabilité et l'initiative.

Les mouvements du 1er corps sont fort explicables, et son chef les a parfaitement expliqués. Ce qui est

inexplicable, c'est que l'Empereur semble avoir complétement perdu de vue ce mouvement prescrit par lui à Ligny au moment d'en profiter, et qu'il laissa sans ordre la partie du 1er corps en position sur l'extrême droite des Prussiens, au moment de l'attaque générale. Voilà, selon nous, ce qui ne s'explique pas.

Page 76. — L'autre colonne de droite, forte de trente-six mille hommes (erreur, trente-trois) et de cent dix bouches à feu, devait passer la Dyle à Wavres, ayant devant elle toute l'armée prussienne en retraite.

Cela laisserait à supposer que toute l'armée prussienne se repliait devant Grouchy. — C'est là une grande erreur, nous l'avons prouvé dans le texte du livre précédent. Le corps de Thielmann seul se repliait devant notre aile droite.

Page 77. — L'étonnement de l'Empereur fut grand, en voyant que le corps du maréchal Ney était encore dans ses bivouacs en avant de Frasne (le 17 juin).

Le colonel Heymès donne le démenti le plus formel à cette assertion de Gourgaud; il dit : « Il n'est pas vrai que l'Empereur témoigna du mécontentement au maréchal Ney; il n'est pas plus vrai que ses troupes étaient encore dans leurs bivouacs, car elles étaient sous les armes depuis la pointe du jour. Le 1er corps avait déjà dépassé Frasne et repris son ordre de bataille. »

Page 82. — A six heures du soir (le 17 juin) l'Empereur expédia un officier au maréchal de Grouchy, pour lui faire connaître : qu'il y aurait le lendemain une grande bataille; que l'armée anglo-hollandaise était en position en avant de la forêt de Soignes; etc...

Le maréchal de Grouchy a toujours nié avoir reçu cette lettre.

Or il est permis de penser et de dire aujourd'hui qu'elle n'a jamais été écrite : voici les raisons qui nous font parler ainsi :

1° Grouchy ne l'a pas reçue; sa teneur serait en contradic-

Qu'il fallait que le maréchal de Grouchy manœuvrât par Saint-Lambert pour déborder la gauche de l'armée anglaise etc., etc.

tion avec une lettre qui existe et qui lui prescrit de marcher, non sur Saint-Lambert, mais sur Wavres.

2° Il n'est trace ni dans le registre d'ordre du major général ni autre part, de cette lettre.

3° Le général Gourgaud ni personne n'a pu dire le nom de l'officier qui en aurait été le porteur.

Or, c'est sur cette dépêche fictive que Gourgaud d'abord, et d'autres après lui, ont basé leurs accusations contre Grouchy.

Même page. — A deux heures après minuit, une dépêche du maréchal de Grouchy fit connaître qu'il avait placé son quartier général à Gembloux, ignorant la direction qu'avait prise Blücher, et si les Prussiens s'étaient portés sur Bruxelles ou sur Liége ; qu'en conséquence il avait placé deux avant-gardes, l'une entre Gembloux et Wavres, et l'autre à une lieue de Gembloux dans la direction de Liége.

Cette prétendue dépêche de Grouchy à Napoléon est fictive comme celle de Napoléon à Grouchy, et n'a jamais été écrite.

Le registre de correspondance du maréchal existe ; nous avons donné, jour par jour, toutes les lettres envoyées par lui, et celle-ci n'y figure pas. D'ailleurs il l'a toujours niée.

A cinq heures du matin, arriva au quartier général de l'Empereur la lettre de Grouchy, datée de Gembloux, trois heures du matin, dans laquelle le maréchal donne des détails précis sur la direction prise par les corps de l'armée de Blücher.

Page 83. — Ainsi Blücher avait échappé à Grouchy... L'Empereur lui envoya un duplicata de l'ordre déjà expé-

Troisième dépêche niée par le maréchal de Grouchy, et dont il est absolument impossible de trouver trace nulle

dié la veille à dix heures du soir, lui faisant connaître qu'il devait prendre les armes avant le jour et passer la Dyle au-dessus de Wavres, pour se porter sur Saint-Lambert. L'officier porteur de cette dépêche partit avant trois heures du matin. Il devait être avant six heures à Gembloux.

part, pas plus de ce prétendu duplicata que du nom de l'officier qui en eût été le porteur.

Et c'est sur ces dépêches qui, si elles ont été écrites et envoyées, ne sont positivement pas parvenues, ce qui est la même chose pour les événements, que Gourgaud base ses appréciations, ses critiques injustes, blâmant Grouchy comme il avait blâmé Ney aux Quatre-Bras, et justifiant l'Empereur qu'il fait blanc comme neige, par qui il n'admet pas que la moindre erreur ait été commise !.... Manière commode d'écrire l'histoire après coup.

Malheureusement pour l'auteur du livre de Sainte-Hélène, le registre du major général, ce livre qui fait foi, a été retrouvé. A Sainte-Hélène on le croyait perdu ; et il ne porte pas la moindre trace de ces dépêches écrites ou reçues ; il est donc admissible que lesdites dépêches ont été supposées après coup, pour les besoins de la cause. On remarquera que l'auteur n'en donne pas une seule, mais seulement leur analyse.

Sur les cinq heures du matin, on reçut au quartier général une deuxième dépêche du maréchal. Il mandait qu'étant enfin instruit que l'ennemi s'était dirigé sur Wavres, il partait à la petite pointe du jour, pour le talonner dans cette direction. Cette lettre était datée de deux heures après minuit.

La lettre de Grouchy, datée de trois et non de *deux heures* ne parle pas de Wavres, mais de Corbais et de Chaumont, comme points de retraite des 1er et 2e corps prussiens. Le maréchal dit qu'il se portera sur Wavres.

Page 109. — Ce ne fut que quatre heures (après avoir entendu la canonnade de Waterloo, le 18 juin) que Grouchy reçut l'ordre positif de marcher sur Saint-Lambert. Les autres ordres qui lui avaient été expédiés pour le même motif ne lui étaient pas parvenus.

Dans la dépêche du major général du 18 à dix heures du matin, il n'est pas question de Saint-Lambert, dont le nom n'est pas même relaté, mais de *Wavres*.

Gourgaud avoue donc enfin que les ordres envoyés ne sont pas parvenus à Grouchy? Pourquoi alors baser comme ils l'ont fait lui d'abord, et M. Thiers après lui, toute l'histoire de cette journée du 18, pour Grouchy, sur ces ordres envoyés et non reçus?

Page 109. — L'Empereur attribue principalement la perte de la bataille de Waterloo :

1° A l'incertitude où le maréchal de Grouchy resta le 17 sur les mouvements de l'ennemi ;

Cette incertitude, à qui doit-on l'attribuer, si ce n'est à Napoléon lui-même, qui, le 16 au soir, après Ligny, ne fait pas poursuivre les Prussiens, va se coucher, leur laisse seize dix-huit heures de répit ne donne l'ordre à Grouchy de les poursuivre que le 18 une heure de l'après midi?

2° Au malentendu des instructions données à ce maréchal, et à la non-réception des ordres que Sa Majesté lui envoya dans la nuit du 17 au 18, et le 18 au matin.

Voilà qui est plus juste, mais, encore une fois, il ne faut pas alors baser les reproches adressés à Grouchy, sur la non-exécution d'ordres non reçus, et il faudrait prouver que les ordres ont été expédiés, ce qui aujourd'hui nous paraît plus que douteux.

Lorsque l'ouvrage du général Gourgaud parut, il produisit une vive impression. Écrit à Sainte-Hélène, éma-

nant, selon toute évidence, de Napoléon lui-même, il était en quelque sorte comme le testament politique et militaire du grand capitaine, qui l'avait sinon dicté lui-même, du moins inspiré à celui qui avait été chargé de le signer.

Nous avons donc essayé de réfuter d'abord les assertions contenues dans cet ouvrage ; or ce livre a servi de base à beaucoup d'autres, et les auteurs qui se sont succédé jusqu'à M. Thiers l'ont plus ou moins accepté et copié, admettant comme parole d'Évangile presque tout ce qu'il contient.

Néanmoins le livre du général Gourgaud est en partie oublié de nos jours. La bonne foi, l'impartialité de l'auteur, ont à plusieurs reprises reçu de rudes atteintes, et parmi tous les ouvrages qui ont été écrits sur la période impériale, celui qui, sans nul doute, domine tous les autres, celui qui s'impose le plus à l'opinion publique, celui qui depuis quelques vingt ans, a le plus contribué à former cette opinion sur les quinze premières années du siècle où nous vivons, est sans nul contredit, l'histoire *du Consulat et de l'Empire*, de M. Thiers.

Nous avons donc pensé qu'en prenant à partie ce grand ouvrage, écrit d'une façon si attrayante, en examinant les faits qu'il présente ayant trait au maréchal de Grouchy pendant la période des Cents jours, en nous servant, pour rétablir ces faits, des documents entre nos mains, nous rendrions service non-seulement à la mémoire du maréchal, mais à la vérité historique.

Nous avons résolu, en conséquence, de faire suivre l'histoire que nous avons donnée de la campagne du Nord en 1815, de la réfutation non pas seulement de l'ouvrage Gourgaud-Napoléon, mais encore de l'ouvrage Thiers, qui a basé le sien sur celui venu de Sainte-Hélène.

Nous allons suivre pas à pas les faits avancés dans le XXe volume de l'œuvre de M. Thiers; et d'abord constatons un fait :

Lorsqu'on lit une histoire écrite d'une façon entraînante, une narration imagée comme celle de M. Thiers, sans avoir sous les yeux d'autres documents que des analyses inexactes faites dans un but autre que celui de la vérité historique; lorsqu'on n'est pas en garde contre la véracité de l'auteur et qu'on ne cherche pas à commenter son récit en reconstruisant soi-même les événements, ce que peu de personnes, au reste, peuvent faire, on se laisse très-facilement prendre au charme du style et de la narration. L'on admet alors d'autant plus volontiers que ce qu'on lit est l'expression de la plus pure vérité, qu'on n'a pas les moyens de contrôle, et que, les eût-on, rarement on prend la peine de les utiliser.

Voilà pourquoi l'histoire *du Consulat et de l'Empire* aura toujours une grande séduction pour les lecteurs. Toutefois, il viendra un moment où les gens sérieux voudront apprécier le degré d'authenticité de cet ouvrage. Ce sera le moment terrible pour le livre de M. Thiers.

N'avons-nous pas vu l'auteur, dans un de ses volumes

précédents, à propos de la bataille de Marengo, faire un rapprochement entre la façon d'agir en 1800 de Desaix et de Grouchy en 1815, absolument comme s'il y avait analogie de position? Comme si, en 1800, le premier consul à la recherche de l'ennemi, poussant ses corps en avant pour le trouver, ne leur avait pas donné l'ordre de marcher au canon, tandis qu'en 1815, il avait prévenu Grouchy qu'il allait attaquer les Anglais si les Anglais tenaient devant lui, et que lui, Grouchy, devait ne pas perdre de vue les Prussiens?...

A l'armée, un lieutenant opérant en dehors de la vue de son général en chef, et concourant à une grande opération, aurait-il donc le droit de modifier ses ordres de sa propre autorité, et de se donner une mission autre que celle qu'il doit remplir?

Voyons donc page par page ce que dit l'auteur relativement au maréchal Grouchy.

Page 140 (XXe volume). — Napoléon rentré à Fleurus vers onze heures du soir (le 16 juin 1815), après avoir été en mouvement depuis cinq heures du matin, donna *les ordres indispensables* avant de prendre le repos dont il avait besoin.

Quels sont *ces ordres indispensables* donnés par Napoléon? Si M. Thiers entend par là l'ordre à l'aile droite de poursuivre les Prussiens, il se trompe. Ce n'est pas le tout que d'écrire que l'Empereur donna les ordres nécessaires, il faut expliquer ce que l'on entend par là et fournir des preuves à l'appui de ce que l'on avance. A l'armée, des ordres sont donnés par écrit ou verbalement. Aucun ordre écrit ne ressort du registre du major général, aucun ordre écrit ne se trouve aux archives; aucun ordre verbal n'a pu être donné le 16 au soir à Grouchy de poursuivre l'ennemi,

puisqu'il ne l'a reçu que le lendemain 17, sur le champ de bataille de Ligny.

Grouchy fut trouver l'Empereur, le 16 au soir, dans l'espérance d'avoir des instructions pour cette poursuite. Il n'en reçut pas. On le remit au lendemain.

Page 140. — Il (*Napoléon*) enjoignit à Pajol de se lancer, après un peu de repos, sur la trace des Prussiens, et il le fit suivre par la division d'infanterie Teste, détachée de Lobau.

Ce ne fut pas Napoléon, mais bien Grouchy qui lança Pajol et Exelmans, dans la nuit, sur la trace des Prussiens.

Page 140. — A cinq heures du matin, Napoléon était debout (*le* 17 *juin* 1815) prêt à continuer ses opérations.

M. Thiers se trompe, ou plutôt a été induit en erreur, probablement, par les souvenirs d'un officier général, bien jeune alors, et qui lui a fourni quelques renseignements plus ou moins exacts. L'Empereur malade ne se réveilla que vers *huit heures*. Le commandant de l'aile droite attendit dans l'antichambre, le major général n'ayant pas voulu troubler le repos de Napoléon ; voilà ce qui résulte de l'ensemble des documents.

M. Thiers, sans s'expliquer sur la nature des occupations de l'Empereur à *cinq heures du matin*, laisse entendre qu'il envoya *des ordres nécessaires*. Ce sont là des indications bien vagues.

Encore une fois, le livre du major général existe, et il ne porte pas trace d'ordres expédiés de cinq à huit heures du matin, le 17.

De plus, Grouchy et son chef d'état-major attestent que Napoléon dormit jusqu'à huit heures, qu'on n'osa pas l'éveiller et qu'il fit dire au commandant de l'aile droite *d'avoir à le suivre sur le champ de bataille de Ligny*. Il y arriva à neuf heures, en voiture.

Si Napoléon, debout à cinq heures du matin, eût expédié des ordres jusqu'au moment de se rendre à Ligny, comment

n'en eût-il pas donné à l'aile droite, dont le chef attendait et en avait demandé dès la veille au soir? L'aile droite et la poursuite des Prussiens ne devaient-elles pas être ses deux principales préoccupations du moment?

Page 150. — Dans une note assez longue de M. Thiers on lit :

En prétendant que Napoléon se conduisit, dans *la matinée du* 17, comme un prince oriental s'arrachant avec peine au repos, le maréchal Grouchy prouve tout simplement qu'il ne se rendait pas compte, qu'il ignorait ou ne comprenait pas que Napoléon devait attendre : 1° Que Ney, etc., etc.

Il était environ huit heures du matin, et ce n'était pas trop assurément de deux ou trois heures pour que toutes ces choses pussent se faire.

En attendant, Napoléon s'entretenait de sujets divers, etc.

Le maréchal de Grouchy n'a jamais prétendu que Napoléon s'était conduit, dans la matinée du 17, comme un prince oriental, mais il a prétendu (ce qui est la vérité) que l'Empereur, malade, ne s'éveilla que vers huit heures du matin. M. Thiers, qui ne recule pas devant une contradiction, et qu'il est très-facile d'opposer à lui-même, après avoir fait monter l'Empereur en voiture à *sept heures* du matin pour se rendre à Ligny (page 146, ligne 25), le fait causer jusqu'à *huit heures* (dans la note de la page 150), en attendant que Ney eût défilé, que Lobau fût en marche, etc., etc.

Seulement M. Thiers ne dit pas avec qui Napoléon s'entretint à Fleurus, de cinq heures à huit heures du matin.

Il y a là des contradictions flagrantes, et comme l'auteur du *Consulat et de l'Empire* s'en permet souvent.

Si Napoléon est monté en voiture à sept heures du matin pour se rendre sur le champ de bataille de Ligny, il ne pouvait causer de cinq heures à huit heures à Fleurus.

Page 150. — Dans le même instant on lui soumit un rapport du général Pajol, qui

Ce ne fut pas à Napoléon, mais à Grouchy, à qui elle était adressée, tout naturellement,

dès la pointe du jour s'était jeté sur la trace des Prussiens. Ce rapport *assez singulier* disait qu'on avait ramassé des fuyards et surtout des canons du côté de Namur, par conséquent dans la direction de Liége.

qu'on remit la dépêche de Pajol. Grouchy étant le chef immédiat de Pajol, c'est par son canal que passaient, avant d'arriver à l'Empereur, les rapports des généraux de l'aile droite. Grouchy communiqua cette dépêche à Napoléon.

M. Thiers ne dit pas l'heure à laquelle ce rapport, qu'il taxe de *singulier*, arriva; seulement, l'Empereur, d'après son récit, se trouvait alors sur le champ de bataille de la veille.

M. Thiers a une méthode fâcheuse : celle *d'analyser à sa façon* les documents historiques, au lieu de les donner *in extenso* et tels qu'ils sont.

La lettre de Pajol existe, nous l'avons placée dans le texte ; mais l'Empereur savait déjà que Pajol avait trouvé des Prussiens sur la route de Namur et leur avait pris des canons. Un des aides de camp du général, M. Dumoulin, avait été envoyé par lui à Grouchy dès trois heures du matin; Grouchy s'était empressé, dès qu'il avait pu joindre Napoléon sur le champ de bataille de Ligny, de l'informer du rapport de l'aide de camp de Pajol. En outre, c'est dans la cour même de la maison où avait couché l'Empereur que la batterie prussienne, enlevée par la cavalerie légère de l'aile droite, sur la route de Namur, avait été amenée.

Enfin le rapport de Pajol n'était pas plus *singulier* que l'enlèvement de la batterie prussienne sur la route de Namur.

Cette dernière circonstance, qui fit croire malheureusement à l'Empereur que l'ennemi se retirait sur Namur est fort naturellement expliquée dans les relations prussiennes :

« Une batterie ennemie cherchant à rallier son armée et venant de Namur tomba dans la cavalerie de Pajol en marche sur Namur, et ce dernier ainsi que l'Empereur conclurent de cette capture que la batterie formait une de celles de l'arrière-garde prussienne et qu'en conséquence Blücher cherchait à gagner le Rhin et la Meuse. »

Page. 151 — S'il fallait s'en rapporter à ce premier indice, on aurait dû en conclure que les Prussiens prenaient le parti de regagner le Rhin, et que, laissant les Anglais s'appuyer sur la mer, ils allaient faire campagne avec les Autrichiens et les Russes.

Il eût été plus sage de ne pas tirer de cet indice les conclusions énoncées par M. Thiers, parce qu'une armée battue peut être forcée de se replier par des lignes divergentes. Un corps pouvait donc fort bien se replier par Namur, ne fût-ce que pour rallier les réserves, tandis qu'un autre s'élèverait vers le nord, ce qui eut lieu en effet. Mais il n'en est pas moins vrai, malheureusement, que cette circonstance de l'enlèvement de la batterie prussienne par Pajol contribua à faire croire à l'Empereur que l'ennemi se repliait sur la Meuse.

Napoléon, *ajoute M. Thiers,* ne croyait guère à une pareille résolution de leur part. (*Celle de se replier sur la Meuse par la ligne de Namur-Maëstricht.*)

M. Thiers se trompe, Napoléon y croyait si bien : 1° Que son ordre verbal à Grouchy vers une heure, sur le champ de bataille de Ligny, ordre entendu de nombreux témoins (voir la déclaration du général Baudrand), DÉSIGNE *formellement la route de Namur, et Namur comme point de retraite des Prussiens ;*

2° Que dans une lettre écrite le 17 au ministre de la guerre par le duc de Dalmatie, on trouve cette phrase :

« *P. S.* L'armée est formée *sur la grande route de Namur à Bruxelles. Le dernier rapport du général Pajol est daté de Mazy* » (route de Namur) ;

3° Que, dans la lettre écrite au maréchal Ney, par le major général, on trouve ceci : « Je crois cependant vous avoir prévenu de la victoire que l'Empereur a remportée. L'armée prussienne a été mise en déroute. *Le général Pajol est à sa poursuite sur les routes de Namur et de Liége ;* »

4° Qu'enfin le 17, *à trois heures,* lorsque Napoléon va quitter Ligny pour se porter à gauche, aux Quatre-Bras, il *modifie* les ordres verbaux donnés par lui *vers une heure* à

Grouchy; il dicte à Bertrand la lettre citée *in extenso* dans le texte et désigne *Gembloux* au lieu de *Namur*, en recommandant au commandant de l'aile droite de *s'éclairer sur la direction de Namur et de Maëstricht.* Cette lettre paraît une preuve tellement évidente, que l'on ne comprend pas comment M. Thiers a pu révoquer en doute *le change* pris dans le principe par Napoléon sur la direction de la retraite de l'armée prussienne.

Pour nous, après de telles preuves, écrire que Napoléon ne crut pas à la retraite sur Namur, *c'est nier l'évidence.* Il crut jusqu'à trois heures de l'après-midi, le 17 juin, et donné une première direction fausse. Pourquoi? Parce que l'on avait abandonné l'armée battue pendant la nuit du 16 au 17. La faute peut-elle, doit-elle en retomber sur Grouchy?...

Page 151. — Le maréchal Grouchy était alors près de lui; il lui donna verbalement ses instructions, lesquelles résultaient tellement de la situation qu'on les pressent avant qu'elles soient énoncées. Il lui recommanda de poursuivre les Prussiens à outrance, *d'aggraver leur défaite* le plus qu'il pourrait, *de les empêcher au moins de se remettre trop tôt, surtout de ne jamais les perdre de vue, et de manœuvrer de manière à rester constamment en communications avec l'armée, et toujours entre elle et les Prussiens.*

Pourquoi M. Thiers, au lieu de donner une analyse de sa *façon* et des ordres de son *invention*, n'offre-t-il pas purement et simplement à ses lecteurs : 1° l'ordre verbal du 17, à une heure ; 2° l'ordre écrit du 17, à trois heures? Le premier est attesté par Grouchy, à qui il a été donné et qui doit le connaître; il est attesté en outre par des généraux qui l'ont entendu. Le second existe ; il ne parle ni *d'aggraver* la défaite des Prussiens ni de les empêcher de se remettre trop tôt (ce qui eût été de véritables naïvetés à dire et à écrire), ni de manœuvrer de manière à rester constamment entre l'armée et les Prussiens.

L'Empereur donna verbalement au maréchal les ordres

que nous avons indiqués dans le texte ; ils ont fort peu d'analogie avec l'analyse qu'en fait M. Thiers.

A cette analyse de M. Thiers nous opposerons, outre l'ordre verbal que nous avons donné plus haut, la lettre suivante du général Baudrand, l'un des aides de camp de l'Empereur en 1815. Cette lettre prouve en outre que Napoléon, contrairement à ce que pense et dit M. Thiers, était alors convaincu que les Prussiens se retiraient sur Namur.

Voici cette lettre :

Paris, 16 décembre 1841.

« Monsieur le maréchal, je n'ai point oublié que, me trouvant à Londres, il y a quelques années, chez l'ambassadeur de France, M. le prince de Talleyrand, je vous entretins de ce que j'avais vu et entendu le 17 juin 1815, vers le milieu du jour, sur le lieu même où s'était livré le combat de la veille. Voici ces circonstances telles qu'elles sont encore présentes à ma mémoire.

« Le 17 juin 1815, le lendemain de la bataille de Fleurus, Napoléon monta à cheval vers neuf heures du matin et se dirigea sur Ligny ; au delà de ce village il mit pied à terre sur le terrain qui la veille était occupé par le centre de l'armée prussienne.

« La plupart des personnes qui accompagnaient l'Empereur descendirent aussi de cheval : j'étais de ce nombre et me trouvai avec trois personnes, qui malheureusement n'existent plus aujourd'hui ; les deux commandants en chef de l'artillerie et du génie, MM. les

généraux Ruty et Rogniat, et leurs chefs d'état-major, le général Berge et moi.

« Il arriva successivement auprès de l'empereur plusieurs officiers généraux ou d'état-major, qui sans doute venaient faire des rapports sur ce qui s'était passé pendant la nuit ou dans la matinée, et venaient demander des ordres ou des instructions.

« Vous vîntes ensuite, Monsieur le maréchal, et après quelques instants de conversation, comme vous vous sépariez de Napoléon, il vous dit à haute et intelligible voix, de manière à être facilement entendu à la distance de vingt ou trente pas où nous nous trouvions : *Monsieur le maréchal, vous allez prendre les* 3e et 4e *corps d'armée, une division du* 6e, *la cavalerie de*, etc., *et vous entrerez ce soir dans Namur;* et quand vous fûtes à quelque distance, l'Empereur ajouta, en élevant la voix : *Je vous recommande, monsieur le maréchal, de m'amener beaucoup de prisonniers.*

« Vous partîtes aussitôt; l'Empereur remonta à cheval. Après avoir parcouru le champ de bataille, qui était couvert de morts et de blessés prussiens, en adressant à ces derniers des paroles de consolation, Napoléon ordonna que le quartier-général fût transféré de Fleurus à Marbais; il se porta ensuite rapidement aux Quatre-Bras, et, prenant avec lui le très-petit nombre de troupes qu'il avait sous la main, il se mit à poursuivre les Anglais, qui se retiraient sur le mont Saint-Jean.

« Tels sont les faits dont j'ai été témoin, et les paroles que j'ai entendues; bien que ces temps soient bien loin

de nous, ces circonstances étaient trop remarquables et j'ai eu trop souvent l'occasion de les rappeler à ma mémoire, pour qu'elles ne soient pas restées solidement gravées dans mes souvenirs.

« Complétement désintéressé dans la discussion qui s'est établie sur ce point important de l'histoire contemporaine, mon témoignage n'a d'autre objet que d'attester la vérité. »

Page 151. — Le maréchal Grouchy, effrayé, il faut lui rendre cette justice, de se voir livré à lui-même dans cette circonstance délicate, ***en témoigna un regret modeste*** à Napoléon, et parut également fort embarrassé de deviner la route que suivraientles Prussiens.	Voilà un compliment perfide pour le maréchal; rétablissons les choses. Grouchy fut ***effrayé***, non d'être livré à lui-même, ce n'était pas la première fois que cela lui arrivait, il fut effrayé de voir qu'il aurait de la peine à exécuter ses instructions, ***parce que l'ennemi avait seize heures d'avance.***

Le regret modeste est encore une petite perfidie de l'auteur du *Consulat et de l'Empire*. M. Thiers ne serait pas fâché d'insinuer que le maréchal montrait la modestie de l'homme qui se sent inférieur à la mission dont on le charge.

Quant à l'embarras de Grouchy pour deviner la route que suivraient les Prussiens, puisque, d'après M. Thiers, l'Empereur ne croyait pas à la ***retraite sur Namur et sur Maëstricht***, pourquoi Napoléon n'indiquait-il pas de suite *Gembloux*, *Wavres*, ou mieux encore *Saint-Lambert?* le maréchal n'aurait plus ressenti aucun embarras.

Ah! les contradictions sont nombreuses dans l'histoire du *Consulat et de l'Empire*, les faits y sont appréciés avec beaucoup de légèreté, et les conclusions souvent amenées avec plus de talent que de bonne foi.

Page 152. — Grouchy partit immédiatement pour obéir aux ordres de Napoléon, et son *premier mouvement* fut de courir sur la route de Namur, où Pajol avait ramassé des fuyards et des canons.

Ceci est complétement faux, ainsi que le prouvent les documents que nous avons donnés plus haut, les déclarations du général Le Sénécal et autres. Grouchy ne courut nullement sur la route de Namur, attendu qu'il reçut une lettre du général Bertrand, laquelle lui donnait Wavres pour direction nouvelle. Il est bien évident que si ce nouvel ordre de l'Empereur ne lui fût pas arrivé à temps, il se fût porté sur la route de Namur, Napoléon ayant cru jusqu'à deux heures, le 17, que l'ennemi se dirigeait de ce côté. (Voir plus haut la lettre du général Baudrand.)

Page 151. — Napoléon (selon M. Thiers) ne croit pas à la résolution des Prussiens de se replier sur la Meuse. *Page* 155. La circonstance des blés couchés détruit la supposition de ce mouvement.

Le premier mouvement de Grouchy fut de se porter au quartier général de Gérard pour faire prendre les armes au 4ᵉ corps, et d'envoyer par un aide de camp des ordres au 3ᵉ.

M. Thiers est bien obligé d'admettre la lettre dictée à Bertrand. Napoléon a donc cru jusqu'alors que les Prussiens se retiraient sur Namur, puisqu'il donne par écrit une autre direction au maréchal?

Expliquera qui pourra cette nouvelle contradiction, nous ne sommes pas assez habile pour le faire; mais enfin, pour que la supposition de ce mouvement soit *détruite*, il faut bien que cette supposition ait *existé*. On ne peut détruire que ce qui a existé, en bonne logique.

Qu'on nous permette ici une observation de détail. Ce n'est pas dans la marche entre Marbais et les Quatre-Bras que l'Empereur fit écrire à Grouchy; la lettre est datée de *Ligny* même, trois heures de l'après-midi. *Cette lettre existe.* Nous l'avons sous les yeux; elle est au texte.

Page 156. — Il lui recommandait de bien s'éclairer sur

Encore la fâcheuse méthode d'analyser au lieu de re-

tous les points, de ne pas perdre de vue *que si les Prussiens pouvaient être tentés de se séparer des Anglais pour regagner le Rhin,* ils pouvaient aussi vouloir se réunir à eux pour livrer une seconde bataille aux environs de Bruxelles; de se tenir sans cesse sur leurs traces afin de découvrir leurs véritables intentions; d'avoir dans tous les cas ses divisions rassemblées dans une lieue de terrain, et de semer la route de postes de cavalerie, afin d'être constamment en rapport avec le quartier général.

produire tout simplement la dépêche de l'Empereur.

Cette fois, M. Thiers a été mal inspiré, car il se contredit de plus en plus. D'après son analyse de la lettre à Grouchy, non-seulement Napoléon *admet la retraite sur le Rhin,* mais, de la façon dont les choses sont présentées par lui, l'Empereur *semble croire au moins autant au mouvement sur Namur qu'au mouvement sur Bruxelles.* M. Thiers ne se relit donc pas? Il a tort.

Pourquoi l'auteur du *Consulat et de l'Empire* se substitue-t-il à l'Empereur? Lorsqu'on a des documents, pourquoi ne pas les donner, au lieu de les analyser à sa manière?

Page 155. — Entre Marbais et les Quatre-Bras, la cavalerie légère, lancée à travers champs sur notre droite, avait vu les blés couchés par le passage de troupes nombreuses, et c'était une preuve qu'un corps prussien avait pris la route de Tilly conduisant vers Wavres et suivant le cours de la Dyle. *C'était une indication qui détruisait tout à fait la supposition d'une retraite des Prussiens vers le Rhin.* Napoléon, n'ayant pas en ce moment le maréchal Soult auprès de lui, se servit du grand maré-

Une fois encore, M. Thiers prend soin de se donner à lui-même un démenti, ainsi qu'on le voit. Il explique pourquoi Grouchy prit la route de Wavres et non celle de Namur. Il admet en cet endroit de son récit, que l'Empereur a cru à une retraite sur Namur, ce qu'il refusait d'admettre comme possible un peu plus haut. La première direction assignée à Grouchy était très-*positive*, au contraire.

chal Bertrand pour donner au maréchal Grouchy une direction plus positive que celle qu'il lui avait assignée de vive voix deux heures auparavant. Il lui prescrivit de se diriger sur Gembloux.

Page 164. — De tous les ordres (le 17 au soir), le plus pressant était celui que Napoléon devait adresser à Grouchy, car il ne fallait pas le laisser errer à l'aventure dans une circonstance pareille, et comme le maréchal se trouvait à 4 ou 5 lieues, il importait de lui expédier ses instructions immédiatement, pour qu'il pût les recevoir en temps utile. *A dix heures environ, Napoléon lui adressa les instructions que comportait la situation envisagée sous toutes ses faces.*

Oui, le plus pressant était d'envoyer des ordres à Grouchy, cela est très-vrai; mais ce qui n'est plus exacte, c'est l'histoire des instructions envoyées par Napoléon à Grouchy *à dix heures du soir* le 17, histoire bâtie à grand renfort de phrases, mais de phrases ne reposant sur aucun document; aussi, malgré la longue note de M. Thiers, nous ne croyons pas à cette dépêche du 17 à dix heures du soir, et nous redirons ici ce que nous avons dit dans nos observations sur l'ouvrage Gourgaud.

Le livre du major général existe, et l'on n'y voit pas *trace* de cette lettre. Or, l'on n'expédie pas une dépêche de cette importance, d'un quartier général, et quand on n'est pas surtout aux prises avec l'ennemi, sans en prendre la copie, ou l'analyse, ou au moins la note.

On n'expédie pas une pareille dépêche par un seul officier; on en fait faire trois, quatre, cinq expéditions, et on les envoie par trois, quatre, cinq officiers différents.

Maintenant, eût-on commis la faute de n'expédier qu'un seul officier et qu'une seule dépêche, on n'aurait pu envoyer l'officier sans prendre son nom et l'heure de son départ; de sorte que cet officier eût-il porté la lettre à l'ennemi, ou

fût-il tombé entre ses mains, on connaîtrait au moins *son nom*. Officier et dépêche ne sauraient disparaître ainsi, et c'est cependant ce qui semblerait avoir eu lieu, puisque M. Thiers lui-même ne peut faire connaître ni le sort ni même le nom de l'officier porteur de la fameuse dépêche du 17.

Or donc :

Ou l'Empereur a dicté des instructions pour Grouchy, et ces instructions n'ont pas été envoyées par le major général soit par négligence, soit par trahison, ce qui n'est guère admissible, ou l'Empereur n'a pas envoyé d'instructions à Grouchy.

Ce qu'il y a de plus positif encore, c'est que Grouchy n'a rien reçu le 17 au soir, ni dans la nuit du 17 au 18, ni avant le 18 *à quatre heures* de l'après-midi.

Page 165. — Si les Prussiens, dit-il (*Napoléon*) dans la dépêche destinée au maréchal Grouchy, si les Prussiens ont pris la route du Rhin, il n'y a plus à vous en occuper, et il suffira de laisser mille chevaux à leur suite pour vous assurer qu'ils ne reviendront pas sur nous. Si par la route de Wavres ils se sont portés sur Bruxelles, il suffit encore d'envoyer après eux un millier de chevaux, et dans le second cas, comme dans le premier, il faut vous replier tout entier sur nous pour concourir à la ruine de l'armée anglaise.

Si enfin les Prussiens se sont arrêtés en avant de la forêt de Soignes, à Wavres ou ailleurs, il faut vous placer

Telle est l'analyse faite par M. Thiers de la dépêche de Napoléon à Grouchy. Elle diffère du tout au tout, ainsi qu'on peut le voir, de l'analyse de la même dépêche donnée par Gourgaud et que voici :

Qu'il y aurait le lendemain une grande bataille ; que dans tous les cas, il fallait que le maréchal manœuvrât par Saint-Lambert, etc.

Ainsi voilà deux auteurs qui donnent de la même dépêche deux analyses différentes, et cette dépêche, ni l'un ni l'autre ne peut la produire, par la simple raison sans doute qu'elle n'a jamais existé, qu'on n'en a jamais eu la moindre trace.

Voilà donc l'accusation, le

entre eux et nous, les occuper, les contenir, et détacher une division de sept mille hommes afin de prendre à revers la gauche des Anglais.

blâme de la conduite de Grouchy reposant sur une base qui *n'existe pas*. N'est-il pas plus que singulier de voir l'auteur du *Consulat et de l'Empire* donner hardiment à ses lecteurs, et comme s'il les avait en sa possession, l'analyse des instructions *tracées*, dit-il, *avec une extrême précision*, mais *dont personne n'a pu retrouver la trace*, pas même lui? Comment peut-on donner l'analyse de documents que l'on n'a pas sous les yeux, dont les récits venus de Sainte-Hélène parlent sans en présenter le texte, dont l'analyse faite par un autre n'est pas celle que l'on donne soi-même?

Ainsi, d'après Gourgaud, d'après M. Thiers, Grouchy n'a pas exécuté l'ordre que l'Empereur lui adressa le 17 à dix heures du soir, et il se trouve que cet ordre n'est pas parvenu au maréchal et, selon toute apparence, n'a jamais été ni écrit ni expédié, mais imaginé après coup. Quelle honnêteté historique!

Page 165. — Il était environ dix heures du soir; en admettant que l'officier qui les porterait ne partît qu'à onze, il devait être rendu au plus tard à deux heures du matin à Gembloux.

Sans doute, si la dépêche a été expédiée; mais, encore une fois, il y a plus que doute, aujourd'hui que le livre d'ordre et de correspondance du major général a été retrouvé; il y a à peu près certitude que jamais cet ordre n'a été écrit et expédié. En admettant que la dépêche n'eût été envoyée qu'en *primata*, qu'elle fût tombée aux mains de l'ennemi, qu'on n'eût pas eu le temps de l'inscrire au registre du duc de Dalmatie; l'heure du départ et le nom de l'officier figureraient sur le livre, et d'ailleurs on saurait aujourd'hui par les ouvrages étrangers écrits sur cette campagne (anglais surtout), que la dépêche à Grouchy a été soustraite; mais

rien, rien que l'analyse de Sainte-Hélène et celle de M. Thiers, toutes deux dissemblables.

Se basant sur cet ordre que Grouchy a dû recevoir, d'après lui, le 17 à deux heures du matin, M. Thiers établit tout un plan de campagne en vertu duquel le commandant de l'aile droite devait partir à quatre heures du matin le 18 de Gembloux, et se trouver près de Napoléon au moment de la bataille, soit qu'il négligeât les Prussiens en route vers le Rhin ou Bruxelles, soit qu'il eût à les suivre sur Wavres, en faisant un détachement vers Mont-Saint-Jean, etc.

On va dire que nous nous répétons, mais nous ajouterons encore :

Oui, mais ces instructions du 17 à dix heures, comme nous l'avons démontré, rien n'en prouve l'existence. Si ces instructions ont été *données*, elles n'ont pas été *reçues* ce qui est exactement la même chose pour Grouchy et pour l'appréciation judicieuse de sa conduite.

Ce qu'il y aurait de plus plaisant dans ceci, si cela ne faussait pas l'histoire et n'attaquait pas la réputation d'un de nos meilleurs généraux du premier empire, c'est, M. Thiers l'avoue lui-même, page 251, ligne 14ᵉ, que le porteur d'ordre n'est pas *parvenu à sa destination;* et cependant il a écrit, page 179, ligne 23ᵉ : « L'officier porteur d'un rapport daté de dix heures du soir était arrivé à deux heures du matin. » Comment faire cadrer toutes ces anomalies, toutes ces contradictions ? M. Thiers admet-il un instant la réception des deux fameuses dépêches pour donner à ses lecteurs un petit *plat* stratégique et tactique de sa façon ?...

N'est-il pas d'une injustice révoltante de voir M. Thiers reprocher au maréchal de n'avoir pas exécuté un plan

basé sur des instructions *qu'il aurait pu, qu'il aurait dû recevoir, mais qu'il n'a pas reçues?...*

Voici qui est plus fort : M. Thiers, afin sans doute de prouver l'existence des instructions du 17 à dix heures, prétend, avec et d'après Gourgaud sans doute, que l'Empereur en fit adresser un *duplicata* à Grouchy, le 18 à deux heures du matin ; mais, chose inouïe, il arrive pour le *duplicata* de deux heures du matin, précisément ce qui était arrivé pour le *primata* de dix heures du soir: il est absolument impossible de trouver trace *nulle part* de la *dépêche* expédiée et de *l'officier* qui l'a portée. Rien au registre du major général, rien du nom de l'officier.

Franchement, pour qui a fait la guerre dans les armées régulières, est-ce chose admissible que ces deux envois si importants qui manquent tous les deux et dont l'existence ne repose que sur des *on-dit?*

L'officier ou les officiers partant de la ferme du Caillou le 17 à dix heures du soir ou le 18 à deux heures du matin, n'avaient cependant pas à passer devant l'ennemi, ils marchaient en arrière par la chaussée des Quatre-Bras. Ils n'avaient nullement à craindre par conséquent d'être enlevés.

Une partie du système d'accusation porté sur la conduite du maréchal Grouchy par M. Thiers pendant la journée du 18 repose donc sur l'envoi et sur la réception de deux ordres expédiés du quartier impérial, ordres qui n'ont peut-être pas été écrits, qui n'ont probablement pas été expédiés, et qui n'ont positivement pas été reçus.

Que deviennent, devant des faits si précis, les analyses, les plans de campagne, les appréciations, les conclusions de M. Thiers?

Page 170. — Napoléon, poursuivant le duc de Wellington par Mont-Saint-Jean, Grouchy devant poursuivre Blücher par Wavres, marchaient à environ 4 lieues l'un de l'autre, *mesurées à vol d'oiseau.*

A vol d'oiseau, oui ; mais une armée n'en rejoint pas une autre *à vol d'oiseau.* Napoléon et Grouchy, par la direction donnée au maréchal sur Gembloux, se trouvaient à 6 lieues l'un de l'autre et séparés par des chemins de traverse gâtés par l'orage, impraticables au matériel. En outre, Grouchy avait à manœuvrer devant une armée triple de la sienne, qui pouvait le contenir, comme elle l'a fait, en lui opposant un corps de troupes égal au sien ; armée qui pouvait en même temps détacher le surplus sur un autre point.

Ajoutons que cette armée de Blücher avait ses lignes de communication avec les Anglais parfaitement libres, tandis que l'aile droite française, pour franchir la Dyle, était contrainte *d'opérer une marche de flanc en face d'un ennemi supérieur*, et de tenter le passage d'une rivière inguéable le 18 juin 1815, sur laquelle il n'avait pas de ponts.

Page 170. — Mais ne pas les rencontrer, ne pas même les voir dans un espace aussi étroit était, un *miracle,* un miracle de malheur qui n'était guère à supposer.

Cette phrase est pour nous un *miracle* de phraséologie oiseuse : Grouchy vit les Prussiens, les rencontra, puisqu'il les attaqua le 18 sur Wavres et sur Limale.

Seulement, pour qu'on vît toujours les Prussiens, il ne fallait pas les quitter le 16 au soir et les laisser diriger dix-huit heures d'avance.

Page 172., — Pour rem-

D'abord, telle n'était pas,

plir sa mission la plus indiquée, celle de *s'interposer entre les Prussiens et les Anglais*, Grouchy avait en sa faveur une circonstance locale des plus heureuses. La Dyle, petite rivière de peu d'importance sans doute, mais dont les abords étaient très-faciles à défendre, coulant de Genappe vers Wavres, séparait Napoléon de Grouchy, comme Wellington de Blücher. En suivant à la lettre ses instructions, qui lui prescrivaient de communiquer toujours par sa gauche avec le quartier général, Grouchy pouvait se porter sur la Dyle, la franchir, se mettre ainsi entre lui et les Prussiens, et leur en disputer le passage, etc.

à proprement parler, cette mission. La mission donnée à Grouchy était celle *de suivre les Prussiens, de les joindre et de ne plus les perdre de vue* lorsqu'il les aurait joints.

Quant à la belle manœuvre imaginée par M. Thiers et en vertu de laquelle Grouchy, franchissant la Dyle, fût venu en *défendre* le passage à l'armée de Blücher nous dirons que si le maréchal se fût permis une pointe aussi dangereuse, il eût été à peu près sûr de faire écraser ses trente et quelques mille soldats par les quatre-vingt-dix mille du général prussien, lequel lui eût peut-être passé sur le corps. Blücher, à Wavres, où il avait concentré toutes ses forces *depuis le 17 au soir*, c'est-à-dire lorsque Grouchy était à peine à Gembloux, avait en sa possession les ponts de la ville et celui du moulin de Bielge. Il pouvait donc, lui, s'opposer au passage de la Dyle par Grouchy, tandis que Grouchy ne pouvait pas lui rendre la pareille.

Oh ! l'historien du *Consulat et de l'Empire*, la plume à la main, a des combinaisons tactiques d'une ampleur prodigieuse. Il ne recule devant rien. Avec trente mille hommes il en attaque et en culbute quatre-vingt-dix mille le plus facilement du monde ! C'est admirable ; toutefois le maréchal de Grouchy ne fut pas aussi audacieux, et cependant il avait bien quelque habitude, lui aussi, de la grande guerre ; habitude pratique.

Page 171. De plus, par-

On dirait, à lire M. Thiers,

tant d'auprès de Napoléon, ayant mission de communiqner toujours avec lui, Grouchy, *s'il ne perdait pas la piste des Prussiens,* devait obtenir l'un des deux résultats que voici : ou de s'interposer entre eux et Napoléon et de retarder assez leur arrivée pour qu'on eût le temps de battre les Anglais, ou, s'il n'avait pas pu leur *barrer* le chemin, de les prendre *en flanc* pendant qu'ils chercheraient à se réunir à l'armée britannique.

que Grouchy, en quittant Napoléon, était sur la *piste des Prussiens.* Avant de ne pas la perdre, il fallait la trouver, *cette piste*, et Grouchy ne la trouva, grâce aux lenteurs du 4ᵉ corps et à l'orage du 17, que le 18 au matin.

On ne barre pas le chemin à un ennemi ayant des *forces triples* des vôtres, derrière lequel on manœuvre, qui a sa liberté d'action en *avant de vous.* Avancer pareille chose, c'est parler pour ne rien dire.

Grouchy ne pouvait prendre les Prussiens *en flanc* pendant leur marche, puisqu'il avait ordre de les suivre, puisqu'ils avaient trop d'avance sur lui pour qu'il pût espérer les gagner de vitesse sur les routes de la forêt de Soignes. C'est lui qui eût prêté le flanc aux Prussiens s'il eût tenté le passage de la Dyle en leur présence. Ce qu'il pouvait faire, ce qu'il eût peut-être fait, s'il n'en eût pas été empêché par *des ordres contraires jusqu'au* 18 *à sept heures du soir*, c'était de se jeter de Gembloux sur Moustier dès le matin, d'y passer la Dyle et d'essayer de rallier la droite de Napoléon. Mais il ne pouvait opérer ainsi sans désobéir à l'Empereur, qui lui avait dit, qui lui avait écrit : *Dès que vous aurez joint les Prussiens, ne les perdez plus de vue.* Pour se jeter audacieusement sur sa gauche vers Saint-Lambert, il eût fallu que Grouchy eût eu connaissance de la retraite des deux corps ennemis par Saint-Géry. Il ne pouvait la soupçonner, cette retraite, puisqu'on ne la lui avait pas fait connaître du quartier général ; *il serait donc souverainement injuste de raisonner dans cette hypothèse.*

Page 172. — A la vérité, pour ne point perdre de temps,

Il n'était pas si facile que veut bien le dire M. Thiers,

pour bien suivre les mouvements des Prussiens, il aurait fallu connaître ou soupçonner du moins leur direction, de manière à ne pas courir trop tard après eux.

Mais les suppositions à faire en cette circonstance étaient si faciles à vérifier avec les treize régiments de cavalerie dont Grouchy disposait, et les espaces à parcourir si peu considérables, qu'il était facile de regagner le temps qu'on aurait perdu en fausses recherches.

dès qu'on avait laissé échapper les Prussiens dans la nuit du 16 au 17, de retrouver leurs traces *certaines*, même avec les treize régiments de cavalerie; et une chose pourrait surprendre, c'est que Blücher, auquel on laissait une aussi grande avance, n'ait pas été plus près des Anglais le 17 au soir. Si le feld-maréchal n'avait pas déjà rallié Wellington vingt-quatre heures après la bataille de Ligny, c'est qu'il n'avait pas voulu laisser en arrière de lui les corps qui n'avaient pu y prendre part.

Or, si les Prussiens, au lieu de s'arrêter et de se concentrer à Wavres, eussent filé sans interruption, on ne les eût pas joints, même le 18 au matin, sur la Dyle; ils n'étaient pas assez désorganisés pour cela après la bataille du 16.

Page 172. — Grouchy, que Napoléon avait *quitté à onze heures du matin*, aurait dû, à trois ou quatre heures de l'après-midi, savoir la vérité, et de quatre à neuf heures être bien près de Wavres ou se trouver sur la gauche de la Dyle, si, ce qui valait mieux, il traversait cette rivière pour se mettre en communication plus étroite avec Napoléon.

Ceci est complétement faux; Grouchy ne quitta pas l'Empereur à *onze heures*, le 17, mais *à une heure* de l'après-midi, ce qui est attesté par tous ceux qui ont écrit sur cette époque. Raisonnements basés sur des *instructions non parvenues*, *diminution* de distance, *augmentation* de temps pour la poursuite, rien ne coûte à M. Thiers pour arriver à donner moins d'invraisemblance à ses conclusions.

Grouchy, n'ayant quitté l'Empereur qu'à une heure, sut bien en effet de trois à quatre heures, grâce à Pajol, grâce

à Exelmans, que les Prussiens remontaient au nord ; mais il ne pouvait être à Wavres, distant de Ligny de 7 lieues, le 17, à neuf heures du soir :

1° Parce que le 4e corps marcha difficilement;

2° Parce que l'orage cloua les troupes de Vandamme à une lieue en avant de Gembloux;

3° Parce qu'il avait l'ordre formel de tenir ses troupes réunies, et qu'Exelmans, Vandamme, Gérard, Pajol et Teste, s'il eût fait une marche forcée sur Wavres, eussent été éparpillés, et que, trouvant Blücher concentré et solidement établi derrière la Dyle, ses troupes eussent couru de grands dangers. Le maréchal ne pouvait pas non plus franchir la rivière au pont de Moustier :

1° Parce que pour arriver à ce pont il fallait faire 6 à 7 lieues par l'orage, à travers des chemins de traverse défoncés;

2° Parce que s'il eût franchi la Dyle le 17 au soir, *il ne poursuivait plus les Prussiens :* il perdait leurs traces, il n'exécutait plus les ordres formels de l'Empereur.

Si le but de Napoléon, comme le dit M. Thiers, en dirigeant son aile droite sur Gembloux le 17, eût été de la tenir toujours rapprochée de lui, pourquoi faisait-il un détachement aussi loin de lui? Le but que voulait atteindre l'Empereur était évidemment d'inquiéter les Prussiens, de les occuper en les faisant suivre, et d'empêcher leur concentration, leur ralliement; mais, pour obtenir ce résultat, il ne fallait pas les laisser échapper le 16 et leur donner seize heures d'avance. TOUT EST LA.

Page 173. — De tout cela, le maréchal Grouchy n'avait rien fait dans la journée. Ayant du coup d'œil et de la vigueur sur le terrain, il n'avait aucun discernement dans la direction générale des opérations, et surtout rien de la sagacité d'un officier d'avant-garde, chargé

On peut trouver tout naturel que M. Thiers juge à sa façon les qualités militaires du maréchal Grouchy ; chacun juge bien, à la sienne, les qualités, comme historien, de l'auteur du *Consulat et de l'Empire;* mais il avance deux *inexactitudes* (pour employer

d'éclairer une armée (1). Ainsi, il n'avait envoyé aucune reconnaissance sur la gauche de Tilly à Mont-Saint-Guibert, route qu'avaient prise Ziethen et Pirch ; il n'en avait pas même envoyé une par sa droite sur Gembloux, et en se séparant de Napoléon à Sombref, il avait couru comme une tête légère sur Namur, où on lui avait dit que Pajol avait ramassé des fuyards et du canon.

un mot poli et parlementair lorsqu'il parle du non-env des reconnaissances sur Mon Saint-Guibert à gauche et s Gembloux à droite, et lorsqu affirme qu'en quittant Nap léon il courut comme une tê légère sur Namur.

1° Le 17 juin, ce n'était pas à la cavalerie de Grouchy à éclairer Mont-Saint-Guibert, mais à la cavalerie de l'aile gauche et de la réserve, puisque ce point était plus rapproché des deux premières fractions de la grande armée que de la troisième. C'était l'affaire de la cavalerie du général Monthyon, lancée le 16 aux trousses des deux corps remontant sur Wavres, si l'on en croit la relation venue de Sainte-Hélène.

2° Le 18 au matin, le maréchal envoya en reconnaissance M. Pont-Bellanger, son aide de camp, sur sa gauche, à Moustier.

3° *Dès la nuit du* 16 *au* 17, tout le corps d'Exelmans était si bien en reconnaissance sur Gembloux, que le général écrit au maréchal, dans cette nuit du 16 au 17 : « J'ai l'honneur de vous informer ce *matin* du mouvement que j'ai fait sur Gembloux. »

Cette lettre est tout entière au texte. M. Thiers ne la connaissait-il pas quand il a écrit son vingtième volume ? Cela

(1) Si ce que dit M. Thiers est vrai, il faut avouer que Napoléon, qui d'habitude choisissait assez bien ses hommes, ayant vu pendant vingt ans Grouchy à l'œuvre, et venant de le nommer maréchal, eut bien peu d'inspiration en 1815. Aller chercher dans toute son armée *une tête légère* pour lui confier la mission la plus sérieuse ; un officier manquant de la *sagacité nécessaire à l'avant-garde* pour lui donner une mission d'avant-garde ; un général sans discernement dans la direction des opérations pour le détacher sur la droite avec trente-trois mille hommes. Voilà qui est véritablement maladroit de la part de l'Empereur.

M. Thiers oublie que depuis Friedland Grouchy avait commandé en chef avec la plus haute distinction la cavalerie de la grande armée.

étonnerait. Peut-être pourrait-on, avec plus de raison qu'au maréchal Grouchy, appliquer à l'historien l'épithète de *tête légère*, ou du moins celle d'*écrivain léger*.

4° Grouchy ne courut pas du tout avec ou sans *tête légère* sur *Namur*. Il se dirigea sur *Ligny* pour faire partir le 4e corps et le porter sur le *Point-du-Jour*, puis du Point-du-Jour au nord, sur *Gembloux*, laissant Pajol dans la direction de Namur, et cela en vertu des ordres très-précis de l'Empereur, ordres verbaux, ordres écrits.

Tous ces reproches de l'historien tombent donc d'eux-mêmes, car ils sont entachés de la plus grande fausseté matérielle. Les lecteurs sérieux qui voudront bien comparer ce récit et *les preuves que nous donnons à l'appui* avec celui de M. Thiers, ne pourront qu'être étonnés des insinuations plus que malveillantes, disons le mot, injustes, que contiennent la narration et les appréciations de l'historien du *Consulat et de l'Empire*.

Page 173. — Tandis qu'il galopait fort inconsidérément dans cette direction, il avait appris que sa cavalerie, battant l'estrade pendant la matinée, avait aperçu les Prussiens en grand nombre du côté de Gembloux, lesquels semblaient marcher sur Wavres.

Voici qui ne laisse pas que d'être curieux, et nous nous permettrons un simple rapprochement. M. Thiers écrit, page 173, ligne 12e : « *Il* (Grouchy) *n'en avait pas même envoyé une* (reconnaissance) *par sa droite sur* GEMBLOUX ; et, même page, ligne 20e : *Sa cavalerie, battant l'estrade, avait aperçu les Prussiens en grand nombre du côté de* GEMBLOUX. »

Conciliera qui voudra ces deux faits consignés à huit lignes de distance, sur la même page.

Page 173. — En même temps, la dépêche que Napoléon lui avait adressée de Marbais lui avait donné la même information, et alors il s'était

Grouchy, auquel nous voyons avec plaisir que M. Thiers ne refuse pas l'*activité*, puisqu'il le fait galoper à droite, galoper au nord,

mis à courir sur Gembloux, en ordonnant à son infanterie de l'y suivre.

galoper à l'est, Grouchy, recevant par la dépêche du 17, à trois heures, l'ordre de prendre au nord un autre point de direction que Namur, exécuta ce nouvel ordre. Cela prouve une fois de plus ce que nous avons déjà dit et redit, c'est que l'Empereur avait parfaitement admis dans le principe la *retraite sur Namur*, parce qu'il avait commis le 16 au soir la faute capitale de ne pas faire suivre avec vigueur l'armée prussienne.

Page 173. — Cette infanterie, composée des corps de Vandamme et de Gérard, n'avait été mise en mouvement que vers trois ou quatre heures.

Ceci n'est qu'à moitié exact, le corps de Vandamme, s'étant mis en mouvement sans perdre de temps, était à trois heures *au Point-du-Jour*, embranchement des routes de Namur et de Gembloux, distant de près de 2 lieues de Saint-Amand, son bivouac, tandis que le corps de Cérard, n'ayant pas exécuté aussi rapidement l'ordre du commandant de l'aile droite, débouchait à peine de Ligny à la même heure.

Page 173. — Il eût mieux valu s'acheminer vers midi sur Gembloux.

Encore une fois, l'ordre verbal de mouvement ne fut donné à Grouchy par l'Empereur qu'à *une heure*, et cet ordre indiquait formellement *Namur* pour direction.

Il faut que M. Thiers soit bien mal renseigné, ou qu'il ait bien mal lu les documents de l'époque, ou qu'il y ait chez lui un parti bien arrêté de rejeter toute faute sur les lieutenants de l'Empereur, pour qu'il ose baser ses plans, ses appréciations, ses calculs, *sur des ordres non parvenus*, comme celui du 17 à dix heures du soir ; *sur des heures fausses*, comme celle de onze heures au lieu de une heure ; *sur des distances inexactes.*

Page 174. — A Gembloux

Grouchy, une fois l'ordre du

es rapports du pays indiquaient Wavres comme le véritable point de retraite de l'armée prussienne, et il y avait dans leurs dires un ensemble qui aurait certainement décidé un esprit moins flottant que celui du maréchal Grouchy. Mais comme Bulow arrivait par la route de Liége, comme il y avait dès lors du matériel sur cette route, les perplexités du maréchal Grouchy s'augmentèrent, et il ne sut plus à quelle supposition s'arrêter.

17 à trois heures entre les mains, avait eu si peu l'idée que les Prussiens se replieraient sur le Rhin, ou se partageraient en deux divisions :

. 1° Qu'il écrit de Gembloux, de sept heures et demie à dix heures et demie, à tous les chefs de corps, pour leur prescrire de marcher le jour suivant sur Wavres;

2° Qu'il appelle Pajol sur Grand-Lez;

3° Qu'il donne l'ordre à Exelmans de pousser *sur Wavres*.

Vraiment, il est impossible de comprendre comment M. Thiers, en présence de pareils faits, de semblables *documents* (voir au texte), ose prêter à Grouchy des intentions démenties par toutes les actions, par toutes les lettres officielles, par tous les rapports du maréchal! C'est vouloir tromper ses lecteurs avec pleine et entière connaissance de cause.

Comment, parce qu'on rend compte à Grouchy qu'il y a à une lieue et demie de Grand-Lez un parc d'artillerie ennemi, parce que Grouchy écrit à Pajol de s'assurer si le fait est vrai, et dans ce cas de voir s'il ne peut l'enlever de suite avant de faire son mouvement sur la gauche, M. Thiers tire cette conclusion que le maréchal est perplexe sur le point de retraite des Prussiens! Mais cela est une conclusion d'autant plus fausse, n'en déplaise à M. Thiers, que la fin de cette même lettre (voir au texte) porte :

Le mouvement de retraite de l'armée de Blücher me paraît prononcé sur Bruxelles. Or Bruxelles n'est pas sur le Rhin, que nous sachions.

Quelle déplorable façon d'analyser des documents et de faire dire, écrire aux gens les choses qui ont toujours été loin de leurs paroles, de leurs écrits, de leurs pensées!...

Page 175. — Malheureusement il n'en fit rien, et le maréchal Grouchy sembla complétement oublier que sa mission essentielle était de suivre les Prussiens, et de les empêcher de revenir sur nous pendant que nous aurions affaire aux Anglais, etc.	Grouchy n'oublia pas un instant l'objet de sa mission. Le 17 à trois heures, la direction de Namur fut abandonnée. Que veut donc dire ou faire croire M. Thiers?
Page 175. — Vers la chute du jour, les indices étant devenus plus nombreux et plus concordants, la direction de Wavres se présenta définitivement comme celle que les Prussiens avaient dû suivre. En conséquence, *le maréchal Grouchy se contenta, comme dernière précaution* contre une éventualité dont la crainte n'avait pas entièrement disparu de son esprit, de laisser quelques cavaliers sur la route de Liége.	Non pas comme *dernière* précaution contre une *éventualité*, mais comme exécution des ordres formels de Napoléon : VOUS VOUS FEREZ ÉCLAIRER SUR LA DIRECTION DE NAMUR ET DE MAESTRICHT. Cet ordre est-il clair, est-il formel? Grouchy devait-il l'enfreindre?
Page 176. — On n'avait qu'un trajet de 4 lieues à exécuter pour être rendu à Wavres.	Pardon, M. Thiers, il y a 26 kilomètres de Gembloux à Wavres; par la route, il est vrai et non *à vol d'oiseau*, ainsi que l'auteur du *Consulat et de l'Empire* paraît aimer à faire marcher les troupes.
Page 176. — M. Thiers, au lieu de donner *in extenso* la lettre écrite par Grouchy à l'Empereur, à dix heures du	Nous voulons profiter de l'occasion pour prendre M. Thiers en flagrant délit de fausse analyse. Pour prou-

soir le 17, analyse cette dépêche de la manière suivante :

A dix heures du soir, au moment où Napoléon venait d'écrire au maréchal Grouchy pour le rappeler à lui, le maréchal écrivait à Napoléon pour l'informer du parti qu'il avait pris, lequel, disait-il, *lui laissait encore le choix entre Wavres et Liége*, et pour lui annoncer la résolution de marcher tout entier sur Wavres, dès le matin, si cette direction paraissait définitivement la véritable, *afin*, ajoutait-il, de *séparer les Prussiens du duc de* Wellington.

ver jusqu'à l'évidence ce que nous n'hésitons pas à avancer ici, nous nous décidons à reproduire, en regard de cette analyse, la dépêche elle-même déjà donnée dans le texte.

La voici textuelle ; nous avons l'original sous les yeux :

Gembloux, le 17 juin 1815,
à dix heures du soir.

« Sire,

« J'ai l'honneur de vous rendre compte que j'occupe Gembloux, où commence à arriver le 4ᵉ corps; le 3ᵉ est en avant de cette ville, et une partie de ma cavalerie à Sauvenière.

« Le corps prussien, fort d'environ trente mille hommes, qui était encore ici ce matin, a effectué son mouvement de retraite dans la direction de Sauvenière. D'après divers rapports, il paraîtrait qu'arrivée à Sauvenière, une partie de l'armée prussienne se serait divisée : une colonne se serait portée sur Pervès-le-Marché, une autre aurait pris le chemin de Wavres, en passant par Sart-à-Walhain. Peut-être pourrait-on en inférer que quelques corps prussiens iraient joindre Wellington, et que d'autres se retireraient sur Liége.

« Une colonne prussienne, avec de l'artillerie, a pris, en quittant le champ de bataille de Fleurus, la route de Namur. L'ennemi nous a abandonné à Gembloux un parc de quatre cents bêtes à cornes, des magasins, des bagages.

« Le général Exelmans a ordre de pousser, ce soir, six escadrons sur Sart-à-Walhain, et trois sur Pervès.

« Si j'apprends par des rapports qui, j'espère, me parviendront pendant la nuit, que de fortes masses prussiennes se portent sur Wavres, je les suivrai dans cette

direction et les attaquerai dès que je les aurai jointes.

« Les généraux Thielman et Borstell faisaient partie de l'armée que Votre Majesté a battue hier; ils étaient encore ici ce matin et ont avoué que vingt mille hommes des leurs avaient été mis hors de combat. Ils ont demandé, en partant, les distances de Wavres et de Pervès. »

Un autre que M. Thiers peut-il trouver dans cette lettre l'indice de ces deux phrases principales de l'analyse : Que le parti qu'il avait pris lui laissait encore le choix entre Wavres et Liége? Où peut-on lire dans la lettre de Grouchy cette phrase soulignée de l'ouvrage de M. Thiers, et cette autre : *Afin de séparer les Prussiens du duc de Wellington*, phrase soulignée également, absolument comme si elle était en toutes lettres dans la dépêche Grouchy?

Voilà avec quelle conscience M. Thiers analyse les documents.

Page 189. — A deux heures de la nuit, il (Grouchy) avait écrit pour annoncer que définitivement il marcherait sur Wavres dès la pointe du jour. Dès lors, d'après l'ordre de dix heures du soir, réitéré à trois heures du matin, Napoléon pensait que si Grouchy n'arrivait pas avec la totalité de son corps d'armée, il *enverrait au moins* le détachement *de sept mille hommes*, etc.

Nous avons présenté notre opinion raisonnée sur le degré de créance à donner à l'envoi des dépêches du 17, dix heures du soir, et du 18 dans la nuit. Ajoutons que ces dépêches, eussent-elles été écrites et expédiées, ne pouvaient contenir l'ordre *d'envoyer un détachement de sept mille hommes sur la gauche*, parce que si cet ordre avait été donné le 17 à dix heures du soir, et le 18 dans la nuit, il eût été *réitéré* d'une façon non moins formelle, non moins positive dans les deux seules lettres parvenues à Grouchy le 18 : la lettre de dix heures du matin, portée par le Polonais Zenowicz et arrivée vers quatre heures, et la lettre de une heure après midi, qui parvint au maréchal vers sept heures du soir à Wavres.

Or, ni l'une ni l'autre de ces deux dépêches ne parle du

détachement de sept mille hommes à envoyer sur la gauche. Toutes les deux approuvent la marche sur Wavres.

Quant à l'histoire du Polonais Zenowicz, auquel l'Empereur aurait dit : « J'attends Grouchy de ce côté, je l'attends impatiemment...; allez le rejoindre, amenez-le, et ne le quittez que lorsque son corps d'armée débouchera sur notre ligne de bataille, » etc., etc....., c'est, selon nous, une pure fiction, comme on est étonné d'en trouver dans une histoire sérieuse, par la très-simple raison qu'on ne donne pas à un officier chargé de porter une lettre, *des ordres verbaux aussi importants en contradiction avec la dépêche qu'il doit remettre.*

La lettre du major général est un ordre formel à Grouchy de marcher sur Wavres, *où il doit arriver le plus tôt possible.* Or, la lettre *existe,* elle est écrite, et les paroles de l'Empereur n'existent que dans l'imagination de M. Thiers.

Ces paroles, en effet, n'existent pas même dans l'imagination de M. Zenowicz. Cet officier a écrit une brochure sur Watterloo; nous l'avons sous les yeux, et nous en détachons l'histoire de la mission, que nous nous permettons de la confronter avec l'histoire de cette même mission racontée par M. Thiers. On va voir si les paroles *entendues* en 1815, par M. Zenowicz, sont les mêmes que celles rapportées par M. Thiers un demi-siècle plus tard :

Voici la version de M. Thiers:

Page 189. — Il manda auprès de lui l'officier polonais Zenowicz, destiné à porter ce nouveau message, le conduisit sur un mamelon d'où l'on embrassait tout l'horizon, puis se tournant vers la droite :

J'attends Grouchy de ce côte, lui dit-il, *je l'attends impatiemment... Allez le rejoindre, amenez-le et ne le quittez que lorsque son corps d'armée dé-*

Voici maintenant la version de M. Zenowicz lui-même.

« Vers neuf heures du matin, l'Empereur monta à cheval; je le suivis. En s'approchant vers la ligne droite de l'armée, après avoir parlé quelques moments au comte d'Erlon, il laissa sa suite en arrière, et, accompagné seulement du major général (le maréchal Soult) il monta sur une petite élévation, d'où on

bouchera sur notre ligne de bataille. Napoléon recommanda à cet officier de marcher le plus vite possible, et de se faire remettre par le maréchal Soult une dépêche écrite qui devait préciser mieux encore les ordres qu'il venait de lui donner verbalement.

découvrait facilement les diverses positions des deux armées. Après avoir examiné quelque temps avec sa lorgnette, sans changer de place, il adressa quelques paroles au major général; puis, au moment où celui-ci descendit du plateau, l'Empereur me fit signe de monter près de lui: j'obéis; il m'adressa alors la parole : « *Voilà le comte d'Erlon, notre droite,* » me dit-il, en me montrant le corps d'armée de ce général; puis, continuant, après avoir décrit un cercle de sa main vers la droite de la ligne, il ajouta : « *Grouchy marche dans cette direction, rendez-vous de suite auprès de lui,* PASSEZ PAR GEMBLOUX, *suivez ses traces ; le major général vous donnera un ordre par écrit.* » Je voulus faire observer à l'Empereur que la route qu'il m'indiquait était trop longue; mais sans me laisser le temps d'achever, il me « dit : *C'est égal,* VOUS SERIEZ PRIS EN SUIVANT LA ROUTE LA PLUS COURTE; » et, désignant ensuite l'extrémité du flanc droit de la ligne, il dit encore : « *Vous reviendrez par ici me rejoindre, quand Grouchy débouchera sur la ligne. Il me tarde qu'il soit en communication directe et en ligne de bataille avec nous. Partez, partez* (1). »

« Aussitôt cet ordre reçu, je courus après le major général qui se dirigeait en ce moment vers la ferme du Caillou, où le quartier impérial avait passé la nuit. Nous arrivâmes à dix heures à la ferme; le major général se rendit dans sa chambre et fit demander son secrétaire. La première chose que l'on fait en commençant à écrire un ordre, c'est d'y mettre la date et l'heure; il est facile de voir que cette heure ne peut être celle du départ de la dépêche; car, avant le départ, il faut du temps pour l'écrire: il en faut aussi pour l'inscrire sur le registre d'ordre du major général. Tout cela demande assez de

(1) Ces paroles ressemblent-elles à celle-ci : AMENEZ-LE-MOI ET NE LE QUITTEZ QUE LORSQUE SON CORPS D'ARMÉE DÉBOUCHERA SUR NOTRE LIGNE DE BATAILLE ?...

temps; dans un service ordinaire, où les heures et les minutes n'ont aucun rôle à jouer, cette remarque n'est d'aucune importance; mais dans un cas particulier, quand on compte les heures et les minutes, quand on jette un tort au porteur d'un ordre, il doit être permis de rétablir les faits tels qu'ils se sont produits. Je me répète, la date de l'ordre dont je fus porteur fut mise à dix heures; je me retirai alors au salon de service. Après *une demi-heure* d'attente, je rejoignis le major général. Rien encore que la date n'était écrit; le major général regardait la carte, et son secrétaire s'amusait à tailler une plume. Je retournai au salon, où je trouvai M. Regnault, ordonnateur en chef du premier corps, qui, apprenant que depuis vingt-quatre heures, ayant toujours été en course, je n'avais pu rien me procurer pour manger, voulut bien envoyer chercher dans son fourgon un morceau de pain et de l'eau-de-vie. Après mon repas, je rentrai de nouveau chez le major général : il était occupé à dicter l'ordre que j'attendais; je me rendis encore une fois au salon de service. Au bout d'*une demi-heure*, je fus demandé; le maréchal Soult me répéta à peu près, en me donnant son ordre par écrit, ce que l'Empereur m'avait dit. Je partis de suite.

« Tous les détails dans lesquels je viens d'entrer prouvent surabondamment que *les observations* des écrivains sur ma mission sont inexactes. Quelques-uns de ces écrivains sont excusables cependant : ils n'ont pu connaître les particularités que je viens de citer; sur la foi des ordres publiés, ils m'ont jugé d'après l'heure *mal fixée* de mon départ; pour les autres, qui ont sacrifié la vérité à leur haine politique, je n'ai pas à me préoccuper de leurs critiques partiales et sans autorité.

« Il y avait quelques minutes à peine que je galopais, lorsque la canonnade et la fusillade se firent entendre; de ce fait, il résulte donc que j'avais quitté le major général vers midi, heure à laquelle la bataille commença. Préciser les minutes m'est difficile : pour s'occuper de l'heure dans une pareille situation, il faut de puissants motifs; sur le champ de bataille, un soldat oublie les heures comme au-

près d'une belle, et ne pense pas au temps. La première halte que je fis fut pour demander la route de Gembloux, et ensuite, à Gembloux, pour m'informer de la direction prise par le corps de Grouchy; je ne pus obtenir de personne une réponse satisfaisante à cette dernière question. Je me dirigeai alors conformément aux avis de l'Empereur et selon la direction qu'il m'avait lui-même indiquée ; je m'en trouvai bien : j'atteignis enfin, entre trois et quatre heures, une division d'arrière-garde qui faisait partie du corps d'armée à la recherche duquel j'étais envoyé ; un quart d'heure après, j'avais rejoint le comte de Grouchy ; il était avec le général Gérard dans une petite chambre d'une maison où une ambulance avait été établie. Je présentai mes dépêches au maréchal, et je lui dis encore de vive voix ce dont j'étais chargé. »

Pages 191 et 192.—M. Thiers analyse avec sa verve ordinaire le plan de Blücher : « Le général prussien a quatre-vingt-huit mille hommes concentrés à Wavres le 17 au soir; il en dirige soixante mille sur Mont-Saint-Jean par Saint-Lambert et Ohain, puis il destine les vingt-huit mille autres à défendre Wavres contre Grouchy. » Tout cela bien établi, l'auteur du *Consulat et de l'Empire* ajoute : « Mais il restait trente-quatre mille Français victorieux l'avant-veille à Ligny, pleins de confiance en eux-mêmes et de dévouement à leur drapeau (phraséologie inutile selon nous), et leur position était telle qu'ils pouvaient faire retomber sur

1° Pour que Grouchy pût arriver avant Blucher, il faut supposer que le détachement de soixante mille hommes de Bulow et Pirch partant de Wavres le 18 au matin aurait marché très-lentement sur Saint-Lambert, ou exécuté mal ses ordres, et que les Prussiens, laissés en position sur la Dyle, ne harcèleraient pas Grouchy pendant son mouvement de flanc : deux choses inadmissibles.

2° Pour que Grouchy pût arriver *après* et sur les derrières des Prussiens, il faut supposer que le corps de Thielman, occupant de bonnes positions sur la Dyle et en nombre à peu près égal à l'aile droite française, ne compre-

la tête des Prussiens le coup suspendu en ce moment sur la nôtre.

« Arrivés à Mont-Saint-Jean *avant* Blücher, ils devaient rendre Napoléon invulnérable pendant une journée au moins. Arrivés *après*, ils plaçaient Blucher entre deux feux et devaient l'accabler. »

nant pas l'importance de sa mission, se fût retiré sans combattre, au lieu de défendre le passage à outrance : supposition également inadmissible.

Encore une fois, qu'on n'oublie donc pas ce que M. Thiers oublie trop souvent, c'est qu'une armée triple peut toujours retarder la poursuite même d'un corps vainqueur et détacher sans inconvénient une partie de son monde, surtout lorsque cette armée a *seize heures* d'avance et qu'elle occupe de fortes positions. Selon nous, c'est peut-être la seule raison pour laquelle l'Empereur, détachant Grouchy sur sa droite, lui recommanda de suivre les Prussiens, de ne pas les perdre de vue dès qu'il les aura joints et d'avoir toujours derrière lui des débouchés faciles (c'est-à-dire des lignes de retraite assurées). Napoléon pensait sans doute, avec raison, que l'ennemi, ayant une grande supériorité numérique, pouvait faire un retour offensif et jouer un mauvais tour à Grouchy.

Le nouveau plan que M. Thiers aurait voulu voir adopter à Grouchy nous paraît tout aussi peu pratique que les précédents ; car Grouchy, se jetant à gauche avec ses trente mille hommes, le 18 au matin, risquait de se voir écrasé par les forces triples de Blücher, et de se trouver pris entre les corps de Bulow et de Pirch filant sur Saint-Lambert et celui de Thielman, destiné à arrêter sa marche.

Page. 192. — On a vu comment le maréchal Grouchy, *après avoir perdu la moitié de la journée précédente en vaines recherches,* avait fini par découvrir la marche des Prussiens sur Wavres, etc.

Nous croyons avoir suffisamment démontré que Grouchy ne perdit pas une minute pour exécuter ses ordres; ce que dit M. Thiers sur le départ des troupes de l'aile droite, le 18, de Gembloux, est inexact

Malheureusement, bien qu'à la fin du jour Grouchy ne conservât plus de doute sur la direction suivie par les Prussiens, il n'avait donné les ordres de départ à Vandamme qu'à six heures du matin, à Gérard qu'à sept. Et comme le temps nécessaire pour les distributions de vivres n'avait pas été prévu, les troupes de Vandamme n'avaient pu être en route avant huit heures, celles de Gérard avant neuf. »

pour s'en convaincre on n'a qu'à relire :

1° La lettre de Grouchy à Gérard, qui lui prescrit de faire partir sa cavalerie à la petite pointe du jour;

2° Celle de dix heures du soir, au même, qui lui prescrit de se mettre en marche le 18 à huit heures du matin, pour laisser le temps aux divisions de Vandamme de dégager la route;

3° Celle à Vandamme, pour lui donner l'ordre de se mettre en marche le 18 *avant cinq heures du matin ;*

4° Celle à Exelmans, pour lui prescrire de talonner de très-près l'ennemi;

5° Celle à Pajol, pour lui enjoindre de partir le 18 à la pointe du jour.

Voilà les ordres.

Il résulte en outre des déclarations du chef d'état-major et de plusieurs autres officiers que :

Le 18 au matin, Gérard reçut un nouvel ordre, celui de se mettre en marche de bonne heure et d'avoir quitté Gembloux *avant six heures ;*

Que Grouchy partit le 18 de très-grand matin ;

Que le 3e corps était déjà à une lieue et demie de Gembloux, lorsque le maréchal et son état-major l'atteignirent sur la route de Sart-à-Walhain.

Page 193. — L'officier polonais Zenowicz, que Napoléon avait chargé de porter une dernière instruction au maréchal Grouchy, avait perdu une heure auprès du maréchal Soult pour obtenir la dépêche

Si on veut se donner la peine de relire cette dépêche, on verra qu'elle ne parle pas de communication *directe* avec l'armée, elle dit : *se mettre en rapport d'opération et lier les communications ;* ce qui n'est

écrite qu'il devait prendre des mains de ce maréchal. *Cette dépêche, tout à fait ambiguë,* ne valait pas le temps qu'elle avait coûté. Elle disait qu'une grande bataille allait se livrer contre les Anglais, qu'il fallait par conséquent se hâter de marcher vers Wavres pour se tenir en *communication étroite avec l'armée*, etc.

pas la même chose. Oh! M. Thiers a une façon d'analyser les dépêches qui lui permet de se les approprier complétement.

M. Thiers revient sur l'histoire de l'officier polonais, et comme il faut bien, pour sauvegarder la vraisemblance de son récit et la mise en scène de Napoléon montrant l'horizon à Zenowicz et lui disant : *Amenez-moi Grouchy*, comme il faut bien aussi expliquer pourquoi il y a une si grande dissemblance entre l'ordre *écrit* et l'ordre *verbal,* il déclare la dépêche du maréchal Soult *ambiguë* et ne valant pas le temps qu'elle a coûté.

Eh bien, nous sommes persuadé, nous, et les hommes qui ont fait la guerre seront de notre avis, qu'un major général, un chef d'état-major, n'expédie pas un ordre important lorsque son général est présent, sans au préalable la lui faire lire. Soult eût-il commis cet oubli, l'Empereur eût voulu en prendre connaissance. Enfin il est absolument impossible d'admettre que le major général ait osé donner des ordres écrits en contradiction avec les ordres verbaux de Napoléon.

M. Thiers nous permettra donc de préférer la *dépêche écrite* à l'ordre *verbal* du Polonais arrivé à quatre heures du soir près de Grouchy.

M. Thiers revient ensuite à sa marotte favorite, *l'analyse* de la lettre du major général. Or l'analyse qu'il en donne est *fausse*. Il n'est nullement question dans cette dépêche à Grouchy, soit de *s'interposer entre les Anglais et les Prussiens, soit d'assaillir ceux-ci, n'importe comment, pourvu qu'on les occupât et qu'on les empêchât d'apporter la victoire aux Anglais* (Cette dépêche est au texte).

Lorsqu'on veut *faire de l'histoire* et non du roman historique, il semble que la meilleure analyse possible d'un document important, si on le possède, c'est ce document lui

même. Chacun est libre alors de l'analyser à sa manière et n'est point obligé de voir par les yeux d'un auteur plus ou moins partial.

Page 201. — Si Bulow, qui venait de Liége par Gembloux et qui avait dû défiler sous les yeux de Grouchy, était si près, Grouchy, qui aurait dû fermer les yeux pour ne point le voir, ne pouvait être bien loin. Ou son corps tout entier, *ou le détachement* qu'on lui avait demandé, allait arriver en même temps que Bulow, et il était possible de tirer un grand parti de cet accident.

Il eût fallu dire par *Gembloux* et par *Wavres*.

Pourquoi Bulow aurait-il défilé sous les yeux de Grouchy, puisqu'en n'organisant pas le 16 la poursuite, on lui avait laissé le temps d'opérer son mouvement et d'arriver jusqu'à Wavres?

Bulow était le 17 au soir à Wavres, et Grouchy était le même jour à Gembloux, à six lieues au sud de Wavres, ayant son avant-garde (Exelmans), à Sart-à-Walhain, entre Gembloux et Wavres.

Quant au *détachement*, nous avons déjà dit que nous n'y croyions pas, et nous avons expliqué pourquoi.

Bulow pouvait fort bien, ainsi que cela eut lieu, être jeté en avant et sur la gauche, tandis que Thielman gardait Wavres; Grouchy pouvait fort bien être maintenu sur la Dyle par une partie de l'armée prussienne, tandis que l'autre partie courait à Mont-Saint-Jean. Cela résultait, et des seize heures perdues après Ligny, et de la faiblesse du corps de Grouchy comparativement à la force de l'armée de Blücher.

La meilleure preuve de ce que nous avançons, c'est que dans son rapport officiel, Blücher dit formellement qu'il avait à choisir, soit *d'écraser* le maréchal Grouchy, soit de combattre l'armée de l'Empereur, et qu'il crut devoir adopter ce dernier parti. Donc le vieux général prussien connaissait sa supériorité numérique sur le corps français chargé de le poursuivre.

C'est qu'aussi on fausse la pensée de l'Empereur en lui faisant dire à Grouchy : PLACEZ-VOUS ENTRE LES PRUSSIENS ET NOUS.

La pensée de Napoléon exprimée formellement est celle-ci :

NE PERDEZ PAS DE VUE LES PRUSSIENS, OCCUPEZ-LES, EMPÊCHEZ-LES DE SE RALLIER.

Ce qui n'était plus possible le 17 à une heure de l'après-midi.

Si l'Empereur n'a pas prévu le cas où Blücher, ayant concentré toutes ses forces sur un point en arrière, après la bataille de Ligny, pouvait à la fois contenir Grouchy et fournir un fort contingent aux Anglais, c'est qu'il n'a pas voulu *tenir compte des seize heures perdues.*

Pour que le vieux feld-maréchal prussien ne pût opérer son mouvement de concentration, il fallait avant tout le rejeter si loin, après Ligny, qu'il ne pût exécuter cette concentration de plusieurs jours.

LA EST LE NŒUD DE LA QUESTION.

Page 203. — Il prescrivit au maréchal Soult d'expédier un officier avec une dépêche datée d'une heure, annonçant l'apparition de troupes prussiennes sur notre droite, et portant l'ordre formel de marcher à nous pour les écraser.

Ceci est vrai ; cette dépêche est au texte. Il y est dit effectivement que Grouchy doit *écraser* les troupes ennemies qui chercheraient à inquiéter la droite de l'Empereur, et le mot écraser est des plus impropres, car avec trente-trois mille hommes on n'en écrase pas quatre-vingt-dix mille.

Page 203. — Un officier au galop courant au devant de Grouchy, devait le rencontrer dans moins de *deux heures* et l'amener dans moins de *trois* à portée des deux armées.

Comment M. Thiers ose-t-il écrire de semblable impossibilités?

L'officier partant du champ de bataille de Waterloo, ne pouvait passer par Saint-Lambert, où il eût trouvé les Prussiens. Il fallait qu'il marchât en arrière de ce point, qu'il remontât sur Wavres. Il n'avait

donc pas moins de 8 à 9 lieues à franchir pour trouver Grouchy alors sur la Dyle en face de l'ennemi. Le cheval de cet officier eût-il eu des ailes, comment fût-il arrivé en deux heures? Mais l'ordre expédié à une heure fût-il parvenu à Grouchy à trois heures de l'après-midi, comment le maréchal eût-il pu faire franchir à ses corps d'armée la distance de Wavres à Waterloo, 16 kilomètres (à vol d'oiseau), c'est-à-dire près de 6 lieues par de mauvais chemins de traverse, en *trois heures?* Vraiment, quand on lit de semblable choses basées sur des calculs d'une telle inexactitude, on ne peut en croire ses yeux.

La preuve des erreurs de ces calculs de M. Thiers, la voici : l'officier expédié à Grouchy ne joignit le maréchal que vers sept heures du soir. Du reste, l'eût-il rejoint à quatre heures, il était trop tard, les troupes de Vandamme étant engagées à Wavres.

Pourquoi M. Thiers, qui se pique d'être un historien impartial, ne fait-il pas connaître la position dans laquelle se trouvait le maréchal quand la dépêche de une heure lui arriva?

Jusqu'où va au contraire la partialité de l'auteur : Grouchy, d'après M. Thiers, pouvait *en trois heures*, amener ses troupes de Wavres sur Waterloo, et il dit (page 213) : le corps de Bulow était descendu de la Chapelle-Saint-Lambert dans le lit du ruisseau de Lasne par un chemin des plus difficiles, etc. A *trois heures à peu près*, les deux premières divisions de Bulow approchaient de la position de Lobau, etc.

Ainsi, le chemin était si difficile pour les Prussiens, que Bulow, parti le matin de Wavres et ayant grande hâte d'arriver sur le champ de bataille, ne commença à montrer ses têtes de colonnes qu'à *trois heures*, tandis que Grouchy, s'il fût parti de Wavres pour Saint-Lambert à trois heures, aurait pu arriver à six !

Quels raisonnements, quels calculs, ou plutôt quelle désolante partialité!

Page 254. — A l'aspect de cet affreux désastre, etc.,	Nous l'avons déjà dit, Grouchy ne perdit pas un ins-

on se demandera sans doute ce qu'était devenu le maréchal Grouchy, etc... On a vu le maréchal, négligeant pendant cette journée de faire marcher son infanterie, etc.

tant de la journée du 17 ; nous avons raconté heure par heure ce qu'il avait fait.

L'accusation de M. Thiers n'est pas sérieuse.

Page 255. — Dans une telle disposition d'esprit, il aurait dû, le 18, se mettre en route dès l'aurore, etc.

Il est faux d'insinuer que Grouchy ne s'était pas mis en route le 18 au point du jour ; nous avons prouvé le contraire jusqu'à l'évidence.

Les heures de départ indiquées par M. Thiers ne sont ni celles contenue dans les ordres du 17, ni celles constatées par des témoignages authentiques.

Page 255. — Sa cavalerie même avait été dirigée partie sur Wavres et partie sur Liége, par un dernier sacrifice à ses fausses idées de la veille.

Sa cavalerie n'avait pas été dirigée en partie sur Liége le 18 ; cela est encore inexact. Pajol avait été appelé au nord, puis à gauche sur Tourines. Exelmans avait marché sur Wavres.

Ce que dit là M. Thiers, que Pajol a été dirigé en partie sur Liége, est faux, complétement faux.

Si M. Thiers avait voulu analyser avec impartialité la lettre de Grouchy à Pajol en date du 18 juin, à la pointe du jour, lettre à laquelle M. Thiers fait allusion, il eût dit :

Que Grouchy, apprenant qu'un parc considérable se trouvait à une lieue et demie de Pajol près Grand-Lez, avait engagé Pajol à l'enlever.

Or, loin de prescrire à Pajol de marcher dans la direction de Liége, ladite lettre se termine ainsi :

« Le mouvement de retraite de l'armée de Blücher me paraît prononcé sur Bruxelles. Ainsi, dans le cas où l'avis que je vous donne serait dénué de fondement, arrivez à grande hâte à Tourines, afin que nous poussions en avant de Wavres le plus promptement possible.

La mauvaise foi de M. Thiers est elle assez évidente ?

Page 256. — De plus, les corps acheminés sur une seule route semée de nombreux villages qui présentaient à chaque instant d'étroits défilés à franchir, etc., etc.

Si les corps marchèrent lentement, c'est que la route était défoncée et qu'ils ne pouvaient avancer avec plus de rapidité.

Tantôt, et selon les besoins de la cause, M. Thiers fait parcourir des 3 et 4 lieues aux troupes en deux et trois heures à vol d'oiseau, tantôt il retarde leur marche par des défilés impossibles à franchir, par des villages nombreux, etc., tantôt la route est un vrai chemin de fer avec tout ce qu'il faut pour se transporter rapidement d'un point sur un autre, tantôt c'est une route impraticable.

S'agit-il d'amener ses trente mille hommes de Wavres, de la Dyle à Waterloo? il ne faut pas trois heures pour cela au maréchal de Grouchy. S'agit-il de faire arriver les corps d'armée à Wavres? Chemins impossibles, défilés impraticables, etc.

Page 256. — Ces retards ne tenaient pas seulement à la faute de cheminer tous ensemble sur une seule route, mais aux incertitudes d'esprit du maréchal.

Il est faux de prétendre que le maréchal hésita à marcher sur Wavres à partir du 18 au matin.

En s'appesantissant ainsi sur des erreurs sans cesse répétées, M. Thiers finirait par faire croire à la vérité de son récit, si l'on n'était toujours en garde et si l'on n'avait pas sous les yeux les documents authentiques.

Où sont les incertitudes signalées par M. Thiers de la part de Grouchy? Le maréchal en a si peu, qu'il déclare à Gérard qu'il ne peut enfreindre ses ordres et marcher au canon, attendu qu'il ne doit pas perdre de vue les Prussiens, et il continue à s'avancer sur Wavres.

Nous ne voyons pas un seul instant Grouchy rester incertain de ce qu'il a à faire.

Ce n'est pas le tout, quand on veut écrire l'histoire, que de

jeter le blâme à la tête des hommes; ce blâme il faut l'appuyer sur des faits prouvés.

Dans l'histoire de la campagne de 1815 racontée par M. Thiers, nous chômons de preuves à l'appui du récit. Pour admettre les éloges ou les reproches qu'il distribue à tort et à travers, selon nous, qu'il nous donne donc des preuves. Est-ce que nous avançons un seul fait sans en démontrer l'authenticité au moyen de documents sérieux, irrécusables?

Page 257. — M. Thiers entame le récit de l'affaire de la canonnade entendue du jardin du maire de Sart-à-Walhain.

M. Thiers, se laissant entraîner par sa facilité et son esprit méridional, raconte avec une verve pleine d'attrait la scène entre le maréchal et les généraux de l'aile droite. Dans un roman son récit serait des plus séduisants, mais ce récit analysé, documents en main, perd tout son prestige, car la vérité est le premier prestige de l'histoire.

Nous avons raconté la scène entre Grouchy et Gérard dans tous ses détails, inutile donc d'y revenir. Nous dirons seulement que M. Thiers écrit que Vandamme était présent à la discussion, tandis que ce général était alors en avant à plus de 2 lieues de Sart-à-Walhain, en marche sur les pas d'Exelmans dans la direction de Wavres, prêt à attaquer les Prussiens.

Page 258. — Le maréchal Grouchy, dit en terminant M. Thiers, avait dans les généraux Gérard et Vandamme deux lieutenants qui se sentaient fort supérieurs à leur chef, et ne l'épargnaient guère *dans leurs propos.*

Cela ne fait pas l'éloge des lieutenants de Grouchy.

En effet, le maréchal fut blessé du ton de Gérard, et bien d'autres à sa place n'eussent peut-être pas souffert ses observations; mais ce ne fut pas là le motif qui lui fit rejeter la proposition non de Gérard et de Vandamme, puisque ce dernier était loin de là, mais de Gérard seul.

Le motif qui fit rejeter la proposition de Gérard, c'est que

les ordres de l'Empereur étaient formels; Grouchy ne devait pas perdre de vuè les Prussiens une fois qu'il les aurait trouvés; c'est qu'en outre il était impossible de franchir la Dyle débordée, en présence d'une armée ennemie supérieure en force; c'est que les chemins pour gagner Saint-Lambert et Waterloo étaient à peu près impraticables à une armée et à son matériel.

Il n'y a rien de bien étonnant à ce que M. Thiers fasse assister Vandamme à la discussion; il donne bien pour cause de la perte de la bataille de Sacile (Italie, 1809) le plan défectueux du général Vignolle, *qui se trouvait sur le Danube, à cent lieues de là*. Il attribue les succès de la campagne d'Italie de 1809 à Macdonald, qui était détaché sur la droite, à trente lieues du prince Eugène! Oh! jusqu'à la révision de l'ouvrage de M. Thiers, il fait bon à être de ses amis quand on a joué un rôle militaire ou politique au commencement de ce siècle.

Page 258. — Si le maréchal Grouchy avait été rejoint par l'officier que Napoléon lui avait expédié dès la veille à dix heures du soir, dit M. Thiers, toute question eût disparu. Mais cet officier n'était point parvenu à sa destination, etc.

Voici maintenant M. Thiers qui admet que l'officier porteur de la dépêche du 17 à dix heures du soir n'est point parvenu à sa destination. Il donne lui-même une preuve excellente de ce fait. Que deviennent alors les *plans*, les *calculs* basés sur l'arrivée de la fameuse lettre? Que devient le projet du détachement de sept mille hommes?

Il faudrait cependant, pour être tant soit peu logique, adopter une facon de *dire*, de *raisonner* et de *conclure*.

Page 259. — Le maréchal Grouchy était brave et poli, mais susceptible, étroit d'esprit, etc. »

Nous ne relèverons pas le jugement porté par l'auteur sur le maréchal. Il est libre d'apprécier son caractère comme bon lui semble; nous ne relèverons ici que la fausseté des faits et les erreurs pour ainsi dire matérielles.

Page 259. — A ces raisons, le général Gérard répliqua qu'il ne s'agissait pas d'étendre et de rectifier les instructions de Napoléon, mais de les comprendre, etc.

Le général Gérard a avoué depuis qu'à la place de Grouchy il n'eût peut-être pas osé prendre sur lui d'agir autrement que le fit le maréchal.

(Voir aux pièces à l'appui du texte la déclaration du baron Voland).

Si Grouchy a eu un tort, c'est de ne pas avoir enlevé à Gérard son commandement pour cause d'insubordination.

Page 260. — Il n'y avait rien à répondre à ce dilemme.

Il y avait à répondre ce que répondit le maréchal, que ses ordres étaient positifs, qu'il devait suivre les Prussiens et ne pas les perdre de vue.

Page 260. — Un guide qui avait depuis longtemps servi avec les Français promettait de conduire l'armée en trois heures et demie ou quatre à Mont-Saint-Jean.

Or, il y a de Sart-à-Walhain à Mont-Saint-Jean, par la ligne droite à vol d'oiseau, comme dit M. Thiers, six grandes lieues ou *vingt-cinq kilomètres.* En supposant donc que le matériel aurait pu suivre, que les routes eussent été excellentes, que les Prussiens n'eussent pas attaqué les colonnes, il eût fallu *aux troupes* de l'aile droite au moins sept heures pour arriver sur la droite du champ de bataille.

N'oublions pas de constater, comme le fait Grouchy, que le 3e corps étant en avant, il eût fallu le faire rétrograder; que le 4e étant en arrière, il eût fallu le faire avancer, temps perdu pour l'un et pour l'autre.

Page 260. — Le général Valazé, dit M. Thiers, se chargeait avec ses sapeurs d'aplanir toutes les difficultés.

Si M. Thiers avait fait la guerre, il saurait qu'avec des sapeurs du génie on brise *instantanément* des obstacles, des barricades, des portes, on

comble des fossés, on fait des tranchées, mais on ne répare pas en marchant, et à la minute, des chemins défoncés.

Page 260. Le général Gérard disait encore que pourvu qu'il arrivât avec quelques caissons de munitions, il en avait assez, etc.

Le général Gérard commandait un corps de troupes. *Autorisé* par son général en chef, il pouvait tenter une pointe hardie dont il n'était point responsable.

Le comte de Grouchy, responsable de ses troupes, responsable de l'exécution d'ordres précis et de la dernière importance, ne pouvait pas, ne devait pas donner une semblable autorisation.

Est-il admissible d'ailleurs que l'ennemi eût laissé à Gérard la possibilité de franchir la Dyle en sa présence et la faculté de gagner le champ de bataille Waterloo? Si Grouchy, se laissant aller au conseil de Gérard, eût rallié à Sart-à-Valhain ses deux corps et sa cavalerie alors fort éloignée de lui, et qu'il fût parvenu, par impossible, à franchir la Dyle, à marcher sur Waterloo, n'eût-il pas amené à sa suite sur ce même champ de bataille l'armée prussienne chargée de le combattre?

Page 261. — Le corps de Vandamme, le plus avancé, était à Nil-Saint-Vincent, à une très-petite lieue au delà de Sart-à-Valhain où était parvenu le corps de Gérard.

Autant de mots, autant d'erreurs :

1° Vandamne était alors près de Wavres, en face des Prussiens et se disposait à soutenir les dragons d'Exelmans plus en avant encore et ne perdant pas de vue l'ennemi.

2° Le corps de Gérard avait sa tête de colonne à une lieue en arrière de Sart-à-Valhain.

Vandamme et Exelmans, pour gagner Sart-à-Valhain, étaient donc obligés de faire un mouvement de retraite en face de l'ennemi. Etait-ce prudent?

N'importe, admettons ce que dit M. Thiers de la marche sur Moustier et sur Maransart, admettra-t-on aussi que les

Prussiens du corps de Thielmann, voyant filer l'aile droite sur la Dyle, fussent restés niaisement en position à Wavres, que la marche de 6 lieues de Sart-à-Valhain à un point situé à la hauteur de Planchenoit, eût été exécutée sans combat? Admettra-t-on que les Prussiens eussent été assez dénués de sens commun et de sens militaire, pour ne pas gagner Moustier avant nous; ou, si nous fussions parvenus à les devancer aux ponts de la Dyle, pour ne pas nous attaquer de flanc et en queue ?

Voilà où était le danger, voilà ce à quoi Grouchy, militairement parlant, ne devait s'exposer que dans un cas extrême, lorsque, quelque temps après la discussion avec Gérard, il recevait du major général la lettre la plus approbative de sa marche sur Wavres.

Page 264. — Il était évident qu'en persistant à se diriger sur Wavres, on allait rencontrer les Prussiens en position derrière la Dyle, etc.

Il était donc bien plus simple de passer la Dyle tout près de soi, à Limale ou à Limelette, etc.

M. Thiers ne veut donc pas comprendre que la mission de Grouchy n'était pas d'*éviter* mais de *joindre*, de *suivre* les Prussiens, de ne plus les quitter une fois qu'il les aurait joints? M. Thiers part toujours de ce principe que la mission de Grouchy était de se placer entre les Anglais et les Prussiens. C'est là, encore une fois, une véritable erreur historique.

L'armée se plaçant le 15 au soir entre les Anglais et les Prussiens, rien de mieux; mais, avec ses trente mille hommes, Grouchy ne pouvaient risquer cette manœuvre sans danger. Ils eussent été facilement culbutés ; aussi dirons-nous encore une fois à l'auteur du *Consulat et de l'Empire* que son plan à lui, le plan dont il parle ce n'était pas du tout le plan adopté par Napoléon ; peut-être celui de M. Thiers valait-il mieux, mais enfin, ce n'était pas celui donné à Grouchy.

Un mot de géographie. De Sart-à-Walhain à Limelette où, selon M. Thiers, il était *si facile* de passer la Dyle, il y a à peu près la distance qui sépare Sart-à-Walhain de Wavres, c'est-à-dire, à vol d'oiseau, 4 lieues, ce qui fait 5 lieues par les routes.

Or comme Wavres est à très-peu de chose près à la même distance de Mont-Saint-Jean que Limelette, il n'y avait pour la droite de l'ennemi nul avantage à se porter sur Limelette, au lieu de se porter sur Wavres, et il y avait l'immense inconvénient militaire d'opérer en face de l'ennemi une dangereuse marche de flanc.

Est-ce que M. Thiers n'aurait pas consulté la carte?

Page 266. — Le général Gérard adressa toutes ces observations au maréchal Grouchy, qui s'obtina dans son aveuglement, etc.

M. Thiers taxe d'aveuglement la persévérance de Grouchy à exécuter des ordres formels qu'il ne se croit pas le droit d'enfreindre, surtout en songeant que ces ordres, il les a reçus du plus grand homme de guerre qui existe. Singulier aveuglement !

A la page 267, M. Thiers se décide enfin à donner le texte même d'une partie de la dépêche, arrivée vers quatre heures; mais comme elle ne cadre pas avec son texte à lui et avec son récit, il la trouve *d'une ambiguïté déploroble*, nous l'avons dit.

Il n'en est pas moins vrai que cette dépêche approuve la marche de Grouchy sur Wavres, *où il doit*, d'après la lettre du major général, *arriver le plus tôt possible*.

En supposant donc que le Polonais de M. Thiers ait dit tout ce qu'il a voulu à Grouchy, ce dernier a dû s'en référer de préférence à l'ordre écrit. A la guerre, on fait souvent donner des ordres verbaux par un officier intelligent; mais lorsque cet officier est porteur d'une dépêche *écrite*, il ne

peut avoir pour mission que de corroborer par ses paroles ce que contient sa dépêche. S'il agit autrement, celui à qui la lettre écrite est remise ne peut que s'en référer à ce document.

Verba volant, scripta manent.

Nous voudrions bien savoir si M. Thiers, recevant un ordre écrit et un ordre verbal en désaccord, écouterait l'ordre verbal de préférence à l'ordre écrit.

Arrivé à ce point de son récit, M. Thiers *ressasse* tout ce qu'il a dit et devient si obscur, qu'il est impossible de le suivre.

Il confond les heures, il raconte une nouvelle discussion entre Gérard et Grouchy, à la réception de la lettre portée par le Polonais Zenowicz ; il puise ce récit dans la brochure de cet officier ; il mantient son histoire de l'ordre verbal donné par l'Empereur. Au lieu d'expliquer que Vandamme a attaqué Wavres *malgré* les ordres de Grouchy et s'est enfourné dans le Bas-Wavres, il fait prescrire cette attaque (qui désola le maréchal et brisa son projet) *par le maréchal lui-même* (1). Il ne fait donner l'ordre à Pajol de se porter avec Teste sur Limelette qu'après la réception de la seconde lettre du major général, à sept heures du soir, tandis que Pajol et Teste enlevèrent ce point dans la journée, et que ce fut après leur passage de vive force que les Prussiens descendirent en partie de Wavres pour réoccuper Limale. Il fait enlever la

(1) Nous l'avons dit, défense positive avait été faite à Vandamme de s'engager dans Wavres. Il ne devait faire là qu'une fausse démonstration pour concourir à l'attaque de Limale.

position de Limale sans difficulté, tandis que Grouchy ne put en rester maître que le soir, de dix à onze heures, et qu'il fut obligé de bivouaquer en face des Prussiens, dans un carré de ses troupes.

Bref, à partir de la page 266, l'auteur ne s'astreint plus à aucun ordre dans le récit des faits; il devient impossible de suivre sa narration et de relever ses erreurs, parce que *tout est erreur*. Nous renvoyons donc au texte où sont indiquées, heure par heure, les phases de la journée du 18.

Pour expliquer les nombreuses erreurs commises par M. Thiers et dont nous avons relevé les plus saillantes se rapportant au maréchal de Grouchy, on serait tenté de se demander si, lorsqu'il écrivit son XXe volume, l'auteur du *Consulat et de l'Empire* avait entre les mains les documents qui sont entre les nôtres (1).

A cela nous répondrons que, s'il ne les a pas eus, c'est qu'il n'a pas voulu les avoir; c'est un système chez M. Thiers de ne jamais revenir sur une erreur commise par lui.

Un de mes amis lui faisant un jour observer qu'il avait fait perdre la bataille de Sacile par le général Vignolles, qui ne s'y trouvait pas, le grand mais peu consciencieux historien lu répondit qu'il ne faisait jamais droit à une réclamation de ce genre.

(1) Mon père, le général de Grouchy, les lui a portés, le priant de les utiliser. M. Thiers, qui avait envoyé sa copie à l'imprimerie, lui a répondu :

« Que son siége était fait »

Ceci, je le tiens de mon père.

En terminant cette réfutation, que l'on nous permette d'émettre un vœu, c'est que toute les personnes qui, comme nous, ont entre les mains des documents authentiques et importants concernant les phases historiques embrassés dans l'ouvrage de M. Thiers, se donnent, comme nous venons de le faire, la peine de rapprocher le récit de l'auteur et surtout *ses analyses, des documents*, des documents eux-mêmes. Nul doute que de ce rapprochement, sortiront d'utiles et singuliers enseignements.

LIVRE DIX-HUITIÈME

RETRAITE.

Fin de juin 1815.

Fin de la journée du 18 juin à l'aile droite. — Attaque de Limale. — Tentatives inutiles de Vandamme sur Wavres.—Lettre de Grouchy à ce général (minuit). — Grouchy reprend l'offensive à la pointe du jour et pousse les Prussiens de Thielmann sur Bruxelles. — A dix heures et demie, il apprend la perte de la bataille de Waterloo, rassemble ses généraux et les met au courant de la situation, en leur expliquant ce qu'il a cru devoir faire en exécution de ses ordres. — Sa lettre écrite de Rosiern à l'Empereur. — Première pensée de Grouchy en apprenant la perte de la bataille du 18. — La réflexion lui fait adopter la résolution de se replier sur Namur. — Récit fait par le maréchal de Grouchy de ses opérations de retraite sur Paris. — Documents relatifs à cette retraite jour par jour. — Dernières observations du maréchal de Grouchy. — Relation prussienne de la retraite sur Paris.

Le 18 au soir, lorsqu'il eut enfin et pour la première fois reçu de l'Empereur l'ordre de se porter sur Saint-Lambert, voyant qu'on ne dégagerait pas Vandamme de Wavres et que toutes ses tentatives pour franchir la Dyle sur ce point ne pouvaient aboutir, Grouchy prit une nouvelle détermination.

Laissant Vandamme à Wavres avec le 3ᵉ corps, il dirigea sur Limale la division Vichery du 4ᵉ corps, à la tête de laquelle Gérard avait été blessé, il lui fit remonter la Dyle et lui prescrivit de soutenir l'attaque de Pajol et de la division Teste, envoyé déjà sur Limale.

Lui même se porta de ce côté.

Vandamme continua à combattre une partie de la nuit et fit treize attaques inutiles sur Wavres. Le feu

ayant fini par s'éteindre par suite de la lassitude des combattants ; ses troupes et celles des Prussiens de Thielmann conservèrent leurs positions respectives, se préparant à une lutte nouvelle, dès la pointe du jour.

Pajol, plus heureux, avait surpris le passage de Limelette. Il avait poussé les Prussiens, couronné les hauteurs de la vallée de la Dyle, lorsqu'il fut rejoint par la division Vichery.

Grouchy était fort inquiet ; le canon avait cessé de se faire entendre sur la gauche, du côté de la forêt de Soignes. Il ne recevait aucune nouvelle de l'Empereur. Autour de lui on prétendait que Napoléon avait évidemment battu les Anglais et marchait sur Bruxelles. Tel n'était pas l'avis du maréchal.

Les divisions du 3ᵉ corps, dont le général Vichery avait pris le commandement depuis la blessure du général Gérard, arrivant successivement de la Baraque à Limale, furent formées en carrés par Grouchy lui-même sur l'étroit plateau conquis. Le maréchal passa la nuit dans un de ces carrés. On était si près des Prussiens que toute la nuit les patrouilles se fusillèrent.

A minuit Grouchy fit porter à Vandamme la dépêche ci-dessous, décidé à mettre sous ses ordres le 3ᵉ corps:

18 juin 1815 (minuit).

« Mon cher général, nous avons débouché de Limale; mais la nuit n'a pas permis de nous porter bien loin, de sorte que nous sommes bec à bec avec l'ennemi, occupant cependant les hauteurs. Puisque vous n'avez

pas été à même de passer la Dyle, veuillez vous rendre *de suite*, à Limale, avec votre corps, ne laissant à Wavres, que ce qui est indispensable pour défendre les ponts. Nous ferons effort par ici, demain à la pointe du jour; vous ferez occuper l'ennemi a Wavres, par un simulacre d'attaques, et nous réussirons, j'espère, à joindre l'Empereur, ainsi qu'il ordonne de le faire. On dit qu'il a battu les Anglais; mais je n'ai plus de ses nouvelles, et suis fort dans l'embarras pour lui donner des nôtres.

« C'est au nom de la patrie que je vous prie, mon cher général, d'exécuter de suite le présent ordre. Je ne vois que cette manière de sortir de la position difficile où nous sommes; et le salut de l'armée en dépend.

« Je mets en outre sous votre commandement tout le corps de Gérard.

« *P. S.* Les rapports des prisonniers faits ici, annoncent que Blücher et Bulow sont en face de nous. — J'en doute fort. »

Vandamme ne put ou ne voulut pas rallier Grouchy sur Limale. Au point du jour le maréchal forma les quatre divisions qu'il avait sous la main trois en colonnes d'attaque, la quatrième en réserve. Il plaça celle de Teste à la droite, la cavalerie de Pajol à gauche, fit précéder ses colonnes de trois batteries, ses batteries d'une ligne de tirailleurs, et dans cet ordre, il marcha à l'ennemi. Thielmann de son côté, avait fait ses dispositions d'attaque. Il avait envoyé un officier prussien en reconnaissance du côté de Bruxelles. Bientôt les adversaires se joignirent. Une mêlée san-

glante eut lieu, la cavalerie prussienne fut écrasée et l'ennemi poussé de position en position se mit en pleine retraite. Wavres fut abandonné par les Prussiens qui craignirent d'être coupés; Bielge se défendait toujours. La brigade de Penne enleva cette position. Son chef y fut tué à la tête de ses braves troupes. Vandamme passa la Dyle. Cependant, le général Thielman, arrivé près du bois de Rixansart, situé à côté du village de Rosiern, à 2 lieues de Wavres, sur le ruisseau de la Lasne, affluent de gauche de la Dyle, ayant reçu de l'officier envoyé en reconnaissance une première nouvelle de la bataille du 18, voulut reprendre l'offensive. Il ne put tenir, et évacua le bois et Rosiern. A neuf heures, il apprit officiellement, non-seulement que nous avions été mis en déroute la veille, mais que le corps de Pirch Ier (2e corps) avait ordre de le soutenir et de l'aider dans la poursuite de l'aile droite française, tandis que le 1er (Ziethen) et le 4e (Bulow) continueraient à pousser l'armée battue à Waterloo.

Thielmann, ne voyant pas venir Pirch Ier et n'étant pas le plus fort, continua à combattre de son mieux, en se repliant, Grouchy le poussait sur Bruxelles, ne sachant rien encore des événements de la veille. Enfin vers dix heures et demie un officier de l'état-major général du duc de Dalmatie le joignit en avant de Rosiern et lui apprit la fatale nouvelle.

Grouchy venait d'expédier à l'Empereur la dépêche ci-dessous :

Rosiern, 19 juin 1815.

« Sire, hier au moment où j'attaquais Wavres, j'ai reçu la lettre de Votre Majesté qui me disait de me porter sur Saint-Lambert et d'attaquer Bulow. Le canon de Votre Majesté m'avait fait hâter mon mouvement, et j'avais tout le corps de Vandamme fortement engagé. J'éprouvais de grandes difficultés à passer la Dyle. Cependant je parvins à en effectuer le passage à Limale, mais il était nuit, et je ne pus faire de grands progrès, d'autant que le passage de Wavres et celui de Bielge n'avaient pu réussir. En tentant ce dernier, le général Gérard a reçu une balle dans la poitrine dont cependant on espère qu'il ne périra pas. N'entendant plus le canon ce matin, et croyant Blücher et Bulow devant moi, j'ai cru devoir les attaquer, ils m'en ont évité la peine en le faisant sur tous les points. »

L'officier du major général n'était porteur d'aucune dépêche, et ce ne fut que verbalement qu'il fit connaître au maréchal Grouchy l'issue fatale de la journée de la veille. Il était excédé de fatigue, et ne put rien préciser quant à la direction prise par l'armée de l'Empereur en se retirant. Il répondait d'une manière si incohérente aux questions qui lui étaient faites, que le maréchal crut d'abord ses idées brouillées par les fumées du vin, ou sa tête égarée. Mais les détails dans lesquels il entra relativement à la désorganisation où étaient les corps, et nos pertes

en hommes, chevaux et matériel, finirent par convaincre le maréchal du triste état des choses.

Il fit alors appeler les officiers généraux le plus à portée de lui, leur apprit la perte de la bataille de Waterloo, arrêta le mouvement de ses troupes, ne fit suivre les Prussiens que par quelques tirailleurs, et crut devoir faire part aux officiers qui l'entouraient, des motifs qui avaient déterminé ses mouvements depuis qu'il avait été détaché par l'Empereur.

« Ils ont été basés, leur dit-il, sur les ordres successifs qu'il m'a donnés. Le 17, à une heure après midi, il m'a ordonné de me mettre à la poursuite des Prussiens, de les combattre dès que je les aurais joints et de ne les jamais perdre de vue, et a ajouté :

« C'est sur la Meuse, et dans la direction de Maëstricht, que se retire le maréchal Blücher, ainsi
« c'est vers Namur que vous devez marcher. Je me
« rends aux Quatre-Bras, et attaquerai les Anglais,
« s'ils ont pris position de ce côté-ci de la forêt de
« Soignes. »

« Quelques heures plus tard, l'Empereur modifia ses premiers ordres, et me fit écrire par le grand maréchal du palais, le général Bertrand, de me porter à Gembloux, et de me borner à envoyer des reconnaissances vers Namur.

« Il est important, ajoutait-il dans cette lettre, de
« découvrir ce que veulent faire les Prussiens : ou ils
« se séparent des Anglais, ou ils ont le dessein de
« tenter le sort d'une nouvelle bataille. Dans tous les

« cas, tenez constamment vos deux corps d'infanterie « réunis dans une lieue de terrain, occupez tous les « soirs une bonne position militaire, ayant plusieurs « débouchés de retraite, et portez-vous sur Gem- « bloux. »

« Pendant la nuit du 17, à la pointe du jour, le 18, j'ai écrit de Gembloux trois lettres à l'Empereur, pour lui faire part des renseignements que je recevais relativement aux mouvements des Prussiens, et pour le prévenir que la tardive arrivée du 4e corps à Gembloux, où il n'était pas encore rendu en totalité à onze heures du soir, et l'orage de la veille, ne m'avaient pas permis de porter le 3e corps plus loin qu'à une lieue au delà de Gembloux; mais qu'apprenant que plusieurs colonnes prussiennes avaient paru du côté de Sart-à-Walhain, se dirigeant sur Wavres, je me proposais de me mettre en marche de très-grand matin, et de me diriger d'abord sur Sart-à-Walhain, d'où je lui adresserais une nouvelle dépêche.

« Vers midi et demi, une lettre du major général, datée de la ferme du Caillou, le 18 juin, à dix heures, m'annonça que l'Empereur allait faire attaquer l'armée anglaise qui était en position à la lisière de la forêt de Soignes. Dans cette lettre, mon mouvement sur Sart-à-Walhain était approuvé comme étant conforme aux instructions qui m'avaient été communiquées. Enfin elle se terminait par cette observation : « Qu'en rendant compte à l'Empereur de ce que j'a- « vais appris de la marche de l'armée prussienne, je « ne lui avais rien dit d'une colonne ennemie assez

« considérable, qui, en quittant le champ de bata
« de Fleurus, le 16 au soir, s'était dirigée sur G
« et Gentines, mais qui ensuite s'était portée
« Wavres, où je devais arriver le plus tôt possible

« D'après cette lettre, il m'a paru évident
l'Empereur ne jugeait pas avoir besoin de ma coo
ration pour battre l'armée anglaise, puisqu'au mom
où il la faisait attaquer, il m'enjoignait non de l'a
joindre, mais de me porter rapidement sur Wavı
direction qui m'éloignait de lui.

« Il me reste encore, Messieurs, à vous faire s
mairement connaître par quelles raisons j'ai dû
pousser les conseils que le comte Gérard se crut
droit de me donner, lorsque le bruit d'une canonn
se fit entendre à Sart-à-Walhain, vers onze heure
demie. Elle ne doit, lui dis-je, nullement nous éton
puisqu'en quittant l'Empereur la veille, il m'a
prévenu qu'il se portait aux Quatre-Bras pour a
quer l'armée anglaise, si elle n'était pas en retr
sur Bruxelles. Cette canonnade n'avait d'ailleurs
alors assez d'intensité pour qu'on pût juger si
était celle d'un engagement d'arrière-garde ou
affaire générale.

« Je m'étais arrêté à Sart-à-Walhain pour écri
l'Empereur, et venais de lui faire porter ma lettre
le major de la Fresnaye, un de mes officiers d'ord
nance, quand le général Exelmans me fit prévenir
un de ses aides de camp, qu'il avait en face de lui
arrière-garde prussienne barrant la route de Wav

« A l'instant je montai à cheval pour aller la f

attaquer; mais je fus retenu par le comte Gérard, qui me pressa de nouveau, ainsi qu'il venait déjà de le faire, de marcher au bruit du canon, ou de l'y laisser marcher avec le 4ᵉ corps, si je ne croyais pas devoir le faire avec la totalité de mes troupes.

« Vous dûtes, comme moi, être étonnés qu'il ne sentît pas l'inconvenance qu'il y avait à ce qu'un officier général qui ignorait quels ordres avaient été reçus de l'Empereur, et quelles données faisaient agir le maréchal de France sous lequel il était placé, se permît de lui tracer publiquement la ligne de conduite qu'il devait suivre, et atténuât par une improbation manifestée devant nombre de subordonnés, la confiance qu'il est désirable que l'officier particulier et le soldat portent à leur général en chef, confiance qui est un des éléments les plus nécessaires pour alléger le fardeau d'une obéissance que des circonstances difficiles rendent pénible et souvent incomplète.

« Quoi qu'il en soit, d'une part les lettres de l'Empereur, dont je viens de vous faire connaître le contenu, l'heure avancée de la journée, l'éloignement où l'on était du point où le canon se faisait entendre, l'état des chemins entièrement défoncés par l'orage de la nuit, rendaient impossible d'arriver assez à temps pour prendre part à l'affaire qui avait lieu.

« D'un autre côté, il n'y avait alors qu'une seule des divisions du 4ᵉ corps rendue à Sart-à-Walhain; le reste était encore à une lieue et demie en arrière.

« Le 3ᵉ corps était en présence de l'armée prussienne que je poursuivais, dont la force était triple de

la mienne, et que tous mes rapports annonçaient
massée à Wavres.

« Pouvais-je, dans de telles circonstances, mé
naître les intentions de l'Empereur et les prem
règles de la stratégiè, qui ne permettaient ni de
ser mes forces ni de porter le 4ᵉ corps du côté c
se battait, ni d'abandonner à ses propres forces
au moment où il était aux prises avec l'ennemi,
séparer du 4ᵉ par une rivière inguéable, en l'éloig
de plusieurs lieues ?

« Tout me faisait donc un devoir de repoı
d'aussi absurdes conseils et d'agir ainsi que je l'ai

« La position difficile dans laquelle nous placeı
désastres de Waterloo, ne me permet pas de do
en ce moment plus de développements aux mo
de mes déterminations; mais je suis convaincu qu'
finiront par obtenir votre assentiment, et je pı
l'engagement de les soumettre dans tous leurs de
à l'appréciation non-seulement des gens du mé
mais aussi à celle de la France entière. »

Dans cette triste position, le maréchal de Groı
eut d'abord l'idée de se porter rapidement suı
derrières de l'armée alliée, en gagnant Bruxelles
était l'avis de l'audacieux Vandamme; mais, réflé
sant qu'il n'avait pas trente mille hommes à sa dis
tion, tandis que l'ennemi en pouvait mettre en
deux cent mille, et qu'il était clair que les Prussieı
Thielmann, en apprenant notre désastre, feraient v
face contre lui, il crut plus prudent et plus ra
nable de manœuvrer de façon à gagner le flan

l'ennemi, en se repliant sur les frontières de la France.

Ne voulant pas précipiter son mouvement rétrograde, Grouchy appuya seulement sur sa droite pour gagner la route de Louvain à Namur, sur laquelle, la veille, avait été envoyé en avant-garde le 17e de dragons et un bataillon avec le général Berton qu'il fallait rallier.

Le maréchal, avant sa mort, ayant rédigé lui-même le récit de sa retraite sur Namur et sur Paris, nous nous bornerons à lui laisser la parole, accompagnant sa narration des lettres, dépêches et documents ayant trait à chaque journée et qui nous ont paru présenter un certain intérêt.

Journée du 19.

« Depuis le 18 au soir, le canon avait cessé de se faire entendre du côté de Mont-Saint-Jean, et bien des gens en inféraient que l'Empereur avait battu l'armée anglaise et marchait sur Bruxelles. Quant à moi, j'étais loin de me livrer à ces illusions, attendu que depuis le 18, le corps du général Pajol et la division Teste avaient passé la Dyle à Limelette; ils ne m'avaient donné aucune nouvelle, et aucun des officiers que j'avais envoyés à l'Empereur dans la journée du 18 n'était venu me rejoindre.

« Ainsi que je le prévoyais, le 18 au matin, les corps prussiens que j'avais en face de moi s'avancèrent pour m'attaquer, et comme de mon côté je marchais à leur rencontre, nous ne tardâmes pas à nous joindre, et

après une sanglante mêlée, ils furent culbutés e
chaudement poursuivis qu'ils ne purent se rall
tandis que s'ils m'eussent rejeté sur la rive droit
la Dyle, j'aurais probablement perdu mon artillerie
le corps du général Pajol, cerné de toutes parts, eût
fortement compromis.

« Aussitôt que les Prussiens qui défenda
Wavres, Bielge et la rive gauche de la Dyle fu
informés de l'important succès que je venais d'obt
sur ceux de leurs corps que je venais de chasse
Limelette et des hauteurs qui dominent ce village
sentirent qu'ils allaient être coupés, s'ils n'évacua
immédiatement Wavres, ce qu'ils se hâtèrent de fa
Le général Vandamme y entra sans obstacles.
voyant que le moulin de Bielge était encore occ
par les Prussiens, il le fit attaquer par la brigade
général Penne, qui l'emporta; mais ce général fut
à la tête de ses troupes. Le général Vandamme se
alors à la poursuite des Prussiens que, de mon c
je serrais de près. Ils étaient déjà au delà du bour
Rosiern, à 2 lieues et demie environ de Wavres
j'espérais y arriver en même temps qu'eux, qu
un officier d'ordonnance, envoyé par le major gén
m'annonça la perte de la bataille de Waterloo.

« Il était si troublé que je répugnai d'abord
croire, car je ne pouvais assigner à l'incohérence
ses récits que les libations copieuses auxquelles il a
eu recours en venant me joindre.

« Il me paraissait d'ailleurs impossible que si l'I
pereur était dans une position aussi critique qu'

prétendait, il ne m'eût pas fait connaître dans quelle direction il se retirait et ne m'eût pas enjoint de venir le joindre en toute hâte. En effet, la démoralisation de son armée était telle que quelques efforts que fissent les généraux et les officiers pour la rallier, ils ne pouvaient parvenir à retenir les soldats sous leurs drapeaux.

« La réunion de mon corps à l'armée de l'Empereur eût sans doute atténué sa démoralisation. Mais il eût fallu que je susse sur quel point il se retirait, et je l'ignorais complétement, n'ayant, comme je l'ai déjà dit, aucunes données qui m'instruisissent.

« Je pensai d'abord que la mesure la plus propre à retarder la poursuite des Anglo-Prussiens serait de me porter rapidement sur leurs derrières; mais, réfléchissant que je n'avais à ma disposition qu'une trentaine de mille hommes, tandis que les forces réunies des Anglo-Prussiens s'élevaient à environ deux cent mille hommes et qu'en outre il était plus que probable que les Prussiens, si je les poursuivais, feraient volte-face dès qu'ils apprendraient nos désastres à Waterloo, je renonçai à me porter sur les derrières de l'armée ennemie, et préférai manœuvrer de manière à gagner son flanc : mouvement d'autant plus avantageux que toute poursuite directe refoule l'ennemi sur lui-même et accroît ses forces, tandis que la colonne qui le poursuit, se prolongeant, s'affaiblit d'instants en instants.

« Par suite de ma manière de voir, je marchai sur Namur. Me portant dans cette direction, je me couvrais de la Sambre et de la Meuse, et, masqué par ces deux

rivières, j'étais à même de tomber sur le flanc d
Anglo-Prussiens si quelque faux mouvement ou
nature du pays m'offrait des chances de le faire av
avantage.

« Je fis savoir au général Vandamme quelles dispos
tions de retraite je voulais qu'il suivît. Quant à mo
je me mis à la tête du 4e corps et du surpl
des troupes à cheval; je me portai à Temploux et pou
sai dans diverses directions, afin d'avoir des nouvelle
de l'Empereur et de recevoir ses ordres. Les officier
envoyés en reconnaissance ne purent rien apprendre
ayant rencontré de tous les côtés de nombreuses pa
trouilles prussiennes; mais on sut par les habitants d
pays que la presque totalité de l'armée était déjà re
trée dans le plus grand désordre sur le territoire fra
çais.

« La nuit m'ayant atteint comme j'arrivais à Te
ploux, j'y pris position avec le 4e corps.

Le troisième, à la chute du jour, s'était arrêté
6 kilomètres environ de Namur, ainsi que je lui ava
prescrit de le faire, si la nuit venait avant qu'il arriv
à cette ville. Mais le général Vandamme, au lieu
rester avec ses troupes, les avait quittées immédiat
ment après qu'elles eurent repassé la Dyle, et s'éta
hâté de se rendre à Namur, sans même laisser à s
généraux aucune instruction sur ce qu'ils auraient
faire le lendemain. S'il faut en croire les bruits q
coururent alors, bruits que ne légitiment que trop les a
técédents de cet officier général, que le général More
avait renvoyé en France et mis à l'ordre de l'arm

pour concussion, le général Vandamme ne se serait si fort hâté de devancer ses troupes à Namur que pour exploiter à son profit les caisses publiques de cette ville.

« Pendant la nuit, un grand nombre de fuyards de l'armée de l'Empereur arrivèrent à Temploux et donnèrent les plus tristes détails relativement à la démoralisation de l'armée et à l'impossibilité où l'on serait de pouvoir la rallier de bien longtemps. Tous ces détails étaient fâcheux, puisqu'ils pouvaient porter le découragement parmi mes troupes, et, quels que fussent les efforts des généraux pour les atténuer, elles ne furent que trop informées de la nouvelle de la perte de la bataille de Waterloo.

« Pour cacher le plus de temps possible aux ennemis mon mouvement rétrograde, que ce grand désastre me mettait dans la nécessité de faire, je les fis suivre par une nuée de tirailleurs soutenus de nombreux poletons de cavalerie légère. Aussi, pendant la soirée, ne les vit-on pas paraître, et ils se bornèrent à faire suivre nos deux colonnes par quelques partis, afin de s'assurer dans quelles directions je les ferais marcher. »

Documents relatifs à la journée du 19 *juin* 1815.

Philippeville, le 19 juin 1815.

LE MAJOR GÉNÉRAL A GROUCHY.

« Monsieur le maréchal, je vous remets l'état de l'em-

placement des divers corps d'armée qui formaient colonne commandée en personne par l'Empereur.

« Les corps sous vos ordres n'y sont pas portés. S Majesté a voulu, avant de vous donner une destinatio être instruite de votre arrivée, soit à Philippeville, s à Givet; je suis chargé de vous prévenir qu'aussit que vous aurez touché à l'une ou à l'autre de ces place vous devez manœuvrer dans la direction de Laon po joindre l'armée et m'en prévenir aussitôt, afin que j vous envoie des ordres. Le quartier général se rend Laon. »

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MINISTRE DE LA GUERRE.

« Monsieur le maréchal, hier j'ai eu l'honneur de vous écrire du champ de bataille de Waterloo, à deux heures et demie, alors que la bataille était très-bien engagée et donnait l'espoir d'un grand succès; mais à sept heures un faux mouvement qui a eu lieu sans que l'Empereur l'ait ordonné a tout changé. Le combat a cependant continué jusqu'à nuit close, et la retraite s'est effectuée mais avec un peu de désordre.

« L'Empereur fait rallier l'armée à Philippeville et à Avesnes; ensuite on organisera les corps et on pourvoira à leur besoins; vous vous imaginez qu'après un pareil désastre ils sont immenses.

« Je viens d'écrire aux commandants des 2e et 16e divisions militaires qu'il est à présumer que l'ennemi profitera de son avantage pour investir quelques places, et jeter des troupes pour intercepter les com-

munications. Je leur prescris de prendre de suite des mesures pour faire entrer dans ces places tout ce qui leur manque en approvisionnement de siége, quelques mesures de rigueur qu'il faille employer. Je dis aussi aux lieutenants généraux Gazan et Frère d'ordonner que les inondations des places qui en sont susceptibles soient tendues et de prendre d'ailleurs toutes les mesures de défense générale de police que les circonstances leur suggéreront. »

LE MAJOR GÉNÉRAL AU COMTE REILLE.

« Monsieur le comte, l'Empereur vous donne le commandement de tous les corps de l'armée du Nord, qui arrivent successivement sur les glacis de Philippeville ; il est de la dernière importance que l'on travaille de suite à leur réunion et réorganisation. A cet effet, il faut s'occuper à former chaque régiment des hommes qu'il compose en brigade, régiments et compagnies. MM. les officiers généraux, officiers d'état-major, administrateurs, etc., doivent reprendre leurs fonctions et se trouver immédiatement sous vos ordres. Par ce moyen nous reformerons promptement l'armée qui existe matériellement, mais qui a besoin d'organisation. L'intention de l'Empereur est que vous fassiez distribuer dans la journée à chaque soldat des vivres dans la proportion suivante : deux rations de pain, une d'eau-de-vie, une de viande et une de riz. Il sera également distribué trente cartouches à chaque soldat d'infanterie, et dix à chaque cavalier. Le commandant de

Philippeville est prévenu qu'il doit obtempérer à tou
les ordres que vous donnerez à ce sujet. »

LE MAJOR GÉNÉRAL AU LIEUTENANT-GÉNÉRAL DUMONCEAU
COMMANDANT LA 2ᵉ DIVISION MILITAIRE.

« Monsieur le lieutenant-général, hier nous avons eu une très-grande bataille à Waterloo, devant la forêt de Soignes. Les armes ne nous ont pas été favorables et l'armée rentre en France un peu dispersée, mais elle va se réorganiser et se compléter. Il est à présumer que l'ennemi profitera de cet avantage pour inquiéter les places de la 2ᵉ division militaire, peut-être pour en investir quelques-unes et pour jeter des troupes dans l'intérieur du pays; je vous en préviens pour que vous preniez des dispositions en conséquence, en tenant prêtes à agir les troupes sous votre commandement. »

Journée du 20 juin.
(*Suite de la relation du maréchal de Grouchy.*)

« Dès que le jour parut le 20 juin, les Prussiens attaquèrent le 3ᵉ corps, qu'ils trouvèrent bivouaqué à une lieue et demie de Namur, où s'était rendu la veille le général Vandamme, sans laisser à ses généraux aucun ordre ou instruction sur ce qu'ils auraient à faire le lendemain.

« Concurremment avec leur attaque du 3ᵉ corps, les Prussiens firent occuper la route de Temploux à Namur et se disposaient à m'attaquer dans cette dernière

ville, me mettant, par de telles dispositions, dans l'impossibilité de me porter vers le 3ᵉ corps et de le soutenir au besoin ou d'en être soutenu moi-même s'il était nécessaire.

« Leur supériorité numérique facilitait sans doute ces dispositions, qui était habilement conçues et eussent eu pour résultat des pertes immenses et la complète désorganisation de l'aile droite de l'armée.

« Étonné que le général Vandamme ne m'eût rien fait dire et me laissât sans nouvelles de la position du 3ᵉ corps, j'envoyai un de mes aides de camp à Namur pour savoir la cause de son silence, et s'informer de la position de son corps. Trouvant la route de Namur occupée par l'ennemi, il revint en toute hâte me prévenir de l'impossibilité où il avait été de remplir mes ordres. Je me trouvai alors en proie à de pénibles anxiétés, car j'avais avec moi à Gembloux, non-seulement le 4ᵉ corps, mais tous les blessés et les équipages de l'aile gauche. Il n'y avait pas un moment à perdre pour sortir de cette position si difficile, et, me mettant à la tête de l'excellente cavalerie que j'avais avec moi, je fondis sur le corps prussien qui avait pris position entre Temploux et Namur; je le culbutai et me rouvris la route de cette ville, grâce aux vigoureuses charges de la cavalerie du général Vallin, et me portai en toute hâte, par le chemin le plus direct, vers le 3ᵉ corps que je ne pouvais douter être chaudement attaqué, à raison de la vive canonnade qui se faisait entendre. Si je ne fusse pas arrivé assez à temps pour soutenir le 3ᵉ corps, qu'il eût été rejeté au delà de Namur et que les Prus-

siens se fussent rendus maîtres de cette ville, nos blessés et nos équipages seraient tombés en leur pouvoir, ils se seraient portés vers moi, cerné de toute part, et je n'eusse pu leur échapper qu'en me faisant jour l'épée à la main.

« Le danger dont le 4e corps était environné n'avait point échappé à nos blessés que je parvins toutefois à rassurer et auxquels, accompagné du général Vichery, un de ceux de leurs chefs auxquels ils eussent le plus de confiance, j'adressai ce peu de mots : « Soyez tran-« quilles, nous faisons serment de ne point vous aban-« donner, et ayez la confiance que nos dispositions vous « sauveront. »

« Je me mis alors avec mon état-major à la tête de la brigade du général Vallin, qui me seconda avec l'énergie qui lui était ordinaire, et nous chassâmes les Prussiens, que nous poursuivîmes au loin. Les blessés et les équipages, escortés par une couple de bataillons, filèrent alors vers Namur, passèrent cette ville et se dirigèrent vers Givet afin d'éviter que cette route, qui était celle que je me proposais de suivre lorsque j'évacuerais Namur, ne fût encombrée.

« Le 3e corps voyant ses communications coupées d'avec le 4e, n'ayant point à sa tête son chef ordinaire le général Vandamme, n'ayant ni ordres ni instructions qui lui fissent connaître dans quelles directions il aurait à se retirer si les attaques d'un ennemi aussi nombreux que celui qui le cernait de tous côtés l'y contraignaient, laissa apercevoir quelques symptômes de découragement et, il faut l'avouer, une position

aussi critique ne légitimait que trop ces anxiétés. Mais dès que le 3e corps m'aperçut à la tête de la cavalerie du général Vallin et sut que les corps prussiens qui s'étaient interposés entre Temploux et Namur avaient été culbutés et rejetés au loin, il reprit sa fermeté ordinaire, repoussa toutes les attaques de l'ennemi et se maintint sur les hauteurs qui dominent Namur pendant tout le temps nécessaire pour que les blessés et les équipages eussent traversé cette ville et fussent en route pour Dinant. Je lui fis dire alors de se replier lentement, ce qu'il fit dans le meilleur ordre, repoussant les Prussiens qui se hasardaient à le serrer de trop près.

« Je dois à la justice de déclarer aussi que depuis que le général Vandamme eut rejoint le 3e corps, il se conduisit avec son énergie habituelle, fit les dispositions les mieux calculées pour arrêter l'ennemi, et enfin réparer dignement la faute qu'il avait commise en abandonnant son corps, où sa présence était la plus nécessaire.

« Dès que nos troupes eurent évacué les environs de Namur, les Prussiens s'avancèrent en colonnes serrées vers la principale porte de cette ville et menacèrent les autres issues.

« Une batterie masquée les attendait à la porte principale, et quand ils en furent à une demi-portée de canon, cette batterie vomit la mort dans leurs rangs et y fit un tel carnage qu'ils furent forcés à se retirer dans le plus grand désordre. Ils revinrent plusieurs fois à l charge et furent constamment repoussés.

« Ils se bornèrent alors à investir Namur, attendant probablement pour reprendre l'offensive, les renforts que le maréchal Blücher avait fait annoncer qu'il leur enverrait, leur prescrivant en outre d'agir avec assez d'énergie et de promptitude pour me forcer à mettre bas les armes. La supériorité numérique des forces qu'ils avaient, accrues par les renforts qu'il leur envoyait, les mettait à même de m'envelopper de tous les côtés et de m'écraser. (Voyez la relation de la campagne de 1815 publiée par le général Gneisnau, ouvrage autorisé par le gouvernement prussien.) Combien les espérances auxquelles le maréchal Blücher se livrait ont été déjouées par mes dispositions. Ce même ouvrage a fait connaître aussi le chiffre des pertes de l'armée prussienne aux combats de Wavres, de Limelette et de Namur.

« Le général Teste, ayant été chargé par le général Vandamme de la défense de Namur, s'y maintint pendant toute la journée du 19, et ne l'évacua que quand je lui eus envoyé l'ordre de se retirer sur Dinant, ce qu'il ne fit qu'après avoir brûlé tous les ponts existants, ponts que les Prussiens ne purent rétablir qu'après plusieurs heures de travail et sans nous faire éprouver de nouvelles pertes, attendu que le général Teste avait fait créneler les bâtiments occupés par nos troupes, au feu desquels les Prussiens étaient soumis.

« Le général Teste arriva à Dinant sans être poursuivi et eut ordre d'y prendre position ».

Documents relatifs à la journée du 20 juin 1815.

Le 20 juin, le maréchal de Grouchy écrivit de Temploux, où il avait passé la nuit, ville située à une lieue et demie de Namur, à Vandamme, qui avait massé des troupes au bivouac près de cette place.

LE MARÉCHAL DE GROUCHY AU GÉNÉRAL VANDAMME.

« Veuillez, mon cher général, envoyer de suite à Namur pour faire réunir sans retard les blessés et éclopés qui se sont déjà portés sur cette ville et les diriger sur Charlemont. Donnez des ordre à vos commissaires de guerre pour qu'il réunissent des moyens de transports et organisent le convoi de blessés de manière qu'il soit pourvu à tout ce qui lui est nécessaire.

« Donnez ordre à votre ordonnateur de se rendre de suite à Namur afin de faire fabriquer cent mille rations de pain, de frapper une réquisition d'autant de rations d'eau-de-vie et pour les objets qui pourront être nécessaires à l'armée. Ne perdez pas un moment à faire exécuter ces divers ordres, afin qu'en arrivant dans la ville la distribution puisse être faite aux soldats.

« Je compte marcher vers une heure après midi sur Namur avec votre corps d'armée et la division Teste. Ayez soin que notre artillerie marche avec les divisions auxquelles elle appartient; que votre parc soit entre la 1re et la 2e division, et que l'ordre se rétablisse dans la marche.

« Envoyez-moi, je vous prie, toutes les fois que je me trouve avec votre corps d'armée, une compagnie de grenadiers pour la garde de mon quartier général. »

La division Teste marchait en arrière-garde du corps de Vandamme, sous les ordres duquel elle n'était pas encore. Le maréchal de Grouchy écrivit de Temploux à son chef, le 20 juin :

« Veuillez, mon cher général, partir de Temploux au reçu du présent ordre, et vous porter avec votre division à Namur, à cheval sur la route de Louvain. Vous camperez hors de la place, en vous gardant soigneusement dans toutes les directions.

« Vous recevrez de nouveaux ordres demain à Namur. »

Après avoir expédié cette dépêche, Grouchy étant encore à Temploux écrivit de cette ville à Vandamme :

« Quand vous aurez évacué Namur, je désire, mon cher général, que vous veniez prendre position à la tête du faubourg de Dinant, que vous y teniez le temps nécessaire pour que Dinant soit désencombré.

« Je me propose de pousser jusqu'à Charlemont; ainsi, dans les défilés, à la sortie de Namur et à Dinant, vous arrêterez facilement l'ennemi, qui n'a que de la cavalerie, et j'espère que, sans perte notable, nous gagnerons Charlemont.

« J'ai donné ordre à la cavalerie de Pajol d'éclairer notre flanc droit et d'avoir des nouvelles de ce qui se passe du côté de Charleroi.

« Si je vois les troupes trop fatiguées, elles prendront position avant d'arriver à Charlemont.



« N'oubliez pas de donner des ordres à la division Teste.

« Il y a trois portes à Namur; veuillez envoyer des postes d'infanterie à chaque, pour qu'elles soient fermées et gardées.

« Je fais barricader les ponts sur la Meuse et la Sambre. Il faudra aussi les faire défendre avant de sortir de la ville. »

Après avoir donné les ordres qu'on vient de lire, Grouchy passsa la Sambre et vint à Dinant sur la Meuse, d'où il écrivit à Vandamme :

« Je vous fais passer ci-joint, mon cher général, l'ordre de marcher pour demain, et vous prie de donner en ce qui vous concerne les ordres qu'il nécessite.

« Je vous recommande aussi de tenir le plus possible au village de Bouvignes, attendu qu'il y a encore ici un grand encombrement, et que presque la totalité de la journée serait nécessaire pour son délogement. »

Bouvignes est un village situé sur la rive gauche de la Meuse et sur la route de Namur à Dinaut, près de cette dernière ville.

A onze heures du soir le maréchal envoya à ses généraux l'ordre suivant, pour le mouvement de l'armée dans la journée du 21 :

« Le 21, à deux heures du matin, toutes les voitures de blessés se mettront en marche pour Charlemont, où, par les soins des deux ordonnateurs des 3e et 4e corps et de l'ordonateur de la cavalerie, ils seront placés dans les hospices. S'ils sont insuffisants, les blessés seront reçus dans les maisons des particuliers, où il leur

sera administré tous les secours que réclament leurs souffrances et leur dévouement à la patrie.

« Toutes les voitures autres que celles des blessés marcheront à leur suite, et iront parquer sur les glacis de Givet.

« Toute voiture qui n'aura pas évacué Dinant à trois heures et qui sera trouvée dans les colonnes des troupes sera renversée et mise hors du chemin par les soins de la gendarmerie.

« La cavalerie du général Exelmans partira des villages qu'elle occupe près Dinant, à six heures du matin, et ira cantonner dans les villages environnant Givet, sur la droite de la Meuse. Si ces villages ont besoin d'infanterie pour leur défense, à raison des localités, il leur en sera donné. Les villages en arrière de Givet seront affectés au corps du général Exelmans.

« La cavalerie du général Pajol partira à sept heures du matin des cantonnements qu'elle occupe ce soir, et viendra prendre position en arrière du ruisseau de la Lette. Elle y demeurera en bataille jusqu'à ce que la tête du 4e corps y arrive; alors elle se reploiera jusqu'à Givet, qu'elle traversera pour aller occuper les villages sur la gauche de la Meuse.

« La division du général Vallin partira à huit heures du matin des cantonnements qu'elle occupe, et se rendra sur les glacis de Givet, où on lui fera connaître ses cantonnements.

« Le 6e régiment de hussards formera l'arrière-garde, et sera sous les ordres du général Vandamme.

« Le 4e corps se mettra en marche à cinq heures du

matin, fera une halte au ruisseau de la Lette, d'où il continuera son mouvement jusqu'à Givet; il y occupera le camp retranché.

« Le 3ᵉ corps, dont la division Teste fait partie, continuera à faire l'arrière-garde; il tiendra le plus possible au village de Bouvignes ; puis à l'entrée de Dinant, dont le général Vandamme fera sauter le pont; s'il ne peut le faire sauter faute de temps, il le barricadera et en défendra les approches le plus qu'il pourra.

« Il en sera de même à toute les positions entre Dinant et Givet, disputant le terrain pied à pied, afin d'assurer par ce moyen la rentrée de tous les blessés de l'armée dans les murs de cette forteresse.

« A la nuit, le 4ᵉ corps viendra aussi occuper le camp retranché. M. le général en chef Vandamme désignera un ou deux régiments de son corps pour former la garnison de la ville.

« *P. S.* Tous les parcs et l'artillerie de chaque corps autre que celle appartenant à chaque division, se mettront en marche à quatre heures, et se rendront, sans s'arrêter à Givet. »

Le 20 juin, le major général, de Philippeville gagna Rocroy.

Voici les dépêches qu'il expédia ce jour-là et qui sont inscrites sur son registre :

A L'EMPEREUR.

« Sire, à mon départ de Philippeville, hier au soir, il y avait de réunis douze cents hommes d'infanterie de

vieille garde, cinq à six cents hommes d'infanterie de l'armée, huit cents cavaliers, chasseurs, dragons et cuirassiers; mais il était déjà passé par cette ville plus de dix mille hommes, dont partie a été sur Mézières et partie a été de Rocroy sur Laon; il paraît que les troupes qui ont pris la direction de Beaumont sont beaucoup plus nombreuses; l'on m'a dit qu'il se trouvait parmi ces dernières une deuxième colonne de mille à douze cents hommes d'infanterie de la vieille garde; ainsi je crois qu'il y aura près de trois mille hommes de vieille garde.

« Je n'ai vu que des hommes isolés de la cavalerie de la garde. Au moment où je partais de Philippeville, un aide de camp du lieutenant général comte Gérard est arrivé, et m'a dit qu'il précédait de quelques heures son général, qui a été blessé avant-hier au soir à l'attaque de Wavres. Cet aide de camp m'a dit à ce sujet que le maréchal Grouchy ayant trouvé l'ennemi en position sur les hauteurs de Wavres, l'avait fait attaquer, mais qu'il y éprouva de la résistance, et qu'il croyait cependant que nos troupes étaient entrées ce soir en ville. Une autre attaque avait eu lieu en même temps en avant de Saint-Lambert. L'aide de camp en ignore les résultats; elle était conduite par le général Vandamme, qui paraissait gagner du terrain; d'ailleurs rien n'indiquait que M. le maréchal Grouchy eût fait des dispositions pour joindre l'armée, ainsi que l'ordre lui avait été envoyé. M. de Beauvau, aide de camp du général Gérard, qui arrive à l'instant et confirme tout ce qu'a dit le premier, ajoute même qu'avant-hier au soir, se trouvant près de M. le maréchal Grouchy,

il lui demanda s'il avait des nouvelles de l'armée de l'Empereur, que le maréchal lui répondit qu'il les ignorait.

« Dans la journée d'hier il n'y avait encore sur les derrières du général que quelques partis prussiens qui n'ont pas empêché le général Gérard de passer avec une escorte de vingt-cinq lanciers ; ainsi j'espère que le général Grouchy étant instruit du mouvement de la gauche, il se sera mis en marche aussitôt ; d'ailleurs un émissaire que je lui ai envoyé de Philippeville s'est engagé à lui faire parvenir les ordres que je lui a envoyés.

« Je vais me rendre à Laon, où je ferai en sorte de réunir les nombreux détachements qui sont épars dans toutes les directions ; mais je ne dois pas laisser ignorer à Votre Majesté que beaucoup de militaires profitent de cette circonstance pour s'isoler volontairement et rentrer chez eux.

« Je n'ai encore vu que très-peu d'officiers supérieurs de l'infanterie, et aucun général de cette arme ne s'est présenté ; il est vraisemblable qu'il y en a davantage sur les autres directions.

« L'indiscipline est très-grande ; à peine les soldats reconnaissent-ils leurs officiers, et malheureusement dans ce moment de désordre, il n'existe aucun moyen de répression.

« Beaucoup de soldats reviennent sans armes, et beaucoup de cavaliers sans chevaux. Il rentrera un certain nombre de chevaux de train de l'artillerie, mais toutes les armes sont tellement éparpillées que l'on ne

pourra les réunir de longtemps ; enfin je ferai tous mes efforts pour obtenir quelque résultat en attendant que Votre Majesté ait pris des dispositions générales et qu'elle ait pourvu à tous les besoins.

« Depuis trois jours il y a beaucoup de déserteurs dans les gardes nationales qui forment la garnison des places fortes de cette frontière ; la compagnie qui était à Marienbourg est partie en son entier, et cent cinquante hommes du bataillon qui était à Rocroy ont disparu. La garnison de cette place me paraît d'ailleurs trop faible. »

Reprenons le récit du maréchal de Grouchy à la journée du 21, qu'il passa à Dinant :

« J'employai quelques-unes des heures que je passai dans cette ville à transmettre à l'Empereur, dans une lettre détaillée, les dispositions que j'avais prises depuis la perte de la bataille de Waterloo, pour lui faire connaître les combats glorieux soutenus par mes troupes sur les bords de la Dyle, dans les environs de Namur, et lui faire connaître la belle défense cette ville par le général Teste.

« Déjà j'avais instruit l'Empereur, dans une lettre moins étendue, écrite également de Dinant, quelques heures plus tôt, de ces diverses dispositions et de mon arrivée à Dinant ; mais cette première lettre n'avait pu lui parvenir, le Belge qui s'était chargé de cette mission difficile ayant été arrêté par les Prussiens, qui lui arrachèrent ma dépêche, et auxquels il n'échappa que par une sorte de miracle. (Cette seconde lettre à Napoléon, ainsi qu'on le verra, a une grande importance historique.)

« N'ayant à Dinant aucune nouvelle de l'Empereur, et n'ayant reçu de lui aucun ordre depuis le 18 juin, je pris le parti de me diriger vers Givet, où il importait que j'arrivasse, mes munitions de guerre étant en grande partie épuisées.

« La route entre Dinant et Givet n'étant qu'un long défilé où mes flancs étaient couverts d'un côté par la Meuse et de l'autre par des bois peu percés, les généraux ennemis, auxquels la nature du pays faisait perdre en grande partie les avantages de leur supériorité numérique, cessèrent de me poursuivre. »

Documents relatifs à la journée du 21 juin.

Commencés à Rosiern, le 19 juin 1815, vers dix heures du matin ; continués à Temploux, le 20 juin, à six heures du matin ; achevés et expédiés de Dinant, le 20 juin, à dix heures du soir.

GROUCHY A L'EMPEREUR.

« Sire,

« Ce n'est qu'hier entre six et sept heures du soir que j'ai reçu la lettre du major général, en date du 18 juin, à une heure après midi, par laquelle vous me prescrivez de me diriger sur Saint-Lambert et d'attaquer le général Bulow.

« J'étais parti de bonne heure de Gembloux, le 18 juin, afin de devancer les troupes du 3e corps, à Sart-à-Walhain, et avant de monter à cheval, le 18, pour m'y rendre, j'écrivis à Votre Majesté pour l'en prévenir.

« Le 17 juin, à dix heures du soir, j'avais donné l'ordre au général Vandamme de se mettre en mouvement le 18 de très-bonne heure, et de se diriger sur Sart-à-Walhain; je lui fis réitérer cet ordre par un de mes officiers, et il l'a exécuté ponctuellement. Dès que j'ai atteint la tête du 3ᵉ corps, je me suis rendu au galop à Sart-à-Walhain pour recueillir les renseignements que je présumais qu'on pourrait y avoir sur les directions de retraite suivies par les Prussiens, recevoir les rapports de plusieurs de mes officiers que j'avais envoyés en reconnaissance de divers côtés, ainsi que ceux des généraux Pajol et Exelmans, et transmettre le tout à Votre Majesté.

« Pendant que j'étais occupé à vous écrire, Sire, une canonnade s'est fait entendre sur la gauche; ayant été prévenu par vous-même, la veille, quand je quittai Votre Majesté sur le champ de bataille de Fleurus, qu'elle marchait aux Anglais pour les combattre, s'ils voulaient tenir de ce côté de la forêt de Soignes, ce que cependant Votre Majesté ne pensait pas, puisqu'elle avait fait écrire au prince Joseph à Paris que l'armée anglaise était en retraite sur Bruxelles, je m'étonnai peu de cette canonnade, la regardant comme un engagement d'arrière-garde.

« Je venais de vous expédier ma lettre, Sire, et j'en avais chargé un de vos anciens pages, le major La Fresnaye, officier bien monté et bon écuyer, auquel j'avais enjoint de se tenir constamment à portée de Votre Majesté afin de me rapporter ses ordres si elle en avait à me donner, lorsque je fus prévenu par un

aide de camp du général Exelmans qu'il avait en face de lui une arrière-garde prussienne qui avait pris position à droite de l'un des chemins conduisant de Sart-à-Walhain à Wavres, ville vers laquelle toutes les troupes ennemies paraissaient s'être dirigées. Je montais à cheval pour aller les faire attaquer, quand le général Gérard m'arrêtant, m'engagea à me diriger du côté où l'on tirait le canon. Je lui fis connaître en peu de mots les motifs qui ne me permettaient pas de goûter cet avis ; mais il n'en persista pas moins à me presser de le laisser marcher du côté de la canonnade avec le 4e corps, si je ne voulais pas le faire avec la totalité de mes troupes. Je n'ai pas cru devoir, dans cette circonstance plus que je ne l'ai fait à aucune époque, Sire, assumer la responsabilité de modifier vos ordres.

« Ces ordres, qui m'avaient été donnés par vous-même, le 17 juin, en m'envoyant à la poursuite des Prussiens, m'enjoignaient :

« 1° De les attaquer dès que je les aurais rejoints, et de ne les jamais perdre de vue ;

« 2° Deux lettres du major général, en réponse à celles par lesquelles j'avais informé Votre Majesté que je me proposais de marcher sur Sart-à-Walhain et Wavres donnent un assentiment positif à ce mouvement, car, dans la première de ces lettres se trouve cette phrase : « L'Empereur me charge de vous pré-
« venir qu'il va faire attaquer l'armée anglaise, qui
« a pris position à Waterloo, près de la forêt de
« Soignes ; ainsi Sa Majesté désire que vous dirigiez

« vos mouvements sur Wavres, où vous devez arriv
« le plus promptement possible. »

« Dans la seconde le major-général renouvel
l'injonction de se porter sur Wavres, et ajoutait :

« Ce mouvement est conforme aux dispositio
« qui vous ont été communiquées. »

« Ces injonctions sont trop positives, Sire, po
que je pusse goûter le conseil que me donnait le gén
ral Gérard et à son instigation quelques générau
conseil qui était d'abord combattu par d'autres gér
raux, et notamment par le général d'artillerie Baltu
qui soutenait qu'il était impossible d'arriver en tem
utile au point où se tirait le canon, à raison de l'heu
avancée de la journée (onze heures et demie), de
distance, de la nature du terrain et de l'état des ch
mins, que l'orage de la veille devait avoir rendus
peu près impraticables.

« Ces généraux ajoutaient en outre que la presq
totalité des troupes du général Gérard, qu'ils venaie
de quitter, était à 1 lieue et demie ou 2 lieues
arrière, et qu'il n'y avait de rendu à hauteur de Sa
à-Walhain qu'une seule de ses divisions.

« J'ai donc pensé que, chargé par Votre Majesté
poursuivre avec un corps d'une trentaine de mi
hommes une armée qui avait été forcée, à la vérité,
nous abandonner le champ de bataille, mais qui eff
tuait sa retraite dans le meilleur ordre, sans être dén
ralisée, et qui comptait encore dans ses rangs plus
cent mille combattants ; j'ai pensé, dis-je, que je co
mettrais une faute grave en cessant de la poursui

pour me diriger sur un autre point, parce qu'on y tirait le canon, quand je savais de votre propre bouche que vous vous mettiez en marche pour attaquer l'armée anglaise si elle n'avait pas continué à se retirer vers Bruxelles.

« Pressé d'attaquer les Prussiens, et trouvant aussi inconvenant que déplacé qu'en présence de nombreux subordonnés le général Gérard se permît de me faire la leçon, je me hâtai de le quitter, j'allai joindre le général Exelmans, et fis immédiatement attaquer l'ennemi, qui, promptement culbuté, effectua sa retraite dans la direction de Wavres, qu'avaient suivie la plus grande partie des colonnes prussiennes qui, la veille et dans les premières heures de la matinée, avaient passé près de Sart-à-Walhain.

« Quelques autres corps prussiens s'étaient portés vers la Dyle, au-dessous de Wavres, probablement afin d'éviter tout encombrement dans cette ville ; je les fis suivre par le général Exelmans afin de les isoler, de les empêcher de se réunir à celles de leurs troupes qui se retiraient vers Wavres, et je fis poursuivre celles-ci par le général Vandamme, qui les serrait de près.

« La canonnade que j'avais entendue de Sart-à-Walhain me paraissant devenir plus forte, je me portai rapidement jusqu'à l'extrémité d'un bois situé sur la gauche des chemins conduisant à Wavres, et d'où, étant plus rapproché du point où se faisait entendre le canon, je serais plus à même de juger si c'était une affaire générale qui avait lieu de ce côté-ci de la forêt de Soignes ; toutefois, avant de m'éloigner du général

Vandamme, je lui fis dire par mon aide de camp B
de continuer à poursuivre l'ennemi jusqu'à ce q
l'eût rejeté dans la partie de Wavres située sur la r
gauche de la Dyle, mais de ne pas l'y suivre et de
borner à prendre position sur les hauteurs qui do
nent cette ville, où je ne tarderais pas à le rejoind

« Arrivé au bout du bois, l'intensité toujours cr
sante de la canonnade ne me permettant pas de d
ter qu'une grande bataille ne se livrât, je rejoignis
toute hâte les troupes que j'avais devant Wavres.

« Je reçus, en m'y rendant, un rapport du géné
Pajol, par lequel il me rendait compte qu'ayant pe
les traces des corps prussiens qu'il avait suivis
veille, il me demandait de nouveaux ordres. Je
renvoyai son officier avec l'ordre au crayon de se d
ger avec son corps de cavalerie et la division Test
Limale, d'y passer la Dyle de vive force, et de
porter le plus rapidement possible vers Mont-Sa
Jean, où de mon côté, j'allais tout faire pour parve
à me rendre, afin de coopérer au succès des armes
Votre Majesté, qui était sans doute aux prises a
toute l'armée anglaise. Arrivé sur le plateau au-des
de Wavres, au lieu de le trouver couronné par
3e corps, je vis que le général Vandamme, empo
par son ardeur ordinaire et peu habitué à exécu
ponctuellement les ordres qui lui étaient donnés, a
méconnu les miens, et était descendu avec toutes
troupes et la plus grande partie de son artillerie, d
la partie de Wavres située sur la rive droite de la Dy
où il avait infructueusement cherché à passer, atten

que le violent orage de la nuit l'avait rendue inguéable, que les ponts étaient fortement barricadés et les approches défendues par de nombreuses batteries placées à diverses hauteurs, dont les feux balayaient toutes les rues qui aboutissaient par une descente rapide à la rivière.

« Quand les Prussiens virent les troupes du général Vandamme enfournées dans cette espèce de cul-de-sac, ils ouvrirent sur elles un feu meurtrier tant de canon que de mousqueterie. Nos soldats, qui ne pouvaient remonter sur ce plateau, toutes ces rues étant encombrées d'artillerie, s'étaient agglomérés dans celles parallèles à la rivière, et pas un homme ne mettait le pied hors de ce refuge sans être exposé à une grêle de balles et de boulets.

« Douloureusement affecté que le général Vandamme eût donné dans le piége que lui avait tendu le général ennemi et des pertes qui en résultaient pour le 3e corps, j'eus encore à m'affliger que l'attaque du moulin de Bielge, que le général Vandamme avait essayé d'emporter et où il se trouvait un pont sur la rivière qui n'était pas coupé, eût été repoussée.

« J'étais occupé à examiner comment il y aurait moyen de faire sortir le 3e corps de la fâcheuse position où il se trouvait placé, quand l'une des divisions du 4e corps, conduite par le général Gérard, arriva sur le plateau, et j'appris par lui que ses autres divisions étaient encore en arrière. Je me déterminai alors à aller à leur rencontre jusqu'à une maison isolée nommée la Baraque, d'où je me proposais de

marcher directement vers Limale, afin de rejoindre le général Pajol et la division Teste, et de passer de vive force la Dyle, si Pajol n'avait pu y réussir quand j'y serais rendu.

« Fatigué d'une assez longue attente et ne voyant paraître aucune des divisions du 4e corps, je retournai à Wavres, où se continuait une canonnade insignifiante. Je me proposais, en y allant, de marcher avec celles des troupes du 4e corps que j'y avais laissées, vers Limale, où je serais joint par les troupes du général Gérard que j'avais inutilement attendues à la Baraque et auxquelles je fis enjoindre par un officier de marcher de ce point sur Limale. Il en fut de cet ordre comme de beaucoup de ceux que je donnais : il ne fut pas exécuté, et il m'a été dit depuis que l'impossibilité de se procurer des guides en était la cause. Ces troupes continuèrent donc à filer vers Wavres à mesure qu'elles arrivaient à la Baraque.

« Avant de quitter Wavres, je crus devoir faire renouveler par des troupes du général Gérard l'attaque du moulin de Bielge, infructueusement tentée par celles du général Vandamme ; le 4e corps n'eut pas plus de succès que le 3e. Mécontent, et croyant m'apercevoir que l'attaque avait été faite avec quelque mollesse, je sautai à bas de mon cheval pour guider moi-même une troisième, espérant par ma présence donner plus d'élan au soldat et le faire réussir.

« Je fus suivi par le général Gérard, qui, attein d'une balle dans la poitrine, a quitté le champ de ba-

taille et s'est fait transporter sur les derrières ; sa blessure n'est heureusement pas dangereuse.

« Les troupes prussiennes n'avaient mis autant d'obstination à defendre ce moulin que parce qu'elles étaient sûres que les Français ne pourraient les y aborder, car elles étaient couvertes par un fossé fangeux, profond et trop large pour pouvoir être franchi. La reconnaissance de ce poste n'avait pas été faite d'assez près, et des roseaux élevés masquaient cette barrière naturelle. Un officier d'état-major que j'y envoyai essaya de passer ce fossé, tomba dedans et ne fut retiré qu'avec des peines infinies de la boue noire et tenace dans laquelle lui et son cheval étaient à moitié enfouis. Convaincu alors de l'impossibilité d'obtenir aucun résultat avantageux sur ce point, je me portai à Limale avec les troupes du 4e corps et en marchant parallèlement à la rivière. Le pays sur la rive droite est très-coupé et difficile, tandis que le chemin de la rive gauche, qui domine de beaucoup la droite, court sur un plan uni et boisé dans quelques parties. Les mouvements des troupes sont plus rapides et souvent ne peuvent être vus de la rive droite.

« Il était près de onze heures du soir quand j'arrivai à Limale. Le général Pajol, avec sa cavalerie et la division Teste, avait, par un mouvement audacieux, surpris le passage de la Dyle et marché de Limale dans la direction de Saint-Lambert. Mais les troupes prussiennes étaient revenues à Limale et j'eus à les attaquer de nouveau pour arriver sur le plateau qui domine ce village. J'y parvins cependant, quoique la montée fût

extrêmement rapide, et plus d'une fois mon état-major et moi nous eûmes à pousser nous-mêmes les pièces et à encourager le soldat, qu'atteignaient les balles prussiennes.

« Avant do quitter Wavres, j'envoyai au général Exelmans, qui se trouvait avec un bataillon d'infanterie et sa cavalerie au-dessous de cette ville, l'ordre de faire des démonstrations telles que les Prussiens crussent qu'il allait effectuer un passage de la Dyle sur ce point.

« J'ordonnai en outre au général Vandamme d'entretenir le combat devant Wavres, afin d'y retenir toutes les troupes qui s'y trouvaient et empêcher qu'il n'en fût détaché vers Limale, ainsi qu'il avait été fait lorsqu'on y sut le mouvement du général Pajol.

« Quoique parvenus à nous emparer de la crête du plateau, les Prussiens, que nous avions forcés à l'abandonner, reprirent position si près, que pendant toute la nuit nos avant-postes respectifs échangèrent des coups de fusil les uns contre les autres, et pour éviter toute échauffourée nocturne, je couchai au milieu du carré de l'un des régiments du 4e corps.

« J'écrivis de ce bivouac au général Vandamme de venir me joindre pendant la nuit. Il n'en fit rien, et le 19, à la pointe du jour, je fus attaqué par les Prussiens au moment où j'allais moi-même prendre l'offensive contre eux. Je les repoussai vigoureusement, quoique je n'eusse avec moi que le 4e corps et la cavalerie du général Pajol; car le général Vandamme, il faut bien que je le répète à Votre Majesté, n'a pas plus

jugé à propos de m'obéir dans cette circonstance que dans nombre d'autres.

« Le 19 au matin, Vandamme, qui s'était obstiné à demeurer dans le Bas-Wavres, renouvela l'attaque du moulin de Bielge, qui avait été infructueuse la veille.

« Les Prussiens, tournés par l'effet de mon mouvement, ne se défendirent que faiblement. Cependant, le maréchal de camp Penne eut la tête emportée par un boulet dans cette affaire. Les troupes prussiennes qui occupaient Wavres, sentant, comme celles de Bielge, qu'elles ne pouvaient s'y soutenir plus longtemps, l'évacuèrent. Le général Vandamme passa alors la Dyle et les poursuivit jusqu'au village dit la Bavette. Arrivant alors sur leur flanc, je les forçai à se rejeter de l'autre côté de la grande route de Wavres à Bruxelles; je les fis suivre par ma cavalerie légère, et je continuais avec mes principales forces à marcher vers cette ville, quand je fus joint par l'officier qui avait été chargé par le major général de m'annoncer le désastre de Waterloo et la retraite de l'armée de Votre Majesté. Cet officier n'était porteur d'aucun ordre, et paraissait si abattu et si démoralisé par le grand événement dont il avait été témoin, qu'il ne put satisfaire aux questions que je lui fis pour savoir si l'armée avait repassé la Sambre, si elle avait évacué Charleroi, et sur quel point mon corps devait se porter.

« Je ne fis alors poursuivre que par des tirailleurs les Prussiens, qui, de plusieurs heures, ne songèrent pas à reprendre l'offensive, et j'effectuai ma retraite en deux colonnes.

« Celle de gauche, formée du 3e corps, eu ordre de se porter vers Namur et de prendre positio à une lieue ou une lieue et demie de cette ville, et, à la tête du 4e corps, je me dirigeai sur Temploux, où je pris position à la chute du jour.

« Ma cavalerie fut envoyée à Mazy, à Saint-Deni et sur les bords de la Sambre, et eut ordre de pousse des reconnaissances sur les rives de cette rivière.

« Je n'avais aucune nouvelle positive de Votre Ma jesté, ne pouvant regarder comme telle les rapport incohérents des fuyards qui jetaient l'alarme parmi le troupes.

« Ma première pensée, lorsque j'avais appris, l matin, l'issue fatale de la bataille de Waterloo, ava été de me porter avec les troupes que je commanda sur les derrières des Anglo-Prussiens afin de retarde leur poursuite. Mais, à la réflexion, je renonçai à cett détermination, pensant qu'avec trente mille homme environ j'étais trop faible pour opérer une diversio utile.

« Le 19 au soir, le 3e corps prit position, ain que je l'avais ordonné, à une lieue de Namur; ma le général Vandamme se permit de le quitter et d'all coucher à Namur.

« Le 20 au matin, le 3e corps, ne recevant au cune direction de la part de son chef, et pressé pa l'ennemi, se retira vers Namur. Les Prussiens, aya dirigé l'une de leurs colonnes sur la route de Tem ploux à Namur, coupèrent les communications ent le 3e et le 4e corps; de sorte que j'attendais inut

lement à Temploux les rapports du général Vandamme, auquel j'avais enjoint, le 19, de m'informer dès la pointe du jour, le 20, des mouvements de l'ennemi.

« Ces rapports n'arrivant pas, j'envoyai un de mes aides de camp vers Namur; mais la route étant interceptée, il revint en hâte m'en prévenir.

« J'avais avec moi à Temploux la cavalerie legère du général Vallin, qui rouvrit la route de Namur et fondit sur les Prussiens qui pressaient le 3ᵉ corps; et quoique ce corps eût formé des carrés, le désavantage du terrain, qui descend rapidement vers Namur, lui faisait éprouver des pertes; sa position était critique, et deux pièces de canon nous avaient été enlevées; le brave colonel de Briqueville les reprit et enleva à l'ennemi un obusier.

« Rappelé par le bruit du canon sur le terrain où se battait le 3ᵉ corps, le général Vandamme en reprit le commandement, et avec sa bravoure et ses talents ordinaires, donna au 4ᵉ corps le temps de rentrer dans Namur sans perte, ramenant ses blessés et les équipages.

« Le long défilé qui règne depuis cette ville jusqu'à Givet, et dans lequel ne pouvaient marcher que sur une seule colonne les transports, équipages et blessés l'artillerie des 3ᵉ et 4ᵉ corps, il était indispensable d'occuper Namur pendant toute la journée. J'en confiai la défense au général Vandamme, qui, atteint d'une blessure légère, s'en reposa sur le lieutenant-général Teste. Celui-ci s'y maintint jusqu'à huit heures

du soir, et repoussa vigoureusement toutes les attaques des Prussiens.

« Quand la colonne des équipages fut arrivée à Dinant, et même lorsqu'elle eut dépassé cette ville, je fis évacuer Namur, que nos troupes avaient défendue avec une rare intrépidité.

« On s'y était battu avec acharnement et aux cris répétés de vive l'Empereur!

« Les ennemis y perdirent quatorze cents et quelques hommes, dont quarante officiers; aussi ne firent-ils suivre la division Teste que par quelques faibles pelotons de cavalerie légère.

« Je suis toujours sans nouvelles de Votre Majesté, Sire, ce qui m'inquiète et ce qui m'afflige. Demain, à la pointe du jour, je poursuivrai mon mouvement rétrograde vers Givet, où j'espère trouver des ordres.

« *P. S.* Plus tard, je ferai connaître à Votre Majesté les noms des officiers généraux et particuliers qui m'ont le mieux secondé dans la retraite que je viens d'effectuer sans aucune espèce de perte.

« J'expédie cette lettre par un homme du pays, dont mon aide de camp, le chef d'escadron Lafontaine, Belge d'origine et qui a ses propriétés près de Dinant, répond sous les rapports de la fidélité, de l'intelligence et du dévouement à la France. »

Dinant, le 20 juin, onze heures et demie du soir.

« J'avais eu l'honneur de vous adresser dès hier, Sire, le rapport des mouvements, dispositions et com-

bats soutenus par les troupes sous mes ordres depuis le 17 juin; mais le Belge qui en était porteur ayant été arrêté par les partis prussiens, qui lui ont enlevé ses dépêches, l'ont roué de coups et voulaient le pendre, je reprends en hâte la plume pour essayer de vous faire parvenir cette lettre, dont je prie Votre Majesté de me pardonner l'incomplète et incorrecte rédaction; car je suis excédé de fatigue et je n'ai près de moi ni aide de camp ni officier d'ordonnance, tous étant en mission. »

Dinant, le 20 juin 1815, à minuit et demi.

« Sire,

« Ce n'est qu'à près de sept heures du soir, le 18 juin, que j'ai reçu le lettre du duc de Dalmatie qui me prescrivait de me porter sur Saint-Lambert; j'étais alors en marche de Sart-à-Walhain sur Wavres, ainsi que Votre Majesté m'avait itérativement ordonné de le faire, et je joignais les Prussiens à une maison isolée dite la Baraque, près de laquelle ils avaient pris position. Je les fis sur-le-champ attaquer par le 3e corps, qui les culbuta et les poursuivit jusque sur la hauteur de Wavres, où le général Vandamme eut ordre de prendre position; mais, ne tenant aucun compte de mes ordres, il poursuivit les Prussiens jusque sur les bords de la Dyle, espérant sans doute franchir la rivière, ce qu'il ne put faire, tous les ponts étant fortement barricadés et défendus par de nombreuses batteries.

« Le général Gérard, avec une des divisions du

4e corps, eut ordre d'attaquer le moulin de Bielge et d'y passer la rivière ; il ne peut y réussir, et fut blessé d'une balle dans la poitrine, blessure qui heureusement n'est pas mortelle.

« Impatient de contribuer au succès des armes de Votre Majesté dans cette importante circonstance, j'avais déjà dirigé sur Limale la cavalerie du général Pajol et la division Teste, et, résolu à forcer le passage de la Dyle sur ce point, je laissai à la Baraque l'ordre que les deux divisions du 4e corps qui étaient en arrière se portassent directement de cette maison sur Limale, où je me portai moi-même à la tête de la division qui était à Wavres. Avant de m'éloigner de cette ville, j'enjoignis au général Vandamme d'y entretenir le combat ainsi qu'au moulin de Bielge, d'où quelques mouvements des Prussiens permettaient de croire qu'ils avaient l'intention de déboucher, ce qui m'inquiétait peu cependant, la position et le courage de mes troupes me répondant qu'ils n'y parviendraient pas.

« A raison de la distance, mon mouvement sur Limale prit du temps ; toutefois j'y arrivai à la chute du jour et j'effectuai le passage de la rivière. Les hauteurs qui la dominent, et que couronnaient les Prussiens, furent emportées par la division Vichery ; la nuit étant survenue, il ne fut pas possible de les pousser bien loin ; mais je préparai tout pour les attaquer à la pointe du jour. A trois heures du matin, ils prirent l'initiative, espérant me surprendre, me rejeter dans le défilé, enlever l'artillerie que j'avais sur

rive gauche de la Dyle, et me forcer à repasser cette rivière : leurs efforts furent infructueux, et la valeur des troupes me mit à même de repousser non-seulement toutes leurs attaques, mais même de les mettre dans le plus grand désordre.

« De son côté, le général Vandamme réussit à emporter le moulin de Bielge; le général Penne fut tué à cette attaque.

« Le général Vandamme ayant alors fait passer la Dyle au 3ᵉ corps, chassa les Prussiens de Wavres et les poursuivit dans la direction de Rosiern.

« Sur toute la ligne, nos succès étaient complets; j'avais déjà dépassé Rosiern et j'étais en pleine marche sur Bruxelles, quand un officier qui m'était envoyé par le major général, apporta la triste nouvelle de la perte de la bataille de Waterloo; il ne put me dire sur quel point il entrait dans les vues de Votre Majesté que je me dirigeasse avec mon corps. Je cessai de poursuivre les Prussiens et préparai mon mouvement rétrograde. L'ennemi, qui se retirait devant nous, n'essaya pas, de longtemps, à reprendre l'offensive; j'effectuai tranquillement ma retraite en deux colonnes : l'une, à la tête de laquelle je me mis, marcha sur Temploux, et l'autre sur Namur; ma cavalerie légère fut dirigée à Mazy et à Saint-Denis, et mes dragons sur les bords de la Sambre, près Namur.

« Ayant appris que l'ennemi avait déjà passé cette rivière et se trouvait ainsi sur mon flanc droit, et n'étant pas assez fort, avec mes trente mille hommes, pour opérer, sans les compromettre, une diversion utile

pour Votre Majesté, et retarder les opérations de deux armées victorieuses dont le chiffre réuni s'élevait à plus de cent quatre-vingt mille hommes, je portai sur Namur le 4e corps, par la route qui conduit de cette ville à Charleroi, et le 3e corps par celle de Namur à Wavres. Dans ce mouvement, ces 3e et 4e corps furent attaqués simultanément par les Prussiens ; le 3e corps ayant fait son mouvement rétrograde plus tôt qu'il n'aurait dû, compromit ainsi la retraite du 4e, ce qui n'est point imputable à ses officiers généraux, mais bien au général Vandamme, qui s'était permis d'en quitter la veille les bivouacs pour aller coucher à Namur.

« De bonnes dispositions firent sortir les troupes de la position inquiétante dans laquelle elles se trouvaient, et les charges vigoureuses du 20e régiment de dragons, commandé par le colonel Briqueville, mirent à même de reprendre deux pièces de canon qui nous avaient été prises et d'enlever un obusier à l'ennemi.

« Les faibles carrés du 3e corps qui furent chargés par la cavalerie prussienne, lors de leur mouvement rétrograde sur Namur, ayant attendu cette cavalerie de pied ferme, lui firent essuyer de grandes pertes, prouvant ainsi ce dont est capable une valeureuse infanterie qui, calme dans les dangers, sait ménager et bien diriger son feu. La cavalerie ennemie fut chargée à son tour par le 1er régiment de hussards, commandé par le maréchal de camp Clary, dans le moment où le feu des carrés l'avait mise en désordre ; il lui fit nombre de prisonniers. Toutes nos troupes, nos équi-

pages et nos blessés rentrèrent alors sans perte dans Namur.

« L'étroit défilé qui règne depuis cette ville jusque près de Givet et dans lequel l'encombrement de nombreuses voitures, des équipages de toute espèce que traîne à sa suite un corps de trente mille hommes, ne me permettait de marcher que très-lentement et rendait nécessaire d'occuper Namur pendant toute la journée. J'ordonnai en conséquence au général Vandamme de s'y maintenir. Blessé le matin par une balle, le lieutenant-général Teste, qui fut chargé de cette importante défense, s'en acquitta avec son talent et son intrépidité ordinaires, de sorte que la retraite s'opéra dans le meilleur ordre, et rien ne resta au pouvoir de l'ennemi, qui a perdu des milliers d'hommes, tant en attaquant Namur que dans les combats qui ont eu lieu sur les bords de la Dyle. Toutes les troupes ont fait leur devoir d'une manière digne d'éloge. »

GROUCHY AU MAJOR GÉNÉRAL.

« Monsieur le maréchal, j'ai l'honneur d'informer Votre Excellence, qu'étant sans nouvelles de Sa Majesté, et n'ayant reçu aucune espèce d'ordres, depuis l'annonce verbale de la bataille de Waterloo, qui me fut donnée par un officier de votre état-major, pendant que j'étais aux prises avec l'ennemi que j'avais battu et poussé au delà de Rosiern, route de Wavres à Bruxelles, j'ai effectué ma retraite sur la Sambre, et de là sur Charlemont, où j'arriverai ce soir. Chaque jour a été

marqué par des combats sanglants, mais glorieux pour les armes françaises. Je ramène les corps qui ont été mis sous mon commandement, et ne forment plus qu'un total d'environ vingt mille hommes, cruellement affaiblis, mais qui n'ont perdu aucun trophée militaire; ils en ont même enlevé à l'ennemi, et lui ont fait essuyer des pertes triples de celles que j'ai éprouvées moi-même.

« J'adresserai ce soir à l'Empereur le rapport des combats journaliers que j'ai eus à soutenir et des pertes en hommes que l'armée a faites.

« Les 3e et 4e corps, ainsi que la division Teste, campent sous Givet. Les 1er et 2e de cavalerie cantonnent sur diverses directions en arrière.

« J'enverrai ce soir l'état de situation de l'armée.

« Veuillez me transmettre des ordres. Ce soir j'aurai l'honneur de vous écrire en détail.

« *P. S.* Le général Gérard a été blessé au combat, près Wavres, d'une balle, et j'ai donné provisoirement le commandement de son corps au général Vichery; plusieurs généraux ont été tués. »

GROUCHY A VANDAMME.

« Mon cher général, je pense que le mieux, pour les troupes fatiguées que vous commandez, est de les camper en partie sous Charlemont, partie au camp retranché du mont d'Ore, un régiment dans les casernes, un autre chez les habitants, et enfin dans les petits vil-

lages au pied de Charlemont et du mont d'Ore, presque sous le canon de ces places.

« Il y a du pain ; nous avons encore des bestiaux, et je ferai donner de l'eau-de-vie.

« Dès que vous le pourrez, venez, je vous prie, me joindre ; mon intention est de réunir les commandants des corps d'armée, à l'effet d'avoir leur avis quant à notre marche ultérieure, qu'aucun ordre de l'Empereur ne règle en ce moment. »

« J'avais déjà mis, général, le général Teste et sa division sous vos ordres, et mon intention était qu'elle fît partie du 3e corps ; je suis charmé que cette disposition entre dans vos vues.

« Après-demain je vous donnerai un régiment de cavalerie de plus ou même une division. Vous recevrez ce soir de bonne heure l'ordre du mouvement que je veux faire demain. On prétend ne pouvoir donner ici des cartouches. Et effectivement il y en a peu ; il faut donc patienter pour cet objet. Quant au pain pour deux jours et à l'eau-de-vie, vous pouvez les faire prendre. »

Ordre de mouvement pour le 22 juin.

« Le corps aux ordres du général Pajol partira demain à six heures du matin des cantonnements qu'il occupe près Givet, et se portera par la route de Rocroy en arrière de Regloweld à la Caillette, éclairant les routes qui conduisent à Chimay, point sur lequel ont paru les troupes anglaises. Il aura des postes à la

Haute-Limelette, le Cul-de-Laz et Bois-Glorieux. Il poussera de fréquentes patrouilles sur tous les chemins conduisant dans la direction de Chimay et de Couvin. Il est prévenu que dès aujourd'hui la division Vallin occupe Oigny, poussant des reconnaissances sur Peligny et Oloy et devant garder cette position jusqu'à ce que l'armée ait quitté celle qu'elle occupera demain 22 près de Rocroy.

« Le corps du général Exelmans quittera ses cantonnements à sept heures du matin et suivra la route de Rocroy et fera prendre position à une de ses brigades, à Gué d'Haussée; le reste de son corps à Soigny-la-Forêt, éclairant les diverses routes qui traversent les bois qui couvrent ce pays.

« Le corps du général Vichery partira à huit heures des cantonnements où il est stationné, et viendra prendre position en arrière de Rocroy, aux villages d'Eraumont, Galichet, Petit-Hougraux et hameaux environnants.

« Les batteries d'artillerie marcheront avec les divisions auxquelles elles appartiennent.

« Les batteries de 12, les réserves et les voitures de vivres seront à la suite du corps Vichery. Elles iront parquer sur les glacis de Rocroy; elles se mettront en mouvement à huit heures et demie.

« Le corps du général Vandamme partira des cantonnements qu'il occupe à dix heures et prendra position, une de ses divisions à Eraumont au débouché des bois; la seconde division à Revin et le reste de son corps à Divezemont et Fumaye, faisant garder les gués de la

Meuse à Obrin et Haïbe. Les batteries marcheront avec chacune des divisions, et M. le général Vandamme est prié d'ordonner que toutes les voitures de bagages ou non, autorisées par les règlements et qui entraveraient la marche soient jetées de côté, l'armée ayant besoin de rendre sa marche légère, et tous ses blessés ayant été placés dans les hôpitaux.

« Le 6e régiment de hussards continuera à être sous les ordres de M. le général Vandamme jusqu'à ce qu'il lui soit donné une autre destination.

« MM. les généraux tiendront la main à ce que les troupes qu'ils commandent ne se mêlent pas, marchent serrées, et que de petites haltes permettent aux hommes fatigués de rejoindre.

« Le maréchal comte DE GROUCHY. »

« *P. S.* M. le chef de l'état-major général du 3e corps voudra bien donner ses ordres pour l'exécution de ces dispositions, auxquelles il n'y a rien de changé, si ce n'est que le 3e corps ne commencera son mouvement qu'à onze heures au lieu de dix.

« Il invitera les généraux de division à venir chez le général en chef pour recevoir leurs dernières instructions. »

Cet ordre de mouvement donna lieu au général Vandamme d'écrire à Grouchy :

« Monsieur le maréchal, je viens de prendre communication de l'ordre de mouvement que Votre Excellence donne pour demain. Je crois pouvoir lui affirmer

que cet ordre est inexécutable. Nous allons tenir en une seule colonne une route très-mauvaise, très-difficile, et qui ne nous permettrait pas de longtemps d'arriver à destination. J'engage Votre Excellence à diriger sa cavalerie vers Philippeville, laissant cette ville à droite et passant par le village de Neufville, longeant Marienbourg en le laissant à gauche, Frasnes, Couvin en partie, et d'autres par les routes de Chimay, Regniowez par Hirson. Ceci est dans le cas où l'ennemi n'aurait que des partis sur les points de Philippeville, Chimay et Beaumont, car s'il y avait de gros corps sur des points aussi rapprochés, alors il faudrait suivre la route tracée par Votre Excellence. Si vous désirez, Monseigneur, avoir des détails sur cette route que je connais parfaitement, je m'empresserai de les lui donner. Je regarde comme essentiel de marcher sur deux colonnes. »

Grouchy répondit immédiatement à Vandamme :

« Je ne crois point devoir changer les dispositions que j'ai prescrites, mon cher général, et je réitère l'ordre de mouvement que j'ai ordonné. Veuillez, je vous prie, l'exécuter : la responsabilité des événements pèse sur ma tête ; je compte et j'ai droit d'exiger une religieuse observation des mesures que j'adopte, de la part de ceux qui servent avec moi. Mille amitiés. »

Cependant le brave général Teste chargé de l'arrière-garde de la colonne Vandamme avec sa division et aussi de la défense de Namur, s'était acquitté de cette difficile mission avec une rare intelligence, un grand dé-

vouement et beaucoup de bravoure. Il adressa à Vandamme, sous les ordres de qui il était passé, le rapport suivant, que le commandant du 3ᵉ corps fit expédier à Grouchy :

Profondeville, 21 juin 1815.

« Mon général, conformément aux ordres que vous m'avez donnés, le 19, avant de quitter Namur, de tenir avec ma division cette place, jusqu'à six heures du soir du lendemain, pour donner le temps à l'armée et à son matériel d'opérer, sans être harcelés par l'ennemi, leur retraite par la vallée de la Meuse, sur Givet, je me suis empressé de reconnaître, avant et pendant la nuit, l'état du poste important et ouvert qui m'était confié, de faire fermer et barricader, autant que possible, les brèches et ouvertures de la place, de manière à pouvoir en défendre l'accès avec les deux mille trois cents hommes qui restaient sous mes ordres.

« Mes dispositions étaient à peine terminées, que, dans la matinée du 20, un corps prussien de douze à quinze mille hommes s'est présenté devant Namur pour l'enlever de vive force ; cette attaque faite avec vigueur, principalement sur la porte de Fer où j'avais deux compagnies de grenadiers du 75ᵉ, a été repoussée ; l'ennemi a laissé beaucoup de morts dans les fossés. — On s'est tiraillé de loin jusqu'à midi, où une nouvelle tentative a été faite par les Prussiens, et a eu le même résultat.

« A trois heures, l'ennemi a paru plus nombreux et

plus acharné ; des hommes qui paraissaient pris d'eau-de-vie, des officiers mêmes, sont venus se faire tuer à la baïonnette sur nos barricades ; les assaillants s'étaient repliés à quatre heures et demie, laissant les abords de la place jonchés de leurs morts.

« Au lieu de commencer mon mouvement de retraite à six heures, je l'ai retardé jusqu'à huit, et, disputant le terrain pied à pied, j'ai attendu l'ennemi de l'autre côté de la Sambre, où j'avais disposé, dans des maisons crénelées, mes deux compagnies de sapeurs, qui lui ont fait encore éprouver une grande perte par un feu de mousqueterie à bout portant.

« A huit heures et demie, je tournais, avec mon arrière-garde, la porte de France, sous laquelle j'avais fait placer un monceau de fascines, auxquelles on a mis le feu pour empêcher la marche de toute voiture d'artillerie sur ce point, et retarder la poursuite de l'ennemi.

« Je joins, à une heure, les bivouacs de la division Lefol à Profondeville, ayant marché très-lentement et sans avoir été suivi.

« Les Prussiens doivent avoir eu, dans la journée meurtrière de hier, quatre à cinq mille hommes hors combat : nous n'avons eu que treize tués et quarante-sept blessés.

« J'aurai l'honneur de vous adresser incessamment un rapport plus circonstancié. »

Laon, le 21 juin 1815.

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MINISTRE DE LA GUERRE.

« Monsieur le maréchal, je viens de recevoir la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 20 juin, à deux heures du matin, au sujet des munitions qui devaient être dirigées sur Avesnes. Vous aurez appris par la lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire avant-hier de Philippeville, que malheureusement ces munitions ne devaient plus être expédiées sur Avesnes. Le lieutenant général Neigre, que je viens de voir, m'a dit qu'il avait expédié des ordres en conséquence, et qu'il partait pour Paris pour s'occuper de la réorganisation de l'artillerie, conformément aux ordres que l'Empereur lui a donnés directement. Le général Ruty a été instruit par lui de la nouvelle direction qui a été donnée aux divers convois qui étaient déjà en marche, et l'on fait rétrograder d'Avesnes la partie d'approvisionnement extraordinaire qui était destinée pour cette ville.

« J'ai l'honneur d'adresser à Votre Excellence l'état d'emplacement des divers corps où le ralliement doit s'opérer. Des ordres ont été donnés dans toutes les directions pour rassembler les troupes et faire en sorte de les réunir; mais jusqu'à présent on n'a obtenu que de très-faibles résultats. Les hommes s'échappent à mesure qu'on les met ensemble, et ils évitent les lieux où ils savent qu'ils seront retenus; la cavalerie montre

plus de docilité; mais dans l'infanterie l'indiscipline est à son comble.

« Les officiers des divers grades ne font presque rien pour rétablir l'ordre, et peut-être il en est qui agissent dans un sens contraire, du moins le bruit en est répandu parmi les soldats, et je crains que, d'après ces considérations, il ne faille prendre un point plus éloigné de la frontière pour réunir l'armée. J'écris à ce sujet à l'Empereur; mais j'ai l'honneur de prier Votre Excellence de prendre les ordres de Sa Majesté sur toutes les dispositions de réorganisation, d'administration et de police que dans les circonstances il convient d'adopter, ainsi que pour la défense générale des places de 3e et 4e ligne auxquelles il n'avait pas encore été affecté de garnison.

« Le colonel de gendarmerie Gaspard Thierry vient de me remettre le rapport ci-joint, renfermant un paquet de cartouches à poudre qui a été trouvé dans la giberne d'un soldat de la Capelle; le maréchal des logis de gendarmerie qui me l'a apporté m'a dit que lorsque ce paquet fut découvert, plusieurs soldats s'entretenaient entre eux du mauvais état des munitions et qu'ils avaient vu des cartouches où il y avait du son, et d'autres qui étaient sans balles. On a aussi dit qu'il y avait des gargousses et de pareilles cartouches sur le champ de bataille. Certes je suis loin de supposer que dans l'artillerie on n'ait pas porté la plus scrupuleuse attention à la confection des munitions, et je repousse l'idée que malheureusement on cherche à répandre qu'il y a eu trahison; mais le fait dénoncé est

extrêmement grave et je ne sais comment l'expliquer, car il y aurait toujours de la malveillance à supposer qu'il y avait des intentions criminelles dans les officiers d'artillerie, puisqu'il peut se faire que ces cartouches proviennent des exercices à feu qui ont été faits avant le commencement des hostilités. Quoi qu'il en soit, Votre Excellence sera à même de faire vérifier s'il y a eu délit, ou si le hasard a seulement donné lieu à cette méprise. Il est de toute urgence que le munitionnaire général fasse arriver des denrées à Laon et sur la ligne de l'Aisne, non-seulement pour le service courant, mais pour y compléter les approvisionnements de réserve; les habitants paraissent consternés et cachent tout ce qu'ils ont espoir de sauver. »

Laon, le 21 juin.

LE MAJOR GÉNÉRAL A L'EMPEREUR.

« J'ai eu l'honneur d'écrire à Votre Majesté à mon départ de Philippeville ; depuis il ne m'est rien parvenu de M. le maréchal Grouchy. Je me suis arrêté quelques heures à Rocroy, où l'on a commencé à réunir quelques corps ; mais on ne parvenait pas à fixer les soldats ; au premier mouvement ils disparaissent sur toutes les directions. Il m'a été rendu compte qu'une colonne de ces fuyards s'était portée sur Mézières ; j'ai écrit pour la faire venir à Laon. Depuis Rocroy jusqu'à Laon, j'ai aussi rencontré beaucoup de fuyards ; je croyais trouver dans cette dernière ville un grand ras-

semblement, mais le général Laugeron m'a dit qu'il éprouvait les mêmes contrariétés; cependant le général Flahaut, qui arrive à l'instant, m'a dit que sur la route d'Avesnes on était parvenu à former quelques corps; ce ne sera donc que lorsque les diverses colonnes seront arrivées à Laon ou à Soissons, que les corps pourront se réorganiser et prendre quelque consistance.

« La cavalerie a conservé plus d'ordre et est mieux réunie; l'infanterie est entièrement démoralisée: officiers et soldats, on y tient les plus mauvais propos; l'artillerie aura des facilités à la Fère pour se réunir; dans cette arme, on n'a plus de moyens pour rétablir le moral. Je n'ai pas encore vu de troupes du génie, excepté quarante ou cinquante marins. Il y a, à Laon, deux batteries d'artillerie à cheval qui étaient destinées pour la jeune garde, et le général Neigre m'a dit que l'on pourrait immédiatement en former une 3ᵉ batterie. Des ordres ont été donnés pour faire revenir sur Laon et Soissons des munitions qui devaient être dirigées sur la Fère, d'après l'ordre que Votre Majesté donna sur le champ de bataille le 18.

« Des ordres sont aussi donnés pour faire garder toutes les barques à la rive gauche de l'Aisne, et pour faire arrêter aux divers passages les militaires isolés qui évitent les points de rassemblement.

« On craint déjà de manquer de subsistances à Laon, d'autant plus que les consommations vont y être considérables et qu'on sera probablement privé de toute espèce de transports. Les habitants des campagnes

fuient dans les bois avec leurs chevaux, et ils emmènent les effets qu'ils ont l'espoir de sauver de l'indiscipline de nos troupes ou du pillage de l'ennemi.

« J'ai donné ordre à la gendarmerie de faire arrêter tous les militaires qui emmènent des chevaux soupçonnés avoir été volés. J'emploie aussi cette force publique au rétablissement de l'ordre; mais ces palliatifs seront insuffisants si les officiers supérieurs et particuliers ne déploient pas plus de zèle et de caractère.

« Parmi les propos que la troupe tient, on entend souvent proférer le mot trahison, sans cependant que des applications soient faites. Des soldats se sont plaints qu'on leur avait distribué des cartouches à poudre dans lesquelles il n'y avait point de balles, et un maréchal des logis de gendarmerie vient de m'apporter un paquet de ces cartouches, qu'étant à la Capelle, un soldat lui a remis. J'envoie ce paquet au ministre de la guerre, afin qu'il soit à même de vérifier s'il y a eu délit ou seulement méprise; car il pourrait se faire qu'il soit resté quelques paquets de cartouches à poudre dans les caissons ou dans les gibernes provenant des exercices à feu qui ont eu lieu avant le commencement des hostilités. L'idée de trahison dans l'artillerie doit être repoussée, quoique la gravité du fait porte à faire toutes les recherches convenables.

« Il me paraît entièrement urgent que Votre Majesté détermine par une disposition générale la destination des corps d'armée, et qu'elle fixe les garnisons des places de l'Aisne, de l'Oise et de la Somme, ainsi que celles de Laon, Reims et Châlons.

« Lorsque cela sera fait, Votre Majesté trouvera peut-être convenable de faire prendre position, soit derrière Soissons, où l'Aisne forme une ligne, soit plus près de Paris, afin d'avoir le temps d'organiser les corps, de leur faire reprendre un peu de confiance en les tenant réunis. Le point de Laon est trop avancé et l'ennemi aura trop de facilités pour l'investir, pour qu'on y concentre un plus grand nombre de troupes que la défense de cette place n'en exige.

« J'ai rectifié suivant le tableau ci-joint l'emplacement et les réunions des divers corps, et je n'y ferai point de changement avant d'avoir reçu l'ordre de Votre Majesté.

« Je n'ai point de détails sur les garnisons des places, mais il paraît, d'après ce que j'ai vu à Marienbourg, Rocroy et Laon, et d'après ce que j'apprends d'Avesnes, que la désertion est très-considérables dans les bataillons qui formaient les garnisons des places.

« Un officier que j'avais envoyé à Avesnes porter des ordres au sujet des dix bataillons de gardes nationales qui devaient s'y réunir, rentre à l'intant et me remet la lettre du commandant de cette place. Cet officier était présent lorsque ce matin à trois heures, un officier prussien est venu en parlementaire pour sommer la place. Le commandant a refusé de le recevoir et de lui répondre. L'on disait à Avesnes qu'une colonne ennemie se dirigeait sur Maubeuge, et qu'il n'avait paru du côté de Solre-le-Château que quelques escadrons prussiens et hanovriens.

« Il manque beaucoup de généraux et d'officiers su-

périeurs, mais je ne puis les désigner, n'ayant encore aucun rapport, et ne pouvant en avoir avant que les corps soient réunis, ce qui demande encore plusieurs jours.

« Je n'ai pas appris que l'ennemi ait fait des progrès. Un officier du général Belliard qui est arrivé hier m'apportant la dépêche ci-jointe, m'a dit avoir été jusqu'à Beaumont pour nous chercher et que l'ennemi n'y était arrivé que hier à trois heures après midi, lui étant encore dans la ville où il a perdu tous ses effets. A mesure que je recevrai d'autres rapports, j'en rendrai compte à Votre Majesté.

« On m'annonce que le prince Jérôme et M. le comte Reille vont arriver à Laon. M. le comte d'Erlon a été vu entre Avesnes et Maubeuge ; des personnes ont dit qu'il était blessé, mais il n'a point donné de ses nouvelles ; on m'a aussi dit que le maréchal Ney était aussi parti pour Paris. »

Retraite sur Paris.

Nous reprenons le récit du maréchal de Grouchy :

« Après avoir rendu compte, ainsi que je viens de le faire, des combats glorieux soutenus par les troupes sous mes ordres, depuis le jour néfaste auquel Napoléon m'éloigna de lui, jusqu'à celui de ma rentrée sur le territoire français, il me reste maintenant à faire connaître la retraite de l'aile droite et des débris de l'armée décimée à Waterloo, qui, après cette réunion, prirent le nom d'armée du Nord. Le commandement de

cette armée me fut confié par le gouvernement provisoire, aux mains duquel les Chambres avaient remis la direction du vaisseau de l'État. Une telle mission était hérissée d'épines. Toutefois je ne me refusai pas à essayer de la remplir, car il n'est point dans mon caractère de reculer devant les dangers et les difficultés. de quelque nature qu'ils soient, lorsqu'ils menacent ma patrie. Les antécédents de ma vie me semblent légitimer cette assertion, sans que je puisse être accusé d'une ridicule fierté.

« Avant d'avancer davantage dans le récit des événements qui me restent à décrire, je crois devoir mentionner ici le fatal oubli de l'une des dispositions qui auraient dû être prises au moment où l'Empereur me détacha à la poursuite des Prussiens. En effet, qui pourrait croire que le major général a laissé oisive sur le champ de bataille de Ligny, la brave division du général Girard, qui avait combattu avec tant de valeur la veille, et à la tête de laquelle avait été tué son valeureux chef, en emportant le village de Saint-Amand? Cette division n'eût pas manqué de rendre d'importants services, soit en prenant part à la bataille de Waterloo ou en étant dirigée sur Saint-Lambert, car, en occupant les défilés, elle eût empêché la réunion des deux corps de l'armée du maréchal Blücher, réunion qui nous arracha la victoire, fidèle à nos drapeaux jusqu'à l'heure où elle eut lieu.

« Si même la division Girard eût été réunie aux troupes avec lesquelles je fus chargé de poursuivre les Prussiens le 17, elle m'eût mis à même, par l'accrois-

ement de force qu'elle m'eût donné, de les aborder 'une manière plus audacieuse que je ne pouvais le ire, à raison de notre disproportion numérique. »

Documents relatifs aux journées des 22, 23, 24 *juin* 1815.

JOURNÉE DU 22 JUIN 1815.

« L'armée de Grouchy, quittant Givet le 22 au natin, atteignit le même jour Rocroy.

« Les deux ordres du jour suivants lui firent lus. Ils ont datés de Charlemont, où le maréchal avait couché.

« L'armée est prévenue que la division de M. le lieutenant général de Teste fera, jusqu'à nouvel ordre, artie du 3e corps d'armée.

« Les blessés restant dans les hôpitaux de Givet, mettent à la disposition des transports toutes les voitures ui jusqu'à ce jour ont été affectées à ce service; il ıut que les commissaires des guerres en profitent, our doubler les attelages faibles et mettre toutes les oitures en état de franchir les mauvais pas, sans utres secours que celui de leurs forces. »

ORDRE DU JOUR.

Charlemont, le 22 juin 1815.

GROUCHY A L'ARMÉE.

« Soldats, les mouvements de l'armée de l'empereur nt rendu nécessaire la marche pénible que vous faites.

Mais ne vous méprenez pas plus sur leurs motifs, que sur leurs résultats. Vainqueurs à Fleurus, à Wavres, à Namur, vous avez battu l'ennemi, partout où vous l'avez abordé ; votre valeur lui a enlevé des trophées militaires, et il ne peut se vanter de vous en avoir ravi un seul. Réunis à des forces nouvelles et au chef de l'empire, vous allez bientôt prendre l'attitude offensive qui vous convient. Défenseurs de notre chère patrie, vous préserverez son sol sacré, et la France entière proclamera vos droits à sa reconnaissance et à l'amour public.

« Heureux de vous guider dans ces grandes circonstances, où vous avez accru votre gloire, en cueillant de nouveaux lauriers, je me plais à payer à votre valeur et à vos travaux le tribut d'éloges qui leur est dû ; je réponds en votre nom à la patrie que, fidèles à vos serments, vous péririez tous plutôt que de la voir humiliée et asservie. Vive l'Empereur! »

Dans la soirée du 22, le ministre de la guerre ayant appris l'heureuse retraite de l'aile droite, sous Grouchy, que l'on croyait perdu, écrivit au maréchal, à huit heures la lettre flatteuse ci-dessous :

« Monsieur le Maréchal, je viens d'apprendre par une lettre du général Bonnemains au général Dumonceau, que vous étiez à Dinant et Namur avec votre cavalerie et les 4e et 3e corps des généraux Gérard et Vandamme. C'est un événement d'une très-grande importance pour notre patrie, car, après les événements malheureux des 1er, 2e et 6e corps et de la garde près de Jemmapes, on était dans les plus vives inquiétudes; la

certitude que votre corps a été conservé est d'un avantage incalculable dans les circonstances actuelles. J'ignore les ordres que le duc de Dalmatie a pu vous donner ; mais voici ceux auxquels vous devez vous attacher maintenant :

« Il faut vous porter avec les 3e et 4e corps, cavalerie et artillerie, sur Laon en passant par Mézières. Si vous apprenez d'une manière positive que l'ennemi soit entre vous et Laon avec des forces majeures, vous vous porteriez sur Reims, et de là sur Soissons.

« Prenez toutes les dispositions pour bien maintenir l'ordre dans vos troupes. Vous leur donnerez connaissance des derniers événements de Paris. L'Empereur vient d'abdiquer, voulant ôter tout prétexte aux puissances étrangères de continuer la guerre contre nous, puisque par toutes leurs déclarations, elles ont annoncé que ce n'était qu'à lui qu'elles faisaient la guerre.

« Les Chambres viennent de nommer un gouvernement provisoire ; des commissaires vont être envoyés à toutes les puissances alliées pour annoncer cet événement, qui doit ôter tout prétexte à la guerre. Si les puissances alliées, comme on doit l'espérer, ont été de bonne foi dans leurs déclarations, dans peu de jours la paix sera rendue au monde.

« Vous sentez, Monsieur le maréchal, que dans l'hypothèse où cette déclaration ne serait qu'un leurre, il importe pour le salut de notre patrie de prendre toutes les mesures pour empêcher les malveillants de mettre la désorganisation et la désertion dans les troupes.

« Vous pouvez et vous devez même envoyer connaissance de ces événements aux généraux alliés dans votre voisinage, en les invitant à suspendre toute hostilité jusqu'à ce qu'ils aient reçu des ordres de leurs souverains.

« Écrivez à tous les préfets et à tous les généraux commandants de place pour leur annoncer ces événements ; invitez-les à prendre des mesures énergiques pour arrêter tous les déserteurs, faire rejoindre ceux qui auraient abandonné leur poste, soit soldats de ligne, soit des gardes nationales.

« Faites connaître ces événements à tous les généraux et conjurez-les, au nom de la patrie, de prendre toutes les mesures pour maintenir dans l'ordre toutes les troupes et leur rappeler tous les devoirs du soldat français.

« La France compte sur vous, sur le général Vandamme, sur le général Gérard et sur tous les généraux et officiers dans cette circonstance importante.

« Je vous le répète, l'arrivée de vos corps a fait la plus grande impression à Paris. »

Le soir du 22 juin, le maréchal fit connaître aux généraux l'ordre de mouvement suivant pour le 23 juin 1815 :

« La cavalerie du général Pajol partira à sept heures du matin des cantonnements qu'elle occupe près de Rocroy, et se portera sur Étaignères, à la Neuville-aux-Tourneurs, où le général Pajol aura son quartier général et d'où il poussera des reconnaissances sur la route d'Hirson, se liant avec le général Vallin,

qui aura demain son quartier général à Aubenton.

« La division Vallin partira du Brognon et cantonnements, à dix heures du matin, et viendra cantonner à Aubenton, continuant à pousser des reconnaissances sur Hirson, et se liant par le chemin de Vervins avec le corps du général Kellermann, qui doit être cantonné dans cette ville et environs.

« Le corps du général Exelmans partira des cantonnements qu'il occupe près Rocroy, à six heures du matin et viendra cantonner à Rumigny et communes voisines, d'où il se mettra en communication avec le général Vallin à Aubenton.

« Le corps du général Exelmans laissera à Rocroy une brigade de dragons pour être à la disposition de M. le général Vandamme, avec lequel cette brigade continuera à marcher jusqu'à nouvel ordre.

« Le 4e corps et son artillerie partiront à huit heures, viendront cantonner à Blombay, Cermon, Aubigny, Logny-Bougny et à proximité, route de Rocroy à Rethel.

« Le 3e corps partira des points qu'il occupe demain 23 à dix heures du matin pour venir cantonner à Maubert-Fontaine et communes environnantes. M. le général en chef Vandamme voudra bien donner, pour l'emplacement de la brigade de dragons mise à sa disposition, tels ordres qu'il jugera convenables.

« Il renverra à M. le général Vallin, dès qu'il sera à portée de lui, le 6e régiment de hussards, qu'il remettra à la division de cavalerie légère dont il fait partie.

« MM. les généraux commandants des corps voudront bien se faire devancer par leurs commissaires des guerres dans les principaux villages affectés au cantonnements des troupes, pour y faire préparer, par voie de réquisition ou tout autre moyen légal, les vivres et fourrages nécessaires à l'armée.

« MM. les commandants des corps veilleront à ce que tous les blessés qui peuvent se trouver encore avec les colonnes de l'armée soient immédiatement conduits à Mézières pour y être soignés avec les égards dus à l'état de souffrances prolongées dans lequel les circonstances les ont placés.

« MM. les ordonnateurs et commissaires des guerres sont chargés de faire fournir tous les moyens de transports nécessaires et de veiller à l'évacuation de ces militaires.

« M. le général Vichery voudra bien donner ordre à M. le général Baltus de partir demain, à quelque heure que lui en parvienne l'ordre, de Mézières avec les réserves et les batteries qu'il y a induement conduites et de se rendre à Rethel, où il recevra de nouveaux ordres. Son artillerie sera escortéepar le 50e régiment, qu'il a également emmené sans ordres àMézières.

« Mon quartier général sera fixé à Aubigny, route de Rocroy à Rethel. MM. les généraux commandant les corps d'armée voudront bien y envoyer, dès qu'ils seront arrivés à leurs quartiers généraux respectifs, un officier pour y prendre l'ordre de mouvement pour après-demain.

« M. l'ordonnateur Thomas est spécialement chargé

de faire conduire aux quartiers généraux des corps, les vivres pour quatre jours, demandés à Mézières, et qui doivent arriver demain dans la matinée. »

Le maréchal Grouchy écrivit le soir au major général :

« Monsieur le maréchal, je vous transmets ci-joint le duplicata de la lettre que j'ai écrite il y a deux heures à l'Empereur; vous y verrez que je ramène une armée intacte, dont le moral est bon, et qui, si elle est appuyée de renforts suffisants, est prête à toutes les chances des combats et à essayer de venger les malheurs de la journée de Waterloo.

« Je serai dans trois jours sous Laon, à moins que l'ennemi ne m'en coupe le chemin, ce que je ne dois pas supposer, puisqu'il paraît vouloir consolider sa ligne d'opération en s'emparant des places qui mettraient à même de l'inquiéter s'il se portait en avant en les laissant sur ses derrières.

« Je marcherai d'ici par Aubigny et Montcornet sur Laon.

« *P. S.* Veuillez, je vous prie, me faire part de ce que vous savez de la marche de l'ennemi par les routes de Maubeuge et Landrecies. »

Voici maintenant les dépêches expédiées dans la journée du 22 juin par le major général :

Laon, le 22 juin 1815, à sept heures du matin.

LE MAJOR GÉNÉRAL A L'EMPEREUR.

« Sire, je m'empresse de mettre sous les yeux de Votre Majesté une lettre que M. le lieutenant-général Dumonceau m'a écrite de Mézières hier 21, en m'adressant copie de celle qu'il a reçue du maréchal de camp Bonnemains, datée de Dinant, le 20, sur le mouvement de M. le maréchal Grouchy.

« J'ai aussitôt fait partir un officier pour porter à M. le maréchal Grouchy l'ordre de se diriger de suite avec la totalité de ses troupes sur Mézières, d'où il continuera son mouvement sur Soissons par Laon ou Reims, suivant qu'il en aura la possibilité, d'après les mouvements que l'ennemi aura vraisemblablement faits à cette époque.

« J'écris en même temps à M. le maréchal Grouchy que si son mouvement sur Soissons ne pouvait avoir lieu, il devrait se diriger sur Château-Thierry, et dans tous les cas m'envoyer en toute diligence l'itinéraire de sa marche, pour que je sois à même de lui faire parvenir de nouveaux ordres.

« Le colonel Feraut, que Votre Majesté a nommé commandant supérieur à Laon, me paraît bien faible pour remplir une mission aussi importante, et j'ai pensé qu'il était utile au service de Votre Majesté de donner provisoirement ce commandement au maréchal de camp Langeron, qui annonce du caractère et

de la détermination. J'ai l'honneur de prier Votre Majesté de daigner approuver cette disposition, en laissant le colonel Feraut sous les ordres du général Langeron et continuant à celui-ci le commandement du département. J'ai également donné ordre au payeur général de l'armée de laisser à Laon 100,000 francs, dont 55,000 pour les travaux du génie, en à-compte des ordonnances que le ministre de la guerre a déjà expédiées et qu'il délivrera, et 45,000 francs pour les dépenses courantes du service.

« Le général Nègre m'a écrit hier soir de la Fère qu'il ferait partir aujourd'hui pour Laon une batterie de huit bouches à feu complétement attelées, et que demain 23 une seconde batterie de six bouches à feu se rendrait aussi à la même destination. Ces deux batteries seront servies par deux compagnies qui n'étaient pas à la bataille du 18.

« Ce général me dit aussi qu'il est arrivé à la Fère, venant de l'armée, onze bouches à feu, cent vingt-trois caissons et mille cinq cents chevaux, dont six cent cinquante du parc général, et qu'il s'occupe de la réorganisation du personnel ; j'espère que dans les journées d'aujourd'hui et demain il recevra encore quelques bouches à feu, des caissons et des chevaux.

« Je n'ai rien reçu depuis hier soir des avant-postes.

« Sire, je reçois à l'instant une lettre de M. le maréchal Grouchy, datée de Dinant, le 21. Je la mets ci-jointe et j'expédie à M. le maréchal un duplicata de l'ordre que j'ai fait partir il y a deux heures. L'officier qui était porteur de cette lettre est celui que j'envoyai

des Quatre-Bras; il m'a dit que quelques fuyards s'étaient jetés dans la colonne de M. le maréchal Grouchy et y avaient déjà produit un mauvais effet; que d'ailleurs les troupes marchaient en ordre et qu'elles amenaient deux mille prisonniers. »

Laon, le 22 juin.

LE MAJOR GÉNÉRAL A L'EMPEREUR.

« Sire, j'ai prié M. le lieutenant-général Dejean de se rendre immédiatement près de Votre Majesté pour l'instruire de la fermentation qui règne à l'armée, surtout parmi les chefs et les généraux: elle est telle qu'un éclat semble prochain, et l'on ne dissimule plus les projets anarchiques qu'on a conçus. Le général Piré me disait aujourd'hui qu'avant quinze jours le gouvernement serait changé; cette opinion paraît générale, et je suis persuadé que sur vingt généraux il y en a dix-huit qui la partagent. Le général Piré est parti quelques heures après pour Paris avec une lettre du prince Jérôme; je ne lui en ai point donné l'autorisation; d'autres généraux ont aussi quitté l'armée pour se rendre à Paris; les généraux Rogniat, Radet et Trommelin sont dans ce cas, et il m'a été dit qu'il y en avait encore qui se disposaient à s'en aller. L'exemple est contagieux, et il est probable qu'il sera imité par les chefs de corps et par les officiers particuliers, surtout si le ministre de la guerre ne les fait pas repartir dans les vingt-quatre heures pour revenir

à l'armée ou pour une autre destination. Tout le monde discute sur l'intérêt public, et la troupe commence à faire des observations critiques sur les dispositions militaires ou les ordres de mouvement qui sont donnés. Il m'a été rendu compte que le 11e de chasseurs, ayant reçu ordre du général Subervic de s'établir à Vervins avec le restant de la 5e division de cavalerie, le commandant et les officiers de ce régiment ont répondu qu'ils n'en feraient rien, que le poste était mauvais et qu'ils étaient trahis. Ils se sont retirés.

« Il m'a été dit aussi que les principaux agitateurs avaient mis en délibération si je serais contraint à condescendre à leurs projets, et qu'il était possible que cette nuit la troupe que j'ai fait réunir à Laon forçât les gardes et se retirât ; on ne fait point d'exception, et l'on assure que tous les corps d'armée sont dans le même cas, à commencer même par la garde impériale.

« Il y a peut-être de l'exagération dans tout cela, mais il n'en est pas moins vrai qu'il y a une très-grande agitation dans l'armée et que jamais les troupes n'ont été plus mal disposées. Le nom de d'Orléans est dans la bouche de la plupart des généraux et des chefs.

« Cela m'a paru d'une trop grande importance pour différer à en instruire Votre Majesté ; aussi j'ai prié le général Dejean de venir en rendre compte directement à Votre Majesté, ainsi que des renseignements qu'il a lui-même recueillis.

« Dans cette situation, il me paraît très-important que Votre Majesté me rappelle sur-le-champ à Paris,

ne serait-ce que pour quarante-huit heures, afin de me mettre à même de prendre ses ordres, non-seulement sur l'objet de ma lettre, mais sur tout ce qui a rapport aux dispositions militaires et à la réorganisation de l'armée; avant mon départ je donnerai des ordres dans l'esprit de la lettre que j'ai eu l'honneur d'écrire hier à Votre Majesté, et je chargerai le lieutenant-général comte Reille ou le lieutenant-général comte d'Erlon de leur exécution, jusqu'à l'arrivée de M. le maréchal Grouchy.

« M. le comte Reille a aujourd'hui fait l'appel des troupes d'infanterie du 2ᵉ corps d'armée; il avait six mille hommes présents; j'espère que les isolés qui rentreront lui donneront encore mille hommes d'augmentation.

« J'ai mis sous les ordres de M. le comte Reille le reste des troupes des divisions du 6ᵉ corps, lesquelles ne forment point ensemble deux mille hommes.

« Demain je ferai établir le 2ᵉ corps entre Soissons et Laon. M. le comte d'Erlon réunira aussi demain à Laon le 1ᵉʳ corps; il en fera l'appel et en constatera la situation. La garde est arrivée; il y aura près de cinq mille hommes d'infanterie sous les ordres de M. le comte Morand, et de mille six cents, à mille huit cents hommes de cavalerie sous les ordres de M. le général Lefebvre-Desnouettes.

« L'infanterie de la garde est établie dans les promenades de Laon, en arrière de la ville, et la cavalerie à Crépy, Mons-en-Laonnais et Chavignon.

« J'ai donné ordre au colonel commandant l'artil-

lerie de la garde, de conduire à la Fère les hommes et les chevaux démontés, pour y prendre deux batteries et les conduire à Soissons.

« J'ai jugé à propos de concentrer davantage la cavalerie, et j'ai ordonné à la 2e division de cavalerie qui était à Saint-Quentin et Guise, de s'établir à Crécy et Pont-à-Bussy; j'ai aussi ordonné à la 3e division de cavalerie, qui était à Rethel, de venir s'établir à Craonne et Corbeny.

« J'ai chargé le général Ruty de faire évacuer de Guise les dépôts de munitions qui y avaient été établis. et de les diriger sur Soissons; je lui ai aussi prescrit d'envoyer à Soissons le parc d'artillerie qui est à la Fèro, où il ne laissera que le personnel et le matériel nécessaires à la défense de cette dernière place.

« Il serait de très-bon effet que Votre Majesté ordonnât le payement des gratifications d'entrée en campagne, et qu'il fût mis à l'ordre que l'on payera un mois de solde à la troupe, et un mois d'appointements aux officiers. La plupart des officiers ont tout perdu, et sont aujourd'hui dans l'impuissance d'acheter un habit ou un cheval.

« Il serait très-utile qu'une disposition générale du ministre de la guerre ordonnât dans tous les départements la recherche et l'arrestation des fuyards de l'armée, ainsi que la reprise des chevaux de troupe qui ont été vendus à vil prix par des individus de l'armée, et plus particulièrement par des soldats du train.

« On a une très-mauvaise opinion du commandant

d'Avesnes, et l'on croit qu'il serait très-urgent de le remplacer; je n'ai point d'officier à y envoyer; d'ailleurs ce commandant a reçu des lettres patentes de Votre Majesté.

« Je n'ai rien reçu aujourd'hui des avant-postes; j'ai envoyé des officiers sur toutes les directions pour avoir des nouvelles.

« Je joins ici deux lettres; l'une du sous-préfet, auquel j'ai écrit de se rendre à Guise, sur la désertion des gardes nationales qui sont dans les places, et l'autre à l'adresse du préfet de Laon, datée d'Aubenton, du 21, où il est dit que les ennemis n'ont pas encore dépassé la frontière et qu'on l'attribue aux grandes pertes qu'ils ont faites. »

Laon, le 22 juin 1815.

LE MAJOR GÉNÉRAL A GROUCHY.

« Monsieur le maréchal, j'ai reçu le duplicata de la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire de Dinant, le 21, et j'ai de suite expédié les deux lettres pour l'Empereur qui y étaient jointes.

« J'ai l'honneur de vous envoyer le duplicata de l'ordre de mouvement que je vous ai adressé ce matin, et de vous prier de le mettre sur-le-champ à exécution en me donnant votre itinéraire jour par jour, afin que si par de nouvelles dispositions vous deviez être arrêté dans votre marche, les ordres puissent vous parvenir à temps.

« Je vous préviens que la 3e division de cavalerie qui était à Rethel, reçoit ordre de se rendre à Craonne et Corbény, et que les 3e et 4e corps de cavalerie sont à Reims. Je vous invite à vous faire rendre compte dans votre mouvement de leur situation, et à vous assurer de celle de la 3e division de cavalerie. »

Laon, le 22 juin 1815.

LE MAJOR GÉNÉRAL AU GÉNÉRAL DUMONCEAU, COMMANDANT LA 2e DIVISION MILITAIRE A MÉZIÈRES.

« Monsieur le lieutenant-général, je reçois lal ettre que vous m'avez écrite de Mézières le 21, en m'adressant copie de celle que vous avez reçue de M. le maréchal de camp Bonnemains sous la date du 20 juin de Dinant; je fais immédiatement partir un officier d'état-major pour porter des ordres à M. le maréchal Grouchy; veuillez la lui faire parvenir en toute diligence, en lui donnnant, s'il est nécessaire, une escorte suffisante pour assurer sa marche.

« Je vous préviens que M. le maréchal Grouchy doit se rendre avec ses troupes de Namur sur Mézières, d'où il continuera l'itinéraire qui lui est tracé. Instruisez-moi tous les jours par estafette extraordinaire de ce que vous apprenez sur ses mouvements, et faites-moi connaître les nouvelles que vous recevez des ennemis. »

Laon, le 22 juin 1815.

LE MAJOR GÉNÉRAL AU GÉNÉRAL COMTE RUTY.

« Monsieur le comte, donnez ordre pour que les fusils et armes portatives qui sont à la Fère, ainsi que le parc d'artillerie et généralement tous les objets d'artillerie excédant ce qui est nécessaire à la défense de la place soient dirigés sur Soissons, où il en sera disposé; les voitures de parc seront parquées en arrière de la ville.

« Enfin donnez des ordres pour que les munitions de réserve qui avaient été dérigées sur Guise soient envoyées à Soissons. »

Laon, le 22 juin.

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MINISTRE DE LA GUERRE.

« Monsieur le maréchal, j'ai l'honneur de vous prévenir que je donne l'ordre au général d'artillerie de faire évacuer sur Soissons le parc d'artillerie qui est à la Fère, ainsi que les armes portatives et autres effets d'artillerie qui peuvent se trouver dans cette dernière place en excédant de ce qui est nécessaire à sa défense.

« J'envoie aussi à Soissons le quartier général administratif et tous les embarras de l'administration, en laissant à Laon ce qui est indispensable pour le service.

« Je disposerai des fusils que j'envoie à Soissons pour armer les hommes qui en manquent. »

Laon, le 22 juin.

LE MAJOR GÉNÉRAL AU COMMANDANT DE LA PLACE DE LA FÈRE.

« Monsieur le commandant, les circonstances exigent que vous preniez toutes les mesures nécessaires pour la sûreté de la place de la Fère, et que vous fassiez tendre les inondations si cela devenait urgent.

« Le commandant d'artillerie à la Fère a reçu des ordres pour faire exécuter différents mouvements tant de personnes que de matériel de l'artillerie ; vous ne devez y mettre aucun empêchement. »

GROUCHY AU MAJOR GÉNÉRAL

« Monsieur le maréchal, je viens de recevoir la dépêche de Votre Excellence, apportée par un de vos aides de camp, et le duplicata de l'ordre du mouvement qu'on m'avait remis hier soir, un officier d'état-major, bien bon à être mis de côté, par la manière dont il parle de la situation de l'armée, et de la désorganisation dans laquelle il la peint.

« Les points de direction que j'avais pris pour ma marche sur Laon se sont trouvés d'avance être ceux sur lesquels Sa Majesté voulait que je me portasse.

« Demain 24, la tête de l'aile droite arrivera à Rethel et j'aurai encore des troupes à Maubert-Fontaine.

« Ma cavalerie, qui occupe aujourd'hui Aubenton, Rumigny et la Neuville, viendra demain 14 à Rosoy et Montcornet, et conservera Rumigny et Aubigny.

« Ayant dû faire passer par Mézières la majeure partie de l'artillerie, Votre Excellence ne doit regarder

l'aile droite de l'armée comme vraiment réunie à Rethel qu'après-demain.

« Si vous avez des ordres à me donner, je vous prie de me les adresser dans cette ville.

« Voici les derniers rapports que je reçois de ma cavalerie légère cantonnée à Signy-le-Petit. S'ils sont véridiques, il paraîtrait que l'ennemi débouche sur la Capelle et Hirson (route d'Avesnes à Mézières).

« Je saurai ce soir si ceux qui m'ont suivi arriveront sur moi par Rocroy; je ne le pense pas.

« Votre Excellence doit au reste être mieux informée que je ne puis l'être des progrès de l'ennemi sur la route conduisant à Laon.

« Arrivé à Rethel je me ferai rendre compte de la situation des 3e et 4e corps de cavalerie, et j'instruirai Votre Excellence de la situation dans laquelle ils se trouvent.

« *P.-S.* J'ai déjà fait connaître combien il était nécessaire qu'il fût donné un commandant en chef au 4e corps, que commande provisoirement le lieutenant général Vichery. J'invite Votre Excellence de faire prendre à Sa Majesté une prompte détermination à ce sujet.

« Le contact des fuyards de l'aile gauche avec les troupes que je commande y fait un bien mauvais effet, quelque chose que je puisse faire pour l'empêcher. »

De Givet le maréchal de Grouchy s'était porté à Rocroy, où il avait passé la journée du 23 Ce jour-là, il atteignit Aubigny (du canton de Craonne) près Laon : de là il expédia les dépêches suivantes :

Journée du 23 *juin* 1815.

Aubigny, ce 23 juin 1815.

GROUCHY AU GÉNÉRAL VANDAMME.

« Voici, mon cher général, l'ordre de mouvement pour demain. Voici aussi deux rapports des généraux Pajol, et Vallin qui, coïncidant avec divers autres avis, ne permettent pas de douter que l'ennemi ne marche dans la direction de Laon.

« Les ordres de l'Empereur me prescrivant de me porter par Reims sur Soissons, il convient que vous vous rapprochiez demain de Retbel, et si vous avez besoin de cavalerie, le général Exelmans se trouvant à portée de vous, vous aidera : n'en demandez point au général Vallin.

« Les nouvelles du quartier général qui m'ont été apportées ce matin par un officier du maréchal Soult sont moins mauvaises que celles débitées par l'officier d'état-major qu'il avait envoyé hier. Le quartier général se rendait à Soissons, et on était parvenu à ramener à Laon un assez bon nombre d'hommes.

« Voici une lettre à votre adresse, qu'on m'a demandé de vous faire parvenir.

« Veuillez me donner, mon cher général, des nouvelles de ce qui se passe de vos côtés, et recevez l'assurance de mes affectueux sentiments.

Ordre de mouvement pour le 24 *juin* 1815.

Aubigny, 23 juin 1815.

La cavalerie du lieutenant général Pajol partira de

main 24 juin, à sept heures du matin, de la Neuville-aux-Tourneurs et cantonnements environnants, et ira cantonner à Rozoy, sur la Serre, se liant par sa gauche avec le général Vallin qui occupera Montcornet.

« La division Vallin quittera Aubenton, à neuf heures du matin, et viendra cantonner à Montcornet, se liant par sa gauche avec Marle, par sa droite avec le général Pajol, à Rozoy, et poussant des reconnaissances sur Vervins et dans la direction d'Hirson.

« La cavalerie du lieutenant-général Exelmans, partira de Rumigny, demain 24, à midi, et viendra cantonner à Logny-Bogny, Aubigny, Marlemont, Frety et Signy-l'Abbaye, où sera le quartier général du général Exelmans.

« Le 4e corps quittera les positions qu'il occupe près Aubigny, et se massera, autant que possible, dans les environs de Rethel. Il se mettra en mouvement à huit heures du matin.

« Le 3e corps serrera sur le 4e, se rapprochant également de Rethel, tenant cependant Maubert-Fontaine, si aucune colonne ennemie ne menace l'arrière-garde.

« Le parc et les réserves d'artillerie se porteront à 1 ou 2 lieues en arrière de Rethel sur la route de Rethel à Reims.

Le quartier général de l'aile droite sera à Rethel, où les commandants des corps enverront des officiers pour recevoir des ordres ultérieurs relativement au mouvement du 25.

« Les vivres seront fournis à Rethel, où il a été ordonné qu'ils fussent transportés de Mézières. »

ORDRE.

23 juin 815.

« La division Vallin ira aussi loin que la fatigue lui permettra de le faire sur la route de Rocroy. Si elle le peut, les dragons iront jusqu'à Fumay; s'il sont trop fatigués, ils cantonneront à Montigny, Fepin, Le Mesnil et Oigny. La cavalerie légère poussera une reconnaissance sur Oloy et sur Pétigny et aura sa masse à Oigny. Demain le général Vallin se portera d'Oigny sur Regnowez, et de Fumay, s'il a été jusque-là, il me laissera un officier avec le rapport de reconnaissance.

Le 23 juin 1815.

GROUCHY AU GÉNÉRAL VALLIN.

« Veuillez, mon cher général, partir de Brognon et cantonnements à dix heures du matin et venir cantonner à Aubenton, continuant à pousser des reconnaissances sur Hirson, et vous liant par le chemin de Vervins avec le corps du général Kellermann, qui doit être cantonné dans cette ville et environs. Je n'ai point encore reçu de nouvelles de ce que vous avez appris du mouvement de l'ennemi du côté d'Hirson, et sur votre flanc droit, je les attends avec une extrême impatience; faites-les-moi parvenir le plus promptement possible ici ou à Aubigny, route de Rocroy à Rethel, où sera mon quartier général ce soir.

« Ne manquez pas de m'envoyer deux sous-officiers plutôt qu'un, pour vous envoyer des ordres.

« Voilà que je reçois votre lettre par votre aide de camp et c'est lui qui vous apportera celle-ci. »

. . . . 23 juin 1815.

GROUCHY AU GÉNÉRAL VANDAMME.

« Veuillez me faire dire, mon cher général, où vous comptez fixer votre quartier général, afin que je puisse vous y adresser l'ordre de mouvement ; ce soir le mien sera à Rocroy. D'après nos rapports, l'ennemi se masse à Thuin, et Gerpine ; il a ses chevaux autour de Valcourt.

« L'Empereur à son quartier général à Laon ; mais je le crois à Paris.

« D'après un rapport d'Ameil il paraît que les ennemis marchent par Beaumont sur Avesnes. »

Voici les dépêches qui furent écrites le 23 au maréchal de Grouchy. Ce jour-là il reçut la lettre suivante datée du 22 et que lui adressait le ministre de la guerre :

« Monsieur le maréchal, tandis que nos braves armées veillent au salut de l empire et à son indépendance, leur auguste chef, voulant tout tenter par lui-même pour rendre la paix à notre patrie, vient de terminer ses longs travaux par le sacrifice le plus héroïque : il renonce au rang suprême, et force ainsi les ennemis à montrer s'ils ont été sincères dans leurs déclarations, et si c'est en effet à sa personne seule qu'ils ont déclaré la guerre.

« Tous nos guerriers, rendant hommage à cette noble abnégation, doivent redoubler de zèle et d'efforts

pour que ce sacrifice ne soit pas infructueux. Si l'Europe consent à la paix, la France le devra à Napoléon. Si nos ennemis ont été perfides dans leurs proclamations, s'ils continuent une injuste guerre qui sera sans prétexte, braves guerriers, opposez une inexpugnable barrière à leurs efforts. Une grande nation qui défend son indépendance ne peut être subjuguée; ralliez-vous à nos aigles qui vous ont si souvent conduits à la victoire.

« Napoléon fait tout ce qui dépend de lui; il se sacrifie à la haine de ses ennemis pour épargner votre sang; soyez toujours prêts à le verser pour la patrie. »

Le 23, le maréchal reçut également, dans la journée, les lettres suivantes, que lui écrivaient ses généraux :

La Neuville, le 23 juin à quatre heures après midi.

LE GÉNÉRAL PAJOL A GROUCHY.

« Monseigneur, j'ai l'honneur de rendre compte à Votre Excellence que je suis établi à la Neuville, occupant Signy et Beaulieu et poussant des partis sur Hirson.

« L'ennemi est entré hier à la Capelle en assez grand nombre, infanterie et cavalerie; il a poussé aujourd'hui un fort parti de cavalerie à Hirson, et tous les rapports s'accordent à dire qu'il marche sur Laon.

J'attends les rapports du général Ameil, que j'ai envoyé en avant de Signy; aussitôt leur arrivée j'aurai l'honneur de vous en faire part.

« Je communique avec les généraux Vallin et Exelmans, et me retirerai sur ce dernier, si j'y étais forcé, ce que je ne présume pas aujourd'hui.

« Je prie Votre Excellence de me faire passer le plus tôt possible ses ordres, afin que j'aie le temps de rappeler mes postes que j'ai très au loin. J'ai l'honneur de lui observer qu'il faut à l'officier que je lui envoie trois heures pour revenir pendant la nuit, les chemins étant affreux.

« Il me tarde de voir appuyer à gauche pour ne pas m'engager ; ce que, je crois, nous devons éviter. »

La Neuville, le 23 juin 1815 à onze heures du soir.

LE GÉNÉRAL PAJOL A GROUCHY.

« Monseigneur, j'ai l'honneur d'accuser à Votre Excellence réception de l'ordre de mouvement pour demain 24 et de la prévenir que je serai rendu à Rozoy avec la division Soult vers deux heures.

« Le général Ameil n'a eu aucune autre nouvelle de l'ennemi, qui a seulement poussé sur Hirson un escadron qui a détaché quelques hommes jusqu'au tambour, qui se sont retirés à l'approche de mes partis. »

23 juin 1815.

LE GÉNÉRAL EXELMANS A GROUCHY.

« Monsieur le maréchal, n'ayant pas encore reçu les ordres de Votre Excellence pour le mouvement que je dois faire demain, je prends le parti de me diriger sur Laon en passant par Rozoy, Montcornet et Pierremont. Je crois cette marche indispensable parce que tous les renseignements qui me sont parvenus aujourd'hui démontrent que l'ennemi a poussé des partis au delà de Vervins en s'approchant de Marle ; cela me fait

supposer qu'il doit pousser demain une tête de colon ne par ces mêmes points.

« Je me persuade que ce n'est pas contrarier les dispositions de Votre Excellence, car si elle avait projet de s'approcher de Reims, je serais toujours à même de la joindre à Neufchâtel au passage de l'Aisne, supposé qu'elle me fasse parvenir ses ordres à Montcornet, où je compte arriver demain vers dix heures. J'ai avec moi une batterie qui appesantira beaucoup ma marche ; mais j'espère m'en tirer. L'ordre que j'avais envoyé à cette batterie d'aller par Mézières lui est arrivé trop tard à Maubert ; elle en était partie.

« Votre Excellence trouvera ci-inclus quelqu'un des renseignements sur l'ennemi, et des billets des réquisitions qu'il a frappées.

« J'informe le général Pajol de mon mouvement ainsi que le général Vallin. »

Aubenton, le 23 juin à cinq heures du soir.

LE GÉNÉRAL VALLIN A GROUCHY.

« Monsieur le maréchal, aussitôt mon arrivée à Aubenton j'ai rempli les intentions de Votre Excellence en envoyant un exprès au général Kellermann, pour l'informer de notre position et le prier de vous rendre compte de sa position devant l'ennemi.

« Je crains que l'exprès ne puisse remplir sa mission, car, d'après tous les rapports des habitants du pays, il serait certain que la ville d'Avesnes s'est rendue hier à midi, et que l'armée ennemie s'est portée sur la Capelle, Vervins et Marle ; ce qui doit confirmer cette

nouvelle c'est que la poste, qui arrive ordinairement ici à trois heures, n'est pas encore arrivée.

« Ma division garde la route en avant d'Aubenton, sur Hirson et Vervins, un régiment en réserve derrière le village.

« Les reconnaissances se succèdent d'heure en heure et les régiments seront bridés une partie de la nuit.

« M. le général Vandamme me fait demander un officier pour prendre ses ordres. Ayez la bonté de continuer à me donner les vôtres et à me faire flanquer la marche de votre armée.

« Le général Vandamme a déjà mon 6e régiment de hussards à l'arrière-garde. Votre Excellence aurait-elle la bonté de lui en donner un second de ceux qui sont le plus à portée de son corps d'armée? Une marche forcée pour le rejoindre mettra ma division hors d'état de pouvoir rendre le moindre service.

« Aussitôt l'arrivée de l'homme que j'ai envoyé à Vervins (s'il revient), j'aurai l'honneur d'adresser un rapport à Votre Excellence et de l'informer de ce qu'auront appris mes découvertes.

« Le maréchal des logis chef de gendarmerie d'Aubenton est chargé de remettre ma dépêche à Votre Excellence et de me rapporter ses ordres. »

Les autres dépêches écrites à Grouchy le 23 et qui ne lui parvinrent que le lendemain, sont les suivantes :

Paris, le 23 juin 1815.

LE MINISTRE DE LA GUERRE A GROUCHY.

« Monsieur le maréchal, j'ai mis sous les yeux de la

commission exécutive du gouvernement. vos lettres des 20 et 21 ; elle me charge de vous faire connaître *que vous avez rendu à la France un service qui sera apprécié de tout le monde.* Je vous invite à m'adresser vos demandes d'avancement et de récompense pour ceux qui se sont le plus distingués.

« Le gouvernement vous confie le commandement en chef de l'armée du Nord, qui sera divisée en deux corps ; le 1er sous les ordres du comte Reille ; il sera formé des 1er, 2e et 6e corps, et composé de trois ou quatre divisions.

« Le 2e sous les ordres du lieutenant général comte Vandamme, sera composé des 3e et 4e corps ; la cavalerie sera commandée par le comte de Valmy.

« Le lieutenant général Vandamme organisera son corps en trois ou quatre divisions.

« Ayant conservé tout votre matériel d'artillerie, vous fournirez votre excédant au général Reille.

« La commission du gouvernement ayant à désigner un maréchal de France pour commander en chef l'armée du Nord, a fait choix de M. le comte Grouchy.

« Il est en conséquence ordonné aux officiers généraux, aux officiers d'état-major, à ceux de l'artillerie et du génie, aux inspecteurs aux revues, aux commissaires ordonnateurs et ordinaires des guerres, aux commandants des corps et à tous autres qu'il appartiendra, de le reconnaître et faire reconnaître en ladite qualité par ceux étant à leurs ordres. »

Extrait du registre des délibérations de la commission. (*Séance du* 23 *juin* 1815 *soir.*)

« Sur la proposition du ministre de la guerre la commission du gouvernement arrête ce qui suit :

« Article 1er. Les 1er, 2e et 6e corps de l'armée du Nord seront réunis en un seul corps sous le commandement du lieutenant général Reille.

« Article 2. Le ministre de la guerre est chargé de l'exécution du présent décret. »

« Monsieur le maréchal, je crois devoir vous envoyer une délibération de la chambre des représentants, en date de ce jour qui maintient Napoléon II dans les droits du trône de France qui lui sont donnés par l'abdication de son père.

« Cette délibération a été prise dans les mêmes termes qu'à la Chambre des pairs. »

Extrait du procès-verbal des séances de la Chambre des Représentants. (*Séance du* 23 *juin* 1815.)

« La Chambre des représentants, délibérant sur les diverses propositions faites dans la séance et mentionnées dans son procès-verbal, passe à l'ordre du jour motivé :

1° Sur ce que Napoléon II est devenu Empereur des Français par le fait de l'abdication de Napoléon Ier, et par la force des constitutions de l'empire;

2° Sur ce que les deux chambres ont voulu et entendu, par leur arrêté à la date d'hier, portant nomination d'une commission de gouvernement provisoire, assurer à la nation les garanties dont elle a besoin dans les cir

constances extraordinaire où elle se trouve, pour sa liberté et son repos, au moyen d'une administration qui ait toute la confiance du peuple.

« Le présent acte sera transmis par un message à la Chambre des pairs et à la commission du gouvernement. »

ORDRE DU MAJOR GÉNÉRAL.

Laon, 23 juin 1815.

« Le quartier général de l'armée se rendra aujourd'hui à Soissons ; toutes les voitures du trésor, de l'administration, des équipages ou du parc du génie, soit même celles de l'artillerie qui ne doivent pas rester à Laon et qui n'ont pas reçu de destination, partiront immédiatement pour Soissons ainsi que le quartier général proprement dit et le personnel de l'administration.

« Le major général, le chef d'état-major et quelques officiers d'état-major, les généraux de l'artillerie et l'intendant général resteront à Laon jusqu'au dernier moment, pour compléter ce qui est nécessaire à la défense de cette place, rétablir l'ordre dans toutes les parties et faire d'ailleurs les dispositions qu'il conviendra.

« L'intendant général fera terminer dans le jour les évacuations de blessés et de malades sur Soissons.

« Les troupes du génie, du grand quartier général suivront le mouvement du 2e corps d'infanterie sous les ordres de M. le lieutenant général comte Reille, lequel sera prévenu ainsi que le commandant de ces troupes. »

Laon, le 23 juin 1815, huit heures du matin.

LE MAJOR-GÉNÉRAL A GROUCHY.

« Monsieur le maréchal, les rapports que je reçois

me font connaître que l'ennemi est à Vervins et qu'il est possible que ses éclaireurs se portent sur Laon dans la journée; il est alors de la plus haute importance que vous vous portiez directement par Reims sur Soissons.

« Adressez-moi vos rapports à Soissons, où se rend le quartier général. »

Laon, le 23 juin 1815.

LE MAJOR-GÉNÉRAL AU COMTE D'ERLON.

« Monsieur le comte, je vous préviens que je donne l'ordre à M. le comte Reille d'aller prendre position à Étouvelles, sur la route de Laon à Soissons, avec les troupes des 2e et 6e corps, après qu'il aura mis à la disposition du maréchal de camp Langeron les bataillons et détachements qui doivent former la garnison de Laon.

« M. le comte Reille doit donner l'ordre à la 22e division de cavalerie qui est à Marle, de venir prendre position en avant de Laon, lorsqu'elle aura été forcée à Marle.

« Vous devez réunir le plus promptement possible à Laon toute l'infanterie du 1er corps, et après cette réunion, vous vous mettrez en marche pour aller prendre position entre Mons-en-Laonnais et Clacy, sur la fausse route qui conduit à Soissons, pour garder ce débouché, et vous donnerez ordre à la 1re division de cavalerie, qui a dû s'établir, ce matin à Crécy, de venir se former à Crépy, après qu'elle aura été forcée dans sa première position, afin de couvir la trouée entre Laon et la Fère de communiquer avec ces deux

points, garder votre gauche et ensuite venir couvrir votre mouvement sur Soissons, si les circonstances ou les ordres que vous recevrez vous mettaient dans le cas de le faire.

« Occupez-vous de suite de rallier tous les hommes isolés du 1er corps qui sont encore épars. Faites compléter les cartouches et remplacer les fusils qui manquent. Faites aussi prendre pour deux jours de subsistances, et enfin mettez de l'ordre dans la troupe, afin d'effacer les fâcheuses impressions qu'elle a reçues, et la mettre, autant que possible, dans une attitude imposante.

« Je pense que vous pouvez opérer votre réunion, au bas de la ville, sur la route qui passe à gauche au pied de la montagne, afin d'éviter l'encombrement et la dispersion des corps.

« Je vous préviens que le quartier général sera ce soir à Soissons. »

Tandis que le major-général envoyait cet ordre au comte d'Erlon, le gouvernement provisoire, présidé par Fouché, duc d'Otrante, et établi après l'abdication de l'Empereur, la veille, 22 juin 1815, donnait une nouvelle organisation de l'armée du Nord, ainsi qu'on l'a vu plus haut. Or, dans cette organisation, aucun commandement n'était réservé au comte d'Erlon, ce qui était fâcheux dans la situation des choses, les troupes de cet officier général étant les plus en mesure d'occuper Compiègne et les passages de l'Aisne. On verra plus loin que Grouchy dut prier l'ancien commandant du 1er corps de rester à la tête de ses soldats.

Soissons, le 23 juin 1815.

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MINISTRE DE LA GUERRE.

« On lui annonce qu'on a ouvert la dépêche portée par un de ses aides de camp au maréchal Grouchy pour lui faire connaître l'abdication de l'Empereur, et qu'on en a aussitôt donné connaissance aux troupes.

« On lui annonce qu'il a été donné ordre au maréchal Grouchy de se diriger vers Soissons avec la totalité de ses forces; que le major général lui a écrit le 15, et qu'il a fait partir exactement deux estafettes ou courriers tous les jours, et qu'il lui a toujours envoyé le sommaire de ses rapports.

« On lui annonce aussi que les troupes réunies auprès de Soissons, jointes à celles du maréchal Grouchy, s'élèvent à cinquante mille hommes et cent vingt pièces de canon; mais qu'on peut porter l'armée à cent mille hommes d'infanterie, vingt mille de cavalerie et trois cents pièces de canon, si l'on veut faire un effort et rendre disponible une partie des hommes qui sont dans les dépôts.

« Qu'on a donné ordre d'envoyer exactement et très-incessamment des états de situation des troupes, et de rendre compte des généraux ou chefs de corps qui manquent.

« Que le 2e corps est arrivé à Soissons aujourd'hui, et que le 6e corps, qu'il ne paraît pas utile de conserver, a été mis sous le commandement du comte Reille.

« Que le 1er corps a pris position à Anizy; que demain matin il arrivera à Soissons; que l'infanterie de la

garde sous les ordres du général Morand a pris ce soir position en avant du bois de Mally; qu'elle garde le pont d'Étouvelles, d'où elle communiquera avec Laon.

« Qu'il a été mis deux batteries d'artillerie à la disposition du général Morand.

« Que la cavalerie de la garde sous les ordres du général Lefebvre-Desnouettes est en colonne sur la fausse route de Laon à Soissons, depuis Mons-en-Laonnais jusqu'à Lizy.

« Que trois divisions de cavalerie legère sont sur la ligne depuis Crépy jusqu'à Corbeny, ayant leur centre et des postes en avant de Laon.

« Que ces troupes doivent rester en position jusqu'à ce que, l'ennemi leur présentant des forces trop supérieures, elles soient obligées de se retirer; alors elles opéreront leur mouvement sur Soissons.

« Que le général Morand est chargé de faire aux avant-postes ennemis les communications sur l'abdication de l'Empereur, conformément à la lettre du ministre en date du 22.

« Qu'on lui envoie copie d'un interrogatoire subi par les prisonniers renvoyés par l'ennemi.

« Que toute l'armée manque d'effets de campement.

« Que la cavalerie et l'artillerie se plaignent de ce que les masses d'entretien de ferrage ne sont point payées. On demande que la solde des troupes soit également payée; mais que les fonds qui avaient été mis à la disposition du payeur général ont été rappelés à Paris, que l'on est sans un écu, et qu'il est très-urgent

d'y suppléer, et de faire payer les troupes afin d'entretenir leurs bonnes dispositions.

« On lui fait observer aussi que depuis l'abdication de l'Empereur, les fonctions de major général ont cessé dans la personne du duc de Dalmatie. On le prie de considérer sa mission comme remplie, et qu'après avoir expédié les ordres relatifs à l'abdication de l'Empereur, il cessera d'en donner; qu'il ne commandera l'armée que jusqu'à l'arrivée du maréchal Grouchy, et qu'il n'est plus capable de continuer ses services pour raison de santé. »

La fin de cette lettre du duc de Dalmatie, lorsque l'on se reporte à la proclamation de ce maréchal en faveur des Bourbons et contre l'Empereur au moment du débarquement à Cannes, lorsqu'on se rappelle sa proclamation après le champ de mai; lorsqu'on songe à la conduite qu'il tint après l'abdication du 22 juin, permet de penser que l'ex-ministre du roi Louis XVIII, le futur ministre et maréchal-général du roi Louis Philippe, n'était pas fâché, en ce moment, de se démettre de ses importantes fonctions dans un but tout politique, et de sacrifier les intérêts de la France et de l'armée aux siens propres.

Toujours est-il que trois jours plus tard, le 26, le maréchal Soult laissait au maréchal de Grouchy, qui l'acceptait, le fardeau de l'armée de Waterloo, ralliée et fusionnée avec l'aile droite si habilement et si heureusement ramenée de Wavres par Grouchy.

En avant du bois de Maillé, 23 juin 1815, cinq heures du soir.

LE MAJOR GÉNÉRAL A GROUCHY.

« Monsieur le maréchal, je mets ci-joint une lettre du ministre de la guerre en date du 22 juin à huit heures du soir, qui vous était portée par un aide de camp de Son Excellence ; cet officier, que j'ai rencontré sur la route au moment où la colonne sortait de Laon, a annoncé que l'Empereur avait abdiqué ; mais il n'était porteur d'aucune lettre pour moi ; cela m'a paru si extraordinaire que, pour en avoir la confirmation, j'ai ouvert votre dépêche et j'en ai pris copie pour la communiquer aux généraux afin qu'ils s'y conforment.

« J'ai dû vous instruire de ces circonstances pour vous expliquer pourquoi la lettre du ministre vous est remise ouverte.

« L'armée commence à se rallier. Aujourd'hui elle a marché en très-bon ordre ; je porte l'infanterie sur l'Aisne ; mais la cavalerie sera à la rive droite de cette rivière et sur la ligne de Laon jusqu'à ce que l'ennemi l'oblige à se retirer. J'ai laissé une forte garnison à Laon, et les 3e et 4e corps de cavalerie sont restés à Reims. Je me rends à Soissons, où sera le quartier général.

A Rozoy Aubigny, le 24 juin 1815, sept heures du matin.

GROUCHY AU GÉNÉRAL PAJOL.

« Mon cher général, je suis dans l'intention de poursuivre mon mouvement de Rethel sur Reims, où je compte me rendre demain au soir ; je vous trouve, en

conséquence, trop éloigné de moi et trop en l'air à Rozoy. Rendez-vous, en conséquence, à Chaumont et cantonnements sur la route entre Chaumont et Château-Porcien ; envoyez-moi deux officiers à Rethel, afin que je vous réexpédie des ordres pour votre mouvement de demain.

« Faites-moi part de ce que vous savez de la marche de l'ennemi, et correspondez fréquemment avec moi. »

« *P. S.* Quoique j'écrive au général Vallin, comme il serait possible qu'il ne reçût pas ma lettre, faites-lui part de votre mouvement, afin qu'il se lie avec vous en se portant ce soir à Sévigny. »

Aubigny, le 24 juin 1815, à sept heures du matin.

GROUCHY AU GÉNÉRAL VALLIN A MONTCORNET.

« Mon cher général, je compte me rendre demain de Rethel à Reims; je vous trouve trop éloigné de moi et trop en l'air à Montcornet. Veuillez en conséquence vous porter ce soir à Sévigny. Vous vous lierez avec le général Pajol, auquel je donne ordre de se porter à Chaumont, et vous éclairerez toutes les routes qui conduisent sur Laon, et tâcherez d'avoir des nouvelles de ce qui se passe du côté de cette ville. Envoyez-moi deux officiers pour prendre mes ordres à Rethel, et correspondez le plus fréquemment possible avec moi. »

Aubigny, le 24 juin 1815, sept heures du matin.

GROUCHY AU GÉNÉRAL VANDAMME.

« Je vous transmets, mon cher général, copie de la

lettre que je reçois du major général. Il faut hâter notre mouvement sur Reims, afin d'être en mesure d'arriver à Soissons s'il est temps encore, ce dont je doute fort.

« Il paraît, d'après vos rapports, que l'ennemi ne nous suit pas par derrière. Il débouchera sur nous quand il sera maître des grandes communications par Laon. Je désire que vous veniez de votre personne ce soir à Rethel, si cela vous est possible. Je désire m'aboucher avec vous relativement à nos mouvements ultérieurs. »

En arrivant à Rethel, dans cette même journée du 24 juin, Grouchy eut connaissance des lettres du ministre qui lui annonçaient : l'abdication de Napoléon Ier en faveur de son fils Napoléon II, la création d'un gouvernement provisoire présidé par le duc d'Otrante, et l'ordre qu'on lui donnait à lui-même de faire parvenir ces nouvelles aux généraux ennemis commandant les avant-postes, en leur demandant de convenir d'une suspension d'armes.

Le maréchal écrivit aussitôt au général Pajol, dont la division de cavalerie légère, en position à Berry-au-Bac, sur l'Aisne, était la plus rapprochée des Prussiens, la lettre suivante :

« Je vous envoie, mon cher général, une lettre à faire parvenir aux généraux ennemis que vous pouvez avoir en face de vous, et j'en adresse des duplicatas aux généraux Exelmans et Vallin. Cette disposition m'est prescrite par le gouvernement; ainsi mettez-la à exécution sans le moindre retard. Ces lettres ont pour objet

de prévenir les généraux des troupes alliées des événements qui se passent en France et de les engager à suspendre les hostilités jusqu'à ce que leurs souverains respectifs leur aient transmis de nouveaux ordres.

« Faites passer à Vallin et Exelmans les lettres qui leur sont adressées. »

A cette lettre à Pajol, à Exelmans et à Vallin en était jointe une de Grouchy lui-même pour les généraux ennemis. La voici :

Au quartier général, le 24 juin.

LE MARÉCHAL GROUCHY AU GÉNÉRAL COMMANDANT LES AVANT-POSTES DE L'ARMÉE ALLIÉE.

« Je m'empresse de vous annoncer, Monsieur le général, que l'empereur Napoléon vient d'abdiquer la couronne, afin d'ôter aux puissances étrangères tout prétexte de continuer la guerre contre la France.

« Des commissaires vont être envoyés près des puissances alliées pour leur faire part de cet événement et pour poser les bases des négociations propres à amener la paix et mettre un terme à l'effusion du sang.

« Je vous invite, Monsieur le général, à suspendre les hostilités jusqu'à ce que vous ayez reçu des ordres ultérieurs; ils ne peuvent tarder à vous parvenir. »

Le maréchal manda ensuite au major général à deux heures de l'après-midi :

Rethel, 24 juin 1815.

« Monsieur le maréchal, j'arrive ici avec la tête de l'aile droite de l'armée. Avant de quitter Aubigny, un

des officiers de votre état-major m'a remis votre dépêche d'hier 23, huit heures du matin. Mes rapports m'avaient appris, comme à Votre Excellence, l'arrivée de l'ennemi à Vervins; mais il ne paraît pas qu'hier il ait été jusqu'à Marle. Quoi qu'il en soit, demain 25 j'arriverai à Reims, à Neuchâtel et Craonne. Je marcherai par Fismes sur Soissons après-demain.

« J'ai retenu votre officier d'état-major jusqu'au moment de mon arrivée ici; telle est la cause du retard qu'il aura mis à vous rejoindre. »

Le soir Grouchy écrivit au ministre de la guerre :

« Monsieur le maréchal, je viens de recevoir vos dépêches en date du 22 juin, m'annonçant l'abdication de Sa Majesté. Il va être donné connaissance de ce grand événement aux troupes sous mes ordres, et je ferai tout ce qui dépendra de moi pour qu'il n'amène pas parmi elles la désorganisation qu'il serait possible qu'il y introduisît.

« Je m'estime doublement heureux d'avoir pu conserver à la patrie, dans un tel moment de crise, le noyau précieux que je viens de ramener. Après avoir victorieusement repoussé tous les efforts qu'a faits l'ennemi pour l'entamer, il se compose encore de plus de vingt-deux mille hommes d'infanterie, cinq mille chevaux et cent quatre bouches à feu parfaitement attelées, approvisionnées et en état d'agir.

« Le contact avec les fuyards, au milieu desquels je marche depuis ma rentrée en France, a un peu affaibli le moral de mes soldats, et amené quelques désertions.. J'espère cependant que ce mal n'aura pas de suites.

« M. le duc de Dalmatie ayant quitté la position de Laon pour se placer derrière l'Aisne, et mes troupes étant déjà embarquées sur Reims par suite des ordres que j'avais précédemment reçus, je ne suis plus en mesure de marcher sur Laon, bien que je n'aie pas la certitude que l'ennemi s'y soit présenté aujourd'hui.

« De Reims, je me porterai après-demain, par Fismes, sur Soissons, et y ferai ma jonction avec le duc de Dalmatie, qui sans doute aura reçu des ordres du gouvernement.

« Ma cavalerie est sur l'Aisne, ayant ses avant-postes au delà de cette rivière.

« Je vais faire part aux généraux ennemis des événements de Paris, et les inviter à suspendre les hostilités jusqu'à ce qu'ils aient reçu des ordres de leurs souverains. »

Pendant sa marche d'Aubigny sur Rhetel, Grouchy reçut les dépêches suivantes :

Rozoy, le 24 juin, à midi 1815.

LE GÉNÉRAL PAJOL A GROUCHY.

« Monseigneur, au moment où j'arrivais à Rozoy, j'ai reçu votre lettre de ce matin; je vais faire rafraîchir, et me mettre en route pour me rendre à Hannogne et Bannogne.

« Je vais faire passer des ordres au général Vallin pour qu'il se rende à Sévigny, Montigny et Saint-Quentin.

« Le général Exelmans, qui arrive, va se porter avec son corps à Nizy-le-Comte, Le Thour, Lor, etc.

« Il est inutile que nous passions par Rethel pour nous rendre à Reims; en suivant le chemin de César nous gagnons 4 à 5 lieues.

« L'ennemi a poussé seulement des partis à Marle, et quelques hommes sur Signy. Je crois qu'il n'a que quelques cents chevaux à Hirson.

« On dit qu'il fait le siége d'Avesnes et qu'il attaque Maubeuge vigoureusement; les paysans croient avoir entendu hier et aujourd'hui le canon dans cette direction; moi je n'ai rien vu ni entendu, ce qui me fait croire que nous aurions bien pu continuer notre route sur Laon.

« J'ai vu aujourd'hui le 2e corps de cavalerie; les régiments me paraissent bien montés : il faut qu'il y ait là-dessous quelques malveillants qui les travaillent. Je suis plus content des miens. »

24 juin 1815, à six heures du soir.

LE GÉNÉRAL EXELMANS A GROUCHY.

« Monsieur le maréchal, je n'ai pas été à temps d'arrêter le mouvement dont j'ai eu l'honneur de vous faire part, par ma lettre d'hier.

« Je ne puis qu'arrêter mes troupes à Rozoy et à Maimbressy et Maimbresson.

« Si je me suis décidé à me porter entre Laon et Marle avant d'en avoir reçu l'ordre de Votre Excellence, c'est que je croyais bien qu'elle avait l'intention de me diriger vers ce point; une autre raison m'y a engagé aussi, c'est l'inquiétude des troupes et l'impatience qu'elles témoignent de se rapprocher des troupes

de l'Empereur. Ces deux choses existent non-seulement chez le soldat, mais chez les officiers supérieurs et autres.

« J'ai l'honneur de prier Votre Excellence d'être bien persuadée que je ne me serais pas permis d'anticiper ainsi sur ses intentions si je n'y eusse été porté par les motifs ci-dessus. Mais j'espère et je dois croire que ce mouvement de ma part n'aura pas d'inconvénient. Je ferai tout ce qui dépendra de moi pour parvenir à cela.

« *P. S.* L'ennemi a poussé hier soir un parti de soixante chevaux à Hirson. Les lettres ne sont pas arrivées hier ici par la poste comme c'est la coutume. »

Reims, le 24 juin 1815.

LE COMTE DE VALMY A GROUCHY.

« Monsieur le maréchal, j'ai l'honneur de vous adresser la situation du 3e corps de cavalerie ; je n'ai pu obtenir celle du 4e.

« J'ai établi le 4e corps de cavalerie à Fismes, observant par des postes, Maizy, Pontavert et Berry-au-Bac les bateaux sont ramenés sur cette rive de l'Aisne.

« Le 3e corps est à Reims, observant les routes de Vervins, Charleville et Rethel.

« La ville de Reims est armée de six pièces de canon, a des palissades aux portes et trois cent cinquante hommes de garnison. Dans le cas où je me retirerais, que dois-je faire de cette troupe? doit-elle tenir la ville? dois-je l'emmener? La garde nationale n'a que trois cents hommes armés.

« Un aide de camp du ministre de la guerre m'a donné ce matin communication d'une lettre ouverte du ministre de la guerre au maréchal Grouchy, laquelle annonce que l'Empereur a abdiqué, que l'on doit le faire connaître aux troupes, aux citoyens et à l'ennemi. Je me suis conformé à ce qu'elle prescrit. Je n'ai point de nouvelles de la marche de l'ennemi ; il ne s'est pas encore montré sur l'Aisne. »

Paris, le 24 juin 1815.

LE MINISTRE DE LA GUERRE A GROUCHY.

« Monsieur le maréchal, j'ai l'honneur de vous adresser une ampliation d'un arrêté de la commission du gouvernement, qui vous nomme général en chef de l'armée du Nord, et une ampliation d'un autre arrêté qui ordonne que les 1er, 2e et 6e corps de l'armée du Nord seront réunis en un seul corps sous le commandement du lieutenant général Reille.

« Ainsi l'armée du Nord, que vous commandez en chef, sera composée des troupes que vous avez ramenées avec vous et du corps aux ordres du général Reille ; j'en préviens ce général et je lui prescris de prendre sur-le-champ vos ordres.

« Donnez-lui toutes les instructions que vous jugerez nécessaires, tant pour la nouvelle organisation de son corps d'armée que pour les mouvements qu'il serait dans le cas d'opérer ; je vous prie de correspondre journellement avec moi et de m'envoyer le plus promptement possible l'état de situation bien exact de

toutes les troupes composant l'armée du Nord avec leur emplacement. »

Extrait des minutes de la secrétairerie d'État.

Paris, le 24 juin 1815.

« La commission du gouvernement arrête ce qui suit:

« Art. 1er. — Le maréchal prince d'Eckmühl, ministre de la guerre, est chargé de prendre toutes les dispositions relatives à la défense de Paris.

« Art. 2. — Le ministre est autorisé, pendant cette mission, à donner la signature à M. le baron Marchant, secrétaire général du ministère.

« Signé : le duc d'Otrante, président, Caulaincourt, duc de Vicence, Carnot, comte Grenier, Quinette. »

Soissons, le 25 juin 1815.

ORDRE.

« Le ministre de la guerre étant instruit que des généraux, des officiers de divers grades et d'autres militaires avaient quitté leur poste sans autorisation et s'étaient dirigés sur Paris, a ordonné qu'ils soient arrêtés et qu'ils soient mis en jugement, pour que leurs noms soient voués au déshonneur.

« Pareils ordres ont été donnés à l'égard des militaires de tous grades qui ont quitté leur poste et ont pris d'autres directions.

« Il est ordonné en conséquence aux chefs de corps de dresser l'état des militaires sous leurs ordres qui sont dans ce cas, afin qu'il en soit rendu compte au ministre.

« MM. les lieutenants-généraux commandant les corps d'armée rendront aussi compte, si des généraux et des officiers d'état-major sous leurs ordres sont dans ce cas, pour qu'il en soit fait un rapport.

« Ces dispositions étant aussi applicables à l'administration militaire, M. l'intendant général fera dresser l'état des commissaires des guerres, des officiers de santé et employés quelconques qui ont quitté leur poste, et il en rendra compte immédiatement.

« Soissons, le 24 juin 1815. Le maréchal de l'empire, duc de Dalmatie.

« En conséquence de cet ordre, M. l'ordonnateur en chef du 3ᵉ corps est prié d'envoyer sans délai à l'intendant général l'état des commissaires des guerres, chefs de service et employés qui ont abandonné leur poste depuis le 18 juin. »

Ordre de mouvement pour le 25 *juin* 1815.

« La division Vallin quittera sa position à Sévigny demain 25 juin à huit heures du matin, et viendra s'établir à Neufchâtel, derrière l'Aisne, éclairant le cours de cette rivière dans la direction de Soissons, et poussant des reconnaissances sur Corbeny et Laon.

« Le corps du général Pajol quittera la position de Chaumont demain 25 juin à six heures du matin, et viendra prendre position à Berry-au-Bac, envoyant des partis sur la route de Laon et se liant avec des troupes de la division Domont, qui doivent se trouver stationnées à Corbeny.

« Le corps du général Exelmans se rendra, demain

dans la matinée, du cantonnement qu'il occupe à Château-Porcien, d'où il éclairera par sa droite la route de Rethel à Reims, et se liera par sa gauche avec le général Pajol, placé à Neufchâtel.

« Le 4e corps quittera à sept heures du matin Rethel et cantonnements environnants, et viendra prendre position sous Reims.

« Le parc et les réserves d'artillerie se mettront en mouvement de Rethel et cantonnements environnants à trois heures du matin et se rendront sous Reims, allant parquer de l'autre côté de la ville, sur la route de Reims à Soissons.

« Ces réserves continueront à être escortées par le 50e régiment.

« Le 3e corps partira demain à dix heures du matin des cantonnements qu'il occupe en avaut de Rethel, et viendra cantonner entre Rethel et Reims, dans les communes de Boult, Bazancourt, Isle, Warmeriville et autres, sur le ruisseau de la Suippe. »

Dépêches du major général en date du 24 juin, écrites de Soissons.

AU GÉNÉRAL DOMONT.

« On lui écrit de reprendre la position de Craonne et de Corbeny demain matin, qu'il doit garder tant qu'il y aura de la cavalerie devant Laon, et qu'il doit en même temps s'assurer des moyens de passage sur l'Aisne dans le cas où il devrait faire sa retraite par cette rivière. »

« On lui écrit qu'on n'a rien reçu de lui aujourd'hui, ni du général Lefebvre-Desnouettes; que le major général imagine qu'il a voulu attendre une réponse du général commandant les avant-postes de l'armée ennemie, sur les communications et propositions de suspension d'hostilités qu'il a dû lui faire; qu'il tarde beaucoup au major général d'être instruit de la réponse, afin d'en rendre compte au gouvernement.

« On lui envoie l'extrait du *Moniteur* qui contient la proclamation de Napoléon II, empereur des Français, faite par les Chambres, en l'engageant à la faire connaître à la garde impériale.

« Qu'on a réuni près de Soissons mille grenadiers ou chasseurs qui avaient quitté leur régiment.

« Que le maréchal Grouchy a écrit hier d'Aubigny qu'aujourd'hui sa cavalerie occupera Rozoy et Montcornet; ainsi la réunion sera presque opérée, car il n'y a pas de doute que la cavalerie mise sous ses ordres par le major général et celle du général Lefebvre-Desnouettes ne soient toujours en avant de Laon, suivant l'ordre donné.

« Que, comme il est vraisemblable que le maréchal Grouchy s'approchera encore davantage demain, il doit faire communiquer avec ses troupes le plus tôt possible et en donner avis.

« Qu'il doit même, après que le corps du maréchal Grouchy sera passé, garder avec la garde impériale, les défilés en arrière, pour soutenir la cavalerie.

« Qu'il ait à faire connaître de suite les renseignements sur les mouvements de l'ennemi, et à faire en sorte de s'en procurer de nouveaux, et qu'il communique au général Lefebvre-Desnouettes cette lettre, afin d'exécuter les mesures militaires qui le concernent, et pour qu'il fasse lire à la tête de la cavalerie de la garde l'extrait du *Moniteur;* annoncer que la 5e division de cavalerie s'est établie à Pargny, et que l'ordre lui est donné de partir sur-le-champ pour se rendre à Coucy-le-Château, d'où elle portera des reconnaissances sur la Fère et Chauny et éclairera la gauche de l'armée. »

AU GÉNÉRAL SUBERVIE,
COMMANDANT LA 5e DIVISION DE CAVALERIE.

« Ordre de partir sur-le-champ avec sa division pour Coucy-le-Château, d'où il portera des reconnaissances sur la Fère et sur Chauny, afin de prendre des renseignements sur les mouvements que l'ennemi a pu faire entre l'Oise et la Somme et sur la rive droite de cette dernière rivière. Ordre d'envoyer au plus tôt les rapports qui lui seront faits et de ne rien négliger pour faire connaître d'une manière exacte la marche de l'ennemi; que la reconnaissance qui ira sur la Fère fera en sorte de communiquer avec cette ville. »

AU GÉNÉRAL ROGNIAT, COMMANDANT LE GÉNIE DE L'ARMÉE.

« Ordre au général commandant le génie de l'armée de réunir sur-le-champ tous les sapeurs, mi-

neurs, ainsi que les ouvriers de la marine qui sont à la suite de l'armée, même les sapeurs et ouvriers de la garde, pour être immédiatement employés aux travaux de la place de Soissons. La compagnie de pontonniers sera mise, pour cet objet, à la disposition du commandant du génie; le général d'artillerie donnera des ordres en conséquence.

« Ordre aux généraux des troupes de ligne de la garde, de la cavalerie, de l'artillerie et du génie de faire un appel nominal pour constater le nombre d'hommes présents et en envoyer immédiatement le relevé à l'état-major général. Cet appel doit avoir lieu aujourd'hui à six heures du matin, et sera réitéré tous les jours à la même heure, même pendant la marche de l'armée. »

AU MINISTRE DE LA GUERRE.

« On le prévient que le maréchal Grouchy a écrit d'Aubigny, le 23, que son aile droite arriverait le 24 à Rhetel, et qu'il aurait encore des troupes à Maubert-Fontaine; que sa cavalerie était hier à Aubenton, Rumigny et la Neuville-aux-Tourneurs; qu'aujourd'hui elle a dû occuper Rozoy et Montcornet, et qu'ainsi la réunion pourrait s'opérer le 24; que cependant le maréchal Grouchy croit que ses troupes n'auront dépassé Rhetel que le 25, attendu que la majeure partie de son artillerie a passé par Mézières.

« On lui annonce que la cavalerie que le major général a fait établir en avant de Laon a conservé sa position; que lui-même n'a pas fait de mouvement de

la journée; que les avant-postes sont à Marle, et que divers rapports font présumer qu'une partie de son armée est arrivée à Vervins.

« Que le général Domont, qui était à Craonne et Corbeny, s'est retiré aujourd'hui avant d'y être attaqué, et qu'il lui a été ordonné de reprendre son poste demain matin.

« Que la division du général Subervic a été envoyé à Coucy-le-Château pour éclairer la direction de la Fère et de Chauny.

« Que le général Morand a envoyé hier soir un parlementaire au général commandant l'avant-garde ennemie, pour l'instruire de l'abdication de l'Empereur et lui proposer une suspension d'hostilités, et qu'il n'a pas encore été répondu.

« Que le 1er, le 2e, le 6e corps sont formés en arrière de Soissons; que la cavalerie et l'infanterie de la garde sont en colonne en arrière de Laon.

« Que la nouvelle de l'abdication de l'Empereur a produit un très-mauvais effet dans la troupe; que plus de 1,000 hommes de la garde se sont rendus chez eux.

« Que les gardes nationales qui formaient les garnisons des places désertent beaucoup.

« Qu'on lui envoie une lettre du général Morgan datée de Saint-Quentin, et une lettre du commandant de la Fère; qu'il est douteux que l'on puisse contenir la garnison de Laon, et que le général Langeron écrit que les bataillons des 5e et 100e régiments de ligne ont voulu en partir.

« Qu'on lui envoie extrait de l'interrogatoire subi

par des militaires sortis d'Avesnes après l'explosion du magasin à poudre.

« Qu'il est très-urgent d'envoyer des effets de campement, que les troupes en manquent entièrement depuis les dernières affaires, où elles les ont perdus.

« Qu'il est aussi urgent d'envoyer de l'argent, qu'il n'y a pas un écu en caisse; que les officiers éprouvent des besoins très-pressants.

« Que le major général a ordonné qu'il fût payé un à-compte de 30,000 francs au commandant du génie à Soissons, pour avancer les travaux de la ville, qu'il était très-important d'accélérer; mais que cet ordre n'a pu être rempli. »

AU MINISTRE DE LA GUERRE.

« On le prévient que le général Corbineau est arrivé, et qu'il a remis au major général la lettre du ministre relative à la nouvelle distribution du commandement de l'armée, en date du 23 juin.

On lui fait observer qu'il serait plus convenable de laisser la garde sous le commandement du maréchal Grouchy, qui l'emploierait comme réserve.

« Que le major générai espère que demain M. le maréchal Grouchy sera plus rapproché; qu'il lui écrira au sujet du commandement qui lui est confié et qu'il partira immmédiatement après pour Paris. »

AUX COMTES VALMY ET MILHAUD.

« Ordre aux 3ᵉ et 4ᵉ corps de cavalerie, qui sont à

Reims, d'en partir sur-le-champ pour se rendre à Soissons. »

AU GÉNÉRAL DOMONT

« On prévient le général Domont que la cavalerie aux ordres du maréchal Grouchy doit s'établir aujourd'hui à Craonne et à Corbeny, et qu'il doit, aussitôt l'arrivée de cette cavalerie, se porter à Bucy et Sainte-Marguerite, près Soissons, d'où il portera des postes jusqu'à l'intersection des deux routes qui viennent de Laon entre Laffaux et Nanteuil, afin d'être instruit des mouvements que les généraux Morand et Lefebvre-Desnouettes pourraient faire vers Soissons, et se tenir en mesure de les soutenir; qu'ensuite il opérerait son mouvement sur Soissons, et simultanément avec les deux autres généraux.

« Ordre qu'il fasse reconnaître le cours de l'Aisne jusqu'à Soissons, pour s'assurer des gués qui y existent, et vérifier si les bacs ou autres moyens de passage sont détruits; il se mettra aussi sur-le-champ en communication avec le général Morand. »

Nous reprenons, à la date du 25 juin 1815, le récit du général de Grouchy :

« Le 25 juin, j'arriverai à Reims à la tête des troupes avec lesquelles l'Empereur m'avait détaché le 17 à la poursuite du maréchal Blücher. Ce ne fut que dans cette ville que je sus d'une manière officielle l'abdication de Napoléon, dont cependant les journaux avaient parlé depuis plusieurs jours, et que je reçus

ma nomination au commandement de l'armé du Nord, qui se composerait des corps sous mes ordres et des débris de ceux qui avaient combattu à Waterloo. La dépêche qui m'était adressée par le ministre, avait été ouverte par le maréchal Soult, attendu, disait-il, qu'il avait cru devoir en prendre communication, étant sans nouvelles du ministre de la guerre. Il me demandait de me rendre le plus promptement possible à Soissons, attendu qu'il était urgent que le gouvernement provisoire connût l'état de désorganisation des corps qu'il ramenait et les positions qu'ils occupaient.

« Toutefois, il est permis de croire que le réel motif qui faisait désirer au maréchal Soult de quitter ses fonctions de major général, était de se faire un mérite auprès des Bourbons de l'abandon de la cause de l'Empereur et de l'armée, au moment où sa présence pouvait encore être utile à l'un et à l'autre. Les événements ont bientôt fait connaître les réels motifs de ses déterminations, et la France apprit avec indignation que celui des maréchaux sur lequel l'Empereur devait le plus compter devint presque instantanément ministre de Louis XVIII, et abreuva d'amertume et de dégoûts ceux de ses collègues qui, fidèles à leurs serments, n'avaient cessé de donner à la dynastie napoléonienne de courageuses preuves de dévouement.

« Chargé d'une tâche aussi difficile que celle de ramener sous les murs de Paris, des bords de l'Aisne, une armée désorganisée et dont je ne connaissais que ceux des corps avec lesquels j'avais combattu, je dé-

sirais vivement que le major général me mît au fait des moyens de réorganisation et des mesures qu'il avait prises pour retarder la marche des troupes alliées vers Paris. Mais, uniquement occupé du rôle qu'il allait jouer et qu'il avait un haut intérêt à m'empêcher de pénétrer, il quitta Soissons peu d'instants après que j'y fus arrivé, et se borna à me remettre son livre d'ordre et de correspondance en m'assurant que j'y trouverais les renseignements dont je pouvais avoir besoin. Dès qu'il fut monté en voiture, je parcourus ce document et je vis qu'une seule des dispositions urgentes à prendre, celle d'occuper Compiègne et d'en couper les ponts, avait été ordonnée ; mais qu'aucune des autres que je regardais comme indispensables ne l'avait été. Quoique je ne me dissimulasse pas qu'il serait probablement trop tard pour qu'elle pussent être exécutées à temps utile, je les ordonnai cependant. Mais presque immédiatement j'appris que le comte d'Erlon n'avait pas encore commencé son mouvement sur Compiègne, et quand il y arriva, les Prussiens occupaient cette ville depuis la veille et avec des forces considérables ; ils repoussèrent donc vivement le corps du comte d'Erlon et lui firent éprouver de fortes pertes.

« Ils s'étaient également emparés de Creil et même de Senlis ; de sorte que le général Kellermann, auquel j'avais ordonné d'occuper cette dernière ville, en trouva les Anglais en possession et ne tenta pas même de les en chasser.

« On est maintenant à même d'apprécier les difficultés de la position dans laquelle était l'armée du Nord

au moment où le commandement m'en était confié, et les anxiétés résultant d'une telle position furent accrues par la certitude qu'à l'exemple du maréchal Soult et de plusieurs autres généraux qui déjà avaient quitté l'armée pour se rendre à Paris, nombre d'autres se proposaient de se rallier au nouveau drapeau qui devait bientôt flotter sur le reste de la France.

« Déjà la plus révoltante des injustices à mon égard m'a forcé à retracer la grande catastrophe de 1815, et à faire connaître celles des fautes commises par le maréchal Soult, fautes que je ne pouvais taire sans laisser peser sur quelques-uns de mes collègues une responsabilité qu'ils n'ont point encourue. Mais il me reste encore à manifester mon étonnement de ce que le maréchal Soult n'ait pas su démêler les projets des généraux ennemis qui, se bornant à ne faire suivre les débris de l'armée de l'Empereur qui se retirait par Laon et Soissons, que par quelques corps de cavalerie légère, devaient lui faire inférer qu'ils comptaient sur de plus importants résultats que ceux qu'ils obtiendraient d'une poursuite sur le flanc de l'armée française; et en effet ce mode de poursuite est regardé par les gens du métier comme le plus funeste à une armée battue et désorganisée. D'ailleurs, la supériorité numérique des Anglo-Prussiens était telle qu'ils pouvaient à la fois consacrer une partie de leurs forces à compléter l'œuvre de destruction de ceux des corps de l'Empereur qui étaient les plus démoralisés par le grand désastre de Waterloo, et porter simultanément le reste de leurs forces sur Paris, où je n'étais pas à même

d'arriver avant eux, le chemin que j'avais à parcourir étant plus long que celui qu'ils suivaient. Ils étaient ainsi à même de retarder ma marche par d'incessantes attaques, d'autant plus dangereuses que, masqués par l'Oise, il était impossible que je susse à temps le point où ils porteraient leurs coups.

« Je ne désespérai pas ce pendant de retarder pour quelques instants la marche triomphante des alliés, et de parvenir à arrêter quelque peu leur mouvement vers Paris, où, depuis qu'ils étaient sur le sol français, ils s'avançaient au pas de course, attendu que leurs partisans leur représentaient cette ville comme déchirée par les partis et au moment de voir s'allumer les flambeanx de la guerre civile. Ils calculaient aussi que, frappés de stupeur par le grand désastre de Waterloo, les Parisiens ouvriraient leurs portes, plutôt que de courir les chances de l'incendie et du pillage de leurs propriétés. Mais il ne m'avait pas échappé que leurs mouvements ne laissaient pas d'être hasardeux, de sorte qu'après avoir mûrement examiné les moyens et les ressources dont mon heureuse retraite me permettait de disposer, je me convainquis qu'il était possible de paralyser en partie leurs succès et de leur faire éprouver de grandes pertes. Je reconnus tout l'avantage que j'avais à reprendre immédiatement l'offensive, car, les retardant dans leur marche, je donnais le temps aux troupes qui, de divers points de la Franee, s'avançaient vers la capitale, d'y arriver avant son occupation, et leur réunion à l'armée du Nord mettait à même, si la fortune

nous secondait, de faire repentir les Anglo-Prussiens d'une marche dont ils n'avaient pas assez calculé toutes les conséquences.

« Je me livrais d'autant plus volontiers à l'espoir d'un succès, que la sécurité avec laquelle s'avançaient les Anglo-Prussiens et la nature boisée du pays qui me séparait d'eux, rendaient difficiles qu'ils fussent instruits de mes mouvements assez à temps pour les prévenir et en empêcher les résultats. Mû par ces dernières considérations, je me hâtai de disposer mes troupes de manière à prendre l'offensive dès que leurs fautes me mettraient à même de le faire avantageusement.

« J'instruisis aussi le ministre de la guerre de mon plan d'opérations, des motifs qui me le faisaient mettre le plus promptement possible à exécution, et je doutais d'autant moins qu'il n'y donnât son assentiment, que je lui en détaillais soigneusement tous les avantages, au nombre desquels était celui de remonter le moral des Parisiens, démoralisés par le désastre de Waterloo, mais qui reprendraient courage et réuniraient leurs efforts à ceux de mes troupes, afin de maintenir l'Empereur et sa dynastie. La versatilité de notre caractère national légitime en moi cette manière de voir, car on est forcé d'avouer qu'à un découragement souvent exagéré succède une assurance qui porte les Français à affronter tous les dangers que leur signalent les chefs qui possèdent leur confiance.

« Je reconnus bientôt que celle que je portais au

maréchal Davout était loin d'être méritée. L'officier que j'avais dépêché près de lui me rapporta ses réponses aux communications que je lui avais fait faire et me transmit l'ordre le plus positif de ne point prendre l'offensive contre les Anglo-Prussiens, et au lieu de cela, de me porter le plus rapidement possible avec toutes mes forces sous les murs de Paris ; mais, prévoyant combien il m'en coûterait pour obéir à cette fatale injonction, et présumant sans doute que je la ferais connaître au gouvernement provisoire, dont la majorité, composée du duc de Vicence, du général Grenier et du député Quinette, tous trois également dévoués à l'Empereur, m'ordonnerait d'agir conformément à mes inspirations, il me fit récidiver ses ordres par un officier d'état-major, auquel il enjoignit de ne pas me quitter avant que je les eusse mis à exécution, et enfin il poussa l'impudence jusqu'au point de me prescrire de faire arborer la cocarde blanche à l'armée du Nord. Je repoussai cette odieuse proposition par l'envoi de l'énergique proclamation par laquelle j'avais fait reconnaître Napoléon II empereur des Français, et fait renouveler à l'armée le serment de fidélité aux couleurs nationales.

« L'espoir auquel je me livrais de retarder le mouvement des Anglo-Prussiens en manœuvrant sur leur flanc se trouvant anéanti par l'ordre du ministre de la guerre, qui me prescrivait de ne point prendre l'initiative contre les ennemis, mais d'arriver le plus tôt possible dans la capitale, je pris, pour atteindre

ce but, les dispositions suivantes : je réunis près de Soissons et derrière la forêt de Compiègne toutes mes troupes, et cherchai tous les moyens propres à me faire heureusement remplir la tâche difficile qui m'était assignée.

Elle était devenue difficile, les alliés ayant passé l'Oise sur divers points, occupant la route de Senlis à Paris et se trouvant placés sur ma ligne d'opérations. Je prescrivis en conséquence à ceux de mes corps qui étaient arrivés trop tard à Compiègne, Creil et Senlis, dont les alliés étaient maîtres, de se porter à Saint-Denis à marches forcées, afin de les y devancer et y prendre position. De ma personne, je me mis à la tête de la garde impériale et de celles des troupes stationnées à Soissons et aux environs, et me dirigeai vers Paris par la route de Villers-Cotterets et Dammartin. J'enjoignis aux généraux Reille et d'Erlon, dans le cas où ils trouveraient Saint-Denis occupé par les alliés, ainsi que la route directe de Soissons à Paris, de se diriger par un mouvement vers la Marne, et d'effectuer leur jonction avec les troupes du général Vandamme qui s'avançait à grands pas vers la capitale, et alors rien ne pouvait nous empêcher d'arriver sous les murs de Paris où s'avançaient de divers points de la France des secours de plusieurs genres.

« Ces dispositions furent couronnées de succès, l'armée du Nord, tout entière, se trouva en mesure de s'opposer à l'entrée des alliés dans la capitale, quand on n'osait plus espérer avant plusieurs jours cet heu-

reux résultat. Ce qui rendit les mouvements plus prompts et plus faciles, fut le fractionnement de l'armée du Nord en plusieurs corps, que soutinrênt d'ailleurs tous les généraux avec une fidélité et un dévouement dignes d'éloges.

« Dans toute la retraite mes troupes n'éprouvèrent d'autres pertes que celles d'une des batteries de la garde impériale qui se laissa surprendre dans Villers-Cotterets par des partis de cavalerie prussienne qui, ayant pendant la nuit traversé la forêt de Compiègne, pénétrèrent dans Cotterets, où j'aurais été pris moi-même si, occupé à écrire quoiqu'il ne fût que deux heures du matin, je n'eusse eu le temps de monter à cheval, de me mettre avec mon état-major à la tête d'une compagnie de sapeurs du génie qui, ne partageant point la panique de la garde, me mit à même de me frayer un chemin à travers les Prussiens et les empêcha de me serrer de trop près. Je sortis d'ailleurs bientôt de la position précaire où je me trouvais; le général Lefèvre-Desnouettes, qui avait bivouaqué à peu de distance de Villers-Cotterets avec les chasseurs de la garde, entendant les coups de canon que me tiraient les Prussiens avec les pièces qu'ils nous avaient prises, se hâta de me joindre et de repousser toutes les attaques sur mes flancs et mes derrières. Voyant qu'ils ne pouvaient m'entamer, ils cessèrent de me poursuivre, et c'est dans ce moment, où j'étais occupé à me battre, que je reçus du président du gouvernement provisoire l'ordre de prévenir les généraux ennemis de l'abdication de l'Empereur, et d'entrer en négociation avec eux afin de tâcher

d'obtenir un armistice pour donner aux députés que leur envoyaient les Chambres le temps de poser les bases d'une paix générale. C'est cette correspondance avec les généraux ennemis, correspondance que je ne pouvais pas me dispenser d'ouvrir, qui a donné lieu aux absurdes reproches qui m'ont été faits d'avoir trahi la France et déserté la cause de l'Empereur.

« Je me proposais de faire prendre à Levinghen quelque repos à mes troupes, qui étaient en marche depuis la pointe du jour, et de leur faire faire des distributions de vivres, quand on vint m'anoncer que l'ennemi occupait la route de Levinghen à Paris. Si ce rapport eût été vrai, il m'eût été impossible d'arriver directement dans la capitale. Mais il suffit à l'infanterie de la garde de savoir qu'il m'avait été fait pour que, se croyant coupée, elle se débandât en grande partie et se portât vers Bondy, où les chefs parvinrent enfin à l'arrêter. Je couvris ce honteux mouvement de la garde avec le brave corps du général Desnouettes, de sorte que j'arrivai le lendemain à la pointe du jour au faubourg de Paris, ramenant avec moi quarante à cinquante mille hommes et cent vingt bouches à feu. Depuis la veille, Saint-Denis avait été occupé par les corps des généraux Reille et d'Erlon, et les troupes à la tête desquelles marchait le général Vandamme entrèrent aussi dans Paris par le faubourg Saint-Denis. »

Documents relatifs
aux journées des 25, 26, 27, 28, 29 et 30 *juin* 1815.

La première chose que fit le maréchal de Grouchy

en arrivant, le 25, à Reims, son nouveau quartier général, où il apprit sa nomination au commandement en chef de l'armée du Nord, fut de faire lire aux troupes les deux ordres du jour suivants :

Soissons, 25 juin 1815.

ORDRE DU JOUR.

« L'armée est prévenue que la commission du gouvernement a nommé M. le maréchal comte Grouchy, commandant en chef de l'armée du Nord.

« M. le lieutenant général comte Reille commande en chef les 1er, 2e et 6e corps, qui seront réunis en un seul, et M. le lieutenant général comte Vandamme commande en chef les 3e et 4e corps, qui seront réunis en un seul.

Reims, le 25 juin 1815.

« *Soldats!*

« L'empereur Napoléon vient d'abdiquer la couronne ; il a cru devoir faire ce sacrifice aux intérêts de la tranquillité de la France, que l'ennemi avait résolu de déchirer aussi longtemps qu'il aurait été investi du pouvoir suprême.

« Les puissances étrangères n'ont plus de motifs pour nous faire la guerre! n'ont-elles pas annoncé, dans toutes leurs déclarations, que c'était contre la personne seule de l'Empereur qu'elles voulaient agir?

« L'Empereur a abdiqué en faveur de son fils, et les Chambres l'ont reconnu empereur sous le nom de Napoléon II.

« Quels sont maintenant vos devoirs, soldats?

« D'être fidèles au nouveau chef de l'empire, comme vous l'avez été à son auguste père, de vous serrer contre vos aigles, de vous rallier tous sous les bannières nationales, et de prendre cette attitude énergique qui déterminera l'étranger à respecter votre indépendance et à accepter les propositions de paix qui lui sont faites, en ce moment, par les délégués du nouveau Gouvernement.

« Soldats! montrez-vous tels aujourd'hui que vous le fûtes depuis tant d'années ; soyez dignes de la cause sacrée de la patrie et de la liberté, que vous avez à faire triompher; vos efforts, votre conduite, dans cette grande circonstance, assureront la tranquillité et le bonheur de l'empire, et une telle conquête, la plus belle de toutes celles qui vous restaient à faire, mettra le terme à vos travaux et le sceau à votre gloire. »

Le 25 juin, le maréchal de Grouchy reçut du major général la lettre suivante, qui força le nouveau commandant en chef de l'armée du Nord à se rendre sans délai à Soissons :

« Monsieur le maréchal, je vois par la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire de Rethel le 24, qu'aujourd'hui 25, la cavalerie aux ordres de Votre Excellence doit s'établir à Neufchâtel et Craonne et que vous serez avec le restant des troupes à Reims, d'où votre intention est de vous diriger par Fismes sur Soissons.

« La nuit dernière un officier d'état-major vous a été

envoyé dans la direction de Laon pour vous porter un ordre du ministre de la guerre, qui nous prévient que le commandement en chef de l'armée du Nord vous est conféré et que les 1er, 2e et 6e corps ne formeront plus qu'un corps d'armée sous les ordres de M. le lieutenant général comte Reille, et que les 3e et 4e corps ne formeront également qu'un corps d'armée sous les ordres de M. le lieutenant-général comte Vandamme.

« D'après ces dispositions, j'ai l'honneur de vous prier de vouloir bien, au reçu de ma lettre, partir en poste pour me joindre à Soissons où je vous remettrai le détail des troupes qui sont réunies sur ce point, et après m'être entretenu quelques instants avec vous, je partirai sur-le-champ pour Paris, où j'ai ordre de me rendre.

« Vous pourrez, en partant de Reims, laisser le commandement au général Vandamme, qui fera terminer le mouvement que vous avez ordonné sur Soissons.

« J'ai l'honneur de vous prévenir que je donne ordre à M. le comte de Valmy et à M. le comte Milhaud de partir sur-le-champ de Reims, avec les 3e et 4e corps de cavalerie qu'ils commandent pour se rendre à Soissons.

« Je donne aussi ordre au général Domont, commandant la 3e division de cavalerie qui était à Craonne, d'en partir à l'arrivée de la cavalerie que Votre Excellence y envoie, pour se rendre à Bucy et Sainte-Marguerite près de Soissons.

« J'ai l'honneur de vous prévenir que les 1re et 2e divisions de cavalerie sont toujours en avant de Laon et

que la cavalerie et l'infanterie de la garde sont en colonne, en arrière de Laon pour les soutenir; la 5e division de cavalerie a été envoyée à Coucy, et les 1er, 2e et 6e corps sont à Soissons. »

Voici maintenant les autres dépêches expédiées dans la même journée du 25 juin de Soissons, par l'état-major du major général. Ce sont les dernières, Soult abandonnant le commandement de l'armée ce jour même :

AU MINISTRE DE LA GUERRE.

« J'ai l'honneur d'adresser à Votre Excellence une lettre que M. le lieutenant-général comte Morand m'a écrite d'Urcel, à 11 heures et demie du soir, pour m'annoncer que le maréchal Blücher refuse toute suspension d'hostilités, et que la lettre qui en prévient est restée entre les mains du général Sébastiani, qui doit en envoyer une copie au gouvernement. Les commissaires envoyés aux puissances alliées attendaient à Laon des passeports pour continuer leur route.

« Le parlementaire prussien a confirmé la prise d'Avesnes et de Guise, et le général Morand dit que l'ennemi manœuvre autour de nos places, ce qui confirme l'opinion que j'ai émise hier au soir en écrivant à Votre Excellence.

« Un aidede camp de Votre Excellence vient d'arriver; il est porteur d'une lettre pour M. le maréchal Grouchy, et il m'a dit qu'il venait pour faire différer le mouvement vers Paris, que M. le lieutenant général Mouton-Duvernet et un autre officier général devaient

proposer. Ces deux généraux n'étant pas arrivés, il n'y a eu aucune disposition de faite à cet égard, si ce n'est le mouvement de cavalerie sur Compiègne que par une dernière lettre j'ai annoncé à Votre Excellence.

« Au sujet de cette disposition, je pense que cela serait prématuré et qu'il convient d'attendre que le mouvement des ennemis soit plus prononcé, et il me paraît que ce mouvement pourrait être arrêté au moins pendant quelque temps, si l'armée prenait position à Compiègne, où elle serait couverte par le cours des rivières d'Aisne et d'Oise, appuierait sa droite sur Soissons et aurait en arrière d'elle la forêt de Compiègne qui offre une position très-défensive. Ainsi si l'ennemi continuait son mouvement par la rive droite de l'Oise, on aurait plusieurs débouchés pour menacer son flanc gauche; si au contraire il passait l'Aisne entre Soissons et Compiègne, ou au-dessus de Soissons, son flanc droit serait exposé et il devrait venir attaquer l'armée avant de s'engager davantage.

« J'attends M. le maréchal Grouchy ce matin, et je lui proposerai ces dispositions, bien persuadé qu'il les adoptera; d'après cela, je ne puis qu'engager Votre Excellence à faire diriger sur Compiègne les renforts qu'elle se propose d'envoyer, et d'y mettre quelques généraux pour les commander, ainsi que deux batteries d'artillerie. Ces renforts, qui seront probablement en partie composés de militaires appartenant à l'armée qu'on a fait réunir à Paris, joindront leurs corps à Compiègne, car les premières troupes de l'armée à diriger sur ce point seront celles aux ordres de M. le comte Reille,

qui sont les plus près et qui d'ailleurs ont le plus souffert.

« Aussitôt l'arrivée de M. le maréchal Grouchy je partirai pour Paris, où j'espère être arrivé ce soir.

« *P. S.* M. le maréchal Grouchy, arrive à l'instant; il a reçu la lettre de Votre Excellence, et je lui ai communiqué celle-ci. Il partage mon opinion et va faire des dispositions en conséquence; mais il faut observer que les dernières troupes sont encore à Rethel et qu'elles ne pourront être que dans trois jours à Soissons. »

Soissons, 25 juin 1815.

AU MINISTRE DE LA GUERRE.

« On le prévient que le maréchal Grouchy a écrit hier de Rethel qu'il arriverait aujourd'hui à Reims avec le gros des troupes qu'il commande, et que sa cavalerie serait à Neufchâtel et à Craonne; qu'il était dans l'intention de faire son mouvement sur Soissons par Fismes.

« Que le général Morand, chargé de proposer une suspension d'armes au général commandant l'avant-garde ennemie, a fait remettre une lettre aux avant-postes hier matin à sept heures; qu'à trois heures après midi on a envoyé un officier pour avoir réponse; qu'un officier prussien a dit que la lettre avait été envoyée à lord Wellington, et qu'aussitôt qu'il y aurait une réponse on la ferait parvenir.

« On lui envoie le rapport du général Morand, qui contient copie de la lettre au général ennemi, et copie

d'un ordre qu'il a donné à ce sujet au général commandant à Laon.

« Que l'aide de camp du ministre n'a remis que le matin sa lettre du 24; que des ordres ont été aussitôt donnés pour faire diriger sur Paris les farines du dépôt de Soissons qui sont en excédant de l'approvisionnement de la place pour trois mois, à raison de deux mille cinq cents hommes, et de huit à dix jours pour l'armée. Que l'intendant général s'occupe de l'exécution de cette mesure.

« Qu'on a fait parcourir le cours de l'Aisne et de l'Oise jusqu'au confluent de ces deux rivières, pour faire réunir et garder tous les bateaux qui y sont; qu'un détachement de pontonniers a été mis à la disposition de l'aide de camp pour faire la même opération, suivant les ordres qu'il a reçus.

« Qu'il ne sera pas possible d'envoyer des détachements à Creil avant l'arrivée des troupes du maréchal Grouchy, attendu que celles qui se trouvent à Soissons ne sont pas encore assez affermies pour les isoler; que d'ailleurs il y aurait à craindre une très-grande désertion, et qu'aussitôt que le maréchal Grouchy sera à Soissons, on lui donnera connaissance de cette disposition pour qu'il la remplisse.

« Qu'on ne pourrait retrancher ni fermer tous les passages de l'Aisne, et encore moins les garder en totalité, parce que l'Aisne et l'Oise sont guéables presque partout et jusqu'au confluent de ces deux rivières; qu'il est donc préférable, pour ne pas s'exposer à perdre du monde sans profit, de tenir nos moyens réunis;

que d'après cela il paraît inutile de faire élever sur ces deux rivières les retranchements dont parle le ministre, et que d'ailleurs on n'en aurait pas le temps.

« Que les négociateurs qui se rendent près des puissances étrangères sont passés la nuit dernière à Soissons, et sont partis ce matin. »

AU GÉNÉRAL MORAND.

« Monsieur le général, je reçois la lettre de ce jour que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire en m'envoyant la réponse du général prussien commandant l'avant-garde ennemie. Je remarque que le général Langeron, en vous l'envoyant, dit : que les avant-postes ennemis ont l'ordre de ne faire feu que lorsque nous commencerons ; cependant M. le baron de Ziethen n'en dit rien ; la convention est sans doute tacite ; dans ce cas il ne faut pas moins l'observer, et je vous prie de donner des ordres en conséquence sur la ligne en même temps que vous en préviendrez le général Desnouettes et les généraux de cavalerie qui sont à votre portée.

« D'après cela il ne convient nullement d'exercer aucun acte d'hostilité avant qu'il y ait quelque arrangement de fait. Mais si cela a lieu, vous insisterez pour que la rivière de Serre qui passe à Marle, serve de limite entre les avant-postes, et alors le poste de Chambry se repliera naturellement.

« Toutefois il serait bien important d'obtenir du général prussien un aveu par écrit qu'il a donné ordre à ses postes de ne faire feu que lorsque nous com-

mencerons, afin de le communiquer sur-le-champ aux généraux qui commandent sur la ligne, en leur prescrivant d'empêcher toute espèce d'agression. Je vous prie d'écrire en conséquence au général Langeron, en lui faisant observer que si l'on parvient à arrêter une convention de cessation d'hostilités, il faut qu'elle soit générale, et y comprendre que pendant qu'elle durera, aucune agression ne pourra être commise contre les places, et que même leurs consommations journalières pourront être renouvelées.

« Il était entendu que tant que vous seriez à portée de Laon vous y feriez prendre du pain. Je pense que vous l'avez fait, car d'ailleurs vos subsistances étaient préparées à Soissons. Mais je donne ordre qu'il vous soit envoyé des bestiaux sur pied, des légumes, de l'eau-de-vie et de l'avoine, ainsi que pour les troupes aux ordres du général Lefebvre-Desnouettes, et même du pain si vous en pouviez prendre à Laon. Écrivez à ce sujet au commissaire des guerres de la garde qui remplit les fonctions d'ordonnateur.

« Quant à vos ambulances, vous savez que toutes ont été désorganisées; cependant je donne ordre au commissaire de la garde de pourvoir à ce service ainsi qu'à tous les autres pour les troupes de la garde. »

Quatre heures après midi.

AU MINISTRE DE LA GUERRE.

« Monsieur le maréchal, j'ai l'honneur d'adresser à Votre Excellence une lettre de M. le comte Morand,

renfermant l'accusé de réception du lieutenant général baron de Ziethen, sur la lettre qui lui a été écrite pour lui proposer une suspension d'hostilités. Il annonce avoir transmis cette lettre au prince Blücher, et qu'il attend la réponse.

« Le général Langeron, commandant à Laon, en faisant parvenir cet accusé de réception, dit que le général prussien a donné ordre à ses postes de ne faire feu que lorsque nous commencerons. Je viens d'écrire pour recommander de faire en sorte d'avoir cet aveu par écrit, afin que tous les généraux sur la ligne en soient immédiatement prévenus. L'on devra aussi, si l'on convient de la cessation des hostilités, comprendre dans la convention que pendant sa durée aucune agression ne pourra être commise contre les places, et qu'elles auront tous les jours la faculté de renouveler leurs consommations.

« J'ai indiqué la rivière de Serre, qui passe à Marle, comme limite entre les avant-postes des deux armées en avant de Laon.

« J'ai aussi l'honneur d'adresser à Votre Excellence une lettre du commandant de Guise, où il rend compte de la sommation qu'il a reçue et de la réponse qu'il a faite.

« Je mets également ci-joint le rapport du capitaine du génie, Boissonnet, sur la reconnaissance du cours de l'Oise depuis Guise jusqu'au confluent de cette rivière avec l'Aisne, qu'il a faite en vertu de mes ordres, pour faire réunir sur des points défensifs tous les bateaux qui étaient sur cette rivière. »

AU GÉNÉRAL DOMONT, COMMANDANT LA 3e DIVISION DE CAVALERIE.

« Monsieur le général, trois heures après votre arrivée et lorsque les chevaux auront rafraîchi, vous partirez avec la 3e division de cavalerie de Bucy et Sainte-Marguerite, près Soissons, pour vous rendre à Compiègne, en suivant la grande route qui passe à la rivière de l'Aisne.

« En arrivant à Compiègne, vous enverrez de suite des reconnaissances sur Noyon, Roye et Montdidier, et vous éclairerez avec le plus grand soin toute la rive droite de l'Oise, en observant avec la plus grande attention que si l'ennemi faisait des mouvements dans cette partie, vous devriez défendre autant qu'il serait en votre pouvoir tous les passages particuliers, ceux de Verberie, Pont-Sainte-Maxence et Creil. Vous rendrez compte de votre mouvement à l'état-major général, où vous enverrez de très-fréquents rapports. »

Lettres écrites par le maréchal de Grouchy le 25 juin 1815 :

Reims, le 25 juin 1815, à cinq heures du soir.

GROUCHY AU MAJOR GÉNÉRAL.

« J'arrive à l'instant ici, Monsieur le maréchal, et l'un des officiers de votre état-major m'apporte la lettre par laquelle Votre Excellence m'annonce que le commandement de l'armée du Nord m'est conféré : un tel fardeau est trop au-dessus de mes forces pour que je

puisse m'en réjouir; loin de là, je vais prier le gouvernement de le remettre en des mains plus exercées que les miennes.

« Les premières troupes de l'aile droite ne seront à Reims que ce soir tard; le général Vandamme n'y arrivera que dans la nuit; il m'est absolument impossible, Monsieur le maréchal, de me rendre à l'instant à Soissons, d'autant que les instructions et ordres du ministre que vous dites m'avoir été expédiés sur Laon ne me sont pas parvenus, qu'il est indispensable que je m'abouche avec le général Vandamme avant de quitter l'aile droite, où je devrai lui laisser des instructions détaillées, s'il n'arrive pas sous quelques heures.

« Ne m'attendez donc pas avant demain matin. »

Reims, 25 juin 1815.

GROUCHY AU GÉNÉRAL VANDAMME.

« Je vous préviens, mon cher général, que, par suite de dispositions nouvelles ordonnées par le gouvernement, le 3e corps d'armée se réunit au 4e, et que Votre Excellence prend le commandement du tout. J'y joins provisoirement la division Vallin, qui recevra immédiatement les ordres que vous serez dans le cas de lui donner, et qui se trouve aujourd'hui stationnée à Neufchâtel.

« Chargé du commandement de l'armée du Nord, elle est placée de la manière suivante :

« La 1re et la 2e division de cavalerie sont en avant

de Laon ; la cavalerie et l'infanterie de la garde en arrière de Laon ; le corps du général Reille sous Soissons.

« Mon intention est que votre corps d'armée appuie sur-le-champ à gauche et garde la ligne de l'Aisne, votre gauche à Sermoise et votre droite vers Beauzieux ; vous occuperez Vailly.

« Tâchez d'être rendu pour le 27 dans cette position.

« Le corps de cavalerie du général Pajol a ordre de se rendre demain de Berry-au-Bac à Coucy.

« Le corps du général Exelmans quittera demain Château-Porcien pour venir prendre position à Corbeny, Craonne, s'étendant par sa gauche jusqu'à Pargny.

« Je désire que vous fassiez préparer des ponts sur la Vesle, dans le cas où il y aurait nécessité de passer sur la rive gauche de cette rivière.

« Il est nécessaire aussi que vous donniez des ordres pour que Reims soit mis dans un meilleur état de défense qu'il ne l'est maintenant. Veuillez, je vous prie, vous occuper de cet objet, qui n'est pas sans importance. »

Lettres écrites le 25 juin 1815 au maréchal de Grouchy :

Rethel, 25 juin 1815.

LE GÉNÉRAL VANDAMME A GROUCHY.

« Monseigneur, j'ai l'honneur de rendre compte à Votre Excellence que le 3e corps d'armée est en marche

depuis Signy-le-Grand jusqu'à Rethel. Ses têtes de colonne dépassent aujourd'hui cette dernière ville. Ce corps, comme toute l'armée du maréchal Grouchy, est intact et très-beau, malgré les fatigues et le mauvais temps. Nous ramenons tout notre matériel, nous marchons dans le plus grand ordre. Les événements qui se passent aujourd'hui nous affligent, mais ne nous abattent point. Nous sommes tout entiers à la patrie et prêts à lui rendre tous les services qu'elle peut attendre de soldats dévoués et disposés fermement à faire respecter les droits et l'indépendance de la nation. »

Paris, le 25 juin 1815, quatre heures après midi.

LE MINISTRE DE LA GUERRE A GROUCHY.

« Monsieur le maréchal, l'intention de la commission du gouvernement est que vous vous rendiez de suite à Paris avec votre corps d'armée, c'est-à-dire les 3ᵉ, 4ᵉ corps, et votre cavalerie, que vous vous dirigiez par la route la plus courte, en faisant de bonnes marches.

« Vous prendrez toutes les mesures pour assurer les subsistances, et vous me ferez connaître à l'avance votre itinéraire, pour que je puisse envoyer des ordres.

« La commission du gouvernement vous ayant confié en outre le commandement des troupes qui restent à Soissons, c'est-à-dire des 1ᵉʳ, 2ᵉ, 6ᵉ corps et de la garde, vous resterez de votre personne à Soissons pour

l'exécution des mesures prescrites au général Reille et de l'organisation ; à moins que les mouvements de l'ennemi ne vous forcent à retirer aussi ces troupes sur Paris, ce que vous feriez dans le plus grand ordre, en détruisant tous les ponts sur l'Aisne et l'Oise. »

Paris, le 25 juin 1815.

LE MINISTRE DE LA GUERRE A GROUCHY.

« Monsieur le maréchal, je vous avais envoyé l'ordre de vous rendre à Paris avec votre corps d'armée ; mais je reçois à l'instant une lettre de M. le général Corbineau qui m'annonce que votre jonction est faite et que l'ennemi n'a encore montré que de la cavalerie. Votre arrivée à Paris serait intempestive. Je révoque l'ordre, en laissant à votre disposition le moment de votre mouvement sur Paris.

« Il faut prendre de suite des dispositions pour faire occuper fortement Compiègne, Pont-Sainte-Maxence et Creil ; choisissez de bonnes positions, faites faire des retranchements : il est d'une haute importance que vous preniez une belle attitude, vous aurez rendu un grand service à notre patrie.

« Je suis informé que l'armée a en vous la confiance que vous méritez ; profitez-en : faites un ordre du jour pour faire rougir les troupes de leurs excès. Les soldats abandonnent leurs drapeaux, et on est en présence de l'ennemi ; faites-leur connaître que la peine capitale est attachée à un délit de cette nature. Établissez des commissions militaires dans toutes les divisions, et que

l'on sévisse aussi contre le maraudage. Le soldat français est plus craint de ses compatriotes que les soldats ennemis.

« Il est bon, toute réflexion faite, que vous occupiez Pontoise, afin que vous ayez des rapports sur tout le cours de l'Oise.

« Je donne des ordres pour que l'on retire toutes les embarcations et pour qu'on abîme les gués ; faites retrancher les ponts et faites-les défendre par de l'artillerie et de bonnes troupes ; prenez toutes les mesures pour détruire ces ponts, dans le cas où vous seriez obligé de vous replier.

« Envoyez vos parcs de réserve à Villers-Cotterets et Crépy.

« Prenez des mesures, Monsieur le maréchal, contre ceux qui voudraient désorganiser votre armée et exciter le soldat à la désertion ; publiez les peines que les lois militaires de tous les pays infligent à ceux qui seraient coupables de ces crimes.

« S'il vous est possible d'intercepter toute communication avec l'ennemi, faites-le ; il faut aussi vous prémunir contre les émissaires qui vous viendraient de Paris. Il faut que l'on ne puisse arriver à votre armée qu'avec des passeports qui seront visités par votre gendarmerie, qui surveillera néanmoins tous ceux qui en seraient porteurs.

« Faites aussi connaître franchement par un ordre du jour la situation des choses. Napoléon Ier a abdiqué, et désormais il ne peut plus rien être pour nous, pour tout homme d'honneur et fidèle à la patrie.

« Les Chambres ont nommé une commission de gouvernement qui a envoyé des commissaires près des puissances alliées pour déclarer que les motifs de la guerre n'existent plus, puisque Napoléon a abdiqué et qu'il n'est plus rien pour la France. Si les puissances ont été sincères dans leurs déclarations, la paix doit être sous peu rendue à l'Europe. Si les commissaires ne sont pas reçus, alors c'est à notre indépendance, à nos libertés civiles, politiques et même individuelles qu'on en veut, et la guerre devient nationale. L'univers verra, malgré nos revers, que nous saurons déployer toute l'énergie d'un peuple qui veut rester libre.

« Faites-moi connaître, Monsieur le maréchal, l'emplacement de toutes vos troupes et préparez-en l'organisation.

« Vous êtes un homme d'honneur, vous avez un beau caractère, et ce ne sera pas en vain que le gouvernement aura mis sa confiance en vous. L'attitude que vous donnerez à l'armée suffira pour rendre un grand service à notre patrie.

« On s'aperçoit que les partis sont comprimés à Paris. L'esprit des Chambres et du gouvernement est excellent : tous n'ont d'autre but que de sauver la France.

« Je donne des ordres pour qu'on envoie à Villers-Cotterets le plus de gendarmes possible ; vous vous en servirez pour appuyer vos derrières et arrêter les déserteurs. »

Paris, le 25 juin 1815.

LE MINISTRE DE LA GUERRE A GROUCHY.

« Monsieur le maréchal, j'ai l'honneur de vous prévenir que je donne ordre à M. le lieutenant général Drouot de se rendre sur-le-champ et en poste à Soissons pour y être à votre disposition. »

Paris, le 25 juin 1815, à minuit.

LE MINISTRE DE LA GUERRE A GROUCHY.

« Monsieur le maréchal, je reçois à l'instant votre lettre du 24 courant. Je m'empresse d'en communiquer le contenu à la commission du gouvernement, qui sans doute sera l'interprète de toute la France en proclamant que vous, les généraux etl es troupes, avez bien mérité de la patrie. Ces témoignages de reconnaissance de la nation, j'aime à le dire, ne peuvent être mieux décernés que dans cette circonstance.

« Vous allez vous trouver avec des troupes qui malheureusement ont été dans ce grand revers du 18, et qui, selon tous les rapports, s'en ressentent encore. Prenez toutes les mesures nécessaires pour empêcher que la contagion ne gagne votre belle armée. Il faut la faire appuyer sur votre gauche, la mettre du côté de Compiègne et lui faire occuper, y compris Pontoise, tous les ponts de l'Oise, en y faisant faire des ouvrages de circonstance et établir des batteries derrière.

« Il y a à Compiègne une manutention qui servirait

à cette armée. Jusqu'à ce que vos services soient bien organisés, tirez des subsistances de Reims.

« Un grand désordre règne dans les 1er, 2e et 6e corps. Prenez, ainsi que je vous l'ai mandé hier soir, de fortes mesures, et faites écrire circulairement dans toutes les communes pour que l'on arrête les maraudeurs et qu'on les conduise à votre quartier général. J'ai l'expérience qu'un exemple fait à propos suffit pour ramener l'ordre.

« Veuillez, Monsieur le maréchal, m'envoyer la relation détaillée de vos affaires, pour que toute la France puisse la connaître, et désignez-moi les officiers et soldats pour lesquels vous demandez des récompenses.

« J'ai fait un ordre du jour pour faire rejoindre les généraux, officiers et soldats qui avaient abandonné leur poste.

« Cherchez à communiquer avec la garnison de Laon pour remonter son moral. Vous enverrez des détachements de cavalerie commandés par de bons officiers pour communiquer avec la Fère, Ham et avoir des nouvelles positives des colonnes ennemies qui se trouvent dans cette direction.

« Il y a un assez mauvais esprit parmi les habitants de Soissons et du territoire. Prévenez-en les généraux et officiers pour que ce mauvais esprit n'influe pas sur le soldat, et qu'on se mette toujours en garde contre les perfides suggestions de nos ennemis intérieurs.

« Mettez des gendarmes en sauvegarde chez les maîtres de poste. »

« *P. S.* J'ai donné ordre de faire évacuer sur Paris une partie des approvisionnements qui sont à Soissons. Arrêtez-en une partie à Compiègne. Il est essentiel que Compiègne soit occupé par de bonnes troupes et des généraux distingués. Il y a le château dont on peut tirer un très-grand parti. Chargez le général Rognat d'y faire quelques travaux de circonstance. Les habitants s'y sont défendus très-bien l'année dernière. »

Paris, le 25 juin 1815, à minuit.

LE MINISTRE DE LA GUERRE A GROUCHY.

« Monsieur le maréchal, j'ai soumis la lettre que je vous ai adressée hier soir et qui vous a été remise par mon aide de camp Marbot, à la commission de gouvernement; qui en a approuvé le contenu; mais elle m'a chargé de vous dire que vous deviez éviter une bataille générale. Vous ne devez pas vous retirer devant de la cavalerie; mais il faut vous replier assez à temps pour n'être pas contraint à un engagement général, puisque votre armée est destinée à la défense des retranchements de Paris. Avec les troupes qui y sont et que l'on y réunit, nous aurons, y compris vos forces, au moins cent mille hommes de troupes de ligne.

« Avec de pareilles forces, l'ennemi y regardera à deux fois, et écoutera des propositions, dans la supposition qu'il aurait refusé d'écouter les commissaires extraordinaires.

« Je vous recommande, Monsieur le maréchal, de faire occuper fortement Compiègne. »

Journée du 26 *juin* 1815.

Le maréchal Grouchy quitta Reims le 25 très-tard pour porter son quartier général à Soissons de grand matin. Le 26 il arriva dans cette dernière ville à huit heures ; il écrivit au ministre de la guerre :

« J'arrive à l'instant, Monsieur le maréchal, et reçois la dépêche du 25 juin par laquelle vous révoquez l'ordre de porter le corps d'armée que je commande sur Paris. Les lettres par lesquelles vous me prescriviez ces mouvements ne me sont pas parvenues, les officiers qui en étaient porteurs ne m'ayant pas joint.

« Je viens de conférer avec M. le maréchal Soult, et me suis trouvé entièrement de son avis, quant aux dispositions à prendre dans ce moment. Je vais porter des troupes sur Compiègne, où je vous engage à diriger de Paris par la route de Senlis tout ce qui peut s'y trouver de disponible.

« Les premières divisions de l'aile droite arrivent seulement aujourd'hui à Reims et j'ai encore des troupes en ce moment à Rethel ; l'arrivée de celles-là ne pourra donc vraiment être effectuée avant trois jours. Mais dès aujourd'hui je ferai marcher par ma gauche et occuperai le plus tôt possible Verberie, Pont-Sainte-Maxence et Creil. Plus près que moi de Pontoise, je vous demande, Monsieur le maréchal, de donner directement des ordres pour la mise en état de ce pas-

sage sur l'Oise comme aussi de ceux de Beaumont, Creil, et Pont-Sainte-Maxence. Un ordre à cet égard, émanant de Votre Excellence.

GROUCHY AU MINISTRE DE LA GUERRE.

26 juin 1815.

« Quelque honoré que je sois, Monsieur le maréchal, du commandement auquel je me trouve appelé, je suis trop dévoué à mon pays pour ne pas le regarder comme au-dessus de mes forces. Il l'est en ce moment surtout, où la désorganisation de l'aile gauche de l'armée affaiblit sensiblement le moral des troupes que j'ai ramenées; depuis qu'elles sont en contact avec les fuyards et les débris que nous avons rencontrés à Rocroy, Mézières et Reims, nous perdons par la désertion, ainsi que je l'ai marqué plusieurs fois.

« L'aile droite ne se compose que de vingt mille hommes d'infanterie, cinq mille chevaux, et cent quatre bouches à feu.

« Je doute, quoi qu'on en dise, que ce qui se trouve ici forme une masse égale, et elle est moins bien disposée. Il faut des mains plus exercées et plus habiles que les miennes pour en tirer un bon parti.

« Veuillez soumettre mes observations au gouvernement provisoire, et l'assurer que si mes talents égalaient mon dévouement à la patrie, je ne me permettrais pas le vœu que j'exprime ici, de voir l'armée confiée à des mains plus habiles que les miennes.

Soissons, 26 juin 1815.

GROUCHY AU GÉNÉRAL REILLE.

« Veuillez, mon cher général, partir sur-le-champ des positions que vous occupez à Soissons, avec votre corps d'armée, votre artillerie et tout ce qui en dépend, et vous rendre à Nanteuil, où vous prendrez position en arrière de ce bourg, laissant un fort poste, à la sortie du bois et de la route de Crépy, et occupant Versigny. Prenez vos vivres pour deux jours, avant de vous mettre en marche, et ne perdez pas de temps à exécuter votre mouvement. »

Nous avons fait remarquer que depuis la nouvelle formation donnée à l'armée du Nord, le général d'Erlon se trouvait sans commandement. En ce moment cela pouvait avoir des inconvénients graves, le général étant le plus rapproché de Compiègne, fortement menacé. Grouchy, faisant appel au patriotisme de d'Erlon, lui écrivit le 26 juin de Soissons :

« Mon cher général, le gouvernement ignorait sans doute que vous fussiez ici, lorsqu'il a réuni son corps à celui du général Reille et du général comte de Lobau ; cette disposition étant tout à fait contraire au bien du service, je crois devoir en suspendre l'exécution ; j'en rends compte au ministre.

« Veuillez, mon cher général, vous porter avec le 1er corps à Compiègne, où vous prendrez position ; je désire que vous y soyez établi demain ; je mets sous

vos ordres le 3e et 4e corps de cavalerie, commandés par les généraux Kellermann et Milhaud. Ils sont cantonnés l'un et l'autre sur la route de Soissons à Compiègne, le premier à Amblemy, et le second au village du Châtelet. — Vous leur adresserez des ordres et en disposerez pour éclairer les routes de Noyon, Montdidier et autres, aboutissantes à Compiègne. Vous ferez rétablir les travaux défensifs qui avaient été faits l'an passé pour la défense de cette ville ; vous ordonnerez qu'on prépare les moyens de faire sauter le pont de Compiègne, et vous ferez éclairer la route à droite de l'Oise, ayant un poste à l'intersection des chemins de Compiègne à Clermont, et de Pont-Sainte-Maxence à Roye. En tenant ce point constamment surveillé, on sera assuré que l'ennemi se porte sur l'Oise, et manœuvre sur notre flanc gauche, comme divers rapports l'annoncent.

« Je désire, mon cher général, que vous fassiez détruire toutes ces embarcations et bacs qui peuvent se trouver sur l'Aisne, depuis Soissons jusqu'à Compiègne. Veuillez aussi vous assurer s'il n'existe point un pont sur cette rivière à hauteur du village d'Attichy. S'il en est ainsi, faites-le également détruire, je vous prie.

« Enfin, mon cher général, je m'en remets à vos lumières quant aux mesures à prendre pour assurer la gauche de l'armée, et vous demande bien instamment de me tenir exactement informé de tout ce que vous apprendrez des mouvements de l'ennemi.

« *P. S.* J'ai déjà envoyé un officier du génie et une

compagnie de sapeurs à Compiègne ; vous l'utiliserez pour l'amélioration ou l'accroissement des travaux de lalace. »

Soissons, le 26 juin 1815, à cinq heures du soir.

GROUCHY AU MINISTRE DE LA GUERRE.

« Monsieur le maréchal, j'ai reçu vos dépêches du 25 juin, à minuit, et du 26 juin, à deux heures et demie du matin.

« La désorganisation de l'armée qu'on a cherché à réformer ici, est toujours bien affligeante : quelques ordres que je donne, quelques mesures que je prenne, on ne peut retenir le soldat, qui, en quittant ses drapeaux, se livre aux plus coupables excès.

« La garde impériale continue aussi à se débander, travaillée par des agitateurs qui cherchent à lui persuader qu'elle peut encore être utile aux intérêts de l'empereur Napoléon à Paris ; elle embrasse ce prétexte pour quitter ses rangs, se dirigeant vers la capitale.

« J'ai peu de moyens coercitifs pour m'opposer à ce torrent; la gendarmerie n'est pas en nombre suffisant et mal commandée par le colonel Gaspard Thierry. Il n'y a plus d'officier général de gendarmerie à Soissons ; veuillez y en envoyer, ainsi que des gendarmes.

« C'est sur les routes d'ici à Paris qu'il conviendrait surtout de faire arrêter les déserteurs, notamment ceux de la garde.

« J'ai publié une proclamation à l'armée et un

ordre du jour; des exemples auront lieu aussitôt que possible, mais je ne puis qu'inviter le gouvernement à donner des ordres sevères aux sous-préfets et maires sur tous les points, sur mes derrières, pour qu'on y fasse saisir ces misérables fuyards.

« Les troupes qui sont à Soissons me paraissent peu en état de se battre; la cavalerie est mieux disposée que l'infanterie, et on pourra encore en tirer parti. Mais il ne faut pas songer à livrer une bataille avec une infanterie aussi terrifiée ceux qui parleraient un autre langage au gouvernement ne se chargeraient pas, je pense, de les mener au combat.

« La position de l'armée est celle-ci :

« La division de cavalerie légère du général Jacquinot est établie au faubourg de Laon ;

« Les troupes de la garde, infanterie et cavalerie, entre Soissons et Laon;

« Le corps de cavalerie du général Exelmans a ordre de prendre position à Craonne, Corbeil, et de se prolonger vers l'Ange-Gardien;

« Le corps de cavalerie du général Pajol est en arrière de ceux-ci;

« Le premier corps aux ordres du général Reille est sous Soissons, moins le 1er corps qui est en marche pour Compiègne.

« L'infanterie de l'aile droite commencera à arriver demain : je pense bien, comme le général Haxo, que la ligne de l'Aisne n'en est réellement pas une, mais il est trop tard pour aller occuper les positions qu'il indique; en les prenant maintenant on s'expo-

serait à recevoir en avant de Soissons une bataille qu'on n'est pas en état de livrer.

« D'ailleurs, l'ennemi manœuvre en ce moment, il me paraît faire par sa droite un mouvement sur notre gauche pour arriver sur l'Oise.

« J'ai donç envoyé ce matin, ainsi que je l'ai marqué, le comte Domont sur Compiègne avec son corps et ceux de cavalerie des généraux Kellermann et Milhaud, j'ai pensé qu'il convenait de laisser au comte d'Erlon le commandement du 1er corps, bien qu'il dût être réuni plus tard au corps du général Reille; c'est utiliser un officier général distingué, et qui aura plus d'influence pour retenir des soldats dont il est connu, que n'en aurait le général Reille.

« Demain, je ferai filer le restant du corps du général Reille dans la direction de Compiègne; j'eusse préféré envoyer de ce côté de meilleures troupes, mais l'urgence de faire occuper Compiègne et le bord de l'Oise et la nécessité de ne point mettre les troupes de l'aile droite en contact avec celles-ci, me forcent à prendre cette mesure.

« L'ennemi, qui est aux portes de Laon, a coupé les communications avec la Fère et attaqué ce matin, en avant de Coucy, une des divisions de cavalerie légère des corps Pajol; il s'est retiré après avoir vu ce qu'elle était.

« Je vous dois rendre compte que le départ du duc de Dalmatie a tout à fait désorganisé la partie bureaucratique de l'état-major de l'armée; c'est à qui le suivra à Paris, s'y disant autorisé par le maréchal;

on ne se fait pas d'idée d'un découragement et d'un abandon aussi complet que celui dans lequel l'action publique est laissée par tous les officiers généraux de l'armée particulière : c'est également scandaleux et affligeant.

« Je vous prie de faire arrêter à Paris ceux qui donnent ce lamentable exemple.

« Envoyez-moi, je vous prie, le général Guilleminot, et qu'il amène des officiers et secrétaires pour le seconder,

Soissons, le 26, à huit heures du matin.

GROUCHY AU GÉNÉRAL VANDAMME.

« Mon cher général, les nouvelles que je reçois de l'armée ennemie, à mon arrivée ici, prouvent qu'elle manœuvre par sa droite ; en conséquence, je vais porter à Compiègne le corps du général Reille, et j'ai besoin que vous vous rendiez le plus promptement possible ici avec votre corps d'armée. De Fismes dirigez votre première division sur Soissons ; ne prenez point position comme je vous l'avais prescrit par mon ordre d'hier, la droite à Beaurieux et la gauche à Sermoise. Arrivez ici avec tous vos moyens et la rapidité que permet l'état de fatigue des troupes.

« Emportez le plus de vivres qu'il vous sera possible, et marquez-moi si demain votre 1re division sera ici de bonne heure.

Soissons, le 26 juin 1815.

GROUCHY AU GÉNÉRAL MORAND.

« Monsieur le comte, j'ai l'honneur de vous prévenir que les avant-postes du général Subervic ont été changés cette nuit à Follembroy, en avant de Coucy, ce qui semble annoncer de la part de l'ennemi l'intention de se porter en avant en manœuvrant par sa droite; en conséquence tenez-vous en communication avec le général Subervic, et s'il était forcé à un mouvement rétrograde, il faudrait vous replier; cependant, comme la cavalerie de l'aile droite arrive aujourd'hui à Corbeny et Craonne, vous sentez qu'il faut manœuvrer de manière à les rallier à vous avant d'effectuer votre retraite sur Soissons.

« M. le maréchal Grouchy, qui arrive en ce moment, m'a chargé de vous prescrire ces dispositions. »

Au milieu de toutes ses graves occupations et préoccupations, Grouchy trouva le temps d'écrire au duc d'Otrante, présidentdela commission exécutive, en faveur de la veuve d'un des braves officiers généraux de son armée, le général de Penne, tué à l'attaque de Bielge le 19 juin. Voici la lettre du maréchal :

Soissons, 26 juin 1815.

GROUCHY AU PRÉSIDENT DU GOUVERNEMENT.

« Monsieur le président, le brave général Penne a péri au champ d'honneur, lors de l'attaque que je fis

faire du village de Bielgo le 19 juin dernier ; l'intrépidité de cet officier général contribua éminemment au succès de cette attaque, qui mit à même de passer la Dyle et de poursuivre l'ennemi sur la route de Bruxelles.

« Sa veuve réclame de la justice nationale la pension à laquelle les services signalés de son mari lui donnent des titres. Permettez qu'appuyant de tout l'intérêt que je dois à la mémoire d'un de mes dignes camarades la pétition de son épouse, je la joigne à ces lignes, et que j'aie l'honneur de vous prier d'engager l'Assemblée à l'accueillir favorablement. »

Le maréchal, profitant de la demande d'armistice adressée aux généraux ennemis, écrivit à Wellington le 26 juin :

GROUCHY A LORD WELLINGTON.

« Monsieur le maréchal, l'attachement que je porte au lieutenant général comte de Lobau me fait vivement désirer de savoir s'il est du nombre de ceux que le sort des armes a fait tomber aux mains des troupes sous vos ordres, à la bataille de Mont-Saint-Jean.

« Assuré à l'avance des égards que le caractère de Votre Excellence garantit aux prisonniers, je croirais lui faire injure en réclamant en sa faveur tous les secours que peut nécessiter sa position ; je me bornerai donc à demander à Votre Excellence des nouvelles du comte Lobau et à vous offrir le renouvellement des sentiments etc. »

Grouchy, toutefois, conserva quelques jours encore,

et tant qu'il crut pouvoir être utile à la France, le commandement de l'armée du Nord.

Dans la journée du 26 juin, il reçut plusieurs dépêches importantes :

Reims, 26 juin 1815, onze heures du matin.

LE GÉNÉRAL VANDAMME A GROUCHY.

« Monsieur le maréchal, jusqu'à présent il n'y a rien de nouveau dans toute l'étendue du pays occupé par le 3e et le 4e corps. Ce dernier prendra position aujourd'hui 26 depuis Junchery jusqu'à Fismes. Demain de bonne heure les trois divisions seront rendues à Beaurieux, à Vailly et à Sermoise.

« Le 3e corps occupe Reims par deux divisions. Une est en avant, sur Vitry, et la 5e est en arrière sur Ducy.

« Une arrière-garde de hussards est restée vers Rethel pour avoir des nouvelles de Vervins, Mézières, Sedan. Demain toutes les troupes de ce corps se trouveront à Fismes. N'ayant qu'une arrière-garde à Reims, je pense, Monsieur le maréchal, que vous jugerez à propos d'y laisser un bataillon, ne fût-ce que les Suisses. La garde nationale fera peu d'efforts, et il serait honteux qu'un parti de cavalerie prît cette place. J'attendrai les ordres de Votre Excellence.

« Je serai demain à Soissons : à tous égards, j'ai encore besoin à Reims de toute cette journée.

« Le général Vallin, qui m'a envoyé demander des ordres, restera aujourd'hui où il est, à Neufchâtel.

« Tout marche bien, Monsieur le maréchal. Nos troupes se nettoient, sont payées et nourries. Elles combattront bien, s'il le faut. Elles sont, comme nous, toutes à la patrie. »

Reims, 26 juin 1815, trois heures de l'après midi.

LE GÉNÉRAL VANDAMME A GROUCHY.

« Je reçois à l'instant les ordres de Votre Excellence, qui me prescrivent de ne pas prendre position sur l'Aisne, mais de presser mon mouvement sur Soissons.

« Je ferai ce mouvement avec toute la rapidité possible, et demain une grande partie des troupes que je commande sera à Soissons.

« J'aurai l'honneur de rendre compte à Votre Excellence de ma position. Demain à midi à mon arrivée je lui expédierai un officier en courrier sur Compiègne.

« Nous n'avons rien de nouveau de ce côté jusqu'à présent. »

Chaillevois, le 26 juin 1815, à dix heures du soir.

LE GÉNÉRAL LEFEBVRE-DESNOUETTES A GROUCHY.

Monseigneur, l'ennemi ayant occupé aujourd'hui Coucy-le-Château, où je croyais placée la 5e division qui est je ne sais où, je me vois forcé d'évacuer les positions de la garde devant Laon. Demain dans la matinée je prendrai position à Laffaux avec toutes les troupes par cette rive de l'Aisne et j'y attendrai vos ordres. Je ferai prévenir le commandant de Laon de

cette disposition. J'ai vu les commissaires envoyés à l'ennemi ; ils n'avaient pas encore le passeport à sept heures et étaient décidés à aller vers Reims et Metz.

Paris, le 26 juin 1815, deux heures et demie.

LE MINISTRE DE LA GUERRE A GROUCHY.

« Monsieur le maréchal, je reçois à l'instant un rapport du duc de Dalmatie, qui me dit qu'il y a une grande défection dans la garde ; qu'elle est encore frappée ; qu'il y a eu une terreur panique, où des sous officiers même se sont sauvés. Ne négligez rien pour guérir ces imaginations. Il paraît quo l'Aisne est guéable presque partout. »

LE MINISTRE DE LA GUERRE A GROUCHY.

« Général, je n'ai pas besoin de vous faire sentir combien il est nécessaire de prendre des mesures pour arrêter les fuyards qui quittent l'armée, et de les ramener sous les drapeaux.

« La commission du gouvernement a porté son attention sur cet objet, et en a fait la matière d'un arrêté dont je vous transmets ci-joint copie. Donnez sur-le-champ vos ordres pour que cet arrêté soit exécuté avec vigueur et célérité dans l'étendue de votre commandement. Faites former des détachements de marche, donnez-leur la direction la plus convenable et profitez de tous les moyens d'escorte pour prévenir de nouvelles désertions parmi ces détachements ; enfin informez-moi de leur départ et de leur destination. »

Paris, le 26 juin 1815.

LE MINISTRE DE LA GUERRE A GROUCHY.

« Monsieur le maréchal, je vous préviens qu'en exécution de mes ordres, le général Buquet vient de prescrire aux gendarmes destinés à former la compagnie de gendarmerie du grand quartier-général de l'armée du Nord, de se rendre sur-le-champ à Villers-Cotterets pour y arrêter les soldats fuyards qui quittent l'armée.

« Je donne également l'ordre à tous les gendarmes de la garde qui sont disponibles à Paris, d'en partir de suite pour se rendre aussi à Villers-Cotterets, où ils resteront pour le même objet jusqu'à ce qu'ils aient été relevés par cent gendarmes qui vont être appelés des légions les plus voisines de Paris. »

On a vu que Grouchy avait instamment prié le général d'Erlon de conserver le commandement du 1er corps et de se porter sur Compiègne. D'Erlon consentit à ce que lui demandait le maréchal et écrivit le 26 au ministre de la guerre, de Soissons :

« Mon prince, d'après la nouvelle organisation arrêtée par le gouvernement pour l'armée du Nord, les 1er, 2e et 6e corps devant être réunis sous les ordres de M. le lieutenant-général comte Reille, je me trouvais disponible et j'allais partir pour Paris, lorsque M. le maréchal comte Grouchy vient me demander de la manière la plus pressante de ne pas quitter le 1er corps ; Son Excellence ayant considéré ma présence nécessaire

au bien du service, je n'ai pas cru devoir me refuser à ses instances, quoique le 1er corps ne soit plus, vu sa force, qu'une simple division, ainsi que le verra Votre Excellence par l'état de situation que je joins ici.

« Je pars pour Compiègne avec le 1er corps et j'y resterai provisoirement jusqu'à ce que Votre Excellence ait bien voulu me faire connaître les intentions du gouvernement à mon égard; je la supplie d'être auprès de lui l'interprète de mes sentiments, en l'assurant que toujours il me trouvera disposé à donner de nouvelles preuves de mon dévouement à ma patrie. »

A cette lettre de d'Erlon était joint un état de situation du 1er corps.

L'effectif était de quatre mille six cents hommes d'infanterie, la division de cavalerie légère était avec la garde et l'artillerie avait été dirigée sur la Fère.

Le général ajoute cependant que le 1er corps vient de recevoir une batterie de six pièces avec ses caissons.

Documents relatifs à la journée du 27 *juin* 1815.

On a vu que Grouchy était très-inquiet de la négligence du major-général, Soult, relativement à Compiègne. En effet, l'ennemi n'eut pas de peine à s'emparer de la ville et des passages de l'Aisne, avant l'arrivée de d'Erlon et de son corps d'armée. C'était une faute capitale du duc de Dalmatie; il fallait dès lors se replier droit sur Paris.

Toute la correspondance du 27 juin roule sur cette affaire importante. D'Erlon fait d'abord connaître à Grouchy que l'ennemi occupe Compiègne et qu'il a

engagé la canonnade, mais qu'au moment où il cherchait à tourner la ville, lui est arrivé son ordre de gagner Senlis. En effet, le maréchal ayant cru par divers rapports que l'ennemi n'avait que de la cavalerie à Compiègne, avait prescrit à d'Erlon de s'y établir, mais, sachant que la ville était fortement occupée, il lui écrit de se replier sur Senlis. Bientôt le mouvement rapide de l'ennemi se dessina sur Paris; le maréchal ne songea plus qu'à arriver avant les alliés dans la capitale, et expédia ordre sur ordre pour que l'on marchât sur cette ville.

Paris, 27 juin 1815, trois heures du matin.

LE MINISTRE DE LA GUERRE A GROUCHY.

« Monsieur le maréchal, j'apprends à l'instant que l'ennemi était hier dans l'après-midi entre Compiègne et Noyon.

« Le duc de Dalmatie, que j'ai vu ce soir, m'a dit avoir dirigé sur Compiègne de l'artillerie et de la cavalerie (1). Il est à craindre que ces troupes n'aient été envoyées trop tard.

« C'est une très-grande faute de n'avoir pas fait occuper en force Compiègne, en se retirant même de Laon, surtout lorsqu'on a eu connaissance que l'ennemi avait pris la route de Saint-Quentin.

« Je sais très-bien, monsieur le maréchal, que cela

(1) Ce n'était pas le major général, mais bien Grouchy lui-même qui avait dirigé ces troupes sur Compiègne, dès qu'il avait su de la bouche de Soult, en arrivant à Soissons, qu'il n'avait fait occuper ni Compiègne ni les passages de l'Aisne.

vous est étranger; mais il est instant de réparer le mal, et d'empêcher l'ennemi de se mettre entre vous et Paris. Ainsi, à la réception de ma lettre, vous donnerez des ordres pour faire arriver vos troupes à marche forcées et sans confusion, tout le brave corps que vous avez ramené et toutes les autres troupes. Dans le cas où l'ennemi serait à Compiègne, il faut diriger ce que vous avez de plus solide en généraux et en troupes sur Senlis et Crépy, pour couvrir votre mouvement.

« Envoyez dans toutes les directions sur la route de Paris, pour faire rétrograder tous les convois d'artillerie et de subsistances qui seraient dirigés sur vous.

« J'envoie un officier pour arrêter tout à Dommartin. Les subsistances seront déposées dans un magasin pour être distribuées aux troupes.

« Adressez-moi l'itinéraire des différentes colonnes et de leur composition, pour que je puisse envoyer des ordres dans les différentes directions où elles se trouvent.

« Vous avez ramené avec vous une bonne artillerie. Elle fera l'arrière-garde de votre infanterie. Il est nécessaire que ce mouvement soit caché.

« Vous sentez, monsieur le maréchal, combien il est important que toute l'armée se rallie dans les retranchements de Paris. Au moins cela donnera aux chambres et au gouvernement le moyen de traiter et d'obtenir des conditions telles que l'on puisse empêcher les alliés d'entrer dans Paris.

« Dirigez deux à trois cents hommes de bonnes

troupes et un bon commandant, pour occuper Château-Thierry, qui est bien retranché.

« Vous enverrez l'ordre au général Leclerc, qui est à Sainte-Menehould, de se porter sur Châlons et Epernay, et de faire sauter les ponts si l'ennemi se présente en forces majeures. Il faut que ces dispositions soient faites d'avance.

« Recommandez au commandant de Soissons une grande fermeté. Tous ces événements doivent être décidés en peu de jours.

« Vous ferez annoncer officiellement à Senlis qu'il arrivera de Paris une colonne de six mille hommes, dont quinze cents de cavalerie, et trente-six bouches à feu.

« Vous devez avoir déjà de la gendarmerie rendue à Villers-Cotterets. Il faut l'employer à faire rétrograder sur Paris tous les hommes isolés et les convois, et cela sans confusion.

« Vous donnerez l'ordre à tous les généraux et colonels d'envoyer l'état d'emplacement de leur troupe au général Guilleminot.

« Il sera établi de sa personne à Aubervilliers, qui est un peu à droite de la route, avant d'arriver à la Villette, et avant les retranchements. »

Soissons, le 27 juin 1815, à sept heures du matin.

GROUCHY AU GÉNÉRAL D'ERLON.

« Mon cher général, je reçois votre rapport de ce our à trois heures et demie. Vous ne devez pas perdre

un instant pour vous rendre à Senlis, où il sera important que vous preniez position de manière à pouvoir arrêter l'ennemi, qui ne manquera pas de vous suivre. Faites les dispositions que vous croirez convenables pour apporter quelque obstacle à sa marche et l'arrêter; il faut lui disputer le terrain, afin de gagner assez de temps pour laisser au corps du général Vandamme, qui ne doit partir qu'à deux heures du matin de Soissons, de pouvoir arriver à la hauteur de l'ennemi et le dépasser.

« La position topographique de Senlis me paraît devoir fournir toutes les chicanes que vous voudrez employer. Je m'en rapporte à tout ce que vous ferez dans une circonstance aussi importante et aussi difficile.

« Je vous préviens que le général comte Reille, qui est à Nanteuil, en partira demain pour se rendre à Gonesse. C'est sur ce point que vous devrez vous diriger lorsque vous quitterez Senlis, ce qu'il faut faire le plus tôt possible. Envoyez-moi un officier ici aussitôt votre arrivée à Senlis pour me faire part de votre position.

« *P. S.* Vous devrez trouver à Senlis, ou devant s'y rendre, des troupes que le ministre de la guerre a dû y envoyer. Envoyez à leur rencontre, pour qu'elles se réunissent à vous et vous soutiennent au besoin. »

Au pont de Berne, ce 27 juin 1815 (près Compiègne).

LE GÉNÉRAL D'ERLON A GROUCHY.

« Monsieur le maréchal, nous avons trouvé l'ennemi

en position en avant de Compiègne. La canonnade s'est engagée et a été assez vive. Comme la route de Soissons débouche devant la terrasse du château, qui est trop fort pour être attaqué de front, je m'occupais des moyens de le tourner par la route de Paris, quand j'ai reçu l'ordre de Votre Excellence de me porter sur Senlis; je vais exécuter ce mouvement en le masquant autant qu'il me sera possible, et je ferai en sorte de faire occuper Verberie et Pont Sainte-Maxence; mais je crains qu'il ne soit déjà trop tard. »

Soissons, le 27 juin, à huit heures du matin, 1815.

GROUCHY AU GÉNÉRAL D'ERLON.

« Mon cher général, je vous ai adressé deux ordres, le premier à trois heures du matin, le second à cinq heures; celui-ci rectifiera ceux que vous avez reçus. Par les rapports qui me parviennent, il paraîtrait que le mouvement de l'ennemi sur Compiègne n'est fait qu'avec de la cavalerie. Si cela est, il n'y a point d'inconvénient à ce que votre mouvement sur Compiègne s'effectue; dans le cas contraire, c'est-à-dire celui où l'infanterie y serait arrivée, ce qui annoncerait de la part de l'ennemi l'intention de déboucher par ce point, il faut que vous vous rendiez du point où vous vous trouvez sur Senlis, soit en traversant la forêt de Compiègne, soit en la longeant: vous occuperez Verberie et Pont-Sainte-Maxence, dont vous ferez couper le pont en toute hâte. Les rapports que je recevrai de

vous, détermineront le mouvement que je ferai faire à l'armée. »

Soissons, le 27 juin.

LE MARÉCHAL GROUCHY AU GÉNÉRAL DESNOUETTES.

« Vous avez très-bien fait, mon cher général, de vous porter à la position de Laffaux. Postérieurement à votre lettre de cette nuit, deux heures, vous en avez reçu une de moi qui vous prescrivait ce mouvement. Vous devez rester dans cette position jusqu'à nouvel ordre. Vous en recevrez dans la journée. Je vous prie, en attendant, de vous tenir en communication avec le général Subervic, qui était encore à deux heures du matin à Précy-au-Mont, et par conséquent bien en mesure de se lier avec vous.

« Lorsque vous ferez votre mouvement rétrograde, vous en ferez part au général Subervic, afin qu'il vous suive. »

Soissons, le 27 juin 1815, à huit heures du matin.

GROUCHY AU MINISTRE DE LA GUERRE.

« Maréchal, j'ai l'honneur de vous rendre compte que l'armée prussienne est en marche par Noyon et Compiègne. Le quartier général du maréchal Blücher était hier à Noyon ; les ordres d'occuper Compiègne n'ont pu recevoir leur exécution : les lanciers prussiens sont entrés dans cette ville à huit heures et demie hier soir ; l'officier que j'y avais envoyé pour y faire couper le pont y est arrivé en même temps qu'eux.

« Le général comte d'Erlon, qui marchait avec son corps et deux corps de cavalerie, a ordre de se rendre à Senlis et d'y prendre position. Ce mouvement me paraissant pressant de porter des troupes de l'armée du Nord sous Paris, je dirige sur-le-champ le corps du général Reille sur Nanteuil, où il prendra position. Je reploierai dans la journée les corps de la garde qui sont entre Soissons et Laon, et les dirigerai sur Villers-Cotterets, où je porterai probablement mon quartier général ce soir.

« Le corps du général Vandamme arrivera dans la journée à Soissons ; il formera l'arrière-garde, et continuera son mouvement demain, sur Paris.

« Ci-joint divers rapports ; ils feront voir à Votre Excellence que le mouvement de l'ennemi sur Paris est tout à fait prononcé et qu'il n'y a plus un moment à perdre pour y réunir l'armée et y organiser les moyens de défense que le gouvernemet jugera nécessaires.

« *P. S.* Les lanciers entrés hier soir à huit heures et demie à Compiègne portaient la cocarde blanche et ont été reçus aux cris de *Vive le roi!* »

Soissons, le 26 au soir.

GROUCHY AU GÉNÉRAL SUBERVIC.

« Mon cher général, le mouvement que l'ennemi a fait sur vous peut annoncer le dessein de se porter sur Soissons pour couper ce qui est entre Laon et cette ville ; ou a pour objet de masquer le mouvement de son

armée qui se porterait sur Noyon. Il est donc extrêmement intéressant que vous teniez le plus possible à Crécy-au-Mont, afin de donner le temps aux troupes qui sont sous Laon, de venir prendre la nouvelle position que je leur fais occuper à Chavignon et Lafaux. C'est la cavalerie de la garde qui est dans ce dernier endroit.

« La division Soult, qui est ce soir à Vailly, ira vous rejoindre demain de bonne heure et vous donnera le moyen de tenir plus longtemps.

« Donnez-moi fréquemment de vos nouvelles ; je les attends avec une extrême impatience. »

Soissons, le 26 juin 1815.

GROUCHY AU GÉNÉRAL KELLERMANN.

« Je vous prie, mon cher général, de continuer le mouvement sur Compiègne avec votre corps d'armée. Veuillez seulement laisser deux postes de correspondances à Battichy, pour assurer la communication entre Compiègne et Soissons. Ces postes devront être commandés par des officiers auxquels vous voudrez bien prescrire de surveiller les rives de l'Aisne, et de me tenir au courant, à Soissons, par de fréquents rapports, des mouvements qu'ils pourraient remarquer sur la rive droite de l'Aisne. »

Soissons, le 27 juin 1815, deux heures après-midi.

GROUCHY AU MINISTRE DE LA GUERRE.

« Monsieur le maréchal, je viens de recevoir la dé-

pêche de Votre Excellence en date de ce jour trois heures du matin. C'est effectivement une bien grande faute que la non-occupation de Compiègne, surtout quand on a vu que l'ennemi avait pris la route de Saint-Quentin. Aussitôt mon arrivée ici hier, j'ai cherché à la réparer en y envoyant le comte d'Erlon avec le 1er corps, fort d'environ quatre mille hommes, et les corps de cavalerie Kellerman et Milhaud, d'un millier de chevaux chacun. Malheureusement ils n'ont pu y arriver qu'à la pointe du jour, et l'ennemi y était entré dès hier.

« J'espère que le comte d'Erlon aura repris Compiègne, d'où il a ordre de venir prendre position à Senlis occupant Verberie et Pont-Sainte-Maxence. Comme on a canonné ce matin à la pointe du jour, je présume que c'est le comte d'Erlon qui aura occupé la ville. Dans le cas où il n'aurait pu en venir à bout, il a ordre de se porter sur Senlis en longeant ou traversant la forêt de Compiègne, en passant par Champeux et Mery.

« Le corps du général Reille, qui était en arrière de Soissons, est en marche pour Nanteuil, où il arrivera ce soir.

« La garde impériale, infanterie et cavalerie, se rend en ce moment à Villers-Cotterets, ainsi que le corps de cavalerie du général Pajol.

« La cavalerie du général Exelmans se porte de Fismes, où elle se trouvait, par Oulchy-le-Château, sur la Ferté-Milon, d'où elle marchera sur Paris par Assy et Dammartin.

« Le corps du général Vandamme partira d'ici à cinq heures du matin, formant l'arrière-garde, et ayant avec

lui deux divisions de cavalerie légère ; il arrivera par Villers-Cotterets et de là partie sur Crépy et Senlis et le reste du corps sur Nanteuil et Dammartin.

« La marche de l'aile droite de l'armée, de Reims sur Soissons, nous a placés dans une position fausse, surtout en raison de la non-occupation de Compiègne. Je fais ce qui dépend de moi pour en sortir heureusement.

« Tout annonce que l'ennemi poursuit rapidement son mouvement sur Paris par les rives de l'Oise. J'ai envoyé l'ordre de couper le pont de Pont-Sainte-Maxence aussitôt mon arrivée ici ; mais toutes ces dispositions sont trop tardives : il y a longtemps qu'elles auraient dû être prises.

« J'aurai l'honneur de vous écrire ce soir de Villers-Cotterets, et de vous donner des nouvelles du côté de Senlis. Je les attends avec une vive impatience. J'ai ordonné les diverses dispositions que vous me prescriviez dans votre lettre, comme je les avais prévues d'avance. Je me félicite d'avoir été au-devant de la plupart de vos instructions. »

Sur les hauteurs de Gilocoure, le 27 juin, à trois heures après-midi.

LE GÉNÉRAL D'ERLON A GROUCHY.

« Monsieur le maréchal, j'ai déjà eu l'honneur d'accuser ce matin à Votre Excellence la réception de la lettre par laquelle elle m'ordonnait de me porter sur Senlis ; j'ai également reçu la seconde lettre et celle que m'a écrite le général Monthion.

« Il n'y a pas de doute que l'ennemi ne débouche par Compiègne; il y avait déjà cette nuit dans cette ville quatre ou cinq mille hommes d'infanterie; et nous y avons vu encore arriver une colonne plus considérable venant de Noyon; je pense donc, monsieur le maréchal, qu'il n'y a pas de temps à perdre pour que Votre Excellence exécute son mouvement.

« Je suis ici avec mon infanterie et le général Milhaud : j'y avais donné rendez-vous au général Kellermann, mais il n'est pas encore arrivé; je vais me porter sur Mery; quand le général Kellermann sera arrivé, je l'engagerai à faire porter des parties à Verberie et à Pont-Sainte-Maxence.

Soissons, le 27 juin 1815.

GROUCHY AU GÉNÉRAL VANDAMME.

« Mon cher général, faites un bon détachement de deux à trois cents hommes commandés par un officier ferme, intelligent et de tête, pour se rendre promptement à Château-Thierry et en prendre le commandement. Vous lui donnerez des instructions adaptées aux circonstances; recommandez-lui une grande fermeté.»

Soissons, le 27 juin 1815.

GROUCHY AU GÉNÉRAL VANDAMME.

« Mon cher général, je désire que vous vous rendiez le plus promptement possible à Soissons, où il est urgent que je cause avec vous sur des mesures qui concernent l'armée et sur sa position. »

Au quartier général à Soissons, le 27 juin 1815.

GROUCHY AU GÉNÉRAL VANDAMME.

« Mon cher général, le mouvement sur Paris devient d'instant en instant plus urgent, l'ennemi se portant le long de l'Oise sur la capitale. Ainsi donc de tous les points où peuvent se trouver les divisions composant votre corps d'armée, dirigez-les sur la Ferté-Milon, Lizy et Dammartin. Il n'y a pas une minute à perdre pour opérer ce mouvement ; le gouvernement nous en a fait faire un bien funeste en nous appelant sur Soissons. Je vous attendrai ici jusqu'à ce soir à cinq heures que je me rendrai d'abord à Villers-Cotterets, et de là à Dammartin.

« Je donne ordre à la division Vichery, qui est ici, d'en partir pour se porter sur Villers-Cotterets, et former l'arrière-garde des troupes de l'aile gauche de l'armée.

« Vous aurez avec vous la cavalerie du général Vallin, qui fait partie de votre corps d'armée ; elle sera renforcée par celle du général Exelmans, qui sera aussi à la Ferté-Milon. Je pense qu'il faudra vous diriger de la Ferté-Milon par Lizy à Dammartin. »

Au quartier général à Soissons, le 27 juin 1815.

GROUCHY AU GÉNÉRAL VANDAMME.

« Mon cher général, le mouvement de l'ennemi sur la capitale rend indispensable que nous nous

y rendions en hâte. Puisque vous voici massé près Soissons, il faudra en partir demain à deux heures du matin et vous porter, par Villers-Cotterets et Crépy, sur Senlis et Paris.

« J'ai déjà dirigé sur Senlis, passant par Compiègne, le comte d'Erlon avec le premier corps d'infanterie et les 3e et 4e corps de cavalrie. Vous ne ferez donc filer sur Senlis qu'un de vos deux corps ; avec l'autre vous suivrez la route de Nanteuil, où je désire que vous preniez position demain, s'il vous est possible d'aller jusque-là, et où je vous enverrai de nouveaux ordres.

« Le corps du général Exelmans se rend à la Ferté-Milon.

« Le corps dn général Pajol se rend ce soir à hauteur de Villers-Cotterets, ainsi que la cavalerie et l'infanterie de la garde.

« Le corps d'infanterie du lieutenant général Reille sera ce soir à Nanteuil et demain à Dammartin.

« Je vous donnerai de nouveaux ordres de Nanteuil, où je vous prie de m'adresser demain vos rapports.

« Mon quartier général sera ce soir à Villers-Cotterets.

« Si, comme je l'espère, le comte d'Erlon a pu tenir à Compiègne et en repousser la portion d'ennemis qui y était entrée hier, nous n'avons nuls embarras. Si au contraire l'ennemi a déjà poussé de Compiègne sur Verberie, alors votre corps, marchant par Crépy, pourrait être inquiété. Ayez donc soin qu'il soit dans le plus grand ordre et prêt à combattre. Donnez-lui la division Vallin.

« Je vous enverrai d'ailleurs à Villers-Cotterets la division Domont, qui s'y rend en ce moment, afin que vous ayez plus de cavalerie à l'arrière-garde.

« Quoique je me sois déjà occupé de la mise en état de la ville de Soissons, néanmoins je vous prie de donner les ordres nécessaires au commandant de la place pour qu'elle soit mise en aussi bonne situation de défense qu'elle peut l'être.

« Je compte sur votre zèle ordinaire pour cet objet. »

Soissons, le 27 juin 1815, à trois heures après-midi.

GROUCHY AU GÉNÉRAL VANDAMME.

« Mon cher général, la division de Vichery étant arrivée depuis huit heures du matin ici, je voudrais que vous la poussassiez dès ce soir dans la direction de Villers-Cotterets, afin que demain matin elle pût occuper de bonne heure Crépy. Je suis toujours sans nouvelles de Compiègne; ce qui ne laisse pas de me donner de l'inquiétude et de rendre extrêmement urgent que vous soyez demain en mesure de porter de très-bonne heure des troupes sur Senlis. Veuillez donc faire faire dès ce soir le mouvement que j'indique par la présente. »

Villers-Cotterets, le 27 juin 1815, à sept heures et demie du soir.

GROUCHY AU GÉNÉRAL VANDAMME.

« Je vous fais passer ci-joint, mon cher général, les copies des rapports que je reçois du comte d'Erlon;

vous verrez qu'il n'y a pas une minute à perdre pour opérer votre mouvement sur Paris. Je vous engage donc à vous mettre en marche le plus tôt possible; je partirai d'ici à deux heures du matin pour me rendre avec la garde impériale à Dammartin. Je désire que vous arriviez dans la journée, au moins jusqu'à Nanteuil, avec tout votre corps.

« Il est trop tard pour que vous portiez des troupes par Crépy sur Senlis; vous me suivrez donc avec votre corps réuni, par la route directe de Soissons à Paris; aussitôt que vous serez arrivé à Nanteuil, vous m'en donnerez avis à Dammartin. »

« Je laisse ici le général Domont, avec ordre de vous rallier à votre passage, vous pourrez vous faire éclairer par sa cavalerie sur Crépy.

Au quartier général à Soissons, le 27 juin, sept heures du soir.

GROUCHY AU GÉNÉRAL D'ERLON.

« Mon cher général, je reçois votre rapport de ce jour à trois heures et demie. Vous ne devez pas perdre un instant pour vous rendre à Senlis, où il sera important que vous preniez position de manière à arrêter l'ennemi, qui ne manquera pas de vous suivre. Faites les dispositions que vous croirez convenables pour apporter quelque obstacle à sa marche et le retarder. Il faut lui disputer le terrain, afin de gagner assez de temps pour laisser au corps du général Vandamme, qui ne doit partir qu'à deux heures du matin de Soissons, de pouvoir arriver à la hauteur de l'ennemi et le dépasser.

« La position topographique de Senlis me paraît devoir fournir toutes les chicanes que vous voudrez employer. Je m'en rapporte à tout ce que vous ferez dans une circonstance aussi importante et aussi difficile.

« *P. S.* Le général Reille se rend à Gonesse ; c'est sur ce point que vous devez vous diriger lorsque vous quitterez Senlis, ce qu'il faut faire le plus tard possible. »

Soissons, le 27 juin 1815.

GROUCHY AU GÉNÉRAL MORAND.

« Monsieur le comte, vous réunirez à votre commandement de l'infanterie de la garde celui de la cavalerie de la garde, ainsi que les 1re et 2e divisions de cavalerie sous les ordres du général Jacquinot. Avec ce corps vous partirez de la position où vous vous trouvez pour vous porter sur Villers-Cotterets.

« Vous laisserez votre cavalerie en position sur la rive droite de l'Aisne jusqu'à deux heures après midi. »

Soissons, le 27 juin 1815.

GROUCHY AU GÉNÉRAL PAJOL.

« Veuillez, mon cher général, partir à cinq heures de la position que vous occupez, avec les deux divisions composant votre corps et venir en arrière de Soissons dans les villages de Dommiers, Saint-Pierre-Missy, Chaudun et Longpont sur la droite et la gauche de la route de Soissons à Villers-

Cotterets. Vous m'enverrez dans cet endroit, où sera mon quartier général cette nuit, des officiers pour chercher des ordres de mouvement pour demain.

« Si vous avez des nouvelles de la division Piré, ralliez-la à vous, et qu'elle suive votre mouvement. Elle était sous les ordres du général Jacquinot, dont il paraît qu'elle se trouve séparée par des partis ennemis; il est donc nécessaire que vous la fassiez rechercher du côté de Crécy-au-Mont, où probablement le général Subervic aura eu de ses nouvelles. Ayez soin que la division Subervic se retire lentement et de position en position, de manière à masquer autant que possible notre mouvement à l'ennemi. N'oubliez pas de ramener trois cents hommes d'infanterie que le général Subervic a avec lui et qui vous serviront à vous garder dans vos cantonnements ce soir; demain ils rejoindront le corps d'armée dont ils font partie. »

Dans la soirée du 27, le maréchal quitta Soissons, porta son quartier général à Villers-Cotterets, d'où il écrivit les lettres suivantes :

Le 27 juin au soir à Villers-Cotterets.

GROUCHY AU GÉNÉRAL DOMONT.

« Mon cher général, faites monter à cheval votre division à cinq heures du matin et partir des cantonnements qu'elle occupe en avant de Villers-Cotterets pour vous réunir au corps du général Vandamme lors de son passage et former son arrière-garde conjointe-

ment avec la division commandée par le général Vallin. Placez quelqu'un sur la route pour vous faire informer du passage du 3e corps. »

Villers-Cotterets, le 27 juin 1815.

GROUCHY AU GÉNÉRAL EXELMANS.

« Mon cher général, partez le plus tôt possible de la Ferté-Milon, où vous devez vous trouver, pour vous rendre par Betz à Dammartin et Gonesse. Il est important que vous fassiez ce mouvement de la manière la plus rapide. »

Dans cette journée du 27, pendant laquelle les événements se pressaient d'une façon si inquiétante, le maréchal de Grouchy reçut de ses généraux et du ministre de la guerre les différentes lettres ci-dessous :

Soissons, le 27 juin 1815.

LE GÉNÉRAL VANDAMME A GROUCHY.

« Monsieur le maréchal, je ferai faire au général Vichery le mouvement que vous me prescrivez ; mais si vous le permettiez, ce général, qui est incommodé et qui a des troupes très-fatiguées, ne se mettrait en marche qu'à deux heures du matin. Ce serait un réel avantage. Je ne crois pas que l'ennemi ait pu tenir à Compiègne ; toutes les personnes que j'ai vues ici me disent que les troupes du comte d'Erlon y sont en force. Il est extraordinaire que Votre Excellence n'en ait pas encore le rapport. Toujours me paraît-il pro-

bable que nos troupes sont maîtresses sur ce point important, le feu ne se faisant plus entendre et des nouvelles contraires ne vous étant point parvenues.

« L'ennemi ne peut être fort partout. Si Votre Excellence presse son mouvement sur Paris par la route qu'elle m'a tracée, nous arriverons peut-être à temps, si surtout ce qui est en avant de moi marche avec la même célérité et le même ordre que je promets d'y apporter. Il faut pouvoir combattre en arrivant, et nous pourrons obtenir des succès qui sauveront la patrie d'une honte éternelle.

Soissons, 27 juin 1815.

LE GÉNÉRAL VANDAMME A GROUCHY.

« Monsieur le maréchal, j'ai l'honneur de vous prier de presser les mouvements de tous les autres corps sur Paris; je promets à Votre Excellence de hâter le mien et de tenir toujours mon corps d'armée prêt à combattre, ainsi que vous me l'ordonnez. Vous pouvez compter sur moi et, autant que je puis le croire, sur les sept divisions que je commande.

« Poussez et voyez les autres troupes; les chefs mêmes ont besoin que Votre Excellence les stimule.

« Les ordres de marcher demain à deux heures sont donnés à toutes les divisions, hors à celle que le général Vichery commande directement et que Votre Excellence a dirigée sur Villers-Cotterets.

« Le commandant de la place de Reims a tous les

ordres nécessaires pour sa défense. Le 3me corps n'y a plus rien.

« Le 6e de hussards est rallié à la division que commande le général Vallin.

« L'ennemi ne nous poursuit nulle part.

« Le bataillon de trois cents hommes va partir pour le poste important de Château-Thierry. Le commandant, qui est un brave et intelligent officier, a ses instructions. J'ai déjà vu le commandant supérieur de Soissons; je ferai visiter sa place par le général du génie et par celui de l'artillerie du 3me corps. Je la parcourrai moi-même; je laisserai au commandant toutes les instructions nécessaires pour sa défense. Je ne négligerai rien, monsieur le maréchal, pour être utile à mon pays, et plus le danger deviendra pressant, plus vous me trouverez dévoué à tout sacrifier à la patrie.

« Je rappelle à Votre Excellence qu'elle m'a promis des nouvelles de Compiègne. »

Dans la soirée du 27 juin, le maréchal de Grouchy reçut à Villers-Cotterets la lettre ci-dessous du ministre de la guerre :

« Monsieur le maréchal, je m'empresse d'informer Votre Excellence que les plénipotentiaires français ont reçu leurs passeports et sont partis pour le quartier général des souverains alliés. Ne perdez pas un instant pour donner à cette nouvelle la plus grande publicité; faites surtout sentir combien il importe que les citoyens secondent, par leur union, les négociations qui vont s'ouvrir, afin d'assurer l'indépendance nationale et donner la paix à la France et à l'Europe. »

Le commandement dont on avait investi le maréchal Grouchy, dans des circonstances aussi critiques, n'était pas un léger fardeau. — L'armée que Napoléon avait d'abord eu l'espoir de former, à l'abri des places fortes de la seconde ligne, avait été démoralisée, désorganisée, dissoute en quelque sorte, par de coupables intrigues. Un étrange vertige d'insouciance et d'insubordination tournait les têtes. La plupart des généraux avaient abandonné leurs postes, et on les cherchait sans les trouver nulle part. Les officiers inférieurs, incertains au milieu du désordre général, avaient laissé périr la discipline; et la désertion, qui d'abord avait été individuelle, se faisait par pelotons, dans l'infanterie principalement.

D'un autre côté, pendant le séjour du major général à Soissons, soït négligence de sa part, soit inexécution de ses ordres, Compiègne n'avait pas été occupé par nos troupes; on n'en avait point fait sauter le pont; on avait aussi négligé de faire sauter celui de Creil. Profitant de cette faute, les Anglo-Prussiens s'étaient hâtés de passer l'Oise et de marcher sur Paris, dont ils se trouvaient plus rapprochés que l'armée française.

M. de Grouchy avait donc beaucoup à faire pour surmonter toutes les difficultés de sa position. Cependant, grâce à l'habileté de ses dispositions, grâce à l'énergique surveillance avec laquelle il lutta contre l'intrigue dissolvante qui essayait de pénétrer dans son corps d'armée, il réussit, malgré tous les obstacles que les positions occupées par l'ennemi opposaient à sa marche, à arriver à Paris, à la tête de plus de cin-

quante mille hommes et de cent soixante bouches à feu. Sa belle retraite lui mérita les éloges du gouvernement provisoire. On déclara, à la tribune de la chambre élective, qu'il avait bien mérité de la patrie.

C'est pendant cette retraite qu'eut lieu un événement qui fournit plus tard le texte de nouvelles accusations contre M. de Grouchy, accusations que la lecture de quelques pièces officielles a, du reste, suffi pour détruire complétement.

Le 28 juin, se trouvant à Villers-Cotterets, M. le maréchal de Grouchy reçut, à son quartier-général, la visite d'un officier, porteur de l'ordre suivant, émané du ministre de la guerre :

ORDRE DU MINISTÈRE DE LA GUERRE

« Monsieur Laloy se rendra sur-le-champ au quartier-général de M. le maréchal Grouchy, pour lui remettre la lettre ci-jointe de M. le président de la commission du gouvernement, qui doit être transmise sur-le-champ à MM. les plénipotentiaires. Il s'informera de la route que MM. les plénipotentiaires auront prise, et s'ils ne s'étaient pas dirigés sur le quartier-général de M. le maréchal Grouchy, il suivra la même route qu'eux pour tâcher de les rejoindre et leur remettre la dépêche dont il est porteur. »

La dépêche du président de la commission du gouvernement était ainsi conçue :

A MM. les Plénipotentiaires.

« Messieurs, d'après les nouvelles que me commu-

nique M. le ministre de la guerre, il paraît que l'ennemi s'avance à marches forcées sur Paris, et que rien ne lui résiste. Je vous invite à conclure sur-le-champ un armistice avec M. le maréchal prince de Blücher. Il vaut mieux sacrifier quelques places, s'il est nécessaire, que de sacrifier Paris. Vous rendrez compte au gouvernement de ce que vous aurez pu faire à cet égard.

M. de Grouchy fit conduire le porteur de cet ordre et de cette lettre sur la route de Senlis, où devaient se trouver les plénipotentiaires. Cependant, après le départ de M. Laloy, il pensa que, pour faire connaître plus sûrement aux commandants de l'armée ennemie les intentions du gouvernement provisoire, il ferait bien de leur écrire de son côté. M. le général Drouot libella, dans ce but, une lettre (1) que M. de Grouchy

(1) Cette circonstance a été certifiée depuis par M. le général Drouot. — Voici sa lettre, en date du 15 avril 1840, à M. de Grouchy :

Nancy, le 15 avril 1840.

« Monsieur le maréchal,

« Je viens de recevoir la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 12 du courant, et je m'empresse de vous envoyer la déclaration suivante que vous me demandez.

« Après l'abdication de l'Empereur, la commission du gouvernement m'ayant donné le commandement de la garde impériale, je quittai Paris, dans les derniers jours de juin 1815, pour me rendre à l'armée.

« J'ai rejoint à Villers-Cotterets le quartier-général de M. le maréchal Grouchy. Pendant la marche de Villers-Cotterets à Paris, M. le maréchal reçut une dépêche du gouvernement qui lui prescrivait de négocier une suspension d'hostilités avec les généraux ennemis. M. le maréchal me pria de rédiger un projet de lettre d'après les bases et indications qu'il me donna. Je descendis de cheval, et m'appuyant sur le bord du fossé, j'écrivis à la hâte, sur mes genoux, la minute d'une lettre. Je la présentai, non signée, à M. le maréchal qui était resté à cheval. Il la lut, l'approuva, et quelques instants après il fit partir la lettre. J'ignore si M. le maréchal a conservé la minute que j'avais écrite très-précipitamment. »

signa et qu'il chargea son chef d'état-major, M. le général Le Sénécal, de porter au quartier-général prussien. Cette lettre n'avait trait qu'à la demande mentionnée dans la dépêche du duc d'Otrante aux plénipotentiaires. — Le lendemain, M. Le Sénécal ramena jusqu'à Vincennes, dans sa voiture, un major prussien chargé de faire connaître à la commission du gouvernement les intentions des généraux alliés.

On conçoit que dans l'état de trouble et de démoralisation où se trouvait notre armée à cette époque, la présence d'un officier ennemi dans la voiture d'un chef d'état-major français ait pu faire naître dans l'esprit des soldats quelques suppositions injurieuses pour ce dernier ; mais ce que l'on comprend plus difficilement, c'est que M. le prince d'Eckmühl, ministre de la guerre, qui, le jour précédent, avait donné à M. Laloy l'ordre qu'on a lu plus haut, ait fait arrêter M. le général Le Sénécal comme soupçonné d'intelligence avec l'ennemi. Cette arrestation, produite par un inexprimable malentendu, ne fut du reste pas longue, car le jour même (29 juin), M. de Grouchy ayant réclamé auprès du prince d'Eckmühl, dans une lettre ferme et digne, la liberté de son chef d'état-major, en expliquant la mission dont il l'avait chargé, M. le général Le Sénécal fut immédiatement relâché.

Voici la lettre du maréchal Grouchy au maréchal prince d'Eckmühl, ministre de la guerre.

« Monsieur le maréchal, on vient de m'assurer que Votre Excellence avait fait arrêter le général Le Sénécal, sous prétexte qu'il avait eu des rapports illicites

avec l'ennemi. J'ai d'autant plus lieu de m'étonner d'un pareil acte, que Votre Excellence connaît les principes de cet officier général, qui est employé près de moi, et qu'il n'est pas de gages qu'il n'ait donnés, en toute espèce de circonstances, à la cause sacrée que nous défendons.

« L'exposé des faits relatifs au général Le Sénécal vous fera sans doute reconnaître l'injustice d'un pareil acte, dont je demande le prompt redressement.

« Le 28 juin, ramenant de Villers-Cotterets vers Paris quelques-unes des troupes sous mes ordres, notamment quelques bataillons et les chasseurs à cheval de la garde, je vis arriver M. Laloy, officier d'état-major, auquel vous aviez enjoint de se rendre à mon quartier général, pour que je fisse parvenir aux plénipotentiaires envoyés par le gouvernement provisoire près des généraux ennemis une note par laquelle il était prescrit aux commissaires de faire le sacrifice de quelques places de plus (pour obtenir un armistice), plutôt que de sacrifier Paris. Je fis observer à M. Laloy que les plénipotentiaires étaient sur la route de Senlis, et non sur celle de Soissons, où il me trouvait, qu'il fallait donc qu'il retournât sur cette route et me quittât pour aller la prendre.

« Voyant que son cheval était exténué de fatigue et pouvait à peine marcher, je pensai que, pour faire parvenir d'une manière plus prompte et plus sûre à la connaissance du maréchal Blücher les intentions du gouvernement, il conviendrait que je lui écrivisse aussi et que je lui fisse porter ma lettre par quelqu'un

de mes officiers d'ordonnance, qui étaient mieux montés que M. Laloy. Mais, étant en ce moment aux prises avec la cavalerie prussienne qui me suivait depuis Villers-Cotterets, je priai le général Drouot, qui était à mes côtés, de se charger de la rédaction d'une lettre au maréchal Blücher, ce que je n'étais guère en position de faire moi-même, voulant rester à l'extrême arrière-garde. M. Drouot se porta donc à cet effet à quelque distance sur la route de Paris. Quand il eut écrit cette lettre, je la signai sans descendre de cheval et voulus l'expédier par un de mes officiers; mais tous étaient en mission, ayant été envoyés en hâte et par diverses routes, au 3e et au 4e corps, et au genéral Vandamme, pour les prévenir qu'ayant acquis la certitude que les ennemis étaient maîtres de Compiègne, Creil, Senlis, et par conséquent à même de couper la route de Paris à Soissons avec toutes leurs forces, ils ne suivissent pas celle de Soissons, mais qu'ils se dirigeassent sur Meaux pour se rendre à Paris, couverts par la Marne. Le général Le Sénécal étant le seul officier disponible que j'eusse alors près de moi, et celui d'ailleurs, que son grade rendait le plus convenable et le plus propre à une pareille mission : je l'expédiai avec ma lettre près le géral Blücher. Par suite de sa mission, il ramena à Paris un major prussien, chargé par le maréchal Blücher de faire connaître au gouvernement provisoire les demandes formées par les alliés.

« Afin de ne pas faire entrer le major prussien dans Paris, où le général Le Sénécal venait me rejoindre, il

le laissa à Vincennes, sous la garde d'un chef d'escadron de chasseurs que lui donna à cet effet le général Exelmans. Il était minuit quand le général Le Sénécal arriva près de moi. Je l'envoyai immédiatement au président de la commission du gouvernement, le duc d'Otrante, avec une lettre, par laquelle je l'engageais à rappeler près de lui le major prussien. Le duc d'Otrante renvoya le général Le Sénécal au lendemain à onze heures ; il y retourna à cette heure, et c'est à la sortie de chez le président de la commission du gouvernement qu'on vient de me dire que le général Le Sénécal avait dû être arrêté par vos ordres.

« Je vous prie, monsieur le maréchal, de faire cesser, si elle a eu lieu, une arrestation qui serait étonnante et injuste, et de donner un témoignage public d'assentiment à la conduite du genéral Le Sénécal, qui, dans cette circonstance, comme dans toutes les autres, ne s'est écarté en rien de la ligne de ses devoirs, et qui ne peut qu'être profondément affecté par des bruits que quelques propos de soldats n'auraient assurément pas dû provoquer. »

Le récit de la retraite sur Paris, écrit par le maréchal de Grouchy, se termine de la façon suivante :

« C'est ainsi que, grâce aux dispositions que je viens de retracer, je ramenai des bords de la Dyle jusques aux rives de la Seine, l'armée dont le commandement m'avait été confié. Un tel résultat fut justement apprécié, non-seulement par les gens du métier, mais encore par presque toute la France, et le gouvernement provisoire, organe de la gratitude nationale, s'empressa

de m'annoncer que les Chambres, adoptant la proposition qu'il leur en avait faite, venaient de décréter que j'avais bien mérité de la patrie. (Voyez, au nombre de mes pièces justificatives, les lettres du ministre de la guerre qui me l'annoncent.)

« On fut également étonné et satisfait dans la capitale des résultats de mes dispositions, qu'on espérait d'autant moins qu'à la Chambre des pairs le maréchal Ney, interrogé sur ma position, avait déclaré qu'elle était des plus critiques, ajoutant qu'il doutait d'autant plus que je pusse échapper aux Prussiens, auxquels j'avais eu affaire sur les bords de la Dyle, et qui me poursuivaient depuis que la bataille de Waterloo m'avait obligé de battre en retraite, que le maréchal Blücher avait joint de nouvelles forces. De sorte qu'il lui paraissait impossible qu'entouré de toute part, je ne fusse pas réduit à mettre bas les armes. (Voyez les *Moniteurs* de l'époque, où sont relatées les assertions du maréchal Ney que je viens de rapporter. Voyez aussi le rapport officiel du général Gneisnau, chef d'état-major de l'armée prussienne, qui constate que de nouvelles forces avaient été jointes à celles qui me poursuivaient, et étaient destinées à me mettre entre deux feux et à me forcer à mettre bas les armes.)

« Je n'ignorais pas avant d'arriver à Paris que le maréchal Davout cumulait le ministère de la guerre avec le commandement des troupes réunies dans la capitale ou en marche pour s'y rendre. Le quartier général du maréchal ministre était établi à la Villette, et je m'y rendis avant même d'entrer dans la capitale,

pour lui demander ses ordres quant aux positions que devait occuper l'armée du Nord que je ramenais. Il m'était pénible de ne plus combattre à sa tête; mais le souvenir du peu d'énergie dont avait fait preuve le maréchal Davout lors de la retraite de Russie diminuait mon regret. Pendant cette campagne, il avait toujours été en proie à de fâcheuses incertitudes. Les ordres qu'il donnait étaient souvent révoqués, alors même que les circonstances qui les avaient motivés n'étaient point changées. Je jugeais au-dessus de ses forces les devoirs qu'il allait avoir à remplir; car, quoiqu'il eût fait preuve de talents militaires et d'énergie aux époques où la victoire, fidèle à nos drapeaux, couronnait les entreprises les plus hasardeuses, il n'était plus le même homme, et, il faut bien le dire, quelques-uns des lieutenants de l'Empereur ne brillaient que d'un éclat d'emprunt à ses victorieuses combinaisons.

« On a pu se convaincre, en lisant les pages qui précèdent, que je n'étais pas du nombre de ceux qui, désespérant du salut de la patrie, crussent ne pas devoir continuer à combattre pour elle, et qui, sourds à la voix de l'honneur, se résignassent à passer sous les fourches Caudines que préparait l'étranger à l'armée française.

« J'essayai de relever le moral du maréchal Davout, en lui énumérant les moyens de salut que mettait à sa disposition l'arrivée de l'armée du Nord, parfaitement réorganisée alors, et dont tous les corps étaient animés du meilleur esprit, sans en excepter la garde

impériale qui, depuis sa rentrée dans la capitale, désirait laver dans le sang de l'ennemi la tache dont elle se trouvait flétrie par le découragement dont elle avait fait preuve depuis la perte de la bataille de Waterloo.

« Le maréchal Davout, peu soucieux des malheurs de la France, essaya de me faire croire à l'impuissance où elle était de se soustraire aux rigoureuses destinées qui la menaçaient, et, après quelques moments de silence, il me répéta à voix bâsse et avec embarras, comme s'il eût craint d'être entendu, ce qu'il m'avait fait dire par l'officier d'état-major qu'il m'avait envoyé à Soissons, il y avait quelques jours : que toute résistance serait inutile, qu'il fallait se résigner à son sort, et qu'il n'y avait d'autre parti à prendre que de faire arborer la cocarde blanche à mes troupes, sur lesquelles j'avais, depuis ma retraite, une telle influence que je les déterminerais facilement, ajoutant que quand j'y serais parvenu, il me donnerait ordre de traiter avec Louis XVIII, avec lequel il avait de secrets rapports. Indigné qu'il crût capable d'une telle palinodie celui de ses collègues qui, immédiatement après l'abdication de l'Empereur, avait fait jurer à ses troupes fidélité aux couleurs nationales et à la dynastie napoléonienne, je lui déclarai en termes énergiques que jamais je ne m'associerais à ses coupables déterminations, et je le quittai pour me rendre chez le président du gouvernement provisoire, que j'espérais trouver animé de meilleurs sentiments et déterminé à préférer l'adoption d'énergiques mesures aux chances douteuses d'une capitulation dont il était évident que

les genéraux ennemis se réservaient de tracer les conditions avec la pointe ensanglantée de leurs épées. On pouvait en effet d'autant moins douter que telles fussent leurs intentions, qu'ils avaient refusé de recevoir les députés envoyés près d'eux par le gouvernement provisoire pour poser les bases d'une paix aussi avantageuse pour eux que leur position leur permettait de le vouloir, sans être accablantes pour la France.

« Mais en contribuant au démembrement de la France et à replacer Louis XVIII sur le trône de ses pères, le duc d'Otrante ne doutait pas qu'il acquerrait de tels titres à la reconnaissance de ce prince qu'il lui ferait oublier que, digne émule de Carrier, inventeur des mariages républicains et des noyades nantaises, il s'était comme lui placé au rang des plus féroces révolutionnaires, en incendiant les plus beaux édifices de Lyon et en faisant périr sur les échafauds une partie de sa population.

« Les événements ne tardèrent pas à justifier les espérances de Fouché, et Louis XVIII se couvrit d'une tache indélébile en lui confiant successivement un ministère et une ambassade et en le laissant jouir du fruit de ses rapines; tandis que, s'il l'eût livré aux tribunaux, la justice humaine n'eût pas manqué de devancer la justice divine.

« Le duc d'Otrante et le maréchal Davout, forcés l'un et l'autre de répondre catégoriquement à des interpellations auxquelles ma position et les forces dont je pouvais disposer donnaient un grand poids, ne purent, malgré leurs perfides et mensongères déné-

gations, m'empêcher de lire jusqu'au fond de leurs âmes, et j'y vis qu'ils étaient uniquement occupés des moyens de conserver, sous la Restauration, les situations élevées que leur servile dévouement à l'Empereur et leur habileté à contribuer à substituer au gouvernement constitutionnel le pouvoir despotique leur avaient fait obtenir de ce prince.

« Après un long entretien, Fouché chercha, comme l'avait fait Davout, à me persuader qu'il ne restait à la France d'autre ressource que d'implorer la clémence du roi, et de la provoquer en faisant arborer la cocarde blanche aux troupes sous mes ordres; et il finit en me déclarant que l'intention du gouvernement provisoire était de me charger de l'une et de l'autre de ces missions. « Dès que la seconde sera remplie, vous vous rendrez près de Louis XVIII, où je vous ferai accompagner par le baron de Vitrolles, un des agents secrets du roi, et je ne doute pas que vous ne parveniez à faire réussir la première. » M. de Vitrolles, qui était caché dans la maison, ne tarda pas à paraître. Fouché feignit de lui expliquer ses projets, qu'il connaissait aussi bien que lui, puisqu'ils les avaient arrêtés ensemble, et il finit en me recommandant de ne pas différer un moment à me rendre au quartier général des généraux ennemis.

« Comme on vient de le voir, toutes les paroles du duc d'Otrante et tous ses plans n'étaient que la contre-épreuve de ceux du maréchal Davout. Je repoussai les uns et les autres avec un redoublement d'indignation, et je crus que, dans des circonstances telles que celles

dans lesquelles se trouvait la France, il me restait encore un devoir à remplir, c'était de déclarer aux Chambres que j'avais acquis la preuve de la trahison du président du gouvernement provisoire et du ministre de la guerre. Mais ma position ne me permettant pas de les dévoiler publiquement, ni à la tribune de la Chambre des députés ni à celle des pairs, je m'abouchai avec ceux des membres de ces Chambres près desquels j'avais lieu de croire que mes paroles et mes assertions porteraient la conviction. J'entrai avec eux dans tous les détails nécessaires pour les convaincre que les forces dont on pouvait encore disposer, étant dirigées par des mains habiles, suffiraient pour nous éviter la honte d'un traité qui trop probablement placerait la nation française, saluée si longtemps du nom de grande, dans une infériorité politique et territoriale d'autant plus humiliante, que pendant des siècles le rôle qu'elle aurait à jouer en Europe ne serait que secondaire.

« Je ne leur dissimulai pas la nature des mesures de salut public que je regardais comme indispensables à adopter; elles consistaient : 1° dans l'arrestation et la mise en jugement de tous les traîtres, à quelque classe de la société qu'ils appartinssent; 2° la dissolution immédiate du gouvernement provisoire actuel, qui, quoique trois de ses membres, le duc de Vicence, le général Grenier et le député Quinette, fussent à l'abri de tout soupçon, n'était plus soutenu par l'opinion publique, tandis qu'un nouveau gouvernement réussirait à sauver la France. J'ajoutai enfin qu'il

fallait instruire à l'instant le pays de la culpabilité des hommes qui, dans ces derniers temps, avaient été placés au gouvernail du vaisseau de l'État; mais qu'il ne suffisait pas de les mettre dans l'impuissance de nuire à la patrie, et qu'il fallait encore les traduire devant les tribunaux, qui ne manqueraient pas de les flétrir à jamais.

« Les Chambres étaient généralement animées des meilleurs sentiments patriotiques, mais malheureusement il n'existait aucune identité quant aux mesures de salut à adopter. Plusieurs des membres de la Chambre des députés, auxquels les souvenirs de 1793 n'étaient sans doute pas présents, et qui peut-être ignoraient que la durée du gouvernement républicain avait été éphémère et n'avait pas dépassé les limites d'un jour, étaient convaincus qu'en proclamant la République, la France serait plus en état de résister aux efforts de l'étranger. La Chambre des pairs, éminemment conservatrice, faisait des vœux pour le rétablissement d'une monarchie constitutionnelle, et désirait que le pouvoir exécutif fût investi de pouvoirs plus étendus que ceux dont l'Assemblée constituante avait armé la royauté. Il lui semblait qu'à l'ombre seule de la monarchie, la prospérité nationale ne pouvait manquer d'acquérir tous les développements auxquels le génie de ses habitants, la variété de ses productions et la fertilité de son sol lui permettaient d'atteindre.

« Malgré une aussi grande divergence d'opinions, j'eus la satisfaction de voir mes intentions être jus-

tement appréciées par le public et la majorité des membres des deux Chambres; malheureusement elles n'adoptèrent aucune des dispositions auxquelles elles avaient donné individuellement leur assertion, corroborant ainsi l'opinion que, quand le salut de l'État nécessite des mesures énergiques et sévères, les assemblées délibérantes les rejettent presque toujours, tandis que celui aux mains duquel sont confiées les rênes de l'État, ne balance pas à les mettre à exécution, dès qu'il a acquis la conviction de leur utilité.

« Peut-être me faisais-je illusion en 1815 sur les avantages résultant de l'adoption des mesures de salut que je proposais; mais je persiste encore aujourd'hui à penser que ces mesures eussent sauvé la France. Je regrette donc que la libéralité de mes opinions ne m'ait pas permis de me mettre à la tête d'une révolution, dont les effets eussent rendu impuissants les efforts de l'Europe coalisée, et auraient empêché les honteux traités de 1815, d'autant plus funestes qu'ils donnent une apparence de légalité aux spoliations de tout genre résultant de l'insatiable ambition de l'Empereur et de son retour de l'île d'Elbe. Toutefois, je le répète, ma conscience politique ne me permettait pas de jouer un tel rôle, étant convaincu, comme je le suis, qu'une révolution provoquée par la force armée en amène d'autres, et que, qui a allumé dans sa patrie les flambeaux de la guerre civile, mérite d'être précipité du haut de la roche Tarpéienne. »

Une fois l'armée sous Paris, le ministre de la guerre devenant par le fait le chef de toute la force publique

et Davout ayant été chargé de la défense de la capitale, le maréchal de Grouchy, qui ne voulait pas servir sous les ordres du prince d'Eckmühl, ainsi qu'on l'a vu plus haut, se retira.

Le 30 juin, dès que le général Le Sénécal eut été mis en liberté, il l'envoya au duc d'Otrante, président du gouvernement provisoire, avec la lettre ci-dessous :

« Monseigneur, j'ai l'honneur de vous adresser le général Le Sénécal, que j'avais envoyé dès hier, avec une lettre à M. le général Blücher, à l'effet d'entrer en pourparlers relativement à un armistice. Il a ramené avec lui un major prussien, qui dit être investi de pouvoirs suffisants pour faire suspendre les hostilités; je vous engage à le recevoir aussitôt qu'il vous aura été conduit par mon aide de camp, et à donner à ses ouvertures telles suites que vous jugerez convenables.

« Le prince d'Eckmühl commandant l'armée et me trouvant par conséquent sans fonctions, je ne puis qu'en référer à Votre Excellence. »

Dernières observations du maréchal de Grouchy.

« Les investigations auxquelles j'ai dû me livrer pour pouvoir retracer d'une manière véridique ceux des événements de la campagne de 1815 qui ne pouvaient que m'être imparfaitement connus, les troupes sous mes ordres n'y ayant point pris part, ces investigations, dis-je, me mettent à même de signaler ici plusieurs des mobiles de nos revers en Belgique.

« Au nombre des dispositions fâcheuses adoptées par l'Empereur, je ne balance pas à placer l'organisa-

tion qu'il donna à l'armée au moment même où elle passa la Sambre. Par suite de cette organisation, elle fut fractionnée en deux corps de forces à peu près égales, dont l'un fut dirigé sur Fleurus et Sombref, et l'autre vers les Quatre-Bras. Ces mouvements les faisaient marcher dans des directions divergentes, et les éloignaient trop l'une de l'autre pour qu'elles pussent se soutenir réciproquement si elles étaient attaquées.

Ce fut aussi par suite de ce fractionnement que, quand Napoléon voulut profiter de la possibilité que lui donnait son entrée en Belgique, de fondre sur l'armée prussienne avant qu'elle eût pu être jointe par l'armée anglo-belge, il n'eut pour la combattre, le 16, que la moitié des forces avec lesquelles il l'eût abordée si l'autre partie de son armée n'eût pas été portée aux Quatre-Bras, mouvement complétement inutile, puisque les troupes anglaises étaient encore réparties dans les cantonnements qu'elles avaient occupés depuis plusieurs mois, et que de sa personne le duc de Wellington savait si peu le mouvement de l'armée française, qu'il était à un bal à Bruxelles, avec la plupart des officiers anglais.

« Quels résultats n'eût pas eus la bataille de Ligny si l'Empereur l'eût livrée avec la totalité de ses forces, au lieu de ne le faire qu'avec soixante mille hommes environ qui, la plupart conscrits, savaient à peine manier leurs fusils, tandis que l'armée prussienne était composée de soldats instruits et dont le moral était fort exalté par les nombreux succès obtenus pendant les campagnes de 1813 et de 1814 !

« Une des fautes de l'Empereur, le 16, est d'avoir dirigé ses principaux efforts contre l'aile droite des Prussiens, tandis que s'il eût attaqué leur aile gauche, il mettait Blücher dans l'impossibilité d'arriver promptement sur la Dyle par un mouvement perpendiculaire à la position qu'il occupait, et empêchait sa réunion avec l'armée anglo-belge.

» Une troisième faute est celle de ne m'avoir lancé à la poursuite des Prussiens que dix-sept heures environ après qu'ils nous eurent abandonné le champ de bataille. Leur mouvement de retraite avait commencé le 16, à dix heures du soir; l'ordre de les poursuivre ne me fut donné que le 17 à une heure après midi, et il ne put être mis immédiatement à exécution. J'en ai fait connaître les raisons dans la relation de la campagne; je ne les rappelerai point ici.

« Enfin une autre faute de l'Empereur est de n'avoir attaqué les Anglais, le 18, qu'à onze heures du matin, tandis qu'il eût pu le faire dès sept heures. Je sais qu'il m'a été allégué par plusieurs généraux, et notamment par le général Bernard, que notre armée manquait de munitions pour soutenir un combat de plus de quatre heures. Une pareille raison est inadmissible, car un général en chef doit veiller à la quotité de ses munitions lorsqu'il se propose de livrer une bataille qui peut être longuement disputée. »

« Enfin, une des dernières fautes de l'Empereur est d'avoir laissé sa garde dans l'inaction. Sa coopération assurait une victoire complète si l'Empereur lui eût fait soutenir le maréchal Ney, qui, à la tête

de la cavalerie française, s'était rendu maître de la presque totalité de l'artillerie de l'armée anglo-belge, à laquelle il ne restait d'autre retraite que le long défilé de la forêt de Soignes. Ce fut par suite d'un tel mouvement que, quelques années auparavant, l'armée autrichienne, commandée par l'archiduc Jean, fut écrasée dans le défilé d'Hohenlinden.

« On a d'autant plus droit de s'étonner de cette inaction, que dès son entrée en campagne Napoléon nous prévint qu'il ferait soutenir au besoin par la garde impériale celle des ailes qui se trouverait engagée avec l'ennemi. Certes, dans aucune circonstance il ne pouvait y avoir plus d'opportunité pour la faire agir.

« Pour peu qu'on ait étudié le caractère de l'Empereur, on s'aperçoit que le sentiment de sa supériorité sur la plupart des généraux qui lui furent opposés lui a plus d'une fois fait adopter des dispositions peu conformes aux règles fondamentales de l'art de la guerre, dispositions qui eussent été téméraires de la part du général en chef ennemi, mais qui contribuèrent néanmoins à ses succès.

« Ayant eu affaire à des généraux tels que Mack, l'archiduc Jean et quelques autres dont l'impéritie lui faisait beau jeu, chef absolu d'un grand Etat, libre du choix de ses opérations et à la tête d'une armée qui, comme l'armée française, était disciplinée, instruite, habituée à la guerre, il se trouvait dans la position la plus propre à le mettre à même de renverser des obstacles qui étaient insurmontables pour ses

adversaires, obligés de mettre à exécution des plans de campagne adoptés par leurs souverains, qui se trouvaient à de grandes distances du théâtre des événements ; ces généraux, dis-je, ne pouvaient lutter qu'avec désavantage contre Napoléon, dont l'heureuse étoile n'avait pas encore pâli.

« On conçoit que, toujours caressé par la fortune et la victoire, Napoléon se soit cru supérieur aux généraux qui lui étaient opposés; mais il n'en est pas moins vrai qu'il était maladroit à lui d'atténuer la valeur de ses adversaires, et il eût ajouté à sa gloire en se montrant plus modeste qu'il ne le fut.

« Non-seulement ce genre de mérite si rare lui a manqué, mais il a eu encore le tort de se montrer injuste et envers les généraux étrangers les plus illustres, et envers plusieurs de l'armée française. Parmi ceux-ci était Hoche, qui, ayant à peine atteint son cinquième lustre, et ayant, comme on le sait, été investi pour la première fois d'un commandement en chef, avait obtenu de brillants succès et réussi par des manœuvres habiles et audacieuses à préserver plusieurs de nos départements du Nord et de l'Est de l'invasion dont ils étaient menacés. Jaloux de sa réputation, quoiqu'elle fût bien inférieure à la sienne, Napoléon lui accordait à peine le talent du champ de bataille. Il affectait de le croire incapable de concevoir un vaste plan de campagne et nullement doué des talents nécessaires pour le bien mettre à exécution. Enfin, quoique ayant appris à ses propres dépens que Blücher et Wellington étaient des adver-

saires dignes de se mesurer avec lui, il affectait de ne les considérer, le premier que comme un général partisan habile, et le second comme un général de cipayes, et il appelait les Anglais une nation de boutiquiers, incapable de grandes choses.

« La manifestation d'opinions aussi injurieuses qu'injustes ne pouvait manquer de blesser l'orgueil britannique, et le gouvernement n'eut pas la magnanimité de se venger en montrant des égards au grand homme que consacraient en quelque sorte les plus sévères atteintes de l'adversité.

« J'ajouterai à ces considérations encore quelques lignes indicatives de l'une des causes qui ont le plus contribué à la perte de la bataille de Waterloo. Ce sentiment de sa supériorité sur les généraux ennemis lui fit négliger de se conserver dans cette journée une forte réserve, la plaçant de telle manière que l'ennemi ne pût en soupçonner l'existence, et afin qu'abordé alors qu'il était déjà épuisé, il fût hors d'état de lui résister. Aussi l'armée anglaise eût été complétement défaite si l'Empereur eût fait soutenir le maréchal Ney, qui, à la tête de la cavalerie française, était parvenu à s'emparer de la presque totalité de l'artillerie de l'armée anglaise qui, voyant que le maréchal Ney n'était pas soutenu, se fit hacher sur le champ de bataille plutôt que de nous l'abandonner, et son héroïque résistance donna à deux des corps de l'armée de Blücher le temps d'arriver sur le flanc de l'armée française et de lui arracher la victoire. »

RÉCIT PRUSSIEN

De la retraite sur Paris.

Nous terminerons ce qui est relatif à la retraite de l'armée française sur Paris, par le récit que donne l'état-major prussien, de cette belle opération de guerre. Voici cette relation :

« Le 3e corps prussien avait été laissé pour défendre la ville de Wavres et les passages de la Dyle, et pour faire l'arrière-garde.

« La canonnade dans la direction de Planchenois et de Waterloo étant très-vive, on devait présumer que les corps français qui suivaient l'armée prussienne, loin de tenter le passage de la Dyle, préféraient de marcher par leur gauche, dans la direction du champ de bataille et que le maréchal Grouchy ferait masquer ce mouvement par la cavalerie sous les ordres du général Exelmans, qui talonnait l'arrière-garde prussienne, ce qui aurait pu compromettre toute l'opération de Blücher.

« Dans cette supposition le général Thielmann reçut l'ordre de se porter sur Couture, et de ne laisser qu'un faible détachement pour couvrir sa marche ; mais à peine s'était-il mis en mouvement que le combat s'échauffa considérablement et que l'ennemi déboucha en force, du bois en face de la ville. Le général Thielmann, estimant les forces qui allaient l'attaquer, de dix à

douze mille hommes, suspendit son mouvement et fit mettre ses troupes en bataille.

« La ville de Wavres est située sur la rive gauche de la Dyle, ayant un faubourg sur la rive droite lié à la ville par deux ponts de pierre, un grand et un petit, du côté de Bielge. Des ponts en bois se trouvent à Limelette, à Limale, au moulin de Bielge et à Bas-Wavres. La rivière est un affluent de l'Escaut; elle n'est pas très-profonde ; mais à l'époque du combat, elle se trouva enflée par les pluies de la veille. Les deux rives présentent une chaîne de coteaux boisées ; ceux de la rive droite sont généralement plus élevés, mais la pente de ceux de la gauche est plus inclinée, de sorte que ces derniers dominent la rivière et les passages. La ville de Wavres est traversée par la grande route qui va de Namur à Bruxelles ; mais il y a encore une quantité de chemins praticables pour toutes les armes. Au reste, la nature du terrain indique déjà qu'il abonde en chemins creux, qui gênaient les mouvements des troupes.

« Le colonel de Jepelin fit visiter à la hâte les maisons situées sur les bords de la rivière, et chercha à barricader le grand pont; mais, trouvant toutes les portes fermées et les habitants cachés ou en fuite, il ne put ramasser que trois chariots et douze grands tonneaux, et les préparatifs ne furent achevés que fort imparfaitement lorsque la fusillade s'engagea. Le petit pont à droite resta tout à fait libre. Le major de Borpstæd fut détaché avec deux compagnies pour défendre le pont de Bas-Wavres. Ce fut le corps du général Van-

damme qui, vers les quatre heures, prit position en face de Wavres, engageant la canonnade d'abord avec deux batteries placées sur la droite et renforcées plus tard par une autre, établie à gauche des premières. Le général Exelmans mit ses dragons en position sur la droite, en arrière. Le général Gérard avec son corps était encore à plus d'une lieue en arrière, et le général Pajol venait de quitter Tourrines. Le maréchal Grouchy leur envoya l'ordre à l'un et à l'autre de hâter leur marche.

« Le maréchal s'étant expliqué lui-même sur la manière dont il envisageait sa position, il est essentiel de citer ses propres paroles :

« Pendant qu'on tiraillait dans le bois de Limelette, « dit-il, le canon se fit entendre dans le lointain sur la « gauche ; de ma personne je me portai dans cette di- « rection et ne doutai point que ce fût l'attaque de « l'armée anglaise par Napoléon. Ayant atteint les « Prussiens que j'étais chargé de poursuivre, et étant « déjà aux prises avec eux, mon devoir était de ne « point les abandonner et de les attaquer vivement à « Wavres, afin que, les occupant sur ce point, ils ne « pussent rien entreprendre contre l'armée qui se bat- « tait à Waterloo. Je n'étais, et ne pouvais alors être « informé que dès la pointe du jour deux corps du ma- « réchal Blücher avaient quitté Wavres pour se porter « vers l'armée anglaise, et qu'à peu d'instants de là la « tête du corps arrivait sur les hauteurs de Saint-Lam- « bert, en vue des troupes françaises à Waterloo. « D'ailleurs, n'ayant que trente-deux mille hommes

« et devant croire l'armée prussienne forte de quatre-« vingt-quinze mille hommes, réunis devant moi, j'é-« tais trop faible pour me diviser ; je courais la chance « d'être écrasé si j'eusse fait un fort détachement. »

« Tout cela décida le maréchal Grouchy à continuer son opération. L'exemple du maréchal Ney, qui avait été sévèrement censuré par Napoléon pour s'être permis de ne point littéralement exécuter ses ordres, ne peut pas manquer d'avoir influé sur la résolution du maréchal Grouchy, comme il le dit lui-même dans un antre endroit de sa réfutation. Une dépêche du major général qui le prévint de la marche du général Bulow sur Saint-Lambert ne lui parvint qu'à sept heures du soir parce que l'officier qui en était porteur ayant fait un grand détour, avait été dirigé aux Quatre-Bras et à Gembloux.

» Il fit donc attaquer le faubourg sur la rive droite de la rivière, qui fut emportée après une vive résistance; ensuite la fusillade s'engagea peu à peu tout le long de la rivière, depuis Bielge jusqu'à Bas-Wavres.

« Toutes les brigades prussiennes y employèrent leurs tirailleurs, ceux du 4e garnirent la rive gauche de la Dyle entre Wavres et le Bas-Wavres, ceux du 3e régiment de la marche électorale s'étendirent dans la ville, entre les deux ponts, où ils joignirent ceux de la 10e brigade, et ceux de la 12e brigade formèrent la droite de toute la chaîne, à Bielge.

« Sur ces entrefaites, la tête de la colonne du général Gérard, division Vichery, arriva et fut dirigée sur

le moulin de Bielge, qu'elle devait emporter afin d'y passer la Dyle. La cavalerie du général Pajol prit la direction de Limale pour mettre Grouchy, comme il le dit lui-même, en communication avec Napoléon, et pour être à même de couper la retraite des Prussiens, s'ils se retiraient sur Bruxelles après avoir été expulsés de Wavres.

« La division Teste, qui était encore en arrière, suivit le mouvement du général Pajol.

« L'attaque sur le moulin de Bielge ne réussit point, étant faite très-mollement, à ce que dit le maréchal. Au moment de faire de nouvelles dispositions pour la renouveler, un officier envoyé par Napoléon apporta vers les sept heures la dépêche du major général dont il a été question et que voici :

(Cette dépêche écrite le 18 à 1 heure après-midi, est au texte).

« Dans ce moment, toutes les troupes étaient engagées, le général Vandamme attaqua les pont de Wavres, et le général Gérard celui de Bielge. Ses divisions se trouvant encore en arrière, le maréchal Grouchy, accompagné du général Gérard, se porta à la rencontre de ces troupes jusqu'à une maisonnette nommée la Baraque, à dessein de les diriger par Limale-sur Saint-Lambert. Elles se laissèrent longtemps attendre. Les marches forcées, une désorganisation partielle, le manque de bons guides, les difficultés de ces chemins et diverses autres circonstances secondaires, retardèrent le mouvement ordonné. Elles eurent ordre de se diriger sur Limale; le maréchal Grouchy retourna avec le général Gérard à Wavress.

« Voyant que les efforts du général Vandamme restaient sans succès, le maréchal se mit lui-même à la tête d'un bataillon pour le mener à une nouvelle attaque du pont de Bielge. C'est là que le général Gérard fut blessé d'une balle dans la poitrine. Cette entreprise n'ayant aucun succès, non plus que celle qui l'avaient précédé, le maréchal Grouchy prit la résolution de ne laisser que le corps du général Vandamme et la cavalerie Excelmans en face de Wavres et de Bielge, et de faire filer la division du général Gérard parallèlement à la Dyle sur le point de Limale, afin de la réunir aux troupes qui y arrivaient par le chemin de la Baraque. Le maréchal s'y rendit de sa personne. La marche de ces troupes rencontra beaucoup d'obstacles dans la quantité de ravines dont le terrain sur la droite de la Dyle est coupé. Le général Breton fut détaché avec le 17e de dragons sur la route de Louvain à Namur.

« Le général Pajol surprit le passage du pont de Limale et fut bientôt rejoint par la division Vichery du corps de Gérard, forte de huit bataillons. La cavalerie française se jeta sur le 19e régiment prussien, et l'infanterie ne tarda pas à engager le combat. Le colonel de Stengel fit tous ses efforts pour se maintenir jusqu'à l'arrivée des secours qu'il avait fait demander au général Thielmann.

« Ce fut à l'entrée de la nuit que la brigade commandée par le colonel de Stengel arriva en présence de l'ennemi qui avait pris position sur une hauteur située en avant de Limale, ayant sa gauche couverte par

sa cavalerie, sa droite appuyée à des bâtiments occupés par l'infanterie.

« Les bivouacs respectifs étant établis, la chaîne des avant-postes se trouva si près de l'ennemi, que ses patrouilles se rencontrèrent toute la nuit avec celles des Français et qu'il n'y eut pas un moment de repos. Un officier prussien, envoyé en reconnaissance sur la droite, apporta déjà la nouvelle de la bataille gagnée à la Belle-Alliance, ce qui fit supposer que l'ennemi se retirerait dès la pointe du jour.

« A Wavres, le combat avait continué avec une violence égale de part et d'autre jusque fort avant dans la nuit. Le général Vandamme, ayant trente et un bataillons à sa disposition, ne cessa pas de recommencer ses attaques avec des troupes fraîches. Les rapports prussiens parlent de treize attaques différentes : cinq fois les Français furent délogés des maisons sur la rive droite, voisines du pont; une fois, s'étant déjà mis en possession du grand pont et de quelques maisons en deçà, ils en furent cependant expulsés et repoussés jusqu'au delà de la rivière. En tout, le colonel Zepelin s'est maintenu avec quatre bataillons contre tout un corps d'armée de l'ennemi. Le résultat de ses efforts fut que les deux ponts restèrent au pouvoir des Prussiens et qu'ils parvinrent même, le soir, à en barricader le petit. A la fin, le feu ayant cessé, les deux partis bivouaquèrent sur le champ de bataille, chacun gardant sa position.

« A Bas-Wavres l'ennemi n'avait montré qu'un bataillon qui occupa une maison isolée, et deux esca-

drons avec une pièce d'artillerie. Il chercha plusieurs fois à pénétrer dans ce village sans y réussir ; à la nuit les Prussiens restèrent maîtres de cet endroit.

« Pendant la nuit, les divisions françaises restées en arrière, arrivèrent successivement. Le chemin par lequel on arriva au plateau qui domine le village de Limale est raide et escarpé ; l'obscurité de la nuit rendait cette montée lente et difficile. Le terrain rétréci ne permettant pas aux troupes de se développer, il y avait encombrement et confusion, et le maréchal Grouchy fut occupé jusque après minuit à débrouiller ce chaos et à placer lui-même les bataillons à mesure qu'ils gagnaient le plateau. Il fit tous ses préparatifs pour renouveler ses attaques à la pointe du jour.

« Quand le soleil parut, tous les différents corps prussiens se mirent en mouvement et prirent position, et le général Thielmann prit l'offensive. Les Français ripostèrent vivement, et la distance n'étant pas fort grande, le feu devint très-meurtrier. La cavalerie prussienne perdit beaucoup de monde, l'artillerie eut cinq pièces de démontées et finit par se replier, ainsi que la cavalerie.

« L'ennemi procéda très-méthodiquement. Durant la nuit, le maréchal Grouchy avait réuni quatre divisions sur le plateau de Limale, trois en première ligne, et la quatrième en réserve ; la cavalerie Pajol tenait la gauche. Il en forma trois colonnes d'attaques : celle de droite, la division Teste, se dirigea sur Bielge ; celle du milieu sur le centre, et celle de gauche sur la droite de la division prussienne. Chacune de ces co-

lonnes avait une batterie en tête, et fut précédée par une chaîne de tirailleurs. Le général Pajol s'avança sur l'extrême gauche, manifestant l'intention de tourner la droite des Prussiens.

« Le général Thielmann, se voyant accablé de forces supérieures, se mit en devoir, non-seulement d'opposer à l'ennemi une résistance vigoureuse, mais d'aller même à sa rencontre, et donna des ordres en conséquence. Cependant, flanqués sur leur droite par la colonne du milieu du maréchal Grouchy, les Prussiens furent forcés de se replier jusque vers le village de Bielge. Le major de Kestelloth se fit remarquer par l'activité avec laquelle il rallia ses troupes. Peu après l'ennemi emporta le bois qui appuyait la droite des Prussiens, les faibles bataillons de la 12ᵉ brigade n'étant pas en état de résister aux forces supérieures dont ils se virent assaillis.

« Bielge fut attaqué par la division Teste le long de la Dyle, et pendant qu'on s'y battait le général Thielmann fit prendre à ses troupes une autre position.

« Au moment que cette nouvelle position fut prise, entre 8 et 9 heures du matin, le général de Thielmann reçut du général Pirch Iᵉʳ l'avis positif du gain de la bataille de la veille. Cette nouvelle ranima le courage des troupes et l'on en profita pour les porter de nouveau en avant ; le mouvement réussit parfaitement et le bois de Rixansart fut même repris.

« L'ennemi hésita, et parut croire que des renforts étaient parvenus au général Thielmann ; mais, voyant

que cette attaque n'était pas continuée, il reprit son opération et se mit en possession du bois.

« La division Teste pénétra dans le village de Bielge, où le général Penn fut tué. Le major de Natrymer se mit à la tête d'une troupe de tirailleurs, et, se jetant au-devant de l'ennemi, l'empêcha de pousser plus avant.

« Informé que le général Pirch Ier était chargé de couper la retraite au maréchal Grouchy, le général Thielmann espérait à chaque instant voir les troupes françaises se mettre en retraite; mais l'ennemi poussa toujours en avant, et principalement sur la gauche, pour gagner la chaussée de Louvain, de sorte que le général Thielmann fut à la fin obligé d'ordonner la retraite générale.

« Il était à peu près dix heures du matin. Les troupes se mirent successivement en marche. La ville de Wavres n'avait pas été attaquée le 19. Le général Zepelin l'évacua au moment de la retraite, n'étant que faiblement poursuivi. Le général de Hobe suivit l'infanterie avec la brigade Lattum; le colonel Martutz eut ordre de faire l'arrière-garde composée de douze escadrons.

« Le général Vandamme passa la Dyle à Bielge et sur le pont de Wavres. Ce mouvement faillit compromettre plusieurs bataillons prussiens qui avaient été conduits dans un ravin pour couvrir une batterie. Le major de Hacke, avec le 3e bataillon, se porta à la rencontre d'une colonne ennemie du côté de la chaussée, et se trouva inopinément sous la portée de trois ba-

taillons ennemis, qui, masqués par une hauteur, s'avancèrent tambour battant et suivis de quelques cavaliers.

« Le 3e bataillon gagna un bouquet de bois, brusqua l'ennemi par une attaque imprévue et profita de cette circonstance pour joindre l'arrière-garde. Le major de Schmoder se précipita sur un autre des bataillons ennemis, le mit en désordre et s'en prévalut pour continuer la retraite au pas accéléré; mais il y perdit quatre-vingt-dix hommes.

« La cavalerie, après avoir passé le bois de Rixansart, se plaça en bataille, la gauche appuyée au village de Chambres occupé par l'infanterie. Le général Vandamme, débouchant de Wavres, dirigea ses colonnes sur la Bavette, éclairant la chaussée par une troupe de cavalerie, qui fut repoussée par celle du général der Marwitz.

« Passé la chaussée qui conduit de Wavres à Louvain, le terrain change tout à fait de caractère; inégal, coupé de haies vives, d'enclos, de jardins et de chemins creux, il forme un défilé continuel depuis Oltenbourg jusqu'à Saint-Achterade, où la cavalerie ne peut agir. Heureusement les Français ne poussèrent pas avec vigueur et se contentèrent de faire suivre la cavalerie prussienne par une chaîne de tirailleurs.

« Le maréchal Grouchy se trouva justement sur sa gauche en avant de Rosiern, lorsque, vers 11 heures, un officier envoyé par le major général lui annonça le désastre de la veille. Sa première pensée fut de marcher sur les derrières de l'armée prussienne, mais une

réflexion plus mûre lui fit abandonner ce projet contre celui de se réunir d'abord sur la Sambre et la Meuse et d'y recueillir les informations qui pourraient déterminer ses opérations ultérieures. Ce mouvement fut exécuté sur deux colonnes et sans être aucunement inquiété pendant toute la journée du 19; le 3e corps marcha par Temploux et le 4e gagna la chaussée qui vient à Sombref.

« La perte que le général de Thielmann avait essuyée pendant ces deux journées, était de deux mille quatre cent soixante-seize hommes.

« A l'entrée de la nuit un officier de la 9e brigade fut dépêché vers le maréchal Blücher prendre ses ordres. Sa réponse fut d'attendre le lendemain des ordres ultérieurs.

« La brigade était encore dans son bivouac lorsqu'à 7 heures du matin le colonel de Stengel passa par Saint-Lambert avec le 19e d'infanterie. En causant avec lui le général de Borcke apprit qu'il avait défendu Limale et qu'il était poursuivi par des troupes ennemies. Cette nouvelle engagea le général de Borcke à se mettre en marche sans délai afin de gagner le bois qui s'étend de Saint-Robert où il prit position, avec deux bataillons du régiment du roi et sa batterie sur la lisière, ayant quatre bataillons en réserve.

« On découvrit la colonne de cavalerie ennemie qui s'avançait dans la direction de Limale à Chambres. Le général de Borcke ordonna à sa batterie de tirer, malgré la grande distance; son intention était d'arrêter par ce feu le mouvement de l'ennemi. Mais celui-ci ne

s'en inquiéta pas beaucoup et se contenta de lui opposer trois régiments de cavalerie sans rien entreprendre.

« A cinq heures du soir on découvrit la retraite de l'ennemi, qui se dirigeait sur Limale. A l'entrée de la nuit, cet endroit fut évacué, ce que le général de Borcke fit annoncer au général Thielmann qui lui ordonna, le lendemain matin 20, de passer la Dyle et de prendre ensuite la direction de Namur.

« Après avoir réuni toute sa cavalerie, le général de Thielmann la mit en mouvement le 20, à cinq heures du matin, pour suivre l'ennemi. Ce ne fut qu'au village de Hallize, tout près de Namur, que son arrière-garde fut atteinte. On découvrit deux bataillons, quatre bouches à feu et un régiment de chasseurs. Pendant que l'artillerie engageait le combat, la cavalerie tourna l'ennemi sur les deux flancs. Celui-ci fit avancer ses réserves; les deux cavaleries eurent une forte mêlée dont le résultat fut que la cavalerie française se replia, abandonnant aux Prussiens trois pièces de canon dont une démontée.

« Dans ce mouvement, le 4e corps français arriva par la chaussée et suivi de près par le général Pirch Ier. Le général de Hobe, commandant la cavalerie du général de Thielmann, se trouvant maintenant sur un terrain trop inégal pour son arme, se contenta de canonner ces troupes, et abandonna la continuation du combat à l'infanterie.

« Le général Pirch Ier n'avait pu réunir que trois de ses brigades, la 5e ayant été employée à poursuivre

l'armée française sur Gennappe et les Quatre-Bras. Il s'était mis en marche dans la nuit du 18 au 19, par la route de Maransart. Le lendemain, à 11 heures du matin, il arriva auprès de Mellerieux et fit prendre un bivouac à ses troupes harassées encore de la veille, et d'une marche longue et pénible. Pendant que tout le monde était occupé à se refaire, à réparer les armes, etc., des patrouilles partirent dans toutes les directions, tant en reconnaissance que pour lier la communication avec le général de Thielmann. On trouva le défilé de mont Saint-Guibert fortement occupé par l'ennemi, mais aucune nouvelle de sa disposition ni de ses mouvements, et par conséquent nulle trace du 3e corps d'armée.

« Ce ne fut que le 20, à cinq heures du matin, qu'on vint annoncer au général de Pirch Ier que l'ennemi se retirait dans la direction de Namur; il fit prendre les armes à ses troupes, et les mit aussitôt en marche. Ce fut près de Gembloux que l'avant-garde, commandée par le lieutenant général de Sohr, arriva en vue de l'ennemi, qui engagea le combat au Bosquet, à quatre heures du soir, en se repliant successivement sur la ville; il fut serré de près par l'infanterie de l'avant-garde et la 6e brigade, et aux portes de la ville le combat devint des plus opiniâtres.

« Le maréchal Grouchy avait ordonné au général Vandamme de se maintenir dans la ville jusqu'au soir, et il la défendit jusqu'à huit heures, ne l'abandonnant lui-même qu'avec ses dernières troupes, ce qui l'exposa à être fait prisonnier.

Le général Thielmann, qui s'était établi à Gembloux, reçut l'ordre de suivre le 1er corps sur Avesnes, où il arriva le 23.

« Le 21, le lieutenant général de Sohr suivit l'ennemi sur la route de Dinant. Des coupures et des abattis pratiqués sur la route l'empêchèrent d'avancer promptement. Après avoir ramassé quelques prisonniers, il se dirigea, selon ses ordres, sur Florennes et Walcourt, pour rejoindre le corps d'armée qui avait marché sur Thun. Là, le général Pirch Ier reçut le lendemain l'ordre de détacher la 6e brigade sur Avesnes et Landrecies, la 8e sur Philippeville et Givet, et de cerner la place de Maubeuge avec les deux autres brigades, dont la 5e, qui avait été attachée au 4e corps d'armée, rentra sous ses ordres. »

Marche sur Paris.

« Napoléon avait trouvé bon de quitter l'armée pour se rendre à Paris; cette démarche ne tourna pas à son profit, car il fut obligé de résigner le pouvoir le 23, et une commission provisoire composée de cinq membres s'empara des rênes du gouvernement. Cependant, selon des rapports très-positifs, l'indignation n'était pas moindre dans l'armée, et on parlait hautement et sans nulle contrainte de son abdication, même devant son frère Jérôme. Après le passage de la Sambre, l'ordre commença à se remettre parmi les troupes ; mais elles erraient encore à l'aventure à Avesnes, où elles apprirent que le maréchal

Soult allait établir son quartier général à Laon, afin d'y rallier et réorganiser l'armée.

« Le prince Blücher fit continuer la poursuite, le 19, par sa cavalerie légère, qui ramassa encore une douzaine de bouches à feu. Le 1er corps d'armée passa la Sambre à Charleroi et prit la route de Beaumont sur Avesnes; le 3e le suivit comme il a été dit, et le 4e passa par Villers-Cotterets et Morvilliers.

« Après une marche fatigante dans des chemins horribles et rendus impraticables par la pluie et le mauvais temps des jours passés, l'avant-garde prussienne du 1er corps d'armée arriva devant Avesnes. Le général de Ziethen ayant fait sommer inutilement le commandant de cette place de se rendre, donna l'ordre au lieutenant colonel de Lehmann de l'artillerie de bombarder la ville, ce qui fut fait avec dix obusiers et une batterie de 12. A l'entrée de la nuit, le bombardement ayant été interrompu, l'ennemi en profita pour faire une légère sortie; mais à minuit le feu recommença, et au 14e coup un obus tomba dans le magasin à poudre, qui sauta avec une explosion terrible. Le lendemain la place capitula; on y trouva quarante-sept bouches à feu, quinze mille cartouches et des magasins considérables.

« Ayant eu l'avis que l'armée française se ralliait sous Laon, les deux généraux en chef des armées alliées, dans une entrevue qu'ils eurent à Châtillon, le 23, résolurent de marcher rapidement sur Paris, en se couvrant de l'Oise; Blücher se chargea des siéges des places fortes situées sur la Sambre et à l'est

de cette rivière, et le duc de Wellington de celles de l'ouest. Le 2e corps d'armée prussien fut destiné à entreprendre les siéges de Maubeuge, Landrecies, Philippeville, Rocroy et Givet, et le corps sous les ordres du général de Kleist dut investir et assiéger les places de la Meuse.

« Le duc de Wellington fut obligé de s'arrêter un jour de plus au Cateau, où il avait établi son quartier général depuis le 22, afin d'attendre son train et ses équipages, qui n'avaient pu suivre les marches rapides des troupes.

« Voici les différents quartiers généraux des deux armées pendant leur marche depuis le champ de bataille :

	BLUCHER.	WELLINGTON.
Le 19	à Gosselies.	à Nivelles.
Le 20	Merles-le-Château.	Binch.
Le 21	Noyelles-sur-Sambre.	Malplaquet.
Le 22	Catillon-sur-Sambre.	Cateau-Cambrésis.
Le 23	—	—
Le 24	Hennappe.	—
Le 25	Saint-Quentin.	Vermand.
Le 26	Genvry près Noyon.	Jaucourt.
Le 27	Compiègne.	Nesle.
Le 28	Senlis.	Orville.
Le 29	Gonesse.	Saint-Martin-Longueau.
Le 30	—	Louvres.
Le 1er	Saint-Germain.	Gonesse.
Le 2	Versailles.	—
Le 3	Meudon.	—

« Le 24, Guise fut cerné par le général de Jagow. Le commandant du fort capitula après quelques démonstrations de bombardement et se rendit prisonnier de guerre, avec dix-huit officiers et trois cent cinquante soldats. On y trouva quatorze bouches à feu.

« Le lendemain, la place de la Fère fut investie, mais le bombardement n'y produisant pas un effet assez prompt, on la fit seulement surveiller par quelques bataillons.

« Le duc de Wellington avait envoyé le lieutenant-général Colville avec sa division et la 5e brigade de cavalerie commandée par le colonel Grant, sur Cambrai. Cette place fut escaladée le 24 au soir. Le général Colville avait formé deux colonnes d'attaque, commandées par les colonels Douglas et Campbell, qui furent secondées par trois brigades d'artillerie. On fit cent cinquante-six prisonniers. La citadelle se rendit le 25; et le 26 le duc de Wellington fit prendre Péronne d'assaut par la 1re brigade des gardes anglaises, sous les ordres du général Maitland.

« Pendant que les débris de Belle-Alliance se rallièrent sous Laon, le maréchal Grouchy marcha par Mézières et Rethel sur Reims, où il reçut du gouvernement provisoire l'ordre de conduire ses troupes à Soissons, d'y prendre le commandement de toute l'armée du Nord et de se rapprocher de Paris.

« Le maréchal Soult, n'ayant eu aucun avis de cette mesure, quitta l'armée et se rendit à Paris.

« Le maréchal Grouchy, sentant qu'il n'avait pas de temps à perdre, donna sur-le-champ l'ordre de filer

sur Paris, faisant couvrir ce mouvement par le comte d'Erlon, qu'il envoya sur Compiègne.

« L'armée prussienne s'approcha de la même ville, mais par la rive droite de l'Oise. Pendant que le général de Bulow se dirigeait sur Pont-Sainte-Maxence, le général de Ziethen détacha, le 27, la 3e brigade sur Compiègne, pour s'emparer de ce passage. Le général de Jagow, commandant de cette brigade, venait à peine d'entrer dans cette ville, qu'on vit, à six heures du matin, une colonne d'infanterie ennemie déboucher des bois et se porter en avant sur la chaussée. C'était apparemment le comte d'Erlon. Se voyant salué par le feu de quatre pièces d'artillerie à cheval, que le général de Jagow avait placées sur la chaussée, il rebroussa chemin en se jetant sur la gauche dans la direction de Crépy.

« Le général de Ziethen ayant été informé de cet incident, se pressa de passer l'Oise, afin de poursuivre ce corps ennemi, qui fut encore délogé de Crépy. Les généraux comte de Valmy et Milhaud s'étaient également dirigés sur Compiègne ; mais quand ils apprirent que ce poste était au pouvoir des Prussiens, ils forcèrent de marche pour gagner Senlis par Crépy. Le 4e corps de cavalerie, fort encore de quinze cents chevaux, s'arrêta cependant à ce dernier endroit, aux instances du comte d'Erlon, et ce retard l'empêcha de devancer les Prussiens à Senlis, qui y arrivèrent en toute hâte.

« Ce fut l'avant-garde du général de Bülow, commandée par le général de Sydow qui, après avoir

passé l'Oise à Creil, poussa le major de Blankenburg sur Senlis. Le comte de Valmy, en ayant eu avis, songea d'abord à changer de direction et à gagner Louvres à travers les bois; mais comme on lui assura qu'il n'y avait que cinq cents chevaux à Senlis, et qu'il ne soupçonna pas l'arrivée d'un corps par Creil, il se flatta d'enlever ce poste. Il se présenta donc à l'improviste, à neuf heures du soir, à l'entrée de la ville où le major de Blankenburg venait d'entrer. Ayant pris son bivouac sur la place du marché, celui-ci eut à peine le temps de se jeter à cheval avec sa troupe, afin de s'opposer à la cavalerie française, qui, après une courte échauffourée, parvint à nettoyer la ville. Le major se replia dans la direction de Pont-Sainte-Maxence; mais dans l'intervalle le général de Sydow arriva avec l'infanterie du côté de Creil et s'empara de la ville, de sorte que la cavalerie française, lorsque la 2e brigade se présenta, fut obligée de rétrograder et de chercher une autre direction.

« Le même jour, 27, le général de Ziethen détacha le général de Pirch II sur Longpré et Villers-Cotterets. Il y arriva à une heure de la nuit, surprit un train d'artillerie et lui enleva quatorze pièces de canon et vingt à trente chariots. Ils appartenaient aux corps qu'amenait le maréchal Grouchy, qui se porta en avant à la pointe du jour, et obligea le général de Pirch, qui se préparait à attaquer Villers-Cotterets, d'abandonner cette entreprise.

« Le 28, pendant que le général de Bulow se portait sur Louvres et son avant-garde sur Gonesse, le général

de Ziethen, poursuivant l'ennemi dans la direction de Nanteuil avec le 1er de dragons de la Prusse occidentale, eut une échauffourée avec la cavalerie française, qui alla se jeter sur la route de Meaux. Le 3e corps prussien, ayant passé l'Oise à Compiègne, arriva à Crépy.

« Le lendemain, le 1er corps d'armée se plaça entre Blanc-Ménil et Aunay. Le 3e se porta sur Dammartin. Le général de Bulow marcha sur Gonesse, et après avoir passé, avec toute la cavalerie, le défilé du Bourget, il alla reconnaître la position de l'ennemi, derrière le canal de l'Ourcq.

« Dans la nuit, le général de Ziethen fit alarmer l'ennemi à Bondy et à Pantin, afin de seconder l'attaque d'Aubervilliers, que le général de Sydow enleva, le 30, à la pointe du jour, après un combat très-vif. L'ennemi fit deux attaques du côté de Saint-Denis, dans le courant de la journée, et chercha même le lendemain à reprendre ce poste.

« Le 30 au soir, après une entrevue que les deux généraux en chef eurent à Gonesse, l'armée prussienne se mit en marche pour tourner la position de Paris en passant sur la rive gauche de la Seine, tandis que les Anglais se maintiendraient sur la rive droite. Le général de Ziethen laissa ses avant-postes pour masquer ce mouvement; le général de Thielmann suivit le 1er corps, et le général de Bulow resta en position jusqu'au lendemain, 1er juillet, où il fut relevé par l'armée anglaise.

« Ayant surpris le passage de la Seine nommé le Pecq, sous Saint-Germain, toutes ces troupes y passèrent successivement la rivière et se dirigèrent, le

1er corps sur Meudon, le 3ᵉ sur Plessis-Piquet et le 4ᵉ sur Versailles; ils comptaient encore cinquante-sept mille sept cent quatre-vingt-dix-neuf hommes. L'armée de Wellington était forte de près de cinquante mille hommes.

« Le 29, les premières troupes de l'armée française étaient entrées dans les lignes de Paris, et le 1ᵉʳ juillet tout y fut réuni. Le général Reille fut nommé commandant des 1ᵉʳ, 2ᵉ et 6ᵉ corps réunis, et le général Vandamme des 3ᵉ et 4ᵉ corps; le général Drouot fut placé à la tête de la garde. Des ordres furent expédiés pour le rétablissement du matériel de l'armée, de la remonte de la cavalerie, pour faire marcher les dépôts et pour forcer les soldats isolés à rentrer dans leurs corps. L'armée comptait cinquante mille hommes d'infanterie et vingt à vingt-cinq mille chevaux.

« A Gonesse, le 29 au soir, le lieutenant colonel de Sohr avait reçu l'ordre de se porter en avant, de passer la Seine à Saint-Germain et d'aller prendre position sur la route d'Orléans, afin d'y répandre l'alarme.

« Dans ce temps, le prince d'Eckmühl avait ordonné au général Vandamme de diriger sur Versailles la cavalerie de l'aile gauche, forte de six mille chevaux et commandée par le général Exelmans. Ce corps, qui partit de Montrouge, devait être appuyé par l'infanterie du 4ᵉ corps, au nombre de quinze mille hommes, sous les ordres du général Vichery, lequel avait ordre de déboucher du pont de Sèvres.

« En même temps, la cavalerie de l'aile droite, forte

de quatorze mille chevaux y compris ceux de la garde, l'infanterie de cette même garde et cinq mille hommes d'élite pris dans le corps du comte d'Erlon, devaient déboucher par le pont de Neuilly et agir de concert avec les troupes en mouvement sur la gauche, dans une attaque générale contre l'armée prussienne.

« Toutes ces dispositions furent cependant contremandées, apparemment pour ne pas compromettre les négociations d'un armistice qu'on avait recherché; ce ne fut que le général Exelmans qui suivit la direction qui lui avait été indiquée. Il ordonna au général Piré de se porter avec les 1er et 6e régiments de chasseurs et le 44e d'infanterie par Ville-d'Avray sur le village de Rocquencourt entre Marly et Versailles, et de s'y embusquer à la faveur d'un bois, afin de couper à l'ennemi la retraite sur Saint-Germain, tandis qu'il marchait lui-même avec le gros de sa cavalerie directement sur Versailles par la route qui passe devant le village de Vélizy.

« Ce fut à l'embranchement des routes de Bièvre et de Versailles, sur la lisière du bois de Verrières, que le général Exelmans rencontra, le 1er juillet, le détachement du lieutenant-colonel de Sohr, qui avait traversé Versailles, après avoir eu l'assurance que cette ville serait occupée dans le courant de la journée par l'infanterie du général Thielmann. Les Français montrèrent d'abord deux régiments de cavalerie, qui furent aussitôt chargés et culbutés par les hussards prussiens; mais, se croyant pris en flanc par deux autres régiments, ils plièrent à leur tour et allèrent

se jeter sur Versailles. C'était à sept heures du soir, et l'infanterie du 3e corps n'était pas encore arrivée.

« Les rapports que le lieutenant-colonel de Sohr reçut de tous les côtés l'engagèrent à continuer sa retraite sur Saint-Germain, par le village de Rocquencourt. Là, il tomba dans l'embuscade du général Piré; le 1er de chasseurs lui barra le chemin et un feu de mousqueterie partant du village l'obligea de se jeter sur la droite pour tourner ce poste; mais, trouvant encore l'infanterie ennemie embusquée sur le chemin qu'il venait de prendre, il se dirigea sur le village de Chenay, où il entra en se faisant jour à travers une troupe de cavalerie française. Mais il y trouva le terme de ses efforts. Enfermée entre deux hautes murailles, poursuivie par les 1er et 6e de chasseurs français, et ayant en face l'infanterie ennemie qui tirait presque à bout pôrtant, la plus grande partie de cette brigade fut faite prisonnière de guerre et son chef eut le même sort après avoir reçu une blessure grave.

« A l'issue de ce combat, le général Exelmans poussa son avant-garde en avant sur la route de Saint-Germain; à peu de distance de là, près de Louveciennes, elle rencontra une colonne d'infanterie prussienne. C'était la 9e brigade, commandée par le général de Borcke, qui avait ordre de marcher sur Marly. Le 3e bataillon du régiment du roi, faisant tête de colonne, se précipita sur l'ennemi qui montrait deux bataillons avec une pièce d'artillerie et un régiment de cavalerie.

« Se repliant devant des forces supérieures, il fut poussé par ces deux bataillons avec tant de vivacité

qu'il ne parvint jamais à prendre position, quoique sa cavalerie fît bonne contenance. A Rocquencourt, le combat devint plus sérieux; mais les Français finirent par évacuer ce village, en prenant leur retraite sur Montrouge.

« Le 2 juillet, les différents corps étaient en marche pour occuper les positions qui lui avaient été assignées. La 1re brigade enleva le défilé de Sèvres et poussa l'ennemi jusqu'à Issy, après quoi elle prit position sur le mamelon du moulin de Clamart, ayant la 2e en seconde ligne; la 4e brigade occupa Moulineaux et la 3e resta à Meudon. A dix heures du soir, le 3e corps s'empara de Châtillon, ce qui décida la prise d'Issy, qui fut enlevé à l'ennemi par les efforts réunis des 1re, 2e et 4e brigades. »

Dans la nuit le 1er corps avait sa droite sur le mamelon de Clamart, le centre à Meudon et sa gauche aux Moulineaux et à Sèvres; l'avant-garde à Issy. Le 3e corps campait au Plessis-Piquet et le 4e à Versailles.

Le duc de Wellington avait fait jeter un pont sur la Seine à Argenteuil, et une de ses divisions vint prendre position àCourbevoie pour observer le pont de Neuilly, qui n'était que barricadé et retranché, tandis que ceux de Sèvres et de Saint-Cloud étaient détruits.

Le 3, à la pointe du jour, on découvrit les masses ennemies sur le mamelon de Vaugirard et une forte cavalerie sur leur droite entre Vaugirard et la Seine, protégée par une batterie établie sur la rive droite de la Seine. La canonnade s'engagea à l'aube du jour et dura jusques à six heures. Les Français cherchèrent à en-

lever brusquement le village d'Issy, mais ils furent repoussés. Un général français vint alors demander un armistice, annonçant qu'on allait s'occuper de la capitulation de Paris, ce qui fut accordé. Dès ce moment les hostilités cessèrent; bientôt la convention de Saint-Cloud termina la campagne de l'armée prussienne.

